N° 364 — Tome XCVIII 16 Août 1912

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-troisième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS, EDMOND BARTHÈLEMY,
MARC BRÉSIL, R. DE BURY, HENRY-D. DAVRAY,
GEORGES DUHAMEL, ANDRÉ FONTAINAS, ERNEST GAUBERT, JEAN DE GOURMONT,
REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH, GUSTAVE KAHN,
ALPHONSE LABITTE, JEAN MARNOLD, HENRI MAZEL,
CHARLES MERKI, JEAN NOREL, LOUIS PERGAUD,
RACHILDE, P. RISAL, ANDRÉ ROUVEYRE, GEORGES SABIRON.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | Étranger : 1 fr. 50.

DIRECTEUR
ALFRED VALLETTE

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXII

SOMMAIRE

N° 364. — 16 AOUT 1912

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 1er pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

VERS ET PROSE

Sous cette couverture sont réunis les **Tomes XXIX et XXX**

SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER
LÉON DEUBEL, CHARLES-HENRY HIRSCH, LOUIS MANDIN
LÉON DIERX, HENRI DE RÉGNIER
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN, P.-N. ROINARD, ALBERT MOCKEL
ALBERT SAINT-PAUL, THÉO VARLET
PIERRE GRASSET, HENRI DAGAN : *sur* JEAN MORÉAS, EDMOND PILON
ALPHONSE SÉCHÉ, GEORGES DUHAMEL : *sur* GEORGES CHENNEVIÈRE

TOME XXIX — **AVRIL MAI-JUIN 1912**
Huitième année

MARCEL COULON : *sur* ANDRÉ ROUVEYRE
A. ROUVEYRE (*dessins*)
GUSTAVE KAHN, CHARLES-ALGERNON SWINBURNE (Mme H. DU PASQUIER *trad.*)
REMY DE GOURMONT, GUY-CHARLES CROS, HENRI BACHELIN
MARGUERITE GILLOT, JACQUES NAYRAL, CANUDO
TRISTAN DERÊME : *sur* JULES LAFORGUE
BERNARD ZIMMER, ALEXANDRE MERCEREAU
JEAN RICHEPIN
PAUL FORT, SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE, JEAN ROYÈRE
GEORGES BATAULT, ALBERT DREYFUS, SOTIRIS SKIPIS, GASTON PICARD
ARCHAG TCHOBANIAN, PAUL FORT
T. DE VISAN, L. MANDIN, A. MERCEREAU.

TOME XXX — **JUILLET-AOUT SEPTEMBRE 1912**

15, RUE RACINE, PARIS
Dépositaire général : **Eugène FIGUIÈRE**, 7, rue Corneille, PARIS

ABONNEMENT POUR UN AN
(Quatre volumes)

FRANCE	ÉTRANGER
Édition sur simili-hollande....... 10 fr.	Édition sur simili-hollande........ 12 fr.

ABONNEMENT (pour 8 volumes) DEUX ANS
ABONNEMENT (pour 12 volumes) TROIS ANS

(S'informer par lettre auprès de *M. Paul Fort, administrateur, 15, rue Racine*, pour connaître les **grands avantages** auxquels ces derniers abonnements donnent droit, si l'on souscrit avant le 8 Mai, entre autres, extrême réduction du prix et des primes offertes équivalant au remboursement de l'abonnement.)

LES TURCS

A LA RECHERCHE

D'UNE AME NATIONALE

—

I

Dans l'immense empire des Turcs osmanlis, l'éternel négligé est le prétendu dominateur. Il existe une littérature abondante sur les Grecs et les Bulgares de Thrace et de Macédoine, sur les Arméniens, les Albanais, etc.; mais l'on a fort peu écrit sur les Turcs, leur vie sociale, leurs tendances, leur activité économique et mentale. Des publications multiples, des sociétés, des congrès défendent les nationalités vivant sous le sceptre d'Osman, revendiquent leurs droits méconnus, protestent contre les exactions, les oppressions auxquelles, hélas! elles n'ont que trop souvent été en butte. Mais qui donc a élevé la voix en faveur de cette sempiternelle victime, de ce serf taillable et corvéable à merci, le paysan turc ?

Une population d'origine turcomane, probe, patiente, dure à la tâche, résignée et silencieuse, est courbée sur la glèbe ingrate et traîtresse de plusieurs régions des Balkans et de l'Anatolie. Elle seule, pendant des siècles, a alimenté les casernes de l'empire. Son sang a coulé dans tous les sillons abandonnés par les cultivateurs macédoniens devenus *comitadjis*, et dans tous les sentiers des provinces insoumises, depuis l'Albanie jusqu'au Hauran et au Yemen. De tout temps, ses enfants, à peine sortis de l'adolescence, ont été arrachés brutalement aux campagnes pour être relégués en des garnisons reculées, dans un lamentable abandon. Des années se passaient, quinze

et même vingt-cinq années parfois, sans que l'ordre de licenciement vînt délivrer ces hommes de leur servitude. Quand ils regagnaient leurs foyers, ils n'avaient plus aucune vigueur, aucun goût pour le travail. Ils étaient aigris, démoralisés. Souvent, les vieux parents étaient morts après avoir traîné une vie misérable; la terre familiale était obérée d'hypothèques ou même vendue par les soins des fermiers de la dîme, voraces et impitoyables.

Un morne découragement régnait dans les chaumières sur lesquelles planaient en outre le fatalisme coutumier aux races asiatiques et la navrante résignation de l'Islam.

Sur le plateau anatolien et sur les agglomérations turques disséminées à travers les possessions d'Europe, s'appesantissaient toutes les oppressions et toutes les misières : routine, incurie, concussion, délation, terrorisme.

La prison et l'exil imposaient silence aux meilleurs, aux plus hardis. Toute velléité de relèvement était punie comme un crime. Si les Turcs, comme les *ghiaours*, essayaient de s'insurger, d'ébranler les fondements du trône d'Osman, sur qui pourrait désormais compter le gouvernement? Leur loyalisme et leur discipline, leur fanatisme et leur ignorance semblaient devoir être les meilleurs garants de la stabilité du régime. Ils n'avaient ni clubs, ni journaux. Rien ne pouvait exciter chez eux le désir du mieux-être. Les écoles, rares d'ailleurs, étaient un trompe-l'œil. On n'y enseignait rien de ce qui forme l'homme, trempe son caractère et l'initie à l'action. La vie en était bannie. Un vain psittacisme, favorisé par le rabâchement d'ouvrages ineptes soigneusement expurgés, y remplaçait toute culture. Après avoir consumé sa jeunesse en de stériles exercices, on pouvait, comme Clément Marot, dire des cuistres revêches qui régentaient les établissements d'instruction :

> Jamais je n'entre en paradis,
> S'ils ne m'ont perdu la jeunesse !

Aucun souffle de réveil ne semblait secouer ce peuple insoucieux du progrès, qui paraissait voué à un asservissement certain, sinon à une fin très proche.

Groupés autour de leurs solides organismes communaux, les non-musulmans, cependant, développaient avec intensité

leurs institutions nationales, leurs œuvres d'entr'aide, leurs écoles ; ils rachetaient les terres, faisaient revivre les industries indigènes, entraient en contact avec l'Occident, se livraient au commerce. Ils parvenaient à une prospérité remarquable. Les privilèges religieux que les sultans dédaigneux leur avaient conférés constituaient pour eux un palladium. Les consuls des puissances balkaniques, les agents de l'Europe les guidaient, les soutenaient, les défendaient contre les fonctionnaires faméliques. Instruits, entreprenants, actifs, ils distancèrent bientôt leur maître turc.

A mesure que les chrétiens s'élèvent, les Turcs, dépourvus de tout secours, abandonnés sans espoir à l'emprise du despotisme, s'abaissent, perdent pied. Le conquérant redouté est refoulé même de ses domaines. Deux peuples partis de directions opposées l'obligent à se masser dans le centre de l'Anatolie. Les Grecs venus des îles lui enlèvent progressivement le littoral, le rejettent vers les steppes salines et les déserts incultes, tandis que les Arméniens, enrichis grâce à leurs relations commerciales avec les places britanniques et devenus des prêteurs d'argent, lui dressent une barrière infranchissable du côté de l'Orient, le contiennent, le repoussent.

En Europe, sa situation n'est guère plus heureuse. Campé au milieu de populations hostiles, turbulentes, impatientes du joug, pourchassé des régions qui, l'une après l'autre, se détachent de l'empire, il voit son existence même menacée. Nulle part, il n'est chez lui. Il est l'intrus, l'ennemi. Il n'a pas su achever, par l'assimilation, l'œuvre de la conquête ; il n'a pas absorbé le vaincu. Il ne s'est pas non plus assimilé à lui. Il a planté une tente hâtive dans la terre envahie, a vécu en étranger parmi les nations soumises. C'est un déraciné qui ne se souvient plus des plaines dont il est issu et qui n'a pas su se fixer dans les pays que lui a donnés son indomptable bravoure. Confiant dans sa force, il avait négligé de jeter des ponts entre les garnisons qu'il essaimait à travers les contrées, à travers les colonies laborieuses des turcomans qui marquaient les étapes des armées triomphantes. Garnisons et colonies restaient dispersées, sporadiques. Aucun lien ne les rattachait entre elles. Elles s'ignoraient. Les espaces les séparaient. Elles ne se sont pas senties vibrer à l'unisson. Les éléments d'une âme collective lui ont fait défaut. Le peuple turc n'eut point de cons-

cience nationale. Il fut un organisme sans tête, sans cerveau.

D'ailleurs, l'Europe n'a point laissé de répit au Turc. Toute la chrétienté s'est liguée contre lui et l'a contraint d'être en permanence sur le qui-vive. Il n'a guère pu déposer les armes; l'épée a toujours ceint ses reins. Il n'a point eu le loisir de se recueillir, de jouir en paix de ses acquêts. Il n'a pu rien organiser. Une défensive incessante a épuisé ses forces, accaparé son attention. Il était heureux de se décharger sur les communautés religieuses des soins pénibles de l'administration des peuples vaincus. Il se contenta du titre de suzerain et des avantages matériels qui y étaient attachés.

Mais une élite suivait les progrès de l'Occident et constatait avec angoisse la décadence dans laquelle s'abîmait le pays. Elle voulut éviter la perte irrémédiable des Turcs et, dès la fin du dix-huitième siècle, tenta d'introduire des réformes dans l'armée, dans l'administration, dans la politique économique et sociale. Sous Mustapha III, Sélim III, Mahmoud II et Abdul Medjid, les hommes d'Etat ottomans, animés d'excellentes intentions, se mirent à l'école de l'Europe. A coups de lois libérales et hardiment novatrices, ils essayèrent de relever le prestige de la dynastie d'Osman et de faire le bonheur des peuples de l'empire. Ces réformateurs pressés voulurent, à bref délai, conquérir dans le concert des nations civilisées une place honorable à la Turquie de leurs rêves qu'ils avaient laborieusement édifiée sur le parchemin des chartes organiques.

Mais leurs tentatives ne donnèrent pas tout le résultat qu'ils en attendaient, non sans quelque candeur. Elles étaient trop prématurées, trop précipitées. Elles faisaient abstraction de la période indispensable d'évolution. Rien ne se construit de durable quand on veut se passer du temps, cet allié lent et sûr. Les réformes avortèrent et Abdul Hamid, après une comique parade de parlementarisme, ajourna, *sine die*, la tâche de rénovation dont avaient rêvé Midhat Pacha et les hommes du Tanzimat.

Les trente-deux années de despotisme hamidien augmentèrent la misère générale, accentuèrent le discrédit du régime et achevèrent de placer la Turquie sous la tutelle humiliante des grandes puissances. L'entrevue de Reval allait consommer la séparation d'avec la métropole d'une des plus riches provinces ottomanes, quand éclata la révolution de juillet 1908,

qui proclamait l'égalité des sujets de l'empire et les conviait tous à collaborer à la consolidation de l'état et à son relèvement.

Les Turcs furent presque les uniques artisans de cette révolution. Ils ne voulaient pas se résigner à disparaître. Ils aspiraient eux aussi à la vie. Ils ne pensaient pas que la loi de dissolution et de désagrégation, qui paraissait présider aux destinées de leur malheureuse patrie, fût inflexible. Les choses ne sont pas seulement régies par un ordre nécessaire et éternel. La volonté humaine en peut changer la disposition; elle peut intervenir dans la succession des événements, y insérer des causes nouvelles, et favorables; elle peut, tout au moins, l'essayer. Elle le doit. On ne devait pas laisser la fatalité agir en maîtresse incontestée. L'énergie de quelques-uns pouvait à coup sûr en faire dévier le cours.

Leur audace magnifique eut pour quelque temps un triomphe inoui. Le monde entier admira les héros qui avaient renversé, comme par un pouvoir magique, l'édifice gigantesque et terrifiant de la tyrannie séculaire.

II

L'enthousiasme, dans toute la Turquie, fut immense. Les temps étaient révolus. C'était la fin d'un monde. Des cieux nouveaux et une terre nouvelle allaient naître. Le verbe libérateur des Jeunes-Turcs avait accompli un grand miracle : il avait rapproché les os desséchés épars à travers les plaines, avait soufflé en eux l'esprit des quatre vents dont parle Ezéchiel, les avait rappelés à la vie et en avait fait une fort grande armée. Suivant la prédiction d'Esaïe, les réchappés des nations s'étaient assemblés, étaient venus et s'étaient rapprochés.

On s'embrassait dans les rues, sur les places. Les prêtres, les imans, les rabbins fraternisaient, se montraient à la population bras-dessus bras-dessous. Les bandits grecs, roumains et serbes descendaient de leurs nids d'aigles et venaient mêler leurs barbes farouches sur la poitrine chamarrée des officiers turcs. Le Kurde accourait exprimer son bonheur au milieu des Arméniens. L'Albanais renonçait à ses vendettas traditionnelles. Les prisonniers brisaient les portes de leurs

geôles et se mêlaient à l'allégresse générale. Rentrés en hâte, les citoyens de tout culte qu'avaient bannis du pays les sévérités de la police hamidienne étaient attendus dans les gares et sur les quais par des milliers d'hommes. On les arrachait à leurs proches et on les promenait en triomphe. La liberté, l'égalité, l'union, la fraternité étaient glorifiées du haut de tous les balcons, aux clameurs frénétiques des foules débordantes de confiance et de bonheur. Il n'y avait plus ni Musulmans, ni Chrétiens, ni Serbes, ni Turcs, ni Bulgares, ni Arméniens, ni Grecs, ni Juifs, ni Albanais. Toutes les différences sociales et religieuses s'effaçaient. Il n'y avait plus que des Ottomans, tous frères, tous unis dans le même amour profond pour la patrie retrouvée.

Dans les villes et dans les campagnes, les fêtes se prolongèrent. On discourut à tout propos sur la vie nouvelle qui commençait pour la nation maintenant une et indivisible. Tout était prétexte à banquets en commun, à congratulations, à accolades épiques. On confessait publiquement ses torts passés, on s'accusait de particularisme, d'égoïsme. On se connaissait enfin. L'ancien régime était le seul coupable. Lui seul avait empêché l'union sincère des cœurs. Et il était mort pour toujours. Les Jeunes-Turcs l'avaient à jamais tué. Et, comme par enchantement, toutes les haines étaient tombées, tous les ressentiments s'étaient dissipés. Il n'y avait plus qu'affection et que concorde. C'était si bon de vivre en frères, de communier dans les mêmes sentiments, d'entretenir le même idéal ! Comment avait-on pu vivre sans se connaître jusque-là. Comment avait-on pu vivre en ennemis? La paix était faite. Le bonheur allait commencer pour tous dans une patrie unie et harmonieuse. Les sceptiques les plus pessimistes sont convaincus, espèrent. Dans l'emballement des premiers baisers, chacun pensait pouvoir faire table rase du passé, chacun croyait à la possibilité de se faire une âme neuve. Il n'y aurait plus qu'une âme, qu'une conscience, qu'un idéal. Ce fut un âge d'or.

Au bout de quelques jours, on s'aperçut bien qu'il y avait des difficultés, des obstacles. Les Grecs regimbaient un peu à propos de vétilles; les Bulgares paraissaient se ressaisir, les Albanais ronchonnaient. Mais c'était, en définitive, peu de chose, pensaient les Turcs. Le passé était bien enterré. Il n'y

aurait plus de *comitadjis*, il n'y aurait plus d'insurrections. Les inimitiés s'étaient volatilisées au feu ardent des fêtes de la Constitution.

Ils désiraient la fusion franche des races. Leur sincérité était hors de doute. Partout ils essayèrent de réagir contre l'esprit de particularisme renaissant, et ils voulurent, pour cela, employer la persuasion, faire appel à l'idéal, aux sentiments. Des ligues de paix et d'entente, destinées à faciliter cette fusion, à l'accélérer, se formèrent, conviant toutes les nationalités à se rapprocher, à abaisser les barrières qui les avaient séparées jusqu'alors. Ce fut la politique d'ottomanisme préconisée par le groupe jeune-turc de Paris, à la tête duquel se trouvait Ahmed Riza.

Il est indéniable que tous les éléments ethniques firent d'abord un généreux effort pour répondre à cette aspiration des Turcs vers une unité patriotique. Il y eut dans tous les milieux un entrain considérable pour les nouvelles idées, un élan ingénu, mais vigoureux, vers l'ottomanisme.

Mais, dès que l'on voulut préciser la notion d'ottomanisme, on se trouva devant deux définitions très différentes, inconciliables et presque contradictoires. Pour les nationalités qui étaient parvenues à un certain degré de culture, qui avaient déjà pris conscience d'elles-mêmes, l'ottomanisme, c'était la trêve définitive, la paix dans les campagnes, l'égalité de tous les éléments raciaux, la libre accession de tous aux fonctions publiques, l'abolition des privilèges du conquérant qui rentrait spontanément dans le droit commun, cessait de revendiquer les premières places dans l'Etat, dans l'armée et dans la magistrature et consentait à devenir un simple citoyen. C'était, en somme, une sorte de nuit du 4 août où les Turcs, aristocratie de robe et d'épée, renonçaient à leurs droits historiques de dominateurs. Chaque nationalité garderait ses institutions, son organisation, les améliorerait, les développerait en toute liberté et en toute quiétude. Elle n'avait rien à sacrifier. Point d'abdication. Il y aurait autant de vies sociales distinctes qu'il y a de communautés ethniques. On conviait les non-musulmans à participer aux droits civiques et politiques, dont on les avait exclus jusque-là... Voilà tout. Il y avait eu jusqu'alors des Grecs, des Albanais, des Bulgares sujets de sa majesté turque; il y aurait désormais des Grecs, des Albanais,

des Bulgares, citoyens ottomans. Il n'y aurait plus des *rehaya*, des troupeaux, soumis au bon plaisir du maître. On octroyait le droit de cité à tous les habitants de l'empire. Tous étaient promus à la dignité d'électeurs, de législateurs. La loi serait l'expression de la volonté de tous et non plus celle d'une race ou d'une camarilla. La communauté restait l'organisme social par excellence; la patrie ottomane était la somme des communautés, un superorganisme créé non plus par la contrainte, mais par un *oui* unanime des parties contractantes. Chacun mènerait une vie en partie double, communale et civique. Il y aurait la petite patrie et la grande, le patriotisme de clocher et le loyalisme ottoman. La grande patrie existerait seulement pour favoriser l'essor de la petite, seule aimée d'instinct, à laquelle on vouerait le meilleur de son être. Le régionalisme serait le but. L'Etat serait confiné dans son rôle utile de gendarme. Il assumerait la mission exclusive d'assurer la paix aux frontières, le repos à l'intérieur.

Ce n'est pas ainsi que les Turcs entendaient l'ottomanisme. Ils avaient été les seuls vrais Ottomans jusqu'à la révolution et ils n'avaient été qu'Ottomans. Maintenant ils partageaient leur titre avec les autres. Les autres ne devaient plus être que des Ottomans. Ils devaient répudier tout particularisme. Il n'y avait plus ni Grecs, ni Israélites, ni Arméniens; il n'y avait que des Ottomans. Il n'y avait plus *des* nations, mais *la* nation. Pour communier dignement dans le sentiment d'ottomanisme, chacun devait dépouiller le vieil homme. Tout son cœur était dû à la patrie. La vie sociale devait se confondre avec la vie civique. La solidarité ethnique leur semblait dès lors une monstruosité, les institutions particulières à chaque nationalité, des anachronismes injurieux pour la patrie. La *Roumélie*, organe du Comité Union et Progrès, s'exprime avec douleur et amertume sur l'existence des clubs, des sociétés de bienfaisance des Grecs, des Israélites. Puisque nous sommes tous Ottomans, pourquoi persister à maintenir les subdivisions, les parcages? Abaissons les haies. Ayons des œuvres communes, même caisse, même administration. Les pauvres, — Musulmans, Chrétiens ou Juifs, — sont *nos* pauvres, nos frères Ottomans sans ressources. Donnons-nous la main pour secourir les malheureux et combattre la misère. Point d'ostracisme. L'exclusivisme, voilà l'ennemi!

Les Turcs en parlaient à leur aise, mais il ne convenait point aux éléments allogènes de faire abstraction de leur passé, d'effacer les résultats acquis au prix d'énormes sacrifices, de laborieux efforts. Le voudraient-ils, d'ailleurs, qu'ils ne le pourraient guère. Une nationalité ne se suicide pas par persuasion. Elle est l'œuvre des siècles. On ne peut pas la supprimer par une affirmation de la volonté. Elle plonge des racines vivaces dans les traditions, dans la coutume, dans les institutions, dans le fond subconscient et inaccessible des individus et résiste aux atteintes fugaces et superficielles du vouloir. Une fusion artificielle ne peut point s'opérer. Il n'y a point de miracle dans la séculaire élaboration de l'âme des peuples. Les hommes politiques, dans leur naïveté et leur simplisme, peuvent se proposer toutes les suppressions. L'influence ancestrale est plus forte que tous leurs moyens. Les morts commandent aux vivants et leur autorité ne se discute pas. La fusion des peuples n'est pas la tâche d'un jour. Elle s'opère imperceptiblement, sous l'influence de la vie en commun, des croisements, de la lente et mystérieuse intrication des mœurs, des institutions, des croyances, des intérêts.

Aussi, la lune de miel passée, chaque élément tira de son côté, chacun forma ses rangs, les serra, rallia ses forces et se prépara à l'action. Après la période des platoniques et vaines manifestations de fraternité, l'ère de recueillement, d'isolement. Les groupes ethniques profitèrent de la liberté pour devenir plus compacts, plus fortement solidaires.

La notion d'ottomanisme, estompée, indécise, perdait de plus en plus ses contours. Ce ne fut bientôt que le sentiment instable et vacillant d'une communauté de droits politiques, d'intérêts lointains très contestés. Elle devint précaire, prête à s'évanouir devant les antipathies séculaires, les tendances décentralisatrices ou séparatistes.

Les Turcs ne tardèrent pas à constater leur erreur. Les belles illusions se dissipèrent. Le *fiat* révolutionnaire n'avait pas opéré. D'ailleurs l'ottomanisme était pour eux un vrai marché de dupes. Ils ne pouvaient qu'y perdre. Jamais, ils ne pourraient se mettre au niveau de leurs concitoyens allogènes. Les distances étaient trop grandes, impossibles à franchir en une génération. Ils risquaient d'être des seconds peu brillants dans l'association qu'ils avaient proposée sous l'empire de

l'enthousiasme des premières étreintes. Ils n'étaient pas encore de force. Mis brutalement en face de concurrents préparés de longue main à la lutte, ils étaient condamnés à disparaître. L'organisation leur manquait. L'âme naissante de la race devait irrémédiablement sombrer dans la tourmente de l'impossible fusion. Elle n'avait guère encore de vitalité, de cachet distinctif. L'anéantir serait sans profit pour personne et fatal pour eux. L'avenir n'était pas à la chimère qu'ils s'étaient plu à caresser.

Leur beau rêve n'avait point duré. Ils ne pouvaient improviser une nation. Les éléments étaient trop dissemblables, trop disparates, absolument réfractaires à l'ottomanisation intégrale, trop attachés à leurs traditions, à leurs institutions. Pourquoi dresser le faible obstacle des illusions contre la force irrésistible des poussées ethniques ?

Il fallait chercher ailleurs. Pourquoi la religion ne serait-elle pas un ciment national, comme elle l'avait été à l'époque de la foudroyante conquête arabe ?

Le panislamisme fut dès lors en vogue. Hamid l'avait suscité; ses émissaires avaient éveillé de grands espoirs dans le vaste monde islamique. Au nom du Prophète, tous les vrais croyants s'uniraient, formeraient bloc.

Les méthodes d'Occident ne paraissaient pas convenir à la société islamique. De plus, la chrétienté serait hostile à un empire où l'élément musulman s'imposerait par le nombre. Il n'y avait pas à compter sur son amitié. On avait bien tenté d'adapter à la Turquie régénérée les procédés de gouvernement de l'Europe. Des Turcs candides avaient même voulu s'appuyer sur la franc-maçonnerie mondiale considérée comme le soutien puissant du libéralisme, de la tolérance et de la justice internationale et à l'ombre de laquelle s'était organisé le Comité révolutionnaire de Salonique. Les *frères*, répandus dans tout le monde civilisé, seraient des avocats ardents de la cause ottomane auprès des gouvernements et des parlements. Mais leur déception fut prompte. Le concours espéré ne vint pas. Les divers orients pensaient à leurs intérêts nationaux, quand ce n'était pas aux intérêts étroits de leur ordre. Et puis, même animés des meilleures volontés, les orients maçonniques ne pouvaient pas grand'chose. Leur force était diffuse, dérisoire et, somme toute, fallacieuse. Quant aux diplomates, surpris d'abord par

l'imprévu de manifestations qui emplissaient les rues des villes et des villages de Turquie, ils se ressaisirent sans retard et s'apprêtèrent à la curée. La bête était acculée. Elle serait achevée sans peine. Il fallait se tenir aux aguets. Compter sur leur bienveillance serait folie.

Le salut était donc dans la solidarité avec tous les peuples islamiques. C'était le meilleur moyen de se procurer des alliés sincères dans l'empire et des amis puissants au dehors. A la chrétienté liguée, on opposerait les 250 millions de musulmans du monde. Religion contre religion. Force contre force. On croyait pouvoir s'appuyer sur les chefs des confréries mystérieuses qui dominent tout l'Islam. Il fallait, pour cela, de l'esprit de suite, quelque méthode, des subsides habilement distribués au nom du souverain des Ottomans, Sultan et Khalife, empereur et pape à la fois. Et quel auxiliaire on aurait ainsi! « L'Islam, dit Ali Kémal, est l'instrument d'unification idéal. Il broie les volontés, supprime les nationalités, les cimente, passe sur elles le lourd niveau de l'égalitarisme. »

Ses sectateurs ne pensent, n'agissent qu'en Musulmans. Religion et nation se confondent, se couvrent. Le culte envahit l'existence, l'absorbe, plie le croyant à des observances précises, ponctuelles, répétées. Depuis son apparition, la doctrine de Mahomet domine toute la vie politique, sociale et intellectuelle des peuples qu'elle a subjugués. Le Coran est le livre par excellence. Il est tout pour le croyant. Il a servi de loi organique, de charte constitutionnelle, en même temps que de guide pour la vie journalière. Il est la source unique de toute jurisprudence. Le Musulman se tient pour le premier des hommes. Sa philosophie est sûre autant que simple. Allah est Dieu. Le monde est son œuvre. Il le gouverne de près ; sans relâche, il en modifie les détails, les règle d'après les lois de sa sagesse impénétrable. Il est le maître. On ne discute point sa volonté. La résignation, la soumission sans phrases, voilà le devoir. Seul le Musulman en a la claire conscience. De là sa supériorité incontestable. Aussi, dans les heures de contrariété comme dans les moments de satisfaction, se répète-t-il avec complaisance le fameux : *El Hamd ul Allah, musslumanim :* Dieu soit loué, je suis Musulman. De toute façon le paradis lui est gagné.

Avant d'être turc, persan, marocain, on est musulman.

L'islamisme est la grande patrie, la seule vraie. Le chef tout désigné de cette patrie serait le Sultan des Turcs.

Les Turcs seraient ainsi à l'avant-garde des peuples islamiques. Ils recueilleraient tous les bénéfices de l'important mouvement de concentration. Comme résultat immédiat, ils devaient obtenir l'adhésion franche à la dynastie turque de tous les musulmans de l'Empire, Albanais, Grecs, Bulgares, Valaques islamisés, Lazes, Kurdes, Druses, Arabes de l'Irak, Arabes du Yemen. Leur puissance en était décuplée. Car quel est le fidèle qui oserait se soustraire à ses obligations de solidarité islamique ? Quel est celui qui persisterait à conserver des aspirations séparatistes? Il serait réputé traître à la patrie spirituelle, renégat.

On ferait même, d'une façon active, de l'ottomanisme à base d'Islam. Tous les musulmans de Turquie seraient des ottomans, les seuls ottomans véritables. L'unité rêvée serait réalisée entre coreligionnaires. Les mosquées seraient le centre de ralliement.

Imbus de ces idées, les Turcs se reprirent à espérer. Mais une nouvelle déception les attendait. Des défections se produisirent. Les musulmans de l'Empire eux-mêmes manifestèrent des tendances particularistes. Les Albanais s'agitèrent. Ils voulurent s'isoler du reste du pays. Certains d'entre eux proposaient l'abandon des caractères arabes, vêtement de la parole sacrée, pour adopter l'alphabet latin, sous le prétexte futile que la langue skippe est indo-européenne et ne s'accommode pas aisément des signes graphiques destinés à une langue sémitique. Des révolutions sanglantes eurent lieu. A deux reprises, l'Albanie leva l'étendard de la révolte. Les Yéménites, les Druses se soulevèrent. Les troupes turques durent aller se battre contre les musulmans des plateaux glacés et des déserts brûlants, contre ceux du septentrion et contre ceux du midi.

Une fois encore, les yeux des Turcs se dessillèrent. Non, on ne pouvait faire fond sur l'Islamisme, du moins pour s'attacher les musulmans du pays. Peut-être le panislamisme pourrait servir contre l'étranger, comme il sert en ce moment contre l'envahisseur de la Tripolitaine. Mais, il était exclusivement une force d'opposition, un engin de défense; il ne pouvait pas devenir une force active, agissante, une arme d'attaque.

Ils comprirent que l'ottomanisme islamique était pour eux

un danger. Vivant chez eux, à huis clos, l'Arabe, le Persan, l'Albanais ne redoutent pas leur dépersonnification, leur dénationalisation par l'Islam. Ils constituent chacun dans son territoire — dans son milieu presque fermé — des masses compactes, homogènes, sans mélange sensible. Grâce à la ségrégation, ils conservent leur langue, leurs us et coutumes, leurs caractères ethniques propres. Il n'en est pas de même du Turc. Il n'est qu'une poussière de peuple. Il vit disséminé parmi les nations de l'empire qui ont, pour la plupart, une culture avancée.

Les races allogènes de culte islamique, groupées sur le même habitat, progresseraient, prospéreraient et bientôt toutes le dépasseraient. Il resterait isolé, diminué. Cet islamisme ottomaniste non plus ne présentait pas la solution cherchée. Les intellectuels se rendirent compte que l'unité ne se ferait pas par la religion. Les notions de race et de nationalité étaient distinctes. Il fallait se garder de les confondre.

III

Force était au Turc de se réfugier dans un nationalisme étroit. Il voulut être lui-même. L'heure du recueillement sonna. Les Chrétiens ne voulaient pas d'une association franche, les Musulmans allogènes non plus. L'exclusivisme turkiste s'imposa comme une nécessité. Il se révéla simultanément sur plusieurs points. Le peuple turc parut sortir de sa torpeur. Il se vit dépouillé de tout bien, lamentable. Il mesura la profondeur de son mal, sonda ses plaies, constata sa désorganisation, sa misère. Il désira intensément se faire une vie nouvelle. L'élite résolut de puiser dans les traditions ancestrales les éléments d'un idéal que l'on ferait descendre par degrés dans l'âme inculte de la race. Elle chercha à s'organiser pour le grand œuvre de la régénération nationaliste.

Le service du gouvernement, l'impôt du sang, l'abandon de toutes les professions lucratives avaient décimé la population turque et l'avaient appauvrie. Sauf quelques centaines de beys, propriétaires terriens, les Turcs vivent du prolétariat fonctionnariste ou militaire. Ils se contentent de traitements de famine, de maigres soldes. Ils sont d'ailleurs d'une sobriété et d'une frugalité étonnantes. Ils déjeunent d'une pomme,

dînent d'un quignon de pain et de quelques olives. En Anatolie, les laitages et le blé bouilli sont la base de leur alimentation. Ils ne font guère de grandes dépenses somptuaires. Un costume par an, acheté régulièrement à *bayram* leur suffit. Ils l'endossent le premier jour de la fête et le portent toute l'année.

Avec des besoins aussi modiques, l'habitude de l'initiative et une grande activité resteraient sans objet. Aussi n'ont-ils qu'une vie économique restreinte. Ils ignorent presque le commerce. Un écrivain turc compare plaisamment l'empire à une immense salle de festin. Les divers éléments non turcs sont les convives. Ils mangent et boivent tout à leur aise, tandis que le maître de céans, paterne, se tient à la porte, baïonnette au canon, veillant à ce qu'aucun intrus ne vienne troubler la fête.

Conséquence inévitable, les Turcs n'ont pas de culture propre. Ils vivent d'emprunts. Ils sont, pour les choses de l'esprit, les débiteurs de tous et n'ont rien de *sui generis*. Ils sont aujourd'hui à la remorque de la France. Ils traduisent les romans français, adaptent en turc la poésie française contemporaine, imitent les Parnassiens, les Symbolistes, les Décadents. Beaucoup de jeunes gens qui aspirent à l'intellectualité et qui ont été instruits d'après des méthodes européennes ne trouvent rien à aimer dans les traditions de la race, dans les rites figés du culte, le guindé et le solennel des mœurs. Ils affichent un mépris souverain pour la foule turque, pour les usages turcs, pour tout ce qui sent le terroir. Ils détestent la musique turque et qualifient de barbares les innocents divertissements du Karagheuz. Ils fuient leurs congénères, recherchent la compagnie des étrangers. La suprême élégance à leurs yeux est de revêtir un smoking pour assister aux bals, aux soirées, aux représentations de gala donnés par les colonies étrangères. Ils se donnent des airs d'Occidentaux raffinés, imitent les manières des gens chics qu'ils admirent dans les salons où on les admet, farcissent leur langage de *mon cher* et d'une foule d'expressions françaises, s'habillent chez le bon faiseur, parlent de la dernière pièce jouée aux Variétés, et fredonnent la nouvelle scie du boulevard. De Paris, ils connaissent surtout le luxe, la légèreté, la blague. Les côtés peu sérieux de l'existence les séduisent et les fascinent. Férus de dandysme, de

smart, de snobisme, ils sont d'une affectation puérile et grotesque.

Cette singerie déraisonnable de l'Occident est, à juste titre, abhorrée des Turcs vraiment éclairés. Ils la flétrissent de l'appellatif méprisant de *levantinisme*. Il ne peut en résulter aucun bien pour la race.

Les divers éléments de la civilisation d'un peuple, dit avec raison Gustave Le Bon, n'étant que les signes extérieurs de sa constitution mentale, l'expression de certains modes de sentir et de penser spéciaux à ce peuple, ne sauraient se transmettre sans changements à des peuples de constitution mentale différente. Ce qui peut se transmettre, ce sont seulement les formes extérieures superficielles et sans importance.

Les *levantins*, les *zoubés*, comme les dénomme encore le populaire, ne se sentent pas en communion d'idées ni d'aspirations avec leur entourage. Ils sont les ennemis jurés du nationalisme qu'ils jugent stérilisant et vain, ils constituent, pour le mouvement qui se dessine, de redoutables agents de désagrégation et de ruine.

Mais l'écueil du levantinisme est difficile à éviter dans un pays où les traditions littéraires et scientifiques sont complètement en contradiction avec les disciplines de la culture moderne. La littérature turque, en effet, est toute nourrie d'arabe et de persan. Elle se confine dans l'imitation servile des écrivains de la grande époque des Omeyyades, des Abassides, ou tire son inspiration de la lecture de Ferdousi, d'Omar Keyam, de Sadi, di Hafiz, de Djami. Elle perd rapidement son caractère turc. Les lettrés l'inondent d'éléments empruntés à profusion à l'arabe et au persan. Les vocables turcs disparaissent. Ils sont chétifs, humbles, sans prestance.

On les élimine impitoyablement. Tous les mots sont arabes. Seule la construction, le moule de la phrase reste turc, avec le verbe à la fin. Plus d'un écrivain, incommodé par l'emploi des auxiliaires, *olmak* (devenir) *etmek* (faire), seuls vestiges souvent de la langue maternelle, préfère écrire tout uniment en arabe.

Tous ceux qui n'ont pas pâli sur les divans archaïques, qui n'ont pas été initiés aux finesses de la syntaxe sémitique et aux souplesses élégantes de l'idiome iranien, tous ceux qui n'ont

pas bourré leur mémoire d'interminables listes d'expressions exotiques, sont incapables de comprendre cette étrange littérature trilingue.

Le peuple est privé de lecture. Seuls les érudits, rares mandarins qui se recrutent dans l'aristocratie, peuvent aborder les livres. Les périodiques eux-mêmes sont rédigés en cette langue savante.

Les mots arabes y représentent les 70 o/o du vocabulaire du journal le plus lu. Ils conservent tout leur appareil propre de flexion, de filiation. Ils sont autonomes. Fièrement drapés dans leur burnous, ils ne condescendent à figurer dans la phrase turque qu'à la condition de ne se plier à aucune compromission humiliante, à aucune déchéance. Brochant sur un fouillis de gutturales confuses, bruits d'appel des nomades que les immensités du désert séparent, de purs aryanismes, aux sons francs et clairs, apportent leurs gaies fulgurances de métal. Une division assez nette s'est opérée dans le travail d'emprunt. L'art apollinien, pour parler comme Nietzsche, celui qui se borne à la représentation, à l'analyse, a puisé sa terminologie dans l'idiome arabe ; tandis que l'art dionysien, exprimant la volonté, la joie de vivre, a trouvé la sienne dans le persan. L'arabe fournit la langue du culte, de la piété, de la contemplation, de la philosophie, de l'administration ; le persan, plus musical, plus vivant, plus alerte, prêta les magnifiques résonnances de sa libre poésie, apte à chanter le vin, l'amour, toutes les passions humaines.

Le turc, aujourd'hui, est exubérant, désordonné. Il déborde de richesses encombrantes qu'il ne s'est point appropriées. C'est un amas incohérent sans vie, sans nerf. Il n'a aucune sorte d'originalité. Il est fait à l'image du peuple osmanli fraîchement échappé de l'oppression, dépourvu de cohésion et de personnalité et à peine conscient de son existence.

La misère désolante de l'âme turque qui n'a même point de langue pour exhaler sa peine, l'absence de toute activité intellectuelle, de tout sentiment national intense, préoccupent de nos jours l'esprit en Turquie. La jeunesse s'est donné pour tâche d'éveiller le peuple de son sommeil séculaire, de le faire sortir du long oubli de soi-même.

O Turcs, ô jeunes, s'écrie le poète Mehmed Emin, réveillez-vous,

ou c'en est fait de vous et de votre glorieux passé. Unissez-vous, enfants des Turcs, ou vous êtes à jamais perdus. Seul un peuple égoïste a droit à la vie. Considère l'état lamentable e ta patrie, ô jeune patriote! Elle a été morcelée, partagée entre tes ennemis, et tu dors encore !

Hélas ! qui pouvait imaginer que le pays des grands conquérants deviendrait la proie des bêtes féroces ; qui pouvait imaginer que le Turc, le glorieux triomphateur, serait condamné à languir misérablement dans un sombre coin de l'Anatolie ?

Voyez ce pauvre paysan turc, le vrai turc. Il n'a guère de bien. Il n'a que son âme. Et il l'offre volontiers sur l'autel de la nation. Imite-le, ô jeune intellectuel ! Prends pitié de ce peuple infortuné auquel tu appartiens ! Marche, ô jeune Turc ! tu portes dans tes mains le sort de ton peuple !

IV

De toutes parts, on s'attelle à la tâche avec entrain. La période de découragement est passée. On ne se complaît plus en un pessimisme inerte. On a aperçu la vigueur immense que confère la confiance en soi et l'on a donné la chasse à tous les semeurs de doute. On va puiser chez les penseurs d'Occident, les Nietzsche, les Gobineau, les Fouillée, les Gustave Le Bon, les Bergson, les Durkheim, des motifs d'espérer, de vouloir.

Rien de pire pour un peuple, s'écrient avec A. Fouillée les partisans de la vie nouvelle, rien de pire que l'auto-suggestion de sa déchéance ; à force de se répéter qu'il va tomber, il se donne à lui-même le vertige et tombe. Comme, sur le champ de bataille, la persuasion de la défaite rend la défaite certaine, ainsi le découragement national enlève aux caractères leur ressort et devient semblable à l'obsession du suicide. En se payant de mots absurdes, comme « fin de race », « fin de peuple », on prétexte son impuissance individuelle contre une destinée qui pèse sur tout un peuple et prend même l'aspect d'une fatalité physique.

« En réalité, cette fatalité n'existe pas », affirment-ils avec l'éminent penseur.

Il faut régénérer la race en lui inculquant les méthodes, les disciplines des peuples civilisés. Le principe d'évolution, voilà ce qu'il importe surtout de savoir faire sien.

Nous n'avons pas d'autre ressource si nous voulons résister aux forces qui s'élèvent contre nous, écrit un publiciste turc. Ce n'est

pas par la forme extérieure, par l'apparence et l'habit qu'il faut nous identifier à l'Europe, c'est par la mentalité. Ne perdons pas en projets un temps précieux. Ce serait trop périlleux au moment où la civilisation emporte toutes les créatures avec une force impétueuse et irrésistible. Oui, la civilisation a envahi l'Afrique et l'Australie et a étendu ses ramifications dans les centres asiatiques. Elle renverse ceux qui lui résistent et les brise. Elle asservit aux plus basses besognes ceux qui sont incapables de la comprendre ; elle avance sur mer, elle avance à travers les airs. Il serait fatal de vouloir rester inerte sur le passage d'une telle puissance.

Et l'on cite Bergson :

Tous les vivants se tiennent et tous cèdent à la même formidable poussée. L'humanité entière, dans l'espace et le temps, est une immense armée qui galope à côté de chacun de nous en avant et en arrière de nous, dans une charge entraînante capable de culbuter toutes les résistances.

Nous ne saurions échapper à la loi du progrès. Soumettons-nous-y de bonne grâce, avant qu'elle ne vienne saper nos fondements vermoulus.

Nous ne devons pas périr ni être réduits à la servitude, dit Ali Kémal, leader de l'ancien parti Ahrar ; nous avons un passé glorieux ; nous avons fondé un état grand et puissant qui, durant six cents ans, s'est assuré une place honorable dans le monde. Des circonstances passagères ont étouffé notre essor, mais nous nous relèverons. Nous sommes aussi aptes que les peuples occidentaux au progrès moderne. O Turc, lève-toi et marche ! Va en France, en Angleterre, en Amérique, instruis-toi, trempe ta volonté !

Mais, dans l'œuvre de rééducation nécessaire, un danger est imminent : l'altération, la déperdition de l'âme de la race. Il ne faut pas donner dans le travers du sot levantinisme. L'Europe a du bon et elle a du mauvais. Prenons ce qui nous convient, choisissons avec sagesse et discernement. La morale européenne, par exemple, est détestable, affirme le *Yeni Felséfé*. Quand on la débarrasse de sa gangue de mensonge, de pharisaïsme et de *cant*, on s'aperçoit qu'elle n'admet qu'un Dieu, Mammon, à qui sont immolés les plus nobles sentiments. L'intérêt personnel annihile tout idéal dans le cœur de ces civilisés, qui, à côté d'immenses richesses sans emploi, laissent mourir soixante-dix millions de miséreux. L'union et la paix de la famille sont inconnues dans ces sociétés occidentales. Un

malthusianisme pitoyable émascule la race. La débauche est reine; elle s'étale au grand jour, somptueuse et respectée. Nous avons de meilleurs modèles de désintéressement et de vertu familiale dans nos contrées. C'est à ces modèles qu'il faut ressembler.

A l'Europe, empruntons sa science objective, son ardente et indomptable énergie, son goût de l'initiative, son sens pratique. Ce sont là choses d'excellent aloi, bonnes à prendre et qui nous mettront vite en un rang envié parmi les nations.

Concilier les traditions avec les exigences du progrès, voilà le problème urgent qui se pose maintenant à l'élite turque avec une grande précision. Une pléiade de penseurs, de romanciers, de journalistes l'étudie avec diligence. Elle a élaboré un vaste programme de rénovation nationale. Elle a dressé une nouvelle table des valeurs qu'elle s'efforce de porter à la masse par une propagande active. Livres, brochures, journaux, conférences sèment partout la bonne graine. Des associations s'organisent pour grouper les jeunes, les catéchiser au nom du nouvel évangile.

A vrai dire, ce travail de régénération turkiste n'est pas entièrement nouveau. Il remonte aux premières années du Tanzimat.

Les hommes d'Etat, Reschid, Fuad, Ali, voulaient surtout rendre un peu de vie à la société musulmane, affaiblie par les charges militaires qui pesaient sur elle.

Il faut que les musulmans imitent les chrétiens, disait Ali Pacha, ministre d'Abdul Aziz, dans son testament politique ; qu'ils s'adonnent à l'agriculture, au commerce, à l'industrie, aux arts. Le travail seul est un capital durable. Mettons-nous au travail, sire ! Là seulement nous trouverons le salut ! Sire, il est temps encore de libérer la population musulmane des charges qui l'oppressent au profit des chrétiens qui prospèrent et se multiplient et tendent à la supplanter. Un homme qui s'appelle Stéfanovitch, Ralli, Tubini, Camondo, Zarifi est-il vraiment un subordonné ? Jouit-il d'une considération moindre que nos plus hauts fonctionnaires ? Bon nombre de ces derniers ne sont-ils pas aujourd'hui tenus de s'incliner devant eux ?

Le gouvernement de Napoléon III lui-même, sentant que l'Empire ottoman risquait de se dépecer entre les diverses nationalités indigènes patronnées par la Russie, l'Autriche et l'Angleterre, témoignait toute sa sympathie à la nation turque,

seule capable de retenir en un faisceau les races soumises prêtes à se séparer. Il voulut la relever par l'éducation et par un système de sages réformes, lui fournir des capitaux pour ses chemins de fer et ses écoles. Victor Duruy lui-même élabora le programme du lycée de Galata-Séraï. Mais il était difficile aux réformateurs d'élever trop la voix. La toute-puissance du souverain s'accommode mal des initiatives trop hardies, trop radicales. On n'osait pas secouer le joug des préjugés trop tenaces. Les ulémas n'avaient point perdu leur empire et ils ne permettaient pas qu'on touchât aux us et coutumes. Les esprits trop libres, trop indépendants, devaient s'imposer une prudente discrétion. Bientôt l'exil les dispersa.

La colonie turque de Paris et surtout le groupe de réfugiés d'Egypte préconisèrent un nationalisme turquiste intégral. Une revue turque, en Egypte, recruta une élite d'écrivains qui rompirent des lances en faveur de la régénération du peuple turc.

V

A l'intérieur, les novateurs se faisaient petits, modestes pour vivre. Ils circonscrivirent leur action au domaine littéraire et linguistique, tentèrent de vulgariser la science, de populariser la poésie, de hausser la foule aux jouissances de l'art afin d'avoir prise sur elle. Chinassi, qui avait vécu de longues années à Paris, fonda dans ce but le *Tasvir-i-efkiar*, périodique qui eut un grand succès. Il s'acharna contre le style fleuri, solennel, prétentieux, pédantesque et inextricable dans lequel étaient rédigés tous les documents officiels et presque tous les ouvrages en langue turque de l'époque et poursuivit de ses railleries tous les écrivassiers qui s'épuisaient dans la recherche d'une hypothétique harmonie imitative, d'une vague correspondance entre le rythme et l'idée et allaient déterrer, dans les divans caducs et les lexiques poudreux, les substantifs précieux et les épithètes rares qu'ils sertissaient dans la trame confuse de leurs élucubrations.

Il adopta une langue simple, claire, dans laquelle tous les mots sont du domaine commun, accessibles au public peu lettré. Son disciple Namik Kiémal se jeta dans la mêlée avec une ardeur entraînante, et, épris des qualités toutes françaises de clarté, de sobriété et de simplicité, il produisit coup sur coup

des romans, des drames, des compositions poétiques débordantes de lyrisme. Vainement, les nababs de l'empire, les pachas, les courtisans, les hauts fonctionnaires tenants de l'ancienne littérature qui était comme leur apanage exclusif, leur chasse réservée, essayèrent-ils de contrecarrer les efforts des deux apôtres. Malgré l'indifférence de la foule, le triomphe de Chinassi et de Kiémal fut complet. La plupart des auteurs renoncent dès lors au langage docte, contourné et bizarre, aux redondances, à l'emphase et au verbiage favorisés par l'extrême abondance lexicologique. Dès lors, on commence à écrire pour dire sa pensée et non plus pour avoir l'occasion d'enfiler les périphrases pompeuses et les arabismes ronflants et nébuleux.

A la même époque, Chemseddin-Sami, lexicographe de grande érudition, établit le vocabulaire de la langue osmanlie; Djevdet-Pacha en compose la grammaire. Un peu plus tard, Tahir bey révèle l'existence d'une foule d'écrivains d'origine turque parmi les arabes et met ainsi en évidence les capacités littéraires des gens de sa race; Nedjib Assim et ses collègues étudient les idiomes ouralo-altaïques, et particulièrement le tchagataï, le plus riche d'entre eux, ce qui leur permet de vivifier un peu le turc rachitique et dépenaillé que les nomades incultes avaient conservé à grand'peine à travers leurs migrations.

Mais la tyrannie hamidienne vient imposer silence aux intellectuels. Le maître prend ombrage de toute activité. Il ne souffre guère qu'on pense sous son règne et encore moins que l'on imprime. Les écrivains se taisent, les journaux se bornent à enregistrer les faveurs impériales, les sélamliks. Toute littérature disparaît qui n'adule pas sa majesté. L'art du journaliste se réduit à une écœurante mnémotechnie : il consiste à savoir retrouver instantanément le cliché phraséologique qui convient aux événements insignifiants qu'il est permis à la presse de relater, ou le cortège d'épithètes laudatives qu'un usage constant et invariable a accolées à chaque titre et à chaque dignité.

Quelques années avant la révolution, certains publicistes croient pouvoir infuser une vie nouvelle à la littérature agonisante en renouvelant la querelle moderniste de l'Ecole Chinassi-Kiémal. L'amour de la simplicité s'exagère chez eux et s'exaspère. Ils veulent désarabiser et dépersaniser radicalement

la langue et se mettent avec un beau zèle à donner la chasse à tous les mots sémitiques ou iraniens. Ce furent les puristes, les purificateurs, les *tasfiedjis*, comme on les désigna bientôt par un arabisme, faute d'un mot turc approprié. Leur ambition était de revenir au turc originel, tant prôné par Nedjib Assim. Mais, en fait, c'était un nouvel idiome qu'ils tentaient d'instaurer, le turc vulgaire étant singulièrement insuffisant. Il fallait créer de toutes pièces un vocabulaire ou l'emprunter aux populations qui vivent encore sur les flancs de l'Altaï, l'Altoun-dagh, berceau de la race. De plus, le turc, dépouillé de ses éléments exogènes, serait malaisément apte à exprimer des conceptions morales, métaphysiques et philosophiques tout à fait étrangères aux peuplades primitives auxquelles seules on voulait s'apparenter.

Le grand journal *Ikdam* publia quelque temps des articles en style puriste dus à la plume de son rédacteur en chef Djevdet bey. L'*Ahenk* et le *Hidmet*, de Smyrne, avec Nedjib Assim et l'officier Omer Seïf-Eldine, essayèrent aussi d'évincer totalement le turc trilingue. Des efforts analogues furent faits de divers côtés par des publicistes isolés, mais les maigres productions qui en résultèrent vinrent prouver combien était grande l'erreur des *tasfiedjis*. Il était impossible d'alimenter une littérature avec quelques centaines de mots et avec le petit nombre d'idées simples et naïves qu'ils pouvaient exprimer.

Devant la pauvreté du vocabulaire minable auquel ils devaient recourir, les plus intrépides capitulèrent. Pourtant, un poète de valeur, Mehmed-Emin, persévéra avec une opiniâtreté qui lui réussit encore aujourd'hui. Dans le fond et la forme, ses poésies sont tout à fait turques, et elles sont souvent d'une belle venue. Il y décrit, avec un art ému, la vieille vie nationale de son peuple. Son succès est très grand auprès de la jeunesse pour qui il est devenu, depuis la révolution, un maître écouté et vénéré.

VI

Depuis les journées mémorables de juillet 1908, le courant de rénovation nationale est sorti de sa période de formation. Latent et timide à l'excès jusque-là, il s'étale désormais au grand jour, envahit la presse, occupe les revues, absorbe les

polémistes et les écrivains de tout ordre. Il est l'objet constant de la sollicitude des intellectuels, retient l'attention des hommes d'état et ne manque pas d'inquiéter les éléments non-turcs du pays.

Le nationalisme grammatical et linguitisque des *tasfiedjis* n'avait joui d'aucune faveur auprès du grand public. C'est cependant sur lui que s'est grefféun mouvement parallèle à l'ottomanisme et au panislamisme, le panturquisme. Le protagoniste en est Youssouf Aktchoura, publiciste turc, originaire du Caucase. Dès 1909, Youssouf Aktchoura, flétrissant la politique ottomaniste ou panislamiste, préconise, dans la presse, l'union de tous les Turcs de l'univers. Il veut prolonger, dans le lointain passé et dans l'espace, l'âme de la race turque, il veut la retremper aux sources natales, la renforcer en lui donnant pour soutien les peuples congénères du Caucase, de Sibérie, du plateau du Touran.

Les Turcs de l'empire ottoman, écrit-il, n'ont aujourd'hui qu'un faible lien entre eux : la religion. Par le panturquisme, ils se solidariseront davantage, ils auront le vrai lien national. Leur nation acquerra une vigueur inconnue jusqu'ici. Elle assimilera les divers éléments islamiques hétérogènes de l'empire. Dans le panturquisme qui unira les millions de Turcs de l'Asie et de l'Europe orientale, les Osmanlis joueront un rôle semblable à celui du Japon dans le monde jaune. Malgré les obstacles que ne manquera pas de lui susciter la Russie peu soucieuse de voir des millions de ses sujets subir une influence venue de Constantinople, cet idéal, qui aura pour lui les encouragements des puissances, désireuses de créer des difficultés à un rival redouté, peut parfaitement se réaliser. Les Turcs verront, par lui, leur horizon s'agrandir. Leur histoire ne se limitera plus aux Fatih, aux Sélim, aux Nefhi et aux Kiémal. Elle englobera les Ougouz, les Djenghiz, les Timour, les Farohi, les Ibn-Sina, etc.

Une association, le *Turc Dirneyi*, fondée à cette époque, sert indirectement les vues du pansturquisme. Elle comprenait toutes les sommités de la nouvelle Turquie. Hommes d'état, députés et écrivains y étaient inscrits. Il ne lui manquait que le caractère officiel pour devenir une véritable académie. Son but était de faire un vaste travail de récension de tout ce qui a été écrit par les Turcs ou sur les Turcs.

Elle se mit à compulser les documents anciens et modernes, pour en tirer un tableau véridique de la vie nationale

dans le passé, et pour dégager le vrai caractère du peuple turc, avec toutes ses qualités foncières. Elle voulut déterminer la direction qu'il convenait d'imprimer à la culture naissante de la nation.

Dans la revue volumineuse qui lui sert d'organe collaborent des savants tels que Nedjb Assim, Veled Tchélébib, Tahir de Brousse, Tangar, et des poètes tels que Mehmed Emin, Ahmed Hikmet.

Confié à des mains fatiguées, le sort du *Turc Dirneyi* fut précaire. Il a manqué à cette association du sang jeune, ardent, batailleur pour se frayer la voie jusqu'au grand public, pour s'imposer à l'attention. La violence, seule propice aux novateurs, lui a répugné.

Un autre groupement, celui de la revue *Turk Yourdou* (le foyer turc), paraît plus qualifié pour pénétrer dans la masse et y propager l'idéal panturquiste. Le *Turk Yourdou* est dirigé par Youssouf Aktchoura. Il a soulevé dans la presse et parmi la jeunesse universitaire un enthousiasme indescriptible. Il étudie la situation économique, l'histoire, les mœurs, la langue des peuples turcs. En des nouvelles où circule une vitalité vigoureuse, les sentiments simples, nobles et mâles de la race sont exaltés. Mehmed Emin et d'autres poètes y chantent la vie rustique, les mœurs chevaleresques du Turc. Ils évoquent les types originaires du Touran, les tentes patriarcales, auprès des rivières murmurantes et des forêts aux arbres rares, les lentes pérégrinations des tribus ancestrales à travers les prairies herbeuses où paissent les troupeaux de chevaux et de moutons, l'héroïsme indomptable, le dévouement de ces primitifs dont l'héritage unique consiste en un sabre reçu des mains du père mourant. Les Djenghiz, les Timour sont lavés des actes de barbarie qu'une histoire partiale se plaît à leur attribuer. Une partie de la revue est consacrée aux conationaux du Caucase, des bords de la Léna, du Turkestan, de Perse, aux sentiments de solidarité de qui on fait souvent appel. Tous les collaborateurs ont à cœur l'épuration de la langue ; ils s'expriment en un turc très pur, mettant à contribution le yakout, l'oïgour, le nogaïque, tous les idiomes ouralo-altaïques pour enrichir leur vocabulaire dépouillé avec soin de tout alliage hétérogène.

VII

Le panturquisme est une exagération d'un sentiment national fort légitime. Il constitue un programme maximum. Il permet d'orienter les efforts vers un but déterminé, et en cela il est très utile.

La véritable mesure a été donnée par les intellectuels de Salonique, dont le groupement, qui porte la dénomination de *Yeni Hayat* (nouvelle vie), est doué d'une belle vitalité. Salonique, d'où était parti naguère, à deux reprises, le signal de l'affranchissement civique et politique, devait aussi sonner le tocsin contre la routine sociale et contre les errements littéraires.

La charge contre la vieille forteresse des préjugés fut conduite par les *Yentch-Calemler* (les jeunes plumes), revue littéraire qui précisa l'œuvre de Chinassi et de Kiémal et ne retint de l'effort avorté des tasfiedjis que le souci de désencombrer la langue. Mais il y a dans l'action de la revue salonicienne plus de méthode que dans la tentative des deux maîtres écrivains et moins d'étroit ostracisme que chez Nedjib Assim et Mehmed Emin à l'égard des provenances linguistiques étrangères. Les adhérents du *Yeni Hayat* ne sont point des utopistes ; ils ne cherchent pas à accomplir d'impossibles tours de force. Ils ne répudient que les néologismes, les emprunts superflus. Les mots depuis longtemps en usage et dont on ne peut se passer ont tous acquis droit de cité. Mais il faut fermer les écluses par lesquelles l'arabe et le persan déversent sans cesse tout leur contenu dans la langue, ce qui met les osmanlis qui ne veulent pas passer pour illettrés dans la ridicule obligation de connaître à fond trois idiomes, les plus dissemblables du monde. On devra se contenter d'une langue sobre, où chaque vocable ait une fonction précise et où il n'y ait, autant que possible, qu'un mot pour exprimer une idée. De plus, les mots arabes ou persans devront se turquiser, abandonner les modes de filiation, de flexion, de déclinaison propres à la syntaxe des langues auxquelles ils appartiennent. Ils doivent se plier à la loi turque. Ainsi, la grammaire turque conservera sa belle simplicité et ne sera pas un objet de torture pour les étudiants qui ne parviennent jamais, à l'heure actuelle, à en posséder parfaitement les mystérieux

et puérils arcanes. La littérature turque cessera de ressemblet à l'alphabet chinois. Voici le programme du *Yeni-lissan* (la nouvelle langue), tel qu'il est exposé dans un manifeste distribué à profusion et reproduit par toute la presse.

I. — Abandonner les règles de composition grammaticale arabe et persane.

II. — Supprimer les affixes de ces langues.

III. — Employer, dans la mesure du possible, une orthographe phonétique.

IV. — Recourir de préférence aux vocables turcs quand ils existent.

V. — Considérer comme norme la langue parlée à Constantinople.

Par ces moyens, l'afflux extravagant de l'arabisme et de l'iranisme s'arrête. On cesse de parler arabe en turc. C'est, en somme, une œuvre sage et nécessaire, analogue à celle qu'accomplit Malherbe à l'aurore du grand siècle, qu'ont entreprise les jeunes écrivains du *Yeni-Hayat*. Ils viennent régenter la langue comme ils vont tout à l'heure régenter les mœurs; ils satisfont à un besoin d'ordre et de discipline qui ne s'était fait que trop sentir.

En poésie, les *Yentch-Calemler* se montrent plus hardis. Ils brisent les vieux moules et tentent de créer un vers souple, vivant. Ils s'attaquent avec une fougue juvénile à toutes les gloires usurpées, dégonflent les ballons et crèvent les grosses caisses. Ali Djanib, rédacteur en chef de la revue, livre un assaut furieux à tous les écrivains de la vieille école. Il ne ménage même pas Tewfik Fikret, le plus grand poète vivant après Abdul-Hak-Hamid Tous les partisans de l'*eski-tchiguir* (l'ancienne méthode) sont flétris en bloc du nom de *dounkilar*, ceux d'hier, tandis que les jeunes du *Yeni-Hayat* sont les *bouyounkilar*, ceux d'aujourd'hui.

Parmi les promoteurs du *yeni-lissan*, il faut citer, indépendemment d'Omer Seïf Eldine et Ali Djanib déjà nommés, Kiazim Nami, un des dix fondateurs du Comité Union et Progrès, écrivain et conférencier de grand talent. Des Donmehs, membres d'une secte judéo-musulmane, et des israélites collaborent activement avec les Turcs pour jeter les bases de la langue nouvelle.

Les adversaires n'ont pas manqué aux *bouyounkilar*. Le

Servet-i-Finoun, la plus importante et la plus ancienne revue turque, déclare par la plume de Kiuprulu Zadé Mehmed Fuad que le *yeni-lissan* n'est pas viable. Le *Rebab*, revue de fondation récente, veut accabler les novateurs sous le sarcasme et le ridicule. Le philosophe Riza Tewfik, la tête la plus encyclopédique de la nouvelle Turquie, est aussi contre les modernistes.

Cette opposition constitue un stimulant précieux pour la nouvelle école qui déploie une activité inlassable. Les livres succèdent aux brochures. Les presses ne chôment guère.

La partie est gagnée, à l'heure actuelle. Une profusion d'ouvrages ont été publiés en *yeni lissan*. Le dernier congrès pédagogique du vilayet de Salonique a adopté le programme grammatical des *bouyounkilar*, d'après lequel, d'ailleurs, sont rédigés divers périodiques, entre autres le *Yeni Felsefé*, le *Roumélie*, organe du Comité Union et Progrès, le *Yentch Fikirlar* de Monastir, le *Kioylou* de Smyrne, le *Yeni Edirné* d'Andrinople. Le *Hak*, le quotidien le plus important de la capitale, organe officiel du parti unioniste, a commencé la publication d'une revue hebdomadaire où il vulgarise le nouveau credo linguistique et littéraire avec beaucoup d'énergie et de méthode.

VIII

Mais la réforme de la langue ne représente qu'une faible partie du programme du *Yeni-Hayat*. Zia bey, le véritable directeur du mouvement, le philosophe tout pénétré des idées d'Alfred Fouillée, de Gustave Le Bon et de Durkheim, nourrit de grands espoirs et de vastes pensées. Il est plein de foi dans les idées forces, dans le pouvoir des influences obscures qui agissent sur l'inconscient mystérieux et dans l'action toute puissante de la conscience collective des peuples. Il s'appuie sur ses auteurs favoris pour démontrer la possibilité de reconstituer une âme au peuple turc. Il faudra, pour cela, propager un esprit public spécial par des publications multiples, par des écoles, des conférences, des réunions fréquentes dans les clubs, de façon à atteindre les couches sociales les plus profondes, à façonner les caractères, pétrir les cerveaux. On y arrivera par étapes successives, si l'on agit avec une persévérance et une continuité que tempéreront fortement la prudence,

le souci de ne rien brusquer, le respect des institutions existantes, des traditions et même des préjugés. Il sera nécessaire de répéter aux Turcs, sans se lasser, qu'ils sont des Turcs, qu'ils ont un passé glorieux et un avenir riche de promesses ; que l'essentiel est qu'ils soient unis, solidaires en tout. Peu importe que la race ne soit point pure, qu'elle soit hybride, bigarrée, que des mélanges constants aient brassé sans trêve le sang des Osmanlis. Ce qui constitue un peuple, ce n'est pas autant la communauté réelle, historique d'origine, que l'illusion de cette communauté. La formation des nations ne relève pas de l'anthropologie.

Ce sont les croyances et les sentiments communs à la moyenne des membres d'une société, dit Durkheim, qui forment ce qu'on peut appeler la conscience collective. Cette conscience est diffuse dans toute l'étendue de la société. Les individus passent, et elle reste. Elle ne change pas à chaque génération, mais elle relie au contraire les unes aux autres les générations successives.

Il s'agira d'élaborer un idéal national et d'en propager dans la masse les préceptes impératifs, les disciplines, les consignes.

Le petit nombre d'idées fondamentales qui ont toujours guidé les diverses civilisations, enseigne Gustave Le Bon, ne sauraient avoir d'action réelle sur l'âme des peuples sans descendre des régions mobiles de la pensée dans cette région stable et inconsciente des sentiments où s'élaborent les motifs de nos actions. Ces idées deviennent alors des éléments du caractère et peuvent agir sur la conduite. Leur puissance est alors considérable parce que la raison cesse d'avoir prise sur elles.

Quelques personnalités puissantes, imprégnées de la notion des nouvelles contraintes sociales, iront communiquer leurs idées-forces, leurs représentations, leurs émotions, leurs tendances à la multitude, qui, tout en réagissant vigoureusement sur ces personnalités et en les modifiant, sera toute portée à se laisser gagner, à laisser se réfracter en elle, suivant l'indice qui lui est propre, les influences individuelles des apôtres.

Le *Yeni Felsefé* (la Nouvelle Philosophie) s'emploie à développer le programme intégral du *Yeni Hayat* qui refera au peuple une nouvelle vie dans le domaine familial, économique, social, esthétique, philosophique, moral, judiciaire. Mais il se garde de préciser d'ores et déjà son idéal. Le définir, en arrêter les contours, serait une entreprise fort préjudiciable. Un

idéal n'a jamais un but clair, évident. Son attrait est dans son vague même, dans la part qu'il laisse couverte du voile de l'inconnu. Ce caractère d'inexprimé en fait un précieux stimulant de progrès. Souvent, courant après un idéal, on réalise des conquêtes imprévisibles et qu'on n'avait pas désirées. Les chercheurs de la pierre philosophale trouvèrent la chimie ; on jeta les fondements de l'astronomie en tentant d'arracher aux astres le secret de nos destinées.

Ainsi, de propos délibéré, le *Yeni Hayat* reste flottant. Il se complaît dans les formules ondoyantes et qui autorisent tous les écarts, toutes les fugues de l'imagination. On ne saurait prévoir où il aboutira. C'est, pour employer une formule bergsonienne, une œuvre de vie, susceptible de variation, soumise à l'évolution créatrice, qu'on déflorerait en voulant soumettre aux rigueurs de la logique cet instrument incomplet de compréhension.

Quelques principes, cependant, s'en dégagent avec une grande netteté. Le conservatisme nationaliste d'abord. Il faut vouloir être turc et avoir le courage de remonter aux ancêtres, d'aller puiser au berceau de la race l'inspiration d'une vie idéale. Arrière vers le Touran ! On reculera de quatre, de dix, de quarante siècles s'il le faut, pour découvrir les vraies tendances de l'âme turque. On ressuscitera le passé et on en extraira la règle de vie nationale. On ira consulter les reliques ancestrales dans les entrailles de l'Altoun-Dagh et sous les ruines de Kara-Kouroum.

Comme corollaire, le *Yeni Hayat* répudie les idées humanitaires. Gustave Le Bon est son patron et A. Fouillée lui fournit des armes. Il cite copieusement ces deux sociologues.

L'humanitarisme, dit Gustave Le Bon, devient un des fléaux de la France moderne. Il ronge sans relâche les bases de l'édifice social. Quand la funeste race des philanthropes s'abat sur un peuple, il est près des grandes catastrophes. Il faut craindre la peste, mais il faut redouter plus encore les philanthropes. Les sociétés n'eurent jamais de pires ennemis. Le philanthrope n'est nullement l'homme du progrès, mais celui qui détruit toutes les initiatives, tous les progrès.

La France, dit à son tour Fouillée, obéissant à certaines idées humanitaires, contribua à la formation du royaume d'Italie, et facilita l'œuvre de Bismarck. Ainsi elle suscita deux grands ennemis. Ce sont là les tristes présents des idées humanitaires. Tous les

malheurs de la France, depuis un siècle et demi, en découlent.

Et ailleurs :

Les illusions ingénues sur la fraternité des peuples fermèrent les yeux de tous les Français sur les farouches rivalités qui préparèrent le choc des nations. Nous avons été dupes de l'Italie, dupes de l'Allemagne, de toutes les nations qui ne demandent qu'à nous laisser notre « humanitairerie », pour conserver, fonder ou étendre leur nationalisme plus ou moins jaloux. La politique de sentiment, qui a plusieurs fois compromis la destinée de la France, devait être vaincue dans la réalité par la politique d'intérêt nationaliste.

Voilà ce que disent des rêveries humanitaires les maîtres de la pensée contemporaine. C'est aux Turcs ottomans surtout que le leurre de la fraternité des nations serait fatal. Le peuple turc n'a que des ennemis, il n'a point de soutiens. Sa force réside en lui. Il est particulièrement urgent, au dire des jeunes novateurs, de soustraire les esprits aux influences déprimantes qui tendent à s'insinuer sous le couvert de la propagande maçonnique, véhicule d'un cosmopolitisme décevant et malsain, force puissante de désagrégation et d'indiscipline sociale.

L'institution maçonnique qui détruit tout sentiment d'amour national et déclare une guerre sournoise au principe de patriotisme, disent-ils, est un instrument d'asservissement entre les mains des gouvernements européens qui font volontiers de l'internationalisme, du radicalisme et même de l'anticléricalisme d'exportation pour miner la résistance de la Turquie et assurer mieux leur entreprise déjà séculaire d'exploitation cynique et systématique. Il faut renoncer aussi d'un cœur léger à l'utopie humanitaire de l'ottomanisme intégral ; on ne peut pas, sans danger grave, prétendre à former une nation une et indivisible avec des peuples que la volonté de vivre en commun n'englobe pas en un tout cohérent.

A bas donc l'affadissante humanitairerie, l'internationalisme lâche, l'hypocrite maçonnerie universelle ! Patrie et Nation ! voilà la devise du *Yeni Hayat*. Tout pour la Patrie !

Ces réformateurs de mœurs traitent le levantinisme avec une grande sévérité. Ils conseillent d'adopter les principes de l'Europe, ses procédés de travail, sa technique, mais poursuivent de leur haine toute singerie des Européens. Moderniser

les institutions, l'esprit public, oui; les troquer, non. Ils sont pour le développement et le redressement rationnels des vieux usages. « Contractons, à l'instar des Anglais, des Suédois, le goût des exercices physiques, disent-ils, mais faisons du *binédjilik* (équitation), du *pehlivanlik* (lutte). Cultivons nos qualités ataviques de courage et de dévouement que chantent dans leurs *Zafernamés* (chants de victoire) tous les vieux poètes osmanlis. Là est notre salut. Les grandes puissances et les états balkaniques ont juré notre perte. Si nous voulons vivre, si nous voulons résister aux appétits voraces qui nous guettent, nous devons être des Turcs, c'est-à-dire des guerriers intrépides et résolus. »

C'est dans le sein de la famille que les générations qui lèvent feront l'apprentissage des mâles vertus rédemptrices. Préparer la femme à son rôle d'éducatrice, la relever à ses propres yeux, lui inculquer un savoir utile et des sentiments d'ardent patriotisme, voilà un point fondamental du programme de la jeune école.

Le *Yeni Hayat* concilie, comme nous venons de le voir, le principe d'évolution avec les traditions nationales. Il est pour le progrès, ce qui lui vaut le concours des intellectuels; il est traditionnaliste : la sympathie, ou, du moins, la neutralité des éléments rétrogrades du peuple lui est tout acquise. De là son succès rapide dans tous les milieux turcs.

IX

Les Turcs ont enfin trouvé une âme nationale. Le domaine de leurs recherches et de leurs expériences est allé en se rétrécissant. Après avoir, au début, englobé tous les éléments de l'empire, sans distinction de confession, de race ni de langue avec l'ottomanisme, il s'est circonscrit aux seules populations musulmanes, avec l'ottomanisme islamique renforcé par le panislanisme ; et en dernier lieu, se rapetissant encore, il s'est vu limité au turquisme, étayé par le panturquisme du *Turk yourdou*.

Désormais, le tourbillon turquiste entraîne tous les Turcs de l'empire. On ne lui résiste plus. Les fonctionnaires, du haut en bas de l'échelle hiérarchique, les hommes d'état, les riches beys, la jeunesse des écoles, tout ce qui dans le pays compte, pense, agit est gagné à la cause du *Yeni-Hayat*. C'est sans

doute l'élite, l'*intelligentia*, qui jusqu'ici a pu seule être atteinte. La masse semble encore distante, indifférente. On a dit que les dirigeants du mouvement constituent comme un état-major sans soldats. Mais c'est déjà beaucoup que d'avoir créé un état-major. Les cadres ne sauraient tarder à être remplis. Le peuple sera conquis graduellement, par les écoles, les associations, les journaux, les revues, les conférences. Des groupes multiples se sont formés à travers tout le pays. Ils sont encore sans attaches, leur action manque de cohésion, d'ensemble. Mais l'œuvre de concentration et de coordination se fera à brève échéance. Les publications populaires foisonnent : tous les jours, il paraît une revue nouvelle qui dure, une brochure qui s'enlève à plusieurs milliers d'exemplaires. Aktchoura, Agaïef, font des conférences de propagande auxquelles la presse donne le plus grand retentissement. Des sociétés commerciales, les *Chirket*, sont fondées un peu partout, quoique sans beaucoup de succès, pour le relèvement économique des Turcs. A Constantinople, un groupe bien organisé que dirige Sélim Serri, orthopédiste de valeur, et le Dr Riza Tewfik, grand admirateur des Anglo-Saxons, jette les bases d'un système de gymnastique nationale. L'histoire, la philosophie, la littérature prennent un essor remarquable sous la poussée des idées nouvelles. Une activité intellectuelle, économique et sociale bienfaisante se manifeste dans le monde osmanli, naguère sommeillant et apathique.

Quoique le *Yeni Hayat* soit dépourvu de tendances assimilatrices, il conquiert peu à peu toutes les minorités musulmanes allogènes de Turquie. Les Kurdes nomades, les Lazes indociles au joug, les Valaques, les Grecs et les Bulgares islamisés de la Turquie d'Europe, dont la foi mahométane est très tiède, seront absorbés à brève échéance par les Turcs, si toutefois la conscience collective turque continue à se renforcer. Ces populations sont sans passé historique connu d'elles, sans culture ni élite. Jusqu'ici, les Turcs, désorganisés eux-mêmes, n'ont pas tenté de les assimiler. Dans les villes, où leurs représentants sont isolés, ces musulmans non turcs prennent tout à fait le caractère du conquérant, abandonnent leur idiome, leurs mœurs, tout comme les Albanais déracinés de leur terroir et devenus fonctionnaires ou commerçants. On ne peut les distinguer des Turcs. Mais, dans les campagnes, le paysan n'a

pas été entamé. Cependant il n'est pas réfractaire à l'influence turque. Il accepte volontiers les écoles de l'Etat et se rallie au mouvement nationaliste osmanli.

L'apport de ces minorités n'est pas négligeable. Il se chiffre par plus de trois millions d'âmes. C'est beaucoup pour les Turcs qui ne sont qu'au nombre de huit millions à peine dans tout l'empire.

Mais le turquisme saura-t-il s'imposer par sa continuité dans l'effort, par sa persistance? Ce qui manque surtout à l'Orient, c'est l'esprit de suite, la persévérance, la méthode dans l'action. On amorce bien des projets, mais, faute de constance, on en mène bien peu à bout. Le nationalisme turc, d'ailleurs, se bute à une difficulté très grande : la dispersion des Osmanlis à travers le pays. On ne trouve des groupements de quelque importance qu'en Anatolie ; mais l'Anatolie est précisément la région qui est le moins entamée par les nouvelles idées. Les écoles y sont très rares ; les journaux n'y sont pas lus. On n'y connaît aucune ambition intellectuelle. Il faudra de longues années pour que l'influence du *Yeni Hayat* y puisse pénétrer. Y pénétrera-t-elle jamais? On peut se le demander.

Cependant le gouvernement semble suivre d'un très bon œil la propagande des réformistes. Le Comité Union et Progrès observe, en apparence, une prudente réserve. Par l'affirmation de principes trop étroitement nationalistes, il risquerait de s'aliéner la masse qui est panislamique, et les éléments non-turcs, dont le concours lui est indispensable. Mais ses secrètes sympathies, son appui certain, quoique discret, va aux promoteurs de la renaissance nationaliste. Ses membres les plus influents, Zia bey, de Diarbékir, le Dr Husny, originaire du Caucase, le Dr Nazim sont des apôtres convaincus du turquisme. Devant les tendances particularistes tous les jours plus accentuées des Albanais et des Arabes, il sera contraint de prendre ostensiblement position. Le sentiment turquiste supplantera alors définitivement l'ottomanisme avorté et deviendra le prinpal facteur de la politique intérieure.

La lutte sera alors âpre entre le dominateur et les nationalités soumises. Néanmoins il est juste d'indiquer que le mouvement n'affecte pas une allure chauviniste. Il n'émerge pas de la foule. Il est d'origine tout intellectualiste et aristoçratique, nourri des philosophies occidentales, des principes évolution-

nistes. Il n'a guère la politique comme mobile, ne tend pas à imposer son empire à l'ensemble du pays. Les dirigeants ne sont point les maîtres de l'heure ; ils n'ont point de fonctions dans l'Etat. Ce ne sont pas des ouvriers systématiquement conduits. Devant le triste spectacle que présente l'état social du Turc, chacun d'eux, le cœur navré, obéissant à une impulsion spontanée et tout individuelle, essaye de réagir contre la ruine et la mort, prêtes à s'abattre sur la race. Ils font même preuve d'une certaine largeur de vues dans leurs spéculations nationalistes. Un recueil de nouvelles d'un jeune, paru ces temps derniers, le *Turc Kalbi* (le Cœur turc), qui a été un grand succès de librairie, répète à toutes les pages en guise de leit-motif : *Turk ol, ve olmayanlari sev* (sois Turc et aime ceux qui ne le sont pas). Parmi les héros du livre, on voit figurer des généraux de l'armée ottomane qui portent le nom de Casbarian (arménien), Hristaki (grec), Samuel (israélite).

Les diverses nationalités ne dissimulent pas leurs craintes, malgré ces assurances de bonhomie et de bienveillance. Elles se demandent si le mouvement ne renferme pas, en germe, la menace d'une intolérance future à leur égard.

Aucune menace de ce genre n'est à redouter, affirme résolument Zia bey. D'abord, nous désolidarisons le patriotisme d'avec la religion. C'est un effort de laïcisation dont les esprits éclairés doivent nous tenir compte et c'est un grand bien pour les citoyens de ce pays qui ne professent pas le mahométisme. L'idéal religieux, qui remonte de la foule à l'élite et engendre le mysticisme, la superstition, cède le pas à l'idéal nationaliste, plus rationnel, plus conscient parce qu'il descend de l'élite à la foule. Nous conjurons ainsi le péril du Chériat qui peut conduire aux pires excès. Autre argument digne de remarque : Aujourd'hui, le Turc ne souffre pas que les Albanais, les Grecs aient leur culture, leurs sentiments, leurs institutions propres, lui n'ayant encore rien de semblable. Lorsqu'il développera sa vie sociale, il trouvera très naturel le particularisme des autres ; il deviendra plus compréhensif, partant plus tolérant.

Quoi qu'en pensent les éléments non turcs de l'empire, le sentiment turquiste est légitime. Le peuple osmanli, qui sait se battre et qui sait mourir, aspire à la vie. Il veut compléter l'œuvre de régénération entreprise jadis sous Mahmoud II. Après avoir détrôné les tyrans du Yildiz, il tente de devenir une nation. Il veut réaliser sa révolution sociale après sa révolution politique.

La tâche est lourde et difficultueuse, toute hérissée d'obstacles. Mais les artisans du *Yeni Hayat* paraissent résolus à surmonter tous les obstacles.

« Nous nous inspirerons de l'histoire glorieuse de nos ancêtres, s'écrie le *Yeni Felséfé*, nous ressusciterons toute la splendeur, toute la magnificence de notre vieux peuple. Et nous prouverons au monde que le Turc n'a pas perdu sa valeur, qu'il a encore une âme, un orgueil national. Notre race vivra avec ses vertus et son honneur. Et si nous, nous succombons, nos descendants sauront réaliser notre idéal. Nous sommes passagers et débiles, mais la race est éternelle et toute puissante. »

P. RISAL.

L'INTELLIGENCE DES INSECTES

(*Suite* [1])

—

Depuis longtemps déjà, on a bien voulu concéder aux grands animaux, aux mammifères surtout, et, en particulier aux quadrupèdes : au chien, à l'éléphant, etc., une « certaine » intelligence, mais la concession accordée n'a pas été plus loin; les animaux dits inférieurs comme les insectes — fi donc ! ils sont si petits ! — ont été exclus de ce privilège restreint.

Si l'éléphant, le chien, etc. ont obtenu un brevet de raisonnement, de discernement, de mémoire, etc., c'est parce que l'évidence même de ces facultés qu'ils possèdent a forcé leurs observateurs à en convenir ; la cohabitation journalière de l'homme avec ces animaux domestiqués a élargi le cercle de l'observation et la vulgarisation de la vérité démontrée par des faits innombrables et patents. Mais pour les insectes il n'en a pas été de même. En général, les naturalistes ne s'en sont occupés qu'au point de vue scientifique, quelques-uns, cependant, philosophes, profonds penseurs, ou observateurs, ont voulu étudier ces petites créatures dans leur vie intime, dans leurs mœurs, connaître leur « état d'âme », et après avoir étudié, observé ces chétifs inconnus, ces délaissés par la masse, ils ont été émerveillés de trouver en eux le même raisonnement, la même mémoire que chez les animaux placés sur les plus hauts échelons de l'échelle animale.

Plutarque, dans son traité de *l'Intelligence des Bêtes*, après Virgile qui pense que les abeilles sont animées par une parcelle de l'esprit divin, est surpris de leur mémoire ; Celse, ce philosophe éclectique qui vivait à peu près dans le même temps que Claudius Galien, écrivait qu'il n'y a aucune différence essentielle entre l'organisme de l'homme et celui de l'animal; que du côté moral et sous certains rapports les bêtes seraient plutôt au-dessus qu'au-dessous de nous. H. Rorarius, philosophe, malgré la nonciature qu'il devait au pape Clément VII, cite

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 363.

des observations nombreuses qui lui prouvent que les bêtes possèdent un raisonnement dont elles font souvent un meilleur usage que les hommes. A part cette éclaircie dans l'histoire de la nature, le moyen-âge est d'un obscurantisme absolu en ce qui concerne les animaux à quelque ordre qu'ils appartiennent.

Ce n'est que vers le dix-septième siècle que les bêtes grandes ou petites attirèrent l'attention de quelques observateurs qui s'élevèrent contre la théorie de Descartes qui ne considérait tous les animaux que comme des machines qui s'agitaient, mais ne ressentaient ni joie ni douleur, ni crainte, et n'avaient aucun discernement, aucun raisonnement, aucune mémoire.

Le Père Bougaud, intrépide contradicteur de Descartes, publia en 1739 un curieux petit livre intitulé : « Amusement philosophique sur le langage des Bêtes. » Certaines pages sont empreintes de réflexions judicieuses, telles que celles-ci : « Nous savons que nous existons et que nous pensons. Nous voyons des faits, nous connaissons l'existence de mille choses, mais dès qu'on nous demande le comment et le pourquoi, nous nous égarons dans de frivoles conjectures, dans de fausses suppositions ; nous nous étourdissons de mille vains raisonnements qui, loin de nous éclairer, ne servent communément qu'à étouffer le peu de lumière que le sens commun nous avait donné. Nous ne nous comprenons pas nous-mêmes, comment pourrions-nous comprendre la nature des bêtes et de tout ce qui est hors de nous ? »

Depuis cette époque, un grand nombre de philosophes et de savants ont cherché à mieux connaître « nos frères inférieurs » et quelques-uns ont mis le cap de leurs recherches sur ceux d'entre eux qui étaient les plus méconnus et les plus ignorés parce qu'ils étaient de taille infime. C'est encore par des faits, par des observations renouvelées et réfléchies, que chacun peut contrôler, qu'ils ont reconnu, de manière indéniable que les insectes avaient du discernement, du raisonnement et de la mémoire ; ces facultés ils les possèdent, comme je l'ai dit autre part, suivant l'organisation qui leur est propre.

C'est toujours par des faits, par des actes des insectes dont j'ai été personnellement le témoin et le spectateur ou qui ont été relatés par des hommes de science d'une honnêteté indiscutable que je cherche à démontrer que les animaux articulés,

dont je me suis spécialement occupé sont pourvus d'intelligence.

Les faits, les actes sont nombreux, je ne saurais trop en faire passer les scènes sous les yeux du lecteur, s'il en a la patience, souvent une longue patience; et s'il a vraiment des yeux pour voir, il pourra les contrôler.

Tenez, voici un combat entre deux mégachiles ; l'un d'eux veut s'approprier le nid de l'autre; il y a pénétré pour se rendre compte des lieux, et, les trouvant à sa convenance, il en repousse le légitime propriétaire,lorsque celui-ci revient d'une excursion dans le voisinage ou de la picorée. L'arrivant se fâche,après lui avoir fait remarquer que ce domicile lui appartenait,et peut-être lui montre-t-il des preuves à l'appui de son dire. L'autre,trouvant le logis tout à fait de son goût, n'écoute pas la protestation ; il n'y croit pas ou ne veut pas y croire.

L'un et l'autre frappent du pied, les antennes font le télégraphe et le pugilat commence.

Comme le nid manque d'espace pour la lutte, les deux champions en sortent,et c'est en l'air que se livrent les chocs les plus rudes.

Duhamel en a été souvent le témoin :

« En général, dit-il, les deux adversaires volent l'un vers l'autre, tête contre tête; le plus élevé a ordinairement l'avantage. Attrape-t-il l'ennemi placé au-dessous de lui, il le heurte avec violence pour le précipiter à terre; l'autre cherche à parer le coup en plongeant ou en volant à reculons. Il arrive parfois qu'allant à la rencontre l'un de l'autreils se choquent si fortement qu'étourdis de ce coup réciproque ils tombent tous deux à terre; ils ne lâchent pas prise pour cela, le combat ne continue que de plus belle. Ils se saisissent par les jambes, cherchent à se renverser, roulent et culbutent l'un sur l'autre. A coup sûr, ce serait le moment de faire usage du dard empoisonné dont ils sont armés ; mais soit que la fureur les aveugle au point de n'y pas songer,soit que, d'égale force sur l'escrime et également bien cuirassés, ils sachent éviter toute blessure mortelle, ces combats acharnés se terminent sans que mort s'en suive; l'insecte dont les forces sont le plus vite épuisées lâche pied et prend la fuite; il est rare qu'il soit poursuivi : le vainqueur se contente de prendre possession de la cellule disputée. Les vieux nids abandonnés sont plus souvent

l'objet de contestations que les cellules nouvellement construites. »

Eh bien ! j'ai la conviction qu'un vieux nid qui a été abandonné depuis l'année précédente, ne portant pas l'empreinte d'un travail récent, n'est pas reconnu par les mégachiles comme la propriété personnelle du premier d'entre eux qui en fait élection. Ce nid, selon leur jugement (qui serait celui de bien des hommes), appartiendra au plus habile ou au plus fort.

Car le nid qui vient d'être fraîchement construit, qui a toutes les marques d'une bâtisse nouvelle indiquant par son aspect neuf qu'il a un légitime propriétaire, n'est généralement pas disputé; le fait dénote une sorte de conscience dans l'âme des mégachiles, en dehors de certains individus, qui, ressemblant aux hommes, se targuent de socialisme et agissent en scélérats contre les droits inviolables de la propriété.

Je me représente ainsi la scène :

Dans le vieux nid, le second occupant peut parfaitement croire qu'il en est le premier visiteur, puisqu'il n'y rencontre personne; il va s'y installer avec d'autant plus de contentement qu'il le trouve déjà nettoyé et balayé, travail qu'il n'aura pas à faire. Lorsque le premier mégachile y revient, il est d'abord surpris d'y voir quelqu'un, étant là comme chef, lui. Il le prie de sortir. L'autre s'y refuse. Alors le premier occupant explique que c'est bien lui qui a découvert ce vieux nid le premier; la preuve en est qu'il a commencé à en faire le nettoyage, mais qu'il a dû s'absenter pour explorer les environs ou prendre son repas. Le second occupant n'entend pas ces raisons; et peut-être de bonne foi est-il persuadé que ce nid, avant d'être visité par lui, n'appartenait à personne. La discussion s'envenime, devient dispute et l'on sort pour se battre. Le vaincu abandonnera le nid.

La scène est tout autre si le nid est neuf; que dis-je ? il n'y a même aucune scène : le mégachile à la recherche d'une demeure passe rapidement devant la nouvelle construction; il sait parfaitement qu'elle a un propriétaire absent ou présent; il ne s'y arrête même pas. Si ce dernier est à son logis, peut-être lui dit-il un bref bonjour, puis, poursuivant son chemin, il continue sa tournée d'inspection des nids anciens. Voilà tout.

Il est de toute évidence que les insectes apprennent par expé-

rience ; ils possèdent donc la faculté de la mémoire ; ils sont capables de communiquer leurs projets à leurs semblables, ce qui dénote l'existence d'un sens qui nous est inconnu et que nous ne pouvons concevoir, mais *que nous ne pouvons nier*.

E. Menault, dans son livre *Intelligence des Bêtes*, page 114, s'écrie : « Comment? des être doués de la faculté de sentir, de celle de se souvenir de leurs sensations, de les comparer, de les exprimer dans un langage plus ou moins développé, mais toujours d'accord avec leurs sensations de joie, de tristesse, de colère et de passion, ces êtres-là n'auraient pas d'intelligence? Pour Dieu ! qu'on veuille donc bien me dire ce qu'est l'intelligence ! »

On sait avec quelle habileté les abeilles se sont défendues du Sphinx à tête de mort (*Acherontia Atropos*), ce gros papillon gourmand, qui pénètre dans les ruches, brisant tout, saccageant les gâteaux de miel : elles imaginèrent de construire un bastion en cire devant l'entrée de la ruche, ne laissant pour toute ouverture qu'une petite poterne où une seule abeille pouvait passer. Dès lors, il fut impossible au Sphinx de pénétrer dans la ruche où il savait un buffet si bien approvisionné ; il en fut réduit à danser devant.

Si, par malheur pour lui, un de ces papillons a pu entrer dans la ruche avant que le bastion fût terminé, les abeilles attendront qu'ivre de miel il s'endorme ; alors avec de la propolis elles le colleront à la place même où son orgie l'a abattu, et elles l'enfermeront complètement ; il ressemble ainsi à un véritable emmuré.

Dans tout cela n'y a-t-il pas de la réflexion, de la prévoyance, du souvenir, du savoir ?

Je ne veux pas m'étendre sur les faits et gestes des abeilles, admirables et si connus de tous ; mais je tiens à citer une observation faite par M. Crèvecœur, l'auteur du *Cultivateur Américain*. Le *Guêpier* est un oiseau qui adore les abeilles — pour les manger, — il les poursuit au vol, les happe et les gobe avec délices ; aussi, c'est un ennemi que les abeilles redoutent. M. Crèvecœur vit des abeilles échappées au bec de l'insectivore aller donner l'alarme dans la ruche ; bientôt toute la colonie des abeilles sortit en tumulte et se rassembla en une masse serrée en forme de boule, qui s'élança soudain, avec la rapidité

d'une bombe, contre l'ennemi perché sur un arbre voisin. Du coup l'oiseau fut mis en fuite.

Dans ce dernier geste des abeilles, il s'est trouvé les sentiments de crainte, de colère et de vengeance, alliés à ceux de sécurité et de défense; il y a eu conseil chez les abeilles; elles se sont concertées pour l'exécution du projet incité par les divers sentiments énoncés ci-dessus, elles y ont mis de l'activité, de la promptitude et du courage; elles ont calculé et réfléchi au résultat de leur geste; dans tout cela faut-il conclure qu'elles n'ont eu que de l'instinct? qu'une association de sensations?

H. Morgan, dans *The American Beaver and his Wircks*, s'élève contre l'emploi du mot instinct employé si fréquemment lorsqu'on parle de l'intellect des animaux. Le mot « instinct » devrait être complètement abandonné lorsqu'il s'agit d'interpréter les actes intelligents des animaux: Création de la métaphysique, laquelle a essayé d'établir par là une séparation fondamentale entre l'activité intellectuelle de l'homme et celle de l'animal, ce mot est impuissant à nous rendre compte de l'intelligence des bêtes. Les animaux possèdent un principe intelligent qui leur rend les mêmes services dont l'homme est redevable au sien. Comme nous sommes hors d'état de saisir une différence entre les phénomènes de sensibilité, de volonté, de mémoire et de raison chez l'animal et chez l'homme, nous en concluons naturellement qu'il n'y a qu'une différence de degré et non de genre, aussi le bon sens droit et simple, qui représente, à un degré bien plus supérieur qu'on le croit en général le point culminant des connaissances humaines, n'a-t-il jamais goûté les spéculations de la métaphysique touchant les facultés intellectuelles de l'animal. Toujours, au contraire, il a été porté à reconnaître dans celui-ci l'existence d'un principe puissant, raisonnable, analogue au même principe chez l'homme. » Le mot « instinct » n'est qu'une périphrase servant à marquer notre ignorance dans bien des cas; l'idée qu'il exprime repose sur une conception complètement fausse.

Il faut donc convenir avec raison que la distinction entre l'intelligence et l'instinct chez l'homme et chez l'animal doit être aujourd'hui abandonnée par toutes les écoles qui se basent sur des faits. Il y a de l'intelligence chez l'animal, il y a de l'instinct chez l'homme.

Si l'on poursuit un homme pour le saisir, celui-ci s'enfuira

et cherchera à se dissimuler instinctivement derrière un mur, un arbre, dans une cave, etc. Si l'on veut saisir un carabe, ce dernier ira instinctivement s'abriter dans un trou, sous une pierre, etc. L'homme et l'animal auront agi par instinct en s'enfuyant et en se dérobant aux poursuites, accomplissant un acte absolument semblable.

Mais si des hommes s'aperçoivent par exemple que les fondations d'une maison ont cédé, que la maison penche et peut s'abattre, ils réfléchiront à ce qu'ils doivent faire pour la consolider et l'empêcher de tomber; ils se mettront à l'œuvre et feront le nécessaire. C'est *intelligemment* qu'ils remédieront au mal.

J'ai relaté l'observation que j'ai faite sur un nid de bourdons, dont les bases avaient fléchi et qu'après réflexion les insectes avaient *intelligemment* consolidé (1).

Dans les deux cas ci-dessus, qui sont analogues, l'homme et l'insecte ont agi avec *intelligence*, accomplissant l'un et l'autre un acte complexe et raisonné absolument semblable.

Comme les fourmis, les abeilles ont été très étudiées et très observées depuis l'époque la plus reculée; qu'il me soit permis cependant d'inscrire encore ici les deux démonstrations suivantes, lesquelles, sans conteste, il me semble, prouveront leur intelligence.

La première remonte déjà à la fin du dix-huitième siècle; elle a été faite par François Huber (le père de Pierre). Il parle d'un rayon trop chargé de miel probablement, tombant dans la ruche, mais restant dans sa chute parallèle aux autres rayons.

L'accident arrivait au moment où les abeilles étaient à court de cire et ne pouvaient pas remplir l'espace laissé libre par ce rayon, par de nouvelles alvéoles. Elles s'empressèrent de fixer le rayon tombé avec de la propolis au rayon voisin et à la paroi de la ruche; puis ayant vu le danger qu'elles avaient couru, et, pensant avec raison que d'autres rayons pourraient encore se détacher et tomber plus mal que celui qu'elles venaient de consolider, elles relièrent tous les autres rayons les uns aux autres avec de la vieille cire et des bandes de propolis afin de les soutenir et éviter pour l'avenir le retour du malheureux accident qui leur était survenu.

Et François Huber, qui cependant soutenait la théorie de

(1) *Mercure de France*, 1er août 1910, page 460.

l'instinct, étant très religieux, devant cet acte d'intelligence et de prévoyance, s'écrie :

J'avoue n'avoir pu me défendre d'un sentiment d'admiration devant ce trait où semble éclater le raisonnement le plus sagace.

Plus récemment, le Dr Büchner rapporte dans son ouvrage si documenté, *la Vie psychique des bêtes* plusieurs fois déjà cité, une observation du Dr Brown analogue à celle faite par François Huber. Le docteur Brown l'a donnée en 1867 dans *The reasoning power in animals*, p. 448 :

Un rayon trop lourd, placé au centre même de la ruche, tomba en pesant sur le rayon voisin, obstrua complètement la circulation. Cet événement, qui produisit une grande agitation dans la colonie, suscita les résultats suivants : avant tout, les abeilles s'empressèrent de réunir horizontalement les deux rayons au moyen de poutres transversales, et enlevèrent par en haut autant de miel et de cire qu'il en fallait pour rétablir la circulation. Ensuite le rayon descendu et rendu accessible fut, au moyen de la propolis, fixé à la fenêtre. Ce résultat une fois obtenu, les poutres transversales auxquelles on avait eu recours furent enlevées. Toute l'opération n'avait pas duré dix jours.

Je n'ajouterai rien, sinon ces quelques lignes écrites par Menault, qui lui aussi venait de constater des actes intelligents des abeilles :

Il faut être plus bête qu'un animal pour ne pas reconnaître, dans cette conduite du calcul, de la comparaison, du jugement et de la raison (1).

Peut-on nier un trait d'intelligence chez la larve du fourmi-lion, qui creuse, comme on le sait, un entonnoir dans le sable en traçant un sillon concentrique, puis un second, puis un troisième, décrivant ainsi une spirale qui va en diminuant jusqu'à la base, formant un cône renversé ressemblant tout à fait à un entonnoir. De cet entonnoir il expulse la terre, en la lançant avec sa tête, hors de l'enceinte circulaire, mais c'est avec une de ses pattes antérieures qu'il charge la terre sur sa tête ; elle lui tient lieu de pelle. Cette patte toujours en mouvement finit par être fatiguée, et l'insecte pour la reposer emploie l'autre patte antérieure. C'est ici que se place la marque d'intelligence du fourmi-lion, car, on le conçoit facilement, si la larve continue à pelleter avec la patte opposée à celle

(1) *Intelligence des animaux*, Paris, 1872.

qu'il employait jusque-là, elle n'aura plus d'efficacité puisqu'elle ne pourra plus comme l'autre rejeter la terre hors de l'entonnoir. Alors que fait-il? *Il traverse la distance qui le sépare du point diamétralement opposé, et reprend ses circonvolutions en sens inverse.*

Serait-ce une association de sensations, de l'instinct, de l'inconscience ou tout cela réuni, qui lui ferait abandonner son tracé circulaire, son trou, et reprendre ce tracé en sens inverse?

Non, aujourd'hui que l'étude approfondie des insectes nous les fait mieux connaître, nous devons faire plus que d'admirer leur *instinct* (mot, comme le dit le Dr Noll, qui est vide de sens et n'est qu'un refuge pour notre ignorance et notre inertie) : nous devons reconnaître avec justice leur intelligence et dire, dans la vérité la plus entière que ces petits animaux, apprenant par expérience, possédant la faculté de la mémoire, sont susceptibles de jugement, de discernement et de raison, et qu'ils sont également capables de communiquer leurs projets à leurs semblables par un langage ou un sens qui nous est inconnu et que nous ne pouvons concevoir.

Comme chez les animaux dits supérieurs du reste, les insectes n'ont pas tous une intelligence également semblable; il y a une grande différence d'application et de développement de cette intelligence entre les différents ordres et par conséquent entre les diverses organisations des individus appartenant à ces ordres; l'hyménoptère emploie son intelligence de telle manière, l'orthopthère de telle autre, le coléoptère de telle autre encore, et ainsi pour tous les ordres.

Et cette application diversifiée de l'intelligence est compréhensible, puisque, en général, chaque ordre d'insectes comprend des individus ayant des mœurs, des habitudes, des besoins spéciaux, motivant leur groupement dans un ordre, et ne les séparant qu'en genres ou familles. Mais ce qu'il y a de très intéressant à observer, c'est la variété ou le degré d'intelligence existant entre les individus d'une même famille et du même genre. Constamment j'ai pu me convaincre, chez les insectes qui habitent mon insectorium, de différences de caractères très accentuées. J'ai raconté l'histoire d'un dytique bordé (*dysticus marginalis*) devenu si familier, qu'il venait prendre à mes doigts les mouches que je lui présentais (1). Par contre,

(1) *Mercure de France*. Ménageries d'insectes, août 1910, p. 463.

j'ai possédé d'autres individus de la même espèce, absolument rebelles à toute familiarité. Chez les carabes, le Carabus auratus, par exemple, la majeure partie accouraient au bruit des ciseaux qui me servent à leur distribuer leur nourriture, tandis que trois ou quatre d'entre eux demeuraient cachés, ou, s'ils étaient sortis, s'enfuyaient à mon approche, et, jusqu'à leur mort, ils n'ont pris d'aucune nourriture devant moi ; ils sont restés irréductibles. Il en a été de même pour les nécrophores ; certains me connaissaient très bien, ils acceptaient dans ma main sans aucune crainte le petit morceau de mou qui s'y trouvait, l'emportaient avec tranquillité et sans empressement ; d'autres le saisissaient comme avec rage et détalaient comme des voleurs.

Tout le monde sait que les abeilles connaissent fort bien leur maître, et je dirai plus, elles possèdent à un très haut degré l'intuition qui consiste à se rendre compte de la bienveillance des personnes qui les approchent ; il est très rare qu'elles se trompent. Mais c'est la généralité qui est ainsi. Parmi elles, il s'en trouve ayant un mauvais caractère, et peut-être que la crainte, ou la colère qui les anime proviennent d'une cause que nous ignorons.

J'ai parlé de cette abeille qui m'a piqué en la sauvant de la noyade, mais avant elle et après elle, j'en ai repêché plus de cinquante qui ne m'ont pas piqué. Pensait-elle avoir un motif pour agir comme elle l'a fait ? C'est possible, mais elle pouvait être nantie d'un mauvais caractère et supposer que j'étais l'auteur de son mal.

J'ai conservé des *Staphilins Olens*. Quelques-uns devenaient sociables, les autres restaient farouches, ils relevaient leur abdomen en cabriolet et me menaçaient.

J'ai remarqué une différence très grande de caractère entre les Carabes auratus mâles et les femelles. Le mâle est plus turbulent, plus rageur, plus vorace que la femelle, qui est généralement douce et craintive.

Dans le même nid de guêpes, certaines me connaissaient, elles prenaient au bout de mes doigts, et même souvent s'y posaient pour manger une parcelle de mou de bœuf ; je les caressais en passant légèrement le bout du doigt sur le dos ; elles s'arrêtaient de manger, relevaient leurs antennes, mais ne me menaçaient pas ; puis elles emportaient ce qu'elles n'a-

vaient pas pu dévorer sur place. D'autres, au contraire, du même nid, semblaient furieuses de me voir si près de leur domicile, elles tournoyaient autour de moi en chantant haut leur hymne de guerre; je comprenais facilement qu'elles désiraient mon éloignement; cependant, si quelques-unes se sont jetées sur moi avec furie, aucune ne m'a piqué.

Je pourrais citer cent autres observations analogues qui m'ont prouvé que chaque individu possède une intelligence qui lui est propre, personnelle, et qu'elle n'est pas taillée sur le même patron pour toute une catégorie d'individus du même groupe.

J'affirme donc que chaque ordre d'insectes est composé d'individus possédant une intelligence qui leur est personnelle, et qu'ils emploient selon leur organisme et les besoins d'existence appropriés à cet ordre.

On *croit* que, chez les insectes, plus le volume du corps fourni par la substance blanche est considérable, et plus l'intelligence se complique.

Par exemple, dans l'abeille sociable, la substance blanche forme la 940e partie du volume du corps, tandis que chez le hanneton elle n'en forme que la 33.030e partie.

Chez l'abeille la 5e partie du cerveau est formée par la substance blanche, et cette substance obtient, chez la fourmi, la moitié du volume total du cerveau.

Je conviens que l'abeille fait preuve de plus d'intelligence que le hanneton, étant l'un et l'autre à l'état adulte. Mais il ne faut pas oublier que le hanneton ne vit que quelques jours, lorsqu'il est devenu apte à se reproduire, et qu'à l'état larvaire sa vie a duré plusieurs années, années de travail et de luttes pour la vie, tandis que la larve de l'abeille, sans pattes, pour ainsi dire, sans mouvement, momie blanche presque inerte, demeure inactive et paresseuse dans son alvéole, où des ouvrières viennent la nourrir. Ainsi, on peut dire que le hanneton et l'abeille sont deux insectes diamétralement opposés l'un à l'autre. Le hanneton-larve est actif et dévorant ; l'abeille-larve est inerte et stupide. Le hanneton adulte est insouciant, étourdi, paresseux ; l'abeille-adulte est courageuse, travailleuse, active. Il y a ainsi compensation, et tous deux ont dans le cycle de leur existence la somme d'intelligence nécessaire à leurs besoins et dépendante de leur organisme.

Il est convenu que c'est dans l'ordre des hyménoptères que se trouvent les insectes les plus intelligents et parmi ces plus intelligents vient en première ligne la fourmi. Le naturaliste Leuret affirme que la fourmi est à la tête de toute la série des invertébrés et que, même parmi les vertébrés, à l'exception des singes et des éléphants, *aucun ne saurait être placé au-dessus d'elle*. Voilà, il me semble, un fort bel éloge offert à la fourmi et, pour ma part, je décerne à ce merveilleux insecte un brevet de haute intelligence. D'autres naturalistes, comme M. Debey, qui a fait de très sérieuses observations sur certains coléoptères (1), Perty qui les a confirmées, Büchner qui les rapporte, disent que le *rhynchites betulæ* serait, de tous les scarabées, le mieux doué sous le rapport de l'instinct — lire intelligence — et mériterait, aussi bien que les autres *attelabides* d'être placé *à côté*, peut-être même *au-dessus* de l'abeille et de la fourmi!

Mais voici un insecte appartenant à un troisième ordre : les orthoptères, la *forficule*, appelée bien à tort *perce-oreille*, qui pourrait être en passe d'obtenir le record de l'intelligence parmi tous ces petits animaux.

Je ne sache pas que la fourmi, ni l'abeille, ni le rhynchites déploient plus de sollicitude, plus de courage, plus de prudence envers leurs petits que la forficule envers les siens. Du reste, chez les abeilles et les fourmis, les nouveau-nés n'ont pas de mère, ils n'ont que des nourrices, attentives, il est vrai, à leurs besoins, mais qui n'ont pas engendré et n'ont qu'un amour maternel factice. Quant au rhynchites, il ne s'occupe plus de sa progénitnre lorsqu'il a terminé sa ponte.

La Forficule, au contraire, a non seulement les instincts de l'amour maternel, mais elle en a encore l'intelligence. M. Rendu a peint un tableau charmant de ses mœurs familiales : « La mère se tient constamment sur ses œufs, chose très rare parmi les insectes ; elle ne les quitte que pour aller chercher de quoi vivre. Sont-ils enlevés par quelque accident de leur gîte habituel, l'insecte les cherche avec anxiété ; il tourne et court de tous côtés à leur rencontre, les recueille, un à un, les rapporte entre ses mandibules sous le toit maternel, et ne

(1) Documents pour servir à l'histoire du développement des mœurs des scarabées à trompe de la tribu des *attelabides*.

cesse ses démarches que lorsqu'il les a tous retrouvés et réunis en paquet.

Les jeunes larves écloses sont faibles, elles sont sans élytres et sans ailes. Laissées à elles-mêmes, elles ne seraient pas en état de pourvoir à leur nourriture, encore moins de se défendre contre leurs ennemis. Mais leur mère est là qui veille sans cesse, butine pour elles, et ne les abandonne jamais ; elle les guide sur les plantes du voisinage, et, au retour de leurs excursions, elle a soin de leur faire gagner la fraîche retraite que réclament leurs organes débiles.

Les petits savent bien à quelle bonne mère ils ont affaire ; ils ne s'écartent point, ils courent sans cesse autour d'elle, comme les poussins autour de la poule. De même que celle-ci, la Forficule se tient sur eux pendant des heures entières ; elle a aussi un signe de ralliement pour les rappeler. Au moindre danger, elle les rassemble, les fait passer derrière elle, se place un peu en avant dans une attitude menaçante, agitant ses pinces ; elle ne songe à prendre la fuite que lorsque l'ennemi est décidément le plus fort et qu'elle a mis ses petits en sûreté. La troupe, en promenade, s'est-elle laissé surprendre par l'éclat subit d'un soleil brûlant, vite, elle la conduit sous une pierre, une mousse ou une écorce soulevée : sa sollicitude est de tous les instants, comme celle de la mère la plus tendre et la plus dévouée.

Les jeunes Forficules changent plusieurs fois de peau ; à chaque mue, ils deviennent plus complets, plus forts et plus agiles ; leur mère ne les abandonne à eux-mêmes que lorsqu'ils peuvent se passer entièrement de ses soins.

Est-ce de l'instinct, une association de sensations, qui animent cette mère attentive et si admirablement dévouée ? N'est-ce pas à elle qu'on devrait décerner la palme de l'intelligence ?

Mais non, chaque ordre, chaque famille, chaque genre d'insectes et chaque individu appartenant à ces différents genres, familles ou ordres, détient l'intelligence qui lui est propre, inhérente à son organisation et à ses besoins d'existence. Je ne saisis donc pas bien le charabia qu'emploie Descartes quand il dit : « Que la raison est un instrument universel qui peut servir en toutes sortes de rencontres ; les organes des bêtes ont besoin de quelque particulière disposition pour chaque action particulière. »

La mère Forficule a comme disposition particulière son amour maternel, si l'on peut remplacer le mot « sentiment » par le mot « disposition », et l'action particulière qu'elle émet est commune non seulement à toutes les Forficules, mais à toutes les mères du règne animal.

Le sentiment est un effet de l'intelligence, et en est même une délicatesse, une affinité ; je crois bien que le philosophe du XVII[e] siècle, plus algébriste que penseur, qui considérait les animaux comme des machines et des automates, ignorait la délicatesse de l'intelligence dans le sentiment. Sa tête faisait des chiffres à merveille, mais son cœur battait sur de la baudruche.

Voici encore un autre fait concernant le sentiment chez les insectes. Celui-ci émane de l'amour conjugal ; c'est M. de la Brulerie qui le rapporte (*op. cit.*, p. 522), c'est à propos de l'*Ateuchus Cicatracosus*, dont il observait les mœurs :

Je le vis rouler ses boules (l'Ateuchus). La femelle seule se charge de ce soin, et, comme les autres espèces du genre, marche à reculons, et se sert de ses pattes de derrière pour maintenir son précieux fardeau. Le mâle surveille le travail avec un intérêt visible, mais sans y prendre une part active. Qu'un obstacle se rencontre, et que la boule qui contient sa progéniture tombe dans une inégalité du sol, il faut voir comme il s'agite, tourne tout autour, pousse sa femelle du chaperon, et l'excite, j'allais dire de la voix, mais plutôt en faisant retentir un cri déséspéré, le bruit que produit le frottement de son abdomen contre ses élytres.

Si l'observateur prend la femelle et la pose à terre, à quelque distance, le mâle redouble son cri plaintif. La femelle l'entend ; elle paraît indécise, consulte les quatre points cardinaux, s'oriente enfin, et de sa course la plus rapide revient, tout en trébuchant, ressaisir la boule, objet de sa maternelle sollicitude.

Vous accusez le mâle d'être un paresseux, jouant le rôle de la mouche du coche. Mouche peut-être, mais mouche indispensable, car, si vous le prenez, la femelle s'arrête et reste la tête baissée sur le sable, de l'air le plus piteux du monde.

Elle serre toujours la boule dans ses pattes de derrière, mais rien ne la fera bouger, et, si on ne lui rend son compagnon, je crois qu'elle mourra sur place.

Voici maintenant un fait d'intelligence dans le sentiment fraternel. C'est Mulsant qui l'a observé (*Histoire Naturelle des*

coléoptères de France Lamellicornes, p. 41) ; il est d'ailleurs connue chez tous les Pillulaires.

Souvent, dit Mulsant, surtout chez les scarabées qui construisent une pelote beaucoup plus grosse qu'eux, un ami obligeant vient prêter ses bons offices. Il se place sur le sommet du corps sphérique, et, en se penchant en avant, l'entraîne dans un mouvement de rotation. Par moment un accident arrive : la boule tombe dans un trou, et y resterait inévitablement sans le secours de nouvelles forces nécessaires pour l'en extraire. Un *gymnopleure*, auquel semblable mésaventure était arrivée, se dirigea, dit Illiger, vers un tas de bouse voisin, et revint bientôt avec trois camarades ; tous quatre réunirent leurs efforts pour tirer la pelote du précipice, et ils y parvinrent enfin ; ce résultat obtenu, les trois compagnons, dont la tâche était accomplie, s'en retournèrent aussitôt à leur ouvrage.

Est-il permis à un être intelligent, c'est-à-dire pensant et raisonnant, de nier la pensée et le raisonnement, l'intelligence chez ces insectes, dans l'entreprise et dans le résultat de leurs actes ?

L'homme et les bêtes possèdent en commun l'intelligence et l'instinct. L'intelligence est un sentiment réfléchi et raisonné. L'instinct, au contraire, est une impulsion spontanée, irréfléchie qui porte à un acte aussi irréfléchi et spontané, appliqué dans la plupart des cas à un sentiment de préservation. Instinctivement, on se garantit, on s'enfuit, on se défend.

On ne doit jamais avoir un parti-pris, être sous la dépendance des permissions ou des défenses imposées par un dogme ou une religion, être l'esclave d'une théorie, lorsqu'on fait une observation en toute sincérité de vue, de jugement et de résultat. Si l'observateur n'a pas toute sa liberté d'esprit pour juger et conclure, il doit exposer les faits dont il a été témoin en s'abstenant de toute réflexion qui attribuerait à une force qu'il ignore, à une Providence qu'il ne peut définir ou à un aveugle instinct, l'extraordinaire de ces faits.

Aussi en admirant le travail du mégachile coupeur de feuilles, petite apide, qui creuse en terre un trou cylindrique et le garnit de fragments de feuilles pour abriter ses petits, M. Rendu, dans son livre : *Mœurs pittoresques des Insectes*, s'exprime ainsi : « Ici, toute la science de l'homme est vaincue par celle d'un faible insecte qui *n'a pour lui que son instinct : quelle matière à réflexions !* » Après avoir décrit en

plusieurs pages d'un très grand intérêt la précision avec laquelle le Mégachile coupe et transporte les pièces ovales, demi-ovales et rondes dont il a besoin, M. Rendu ajoute :

Et ce n'est pas tout, vraiment, pour humilier notre orgueil ! Les morceaux de feuilles qui composent le corps de chaque petit dé ont besoin aussi d'exactes mesures dans leurs dimensions ; il leur faut une longueur déterminée, plus de longueur à un bout qu'à l'autre, des contours mathématiquement calculés ; parmi ces pièces, enfin, les unes demandent plus d'ampleur que les autres. Les idées de toutes ces mesures existeraient-elles dans la tête du mégachile ? Qui le sait ? Mais, que ce soit machinalement ou par combinaisons réfléchies qu'il vienne à bout de ce difficile problème, *la gloire n'en revient pas moins à l'Intelligence supérieure qui lui a donné l'être ainsi qu'à nous.*

Le Mégachile n'a pour lui que son « instinct », nous dit M. Rendu, et cet instinct provient de l'« Intelligence supérieure » qui lui a donné l'être. Mais ne pouvons-nous donc supposer aussi qu'en lui donnant l'être l'Intelligence Supérieure, que connaissait M. Rendu lui a aussi accordé, avec la vie, un peu de son essence, tout naturellement, tout simplement ?

Comment ? nous voyons, nous palpons, nous sommes témoins de faits intelligents, nous le reconnaissons et nous ne voulons pas l'admettre ! Nous torturons la vérité évidente, parce que notre entendement est limité, parce que nous sommes impuissants à comprendre l'intelligence dans les actes des êtres infimes, nous la leur refusons ! nous mentons sciemment à notre conscience observatrice, et nous disons quoiqu'un peu troublé : ce n'est que de l'Instinct provenant d'une Intelligence supérieure !

Henri Fabre, malheureusement, n'est pas exempt non plus d'un parti-pris bien arrêté. Bien qu'il proclame très haut qu'il ne suit aucune théorie dans ses observations, il faut bien reconnaître qu'elles se trouvent chez lui dépendantes d'un dogme, et que ce dogme ne permet pas aux bêtes d'avoir de l'intelligence. Je m'incline très profondément devant le persévérant, l'infatigable, le perspicace observateur des Insectes ; devant le style élégant, poétique, charmeur de l'écrivain ; mais qu'il veuille bien excuser ma franchise, si je lui dis hum-

blement que, s'il n'a pas été l'esclave d'une théorie, toutes les appréciations et les dissertations contenues dans ses magnifiques *Souvenirs entomologiques* accusent le renoncement bien net à accorder aux bêtes ce que la Religion ne permet pas de leur accorder.

Aussi voyons-nous dans ses ouvrages, pour chaque insecte dont il a décrit les mœurs, ramener, comme le fait M. Rendu, l'intelligence propre, personnelle de l'animal à un « instinct ».

Il serait facile de réfuter les déductions de beaucoup d'observations contenues dans les dix volumes de M. H. Fabre. Je ne le ferai que pour une ou deux, que je prends au hasard. J'ouvre la 5e série, au chapitre XVII : « La cigale, la ponte, l'éclosion. » Il parle d'un parasite, la Chalcidite, petit moucheron qui pond dans l'orifice que la cigale vient de faire et dans lequel elle a glissé ses œufs.

J'en ai vu jusqu'à trois, écrit Fabre, exploiter en même temps la misérable pondeuse. Ils *se tiennent en arrière*, aux talons de l'insecte, où ils travaillent de la sonde, ou bien attendant la minute propice.

La cigale vient de peupler une loge et monte un peu plus haut pour forer la suivante. L'un des bandits accourt au point abandonné : et là, presque sous la griffe de la géante, sans la moindre crainte, comme s'il était chez lui et accomplissait œuvre méritoire, il dégaine sa sonde et l'introduit dans la colonne d'œufs, non par l'entaille hérissée de fibres rompues, mais par quelque fissure latérale. L'outil est lent à fonctionner, à cause de la résistance du bois presque intact. La cigale a le temps de peupler l'étage supérieur.

Dès qu'elle a fini, l'un des moucherons, celui d'arrière, attardé dans sa besogne, la remplace et vient inoculer son germe exterminateur. Quand la mère s'envole, les ovaires épuisés, la plupart de ses loges ont ainsi reçu l'œuf étranger qui sera la ruine de leur contenu. Un petit ver, d'éclosion hâtive, remplacera la famille de la cigale, grassement nourri, un seul par chambre, d'une douzaine d'œufs à la coque.

L'expérience des siècles ne t'a donc rien appris, ô lamentable pondeuse ! Avec tes yeux excellents, tu ne peux manquer de les apercevoir, ces terribles sondeurs lorsqu'ils voltigent autour de toi, préparant leur mauvais coup ; tu les vois, tu les sais à tes talons, et tu restes impassible, tu te laisses faire. Retourne-toi donc, débonnaire colosse ; écrase ces pygmées ! Tu n'en feras jamais rien, incapable de modifier tes instincts, même pour alléger ton lot de misères maternelles.

Voilà, ce me semble,une apostrophe dithyrambique formellement adressée à la pauvre cigale qui n'en peut mais!

Examinons ce qu'elle a de fondé.

Je conviens que la cigale a une bonne vue. Elle a sur les côtés de la tête deux gros yeux à facettes; elle voit donc à droite et à gauche; elle possède de plus trois stemmates sur le front, elle voit donc encore en haut, au-dessus d'elle ; mais je n'ai jamais vu aucune cigale ni ouï-dire que cette bestiole avait un ou plusieurs yeux à l'anus, pour voir derrière elle; elle ne peut donc en toute conscience apercevoir le moucheron se faufiler derrière son large abdomen ; peut-elle supposer débonnairement, occupée à percer le bois et à faire œuvre d'enfantement, peut-elle supposer que ce chalcidite, *qui jamais ne* se pose devant elle, est là, derrière son anus, guettant son départ pour pondre un œuf parmi les siens? Est-ce qu'un mécanicien peut voir un chien qui trotte derrière sa locomotive?

Est-ce que l'homme qui poursuit paisiblement son chemin peut se douter qu'il est suivi par un malfaiteur, qu'il va être attaqué par derrière? Mais non, il ne le voit pas, il ne l'entend pas, il l'ignore, il avance sans défiance. Et, certes, chez les hommes, les attaques de ce genre ne sont pas rares, surtout depuis qu'une fausse sentimentalité s'est propagée, faisant pulluler l'apache, escompteur des bénignes condamnations dont il sera l'objet.

Nous sommes mieux prévenus que la cigale, et cependant, chaque jour, nous sommes victimes les uns ou les autres d'attaques scélérates par derrière; il n'y a qu'à lire les faits divers des journaux pour s'en convaincre.

Faut-il donc nous appliquer le dithyrambe de Fabre et dire à celui qui va être attaqué par derrière — malgré sa vue excellente — : « Retourne-toi donc,débonnaire homme, écrase ces malfaiteurs! Tu n'en feras jamais rien, incapable de modifier tes instincts! »

Dans la 8e série des *Souvenirs Entomologiques*, je prends au hasard. J'ouvre le volume et je tombe au chapitre III, ayant pour titre : *la Bruche du Pois.*

Il me faut encore citer l'auteur afin que le lecteur soit bien fixé sur l'exposition des faits. Je lis :

Préparer à l'avance la lucarne d'évasion (pour la larve qui grandit dans le pois), ce n'est pas assez; il faut songer non moins bien à la tranquillité que réclame le délicat travail de la nymphose. Par la lucarne ouverte, un intrus pourrait venir, qui mettrait à mal la nymphe sans défense. Cette ouverture restera donc close. Et comment? Voici l'artifice.

Le ver, forant le pertuis de délivrance, ronge la matière farineuse sans en laisser une miette. Parvenu à la peau du grain, brusquement il s'arrête. Cette membrane, demi-translucide, est le rideau protecteur de l'alcôve à métamorphose, l'opercule qui défend la cabine contre les malintentionnés de l'extérieur.

C'est aussi l'unique obstacle que rencontre l'adulte à l'heure du déménagement. Pour en faciliter la culbute, le ver a eu soin de graver à l'intérieur, tout autour de la pièce, une rainure de moindre résistance. L'insecte parfait n'aura qu'à jouer des épaules, cogner un peu du front, pour soulever la rondelle et la faire choir, pareille au couvercle d'une boîte. Le trou de sortie se montre, à travers la peau diaphane du pois, sous l'aspect d'une large tache orbiculaire, qu'assombrit l'obscurité du manoir. Ce qui se passe là-dessous n'est pas visible, dissimulé qu'il est derrière une sorte de vitrage dépoli.

Belle invention que cet opercule de hublot, barricade contre l'envahisseur et trappe soulevée d'un coup d'épaule par le reclus à l'heure opportune. En ferons-nous honneur à la Bruche? L'ingénieux insecte concevrait-il l'entreprise, méditerait-il un plan et travaillerait-il sur un devis qu'il s'est tracé lui-même? Ce serait bien beau pour la cervelle d'un charançon! Avant de conclure, donnons la parole à l'expérience.

Je dépouille de leur épiderme des pois occupés; je les préserve d'une dessiccation trop rapide en les déposant dans des tubes de verre. Les vers y prospèrent aussi bien que dans des pois intacts. A l'heure requise, se font les préparatifs de la délivrance.

Si le mineur agit guidé par sa propre inspiration, s'il cesse de prolonger sa galerie du moment qu'est reconnu assez mince le plafond, de temps à autre consulté (?), que doit-il advenir dans les conditions actuelles? Se sentant voisin de la surface au degré voulu, le ver mettra fin au forage; il respectera la dernière couche du pois nu, et de la sorte obtiendra l'indispensable écran défenseur.

Rien de pareil n'arrive. Le puits s'excave en plein; son embouchure bâille au dehors, aussi large, aussi soignée d'exécution que si l'épiderme du grain la protégeait encore. Les raisons de sécurité n'ont nullement modifié l'habituel travail. Dans ce logis de libre accès, l'ennemi peut venir; le ver n'en est pas préoccupé.

Il n'y songe pas davantage quand il s'abstient de trouer à fond le pois vêtu de l'épiderme. Il s'arrête soudain parce que la membrane

sans farine n'est pas de son goût (ce n'est déjà pas si bête). Nous excluons de nos purées les peaux des pois, ces encombrantes nullités culinaires, cela n'est pas bon. Apparemment, la larve de la Bruche est comme nous; elle déteste le coriace parchemin de la semence. Elle s'arrête à l'épiderme, avertie par un déplaisant manger. Et de cette aversion résulte une petite merveille. *L'insecte n'a pas de logique, il obéit, passif, à une logique supérieure*, non moins inconscient de son art que ne l'est la matière cristallisable quand elle assemble, dans un ordre exquis, ses bataillons d'atomes.

Eh bien! je me permets de penser que c'est la déduction de M. Fabre qui n'est pas logique, puisque la larve perce, ronge et mange toute la partie farineuse et succulente du pois, jusqu'à son épiderme, qu'elle doit infailliblement rencontrer ; il est très compréhensible qu'elle arrive, ainsi faisant, jusqu'à la surface, ignorante, enfermée dans sa galerie, dans l'obscurité la plus complète, de la disparition de l'épiderme. Elle est surprise sans doute de ne pas rencontrer la pellicule, la petite membrane qui doit la prévenir que son travail va se terminer. Il lui est impossible de prévoir l'accident qu'on lui a suscité; elle ne peut que le constater en y arrivant; et, naturellement, « le puits s'excave en plein, son embouchure bâille au dehors, aussi large, aussi soignée d'exécution que si l'épiderme du grain le protégeait encore ». Et pourquoi en serait-il autrement? Je le répète, la surprise du ver travaillant dans les ténèbres doit être grande, lorsque, rongeant, mangeant et perforant toujours, l'air et la lumière lui surgissent inopinément : accident inouï, hors nature!

Il ne s'ensuit pas que cette larve, victime d'un fait étrange, anormal, qu'elle ne pouvait ni prévoir ni concevoir, manque de logique ou qu'elle n'obéit qu'à une logique supérieure.

Supposons un instant que M. Fabre, au lieu d'être le très grand entomologiste qu'il est, soit un mineur ou un terrassier. Supposons-le encore faisant une galerie souterraine à laquelle il travaille assidûment, sans relâche, jusqu'à une distance où il sait rencontrer infailliblement un obstacle, une cloison quelconque qu'il ne doit pas dépasser et forme le terme de ses travaux. Alerte, il pioche avec fermeté et confiance, il sait que l'obstacle le préviendra pour l'arrêter dans ses coups de pioche répétés. Mais voilà que tout à coup, dans un dernier coup qu'il donne à sa galerie ténébreuse, il trouve le vide, le

jour, la lumière, et s'aperçoit avec surprise qu'il n'y a pas de cloison! Un inconnu, de l'autre côté de son travail, sans l'en prévenir, a fait disparaître l'obstacle, le léger rideau, l'opercule qu'il ne devait pas dépasser, et le voilà au niveau de la Bruche « avec son puits qui s'excave en plein, son embouchure bâillant au dehors », sans logique pour lui-même, ou « obéissant à une logique supérieure »; car, on doit en convenir, dans la supposition que j'ai faite en prenant l'entomologiste pour le terrassier non prévenu, la Bruche pas plus que lui ne connaissait le travail extérieur exécuté par un autre; ils ne pouvaient, ni l'un ni l'autre, savoir qu'après le dernier coup de pioche ou le dernier coup de dent, épiderme du pois ou cloison de terre avaient disparu.

Je n'ai pas cherché dans l'œuvre de Fabre les faits les plus typiques; ils y abondent; c'est le hasard seul qui m'a amené aux deux observations ci-dessus, à les citer avec les déductions qu'en a tirées l'auteur; déductions non suffisantes, qui non seulement ne me paraissent pas concluantes, mais que je considère comme déterminées par un sentiment dogmatique, contraire à la logique.

Qu'il me soit permis de mettre ici en parallèle l'intelligence de l'insecte avec l'intelligence du dogme.

En 1833, M. Berriat de Saint-Prix a présenté à la Société des Antiquaires de France près de 90 jugements prononcés par les représentants du dit dogme contre les insectes. Ils ont été rendus du XII[e] au XVIII[e] siècle ; je procède par ordre chronologique :

En 1120, l'évêque de Laon excommunie les chenilles (Sainte-Foy).

En 1488, les grands vicaires d'Autun mandent, sur avis des paroisses environnantes, d'enjoindre aux *Becmares* (sortes de charançons), pendant les offices et les processions, de cesser leurs ravages et de les excommunier (Chassanée).

Au commencement du XVI[e] siècle, on trouve une sentence de l'Official, contre les *Becmares* et les sauterelles qui désolaient le territoire de Mellière (Cotentin) (Théophile Raynaud.)

En 1585, le grand vicaire de Valence fait citer les chenilles devant lui, leur donne un procureur pour se défendre, et finalement les condamne à quitter le diocèse (Charrier).

Dans l'année 1690, en Auvergne, le juge d'un canton nomme

aux chenilles un curateur; la cause est contradictoirement plaidée, Il leur est enjoint de se retirer dans un petit terrain (indiqué par l'arrêt) pour y finir leur misérable vie.

Les comptes-rendus de ces différents jugements ne nous disent pas si les charançons, les sauterelles, les chenilles ainsi condamnés se sont conformés aux arrêts rendus; il est à présumer qu'ils ont continué leurs déprédations sans en tenir aucun compte.

Pour en revenir aux déductions de M. Fabre, combien je le préfère quand, parlant par exemple du Sphex languedocien, ce chirurgien merveilleux (*Souvenirs entomologiques*, chap. X), il s'écrie, sans conclure: « Il agit comme un Flourens... Reconnaissons-le, c'est effrayant de science ! »

Et puisque je parle du Sphex, il est peut-être intéressant de rappeler une des premières observations qui en a été faite. Dans le récit de ses voyages en Crimée et en Turquie, Welster rapporte qu'aux environs d'Odessa on trouve des myriades de Sphex, occupés à chasser les sauterelles, criquet voyageur.

Voici ce qu'il dit: « Ces guêpes, volant à l'improviste sur les sauterelles, se fixent sur leur dos, serrent leurs corps fortement au moyen de leurs longues pattes, de manière à les empêcher de déployer leurs ailes et de s'élancer dans l'air.

« La victime s'est bientôt épuisée en vains efforts pour s'arracher à la violente étreinte de son ennemie. Alors la guêpe applique les pinces vigoureuses dont sa bouche est armée au cou de la sauterelle, et lui enfonce son dard aigu entre la tête et le corps ; en peu d'instants, la sauterelle meurt (Welster le pensait à tort). Pendant quelque temps, la guêpe reste attachée au corps inanimé, soit pour en boire le sang, soit pour y déposer ses œufs — (et il ajoute avec raison) : sur ce point les observations sont encore imparfaites.

« Mais ce qui est le plus remarquable, c'est qu'elle a préparé d'avance une petite fosse qu'elle a creusée rapidement en se servant de ses pattes et de ses pinces; elle y traîne le cadavre qui doit servir de proie à ses larves, le recouvre de terre fraîchement remuée, et a grand soin d'aplanir cette tombe, qu'elle bat et foule longtemps de ses pattes avec patience. »

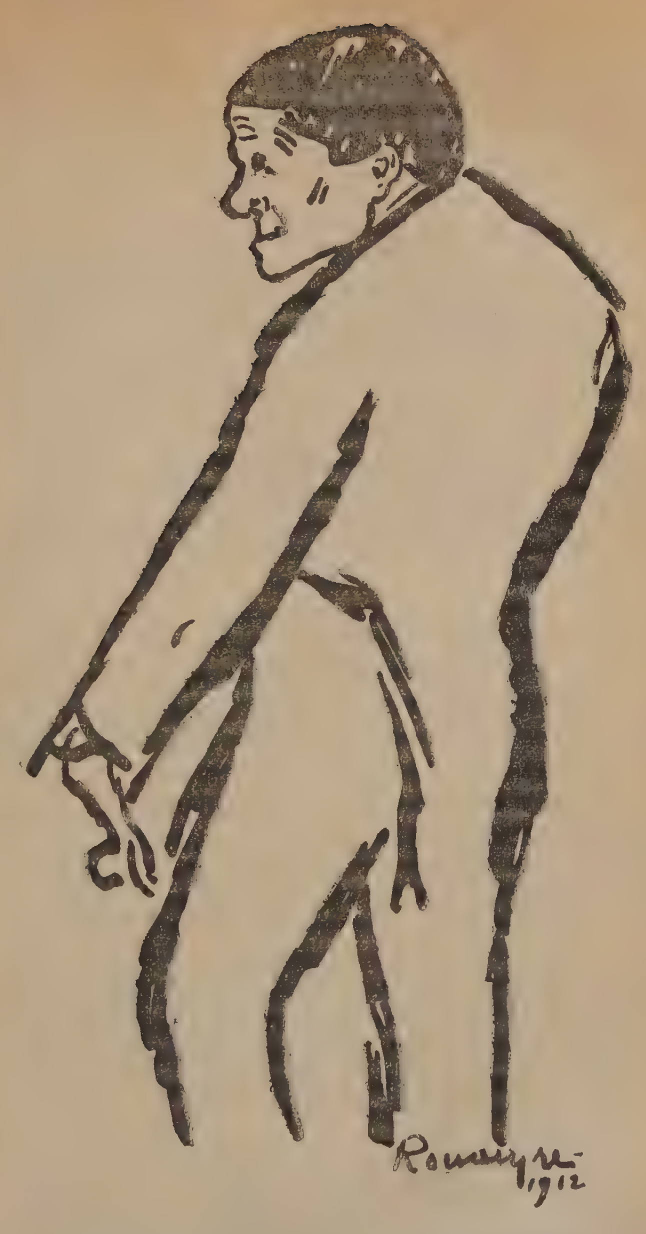
Le docteur Lee a observé ces mêmes faits curieux et nouveaux à cette époque, puisqu'ils remontent à l'année 1825.

Ce n'est donc que près d'un demi-siècle plus tard que le

grand observateur de Sérignan a repris et complété l'étude du Sphex en s'assurant que l'intelligent insecte ne tue pas, mais qu'il paralyse le criquet et que l'œuf de l'hyménoptère n'est pondu que lorsque les vivres sont dans le garde-manger.

En résumé, l'observateur épris de justice et de vérité doit je le répète, être indépendant de toute idée tendancieuse théorique ou dogmatique ; devant les faits qui affirment l'intelligence même chez les plus infimes, il doit, avec simplicité, s'incliner et en reconnaître le principe. Il peut n'y considérer qu'une différence de degré entre cette intelligence des insectes et celle de l'homme, mais il doit, en toute conscience, constater qu'elle est de même essence, et que les phénomènes de l'une sont entièrement liés à l'autre.

ALPHONSE LABITTE.



S. A. R. L'INFANT DON LUIS D'ORLÉANS

POÉSIES

—

L'HEURE DES SOUVENIRS

Du fond des vallons verts la brume bleue élève
Son voile transparent et la forêt s'endort.
Royal, le soir drapé d'argent, de pourpre et d'or,
Flambe à travers les troncs des arbres et s'achève.

L'ombre s'allonge aux flancs des collines sans bruit,
Le soir s'épaississant recouvre la vallée ;
Sa dernière lueur lentement s'est voilée,
Une brusque fraîcheur m'enveloppe ; il fait nuit.

Voici la vaste nuit aux étoiles profondes !
Tout mon passé renaît qui n'était qu'endormi,
Tout mon passé renaît et mon cœur qui frémit
Ressemble au ciel immense où frissonnent les mondes.

Les souvenirs lointains que l'on ne peut chasser
Sont tels que nos amis aux jours de nos détresses :
Leur douceur fait souffrir comme une maladresse,
Leurs mots les mieux choisis blessent nos cœurs blessés.

Mondes vertigineux, qui, par les nuits sans voile,
Tremblez à l'infini comme un brouillard d'argent,
Mon cœur tumultueux et multiple et changeant
A plus de souvenirs que vous n'êtes d'étoiles.

J'ai tant de souvenirs que j'en suis accablé
Et je suis pénétré de tristesse charnelle.
Le soir riche et tranquille et la nuit maternelle
Passaient si doucement ! Pourquoi m'ont-ils troublé ?

C'est que j'ai trop aimé chez les hommes qui mentent,
Que l'univers fuyant manque à mon cœur déçu;
C'est que j'en ai souffert et que je n'ai pas su
Me défendre d'aimer ma douleur véhémente;

C'est qu'à tout ma tendresse errante m'a lié,
C'est qu'en tout j'ai voulu mettre mon âme entière,
t, si je suis pareil aux mornes cimetières,
C'est que je n'ai pas eu la force d'oublier;

C'est qu'à travers la gloire embaumée où tu plonges,
Nature, j'ai marché, l'âme pleine de moi,
Et qu'aux splendeurs des monts, des ondes et des bois,
J'ai mêlé mes plaisirs, mes douleurs et mes songes;

C'est que, pour épuiser mon rêve aventureux,
A force de t'aimer je me suis fait ton âme,
Et que tous tes frissons, moirés d'ombre ou de flamme,
Ont nuancé mon cœur en caressant mes yeux.

Aussi lorsqu'en passant l'heure vive m'apporte
Un regret, un désir, la joie ou la douleur,
Je vois des monts rougis de bruyères en fleurs
Ou de grands arbres nus tordant leurs branches mortes,

Ou la blonde forêt, lorsqu'Avril, fou charmant,
Fait au soleil dorer sur les feuilles la pluie,
Ou le fleuve muet dont l'herbe épanouie
Sous l'image du ciel se tord languissamment.

Et, quand devant mes yeux se déroulent les fêtes
Pacifiques des monts, des ondes et des bois,
Lorsqu'encore ébloui des couchants d'or je vois
Qu'ombre par ombre au ciel la nuit lente s'est faite,

Je sens monter en moi tout mon passé confus.
Et la douce ironie et l'amère tendresse
Font le charme cruel des jours qui reparaissent.
Je souris en pleurant à tous ceux que je fus.

Je fus l'enfant malade et las d'être poète,
L'orphelin que le rêve arrêtait dans ses jeux,
Celui dont la jeunesse en son éclat douteux
Fut une aube d'hiver aux lumières secrètes.

Et puis, ne sachant pas que tout effort est vain,
Troublé jusqu'aux sanglots par l'enigme de l'être,
O monde hasardeux, j'ai voulu te connaître
Et te refaire en moi par un labeur divin.

Rien n'est plus et je suis la cendre de moi-même.
Que d'hommes impuissants se sont cherchés en moi!
O cadavres, couchés au fond de mon cœur froid,
Comme des frères morts trop jeunes, je vous aime.

LA VEILLÉE

Par les longs soirs d'hiver, ô ma sœur bien-aimée,
Quand les vents font frémir les frêles vitres d'or,
Dans la bonne chaleur de nos chambres fermées,
Dans la blonde lueur de la lampe, tout dort.

Au dehors, c'est la nuit : les humides ténèbres
Oppressent la maison qu'emplissent des clartés.
Au dehors, c'est la ville et les foules funèbres
Entourent de rumeurs notre sérénité.

Les hommes se heurtant et criant dans la bise
Et les brouillards épais qui nous ont engloutis,
Tout nous menace, ô sœur, et nous fait plus exquise
La tiède solitude où nous sommes blottis.

Et nous nous étonnons, pris dans l'infini sombre,
D'un bonheur merveilleux, vertigineux et doux,
Comme si nous avions retenu, malgré l'ombre,
La lumière du jour prisonnière chez nous.

Rappelle-toi, ma sœur, laisse ton cœur se fondre
Au souvenir des jours prolongés dans la nuit.
Un mouvement distrait, le charbon qui s'effondre,
Une page qu'on tourne, et c'était tous nos bruits.

Heure de beau silence où l'âme se sent vivre
Et peut se redresser comme l'herbe au matin !
Heure où j'aime à rêver au-dessus de mon livre
Et, les regards perdus, repasser mon destin !

Je me souviens. Tu lis. Un doigt fin sur la tempe,
Ton visage attentif aux grands yeux abaissés
Que dore d'un reflet admirable la lampe,
Ressuscite en mon cœur tout le morne passé

Et je songe à nos morts que ta beauté rappelle.
Depuis qu'ils sont livrés au trépas hasardeux,
Toujours j'ai retrouvé leur sourire fidèle
Sur ton visage, ô sœur, où je les vois tous deux.

Car, sous ton front pareil au front de notre père,
Vivent les grands yeux noirs aux profondes douceurs,
Tes yeux qui m'ont rendu le regard de ma mère,
O présence des morts, ô ma vie, ô ma sœur,

Comme elle est près nous, cette heure sépulcrale,
Où nous irons mêler nos poussières aux leurs !
Un jour je te ferai mes adieux dans les râles
Ou sur ton clair tombeau j'irai jeter des fleurs...

Tu te sens regardée à travers ta lecture.
Tu relèves les yeux vers mon front abattu
Et n'oses demander quel chagrin me torture.
Solitude du cœur, toujours je me suis tu.

GEORGES SABIRON.

LE MIRACLE DE SAINT HUBERT

En ces temps-là, le Val des Hiboux, qui s'appelle maintenant la Grâce-Dieu, était un lieu sinistre où l'Audeux roulait ses ondes torrentielles entre deux murs sombres de roc que gardaient d'immenses forêts s'étendant du Val de la Loue au coude du Doubs.

Du ponant au levant, cette large bande touffue s'étalait dans son ampleur royale, sombre en été, rousse en automne et, sous le mystère ondoyant de ses frondaisons, abritait les tribus innombrables des bêtes : vieux solitaires au dur boutoir, madrés goupils à longue traîne, lièvres malins et rapides, et les hardes de cerfs et de chevreuils, et des familles de loups, des assemblées d'écureuils, et des clans sombres de corbeaux, des caravanes de ramiers et de geais et des chœurs de pinsons qui faisaient de cette immense cité libre un paradis de chansons, d'amour et de batailles.

La sève alors, généreuse et débordante, s'épanouissait en chênes géants, en hêtres colossaux, en bouquets puissants de charmes, en poiriers trapus, en bouleaux énormes dont les fûts blancs semblaient être les piliers épars soutenant la gigantesque et verte voûte d'une architecture fantastique, et tous mêlaient dans l'air vif, sans cesse rénové par les vents des hauteurs, leurs ramures épaisses, lourd vêtues de feuilles, que baisait le soleil et que giflait la pluie.

La terre, vierge et neuve, gardait derrière cet écran sombre une température presque égale : tiède en été, fraîche en hiver, et dans les taillis touffus où craquaient les branches mortes, les bêtes pouvaient, selon leur caprice et selon le temps, choisir l'abri qui leur convenait le mieux : la tanière propice, le terrier calme, le gîte sec, le retrait tranquille où elles vivaient intensément leur existence de combat et d'angoisse dans le bonheur de la lutte perpétuelle, des périls déjoués et des instincts satisfaits.

Des ondes embaumées montaient des immenses et nombreuses clairières où la faux flamboyante de la foudre, alignant

ses andains de feu, avait abattu et tranché et brûlé sur son passage les troncs des géants séculaires qui narguaient sa puissance indomptée.

Au creux des combes boisées, d'immenses étangs étalaient leurs faces calmes, ulcérées çà et là d'îlots herbeux; des joncs aux plumets guerriers massaient leurs vertes cohortes en carrés menaçants sur les rives; des feuilles de sagittaires trouaient la surface de l'eau comme un suprême appel de mains de naufragés à demi engloutis, et sur toutes les feuilles flottantes de nénuphar et par les taillis aquatiques de mousses des bandes coassantes ou plongeantes de grenouilles vivaient et s'agitaient et emplissaient d'un tumulte éphémère, vite étouffé sous des remous, les grandes cités humides perdues aux plis mystérieux des bois.

Une fraîcheur puissante émanait des multiples sources d'eau vive fleuries de pétales multicolores en été, de feuilles mortes en automne qui dévalaient les coteaux comme des serpents d'argent avant de mêler leurs flots turbulents à la majesté tranquille des grands lacs immobiles. Des exhalaisons humides, des émanations putrides de ces immenses nécropoles végétales s'élevaient avec les soleils d'été et, dans les plis des vents, rayonnaient tout alentour en mystère alanguissant et morbide qui attirait sur leurs bords des escadres de libellules bleues et vertes, des chœurs d'éphémères, des nuées de mouches et des volées d'autres insectes.

Le soir, en longues théories, des vols d'oiseaux s'abattaient sur les rives, puis s'enlevaient à grand fracas d'ailes pour disparaître bientôt, tandis qu'en prudents cortèges, s'espaçant par groupes, chacun à sa place favorite, les cerfs et les chevreuils s'alignaient aux plages des berges.

De longs meuglements s'élevaient, se succédaient, se répondaient, puis l'heure indécise du crépuscule ramenait le silence bourdonnant qui se mariait peu à peu aux vibrations des branches, aux ululements du vent, aux cris des fauves traquant leur proie, au bruit des rameaux cassant sous les foulées sauvages du sanglier et du chevreuil.

Durant les nuits d'été, les écureuils, au clair de lune, donnaient parmi les branches des fêtes cabriolantes et joyeuses, tandis qu'en hiver les puissants hurlements des loups propageaient autour de la grande partie sylvestre la crainte salutaire

des blancs crocs d'ivoire, aiguisés de froid et pleins de faim qui éloignait, le cœur chavirant, tous les humains dont les incursions possibles eussent troublé cette belle quiétude sauvage.

Et quand un vaincu tombait sous la dent d'une bête carnassière ou la serre d'un vorace ailé, rien n'ébranlait chez ses frères de race, soumis à la loi commune, inéluctable et terrible, leur sereine et farouche confiance en la vie.

§

Il y avait cependant, pour la forêt, des jours d'effroyable angoisse. Ils revenaient après les grandes chaleurs, par les clairs matins d'automne. Rien ne les laissait présager au dehors, mais la conscience obscure qui veille au cœur des bêtes les étreignait douloureusement quand le cours des soleils et des lunes ramenait la saison terrible.

Tout était calme dans la forêt et les bêtes rôdaient par leurs invisibles chemins, quand, tout d'un coup, en amont ou en aval de la grande voie déserte et sombre qui va du Cusancin au Dessoubre, un son de trompe ou de corne éveillait, comme des génies malfaisants les échos mystérieux qui sommeillent au creux des roches ou dorment aux plis des combes.

A ce signal trop bien connu, une frayeur sans nom s'emparait du taillis; les cerfs brandissaient leurs andouillers menaçants, l'œil plein de feu; les chevreuils et les biches dressaient l'oreille, prêts à la fuite, les renards précipitamment regagnaient leurs terriers, les marcassins leurs bauges et les grands loups eux-mêmes, seigneurs incontestés du domaine, tremblant sur leurs pattes inlassables et leurs jarrets de fer, rassemblaient au fond des halliers, près de leurs rudes femelles aux yeux jaunes, les portées trottantes et joyeuses des petits qui regardaient, inquiets subitement, les vieux mâles claquer des mâchoires, prêts à la mort pour défendre leur géniture en péril.

Les lièvres, tapis dès l'aurore, se boulaient dans leurs gîtes; les grands corbeaux, rassemblés, échangeaient de cime en cime de brefs mots d'ordre mystérieux, les bandes de geais se concertaient en piaulements, les agaces filaient à grands cris, les grives et les merles, après quelques sifflements d'entente, se taisaient, tandis que les écureuils curieux, moins apeurés que

surpris, grimpaient tout de même au faîte de leurs arbres et, dissimulés derrière des boucliers de feuilles, scrutaient attentivement leur horizon déserté qui s'alourdissait de silence.

Et bientôt le vent seul, le grand vent (dont les ondes, telles des vagues invisibles qui passent, courbent les têtes majestueuses des vétérans feuillus), disait et portait au loin la terreur de la grande cité forestière que la chasse du seigneur accompagné de ses valets et de ses chiens allait ravager de cris, de hurlements et de meurtres.

Chaque canton, à tour de rôle, payait à l'homme ce tribut redoutable.

Derrière le chevreuil ou le sanglier débuché, un jaillissement d'abois s'élevait, roulait, s'enflait, montait, grondait, passait en rafale, courbant et cassant les branches, éventrant le taillis, piétinant le sol.

Le martèlement des sabots, la respiration des chevaux faisaient, dans ce fauve concert, un sinistre bourdonnement de basse, tandis que les notes violentes des trompes et des cors et les hennissements des étalons, insultant aux mélodies du vent, scandaient la chevauchée sur un rythme infernal.

Malheur à celle-là qui avait son gîte ou son abri sur le passage de ce tourbillon vivant de hurlements et de haines !

Eventrée par les limiers, déchirée par les crocs de la meute, dévorée en quelques bouchées ou écrasée sous les pieds des chevaux pour être emportée par les valets, la bête, surprise, voyait la mort se dresser d'un seul coup devant elle sans qu'il lui fût possible d'engager la lutte ou d'espérer la fuite.

Aussi, quand la brise, soufflant des lointains, apportait aux réfugiés d'un canton tranquille les voix d'enfer de cet orchestre barbare, les grands corbeaux, pèlerins des hauteurs, et les vieux aigles suspendus dans la nue pouvaient voir, en indescriptible panique, toutes les bêtes, d'un même élan, fuir et disparaître devant la chasse comme des nuages affolés devant le vent de l'orage.

La terreur de l'homme survivait à ses incursions et, bien après la saison de la chasse, quand il s'abstenait de toute invasion meutrière, les bêtes le fuyaient encore et le haïssaient, et qu'il fût sire au riche manteau ou serf au sayon grossier, nulle, même les grands loups dont les mâchoires claquantes

étaient pourtant de formidables défis, n'osait résister à sa marche envahissante et à la menace de son regard.

§

Il était cependant un homme que les bêtes du Val des Hiboux et des cantons voisins avaient appris à ne point craindre.

Un mystère insondable enveloppait cet inconnu qui était comme tombé là un jour et y était demeuré. Nul ne l'avait vu venir.

Nomade ambulant par les sentiers des Gaules fixant enfin son errance, criminel sous le coup des lois d'une puissante cité fuyant le châtiment ou cherchant dans le silence et la solitude l'expiation, doux rêveur misanthrope, chrétien halluciné ou panthéiste fervent, nul ne savait, et ceux des villages qui ne connaissaient point son nom l'appelaient dans leur langage « Stuqui », qui veut dire « celui-ci ».

Il connaissait les plantes et il aimait les bêtes ; il vivait de racines et de fruits ; il n'avait besoin de rien.

Cependant, de temps à autre, comme pour ne point perdre tout contact avec ses semblables, on le voyait, quel que fût le temps, une espèce de besace à l'épaule, s'en aller vers un village et quémander des vivres.

Il allait calme et grand, il portait les cheveux longs comme un roi, il avait un regard étincelant et droit qui faisait baisser les yeux des vilains lorsqu'il s'arrêtait devant leurs seuils sans leur rien demander.

Tous lui donnaient.

C'était un enchanteur ou un saint. C'était un saint, car, depuis son arrivée dans les forêts, nulle bête n'avait péri dans les villages, aucun fléau, grêle, orage ou incendie, n'avait dévasté la contrée et tout prospérait aux alentours.

La main des dieux était sur cet homme et leur protection salutaire s'étendait sur le pays.

Une impression de bonté, de quiétude, de grandeur émanait de sa personne ; son regard exerçait une fascination surnaturelle : pas un gamin ne lui aurait jeté une pierre, les vieux et les vieilles inclinaient leurs fronts sur son passage.

C'était aux temps où la religion de Kristh était prêchée à Vesuntio par Ferréol et par Ferjeux, et on se racontait aux

veillées, autour des grands brasiers des cheminées, les choses extraordinaires et merveilleuses accomplies par ces apôtres : on attendait leur parole, on espérait leurs envoyés.

En était-il, celui-là qu'on ne connaissait point, et qui était bon et qui était grand ?

Et les paysans penchaient lentement vers le culte nouveau tandis que les seigneurs issus de leurs rangs, peut-être en secret déjà convertis, gardaient encore, et jalousement semblait-il, pour les divinités gauloises assimilées aux mythologies romaines cette affection rituelle et ce culte de parade qui est l'indice des religions à leur déclin.

Stuqui s'était installé dans la grotte des Bougeottes, à deux heures de marche du Val des Hiboux.

Sa retraite s'ouvrait dans l'impasse naturelle d'une combe, au bout d'un corridor de hêtres et de chênes, au cœur d'un immense rocher perdu dans les grands bois.

Ce rocher se dressait comme un donjon formidable sur le Mont Travers et semblait surveiller dans un silence majestueux, d'un côté l'immense cuve des combes que dessinaient au couchant les chaînons escarpés des crêts du Jura, vermeille chaque soir du bouillonnement du soleil, de l'autre menacer le hérissement formidable de fûts et de piques que les forêts dominantes massaient dans le soleil levant.

Une vaste clairière, taillée en plein cœur de la forêt par quelque faucheur surhumain, s'étendait derrière le roc de Gaudry : ainsi nommait-on ce donjon de pierre sabré d'éclairs, ce pic pelé comme un crâne chenu qui restait là quand même, menaçant et sauvage, impassible, battu des vents, lavé de pluie, fouetté de neige, ouaté de brume, nimbé d'aurore ou brûlé de soleil.

Les bêtes affectionnaient particulièrement cette éclaircie d'où l'on pouvait, sous l'égide protectrice de ce rêve de pierre, à l'abri des ramures épaisses, écouter et flairer de très loin les approches ennemies.

Elle avait vu, en effet, la clairière, entre les torses noueux de ses arbres, sous ses ogives de feuillage en été ou par les illuminations féeriques des clairs de lune d'hiver, les jeux et les batailles d'amour de presque toute la gent de la forêt : des lièvres vaillants et hardis, des goupils oublieux de la prudence, des cerfs dédaigneux de l'homme.

Or Celui qui était venu parmi eux était resté immobile et muet devant les grands animaux ; il avait jeté du pain aux oiseaux qui sont le moins méfiants et donné des noisettes aux écureuils qui sont naturellement curieux,et les saisons avaient passé, et les jours étaient venus peu à peu où les bêtes de la clairière et du canton et les voyageuses égarées n'avaient plus suivi sa démarche d'un œil inquiet et d'un pied frémissant.

Stuqui ne parlait jamais aux bêtes ; il n'avait rien à leur confier sinon qu'il ne leur voulait pas de mal et qu'il les aimait, et cela, ses yeux bons, son regard limpide, son front calme, la lenteur grave et noble de ses gestes le disaient surabondamment.

Qu'aurait-il pu, dans le misérable langage des hommes,qu'il savait parler sans doute, leur dire de meilleur et de plus utile ? De se méfier des autres humains, elles le savaient ; les prévenir de leur présence, elles l'éventaient mieux que lui et de plus loin : Tiécelin et sa horde ne veillaient-ils pas aux lisières et le croassement d'alarme faisait dresser les oreilles et palpiter les narines au moindre indice dangereux.

Ils se comprenaient et s'aimaient.

§

Or, cette année-là, que rien ne fixe dans les temps, avait été une année de grandes pluies : la terre, mouillée, détrempée, imbibée comme une éponge grasse, conservait, marâtre, pour les dénoncer aux ennemis, les traces des bêtes.

Les saisons avaient été désastreuses, les couvées n'avaient point réussi, les nichées avaient péri, et, dans les portées décimées, les quelques sujets plus vigoureux qui avaient résisté restaient malgré tout malingres et chétifs.

La forêt était en deuil et se dénudait. Les vents qui passaient en rafales, telles des hordes dévastatrices, harcelant durement les ramures, déchiquetant avant l'heure les frondaisons, ne parvenaient point à sécher le terreau noirâtre des sous-bois refroidis.

Une odeur de décomposition végétale, subtile et forte comme une immense vague de fond, se dégageait lentement de la glèbe, se répandait par degrés, montait, envahissait, submergeait peu à peu tout le grand continent forestier. Et c'était comme une main mystérieuse et fantômale qui venait peser

lourdement sur les vies suspendues des végétations pourrissantes, sur les âmes désemparées des bêtes pour annoncer la mort prochaine de l'année et la venue des temps maudits !

Et les bêtes étaient inquiètes.

Elles venaient à leurs heures respectives, plus souvent encore que d'habitude, à la clairière de Stuqui et le regardaient obstinément comme si elles eussent voulu demander au solitaire, qui était de la race méchante et maudite, une efficace protection contre ceux de sa gent.

C'était l'époque, l'époque terrible des grandes incursions humaines, des chasses féroces, des bacchanals déchaînés, des boucheries sanglantes qui, selon les lunes, revenaient à intervalles à peu près égaux, pour annoncer la mort de ceux qui seraient poursuivis et faire goûter plus âprement aux survivants la joie de vivre.

La forêt, en proie aux pluies d'automne, était sombre et triste.

Les rameaux, dépouillés, décharnés, imploraient la clémence du ciel ; les massifs, comme des vieillards, perdaient leur chevelure de feuilles, les arbres grelottaient sous leurs tuniques d'écorce et leurs mantelets de mousse et les vieux géants qui étaient morts par degrés, lentement, comme un grand cœur se vide, les longs cadavres secs qui restaient là debout par la volonté de notre mère la Terre pour narguer quand même le Destin, tombaient maintenant soit d'un seul coup, couchés par la poigne formidable des bises, soit par lambeaux, ainsi que sous les attaques d'une invisible cognée, ou encore se dissolvaient, fondaient en une cendre impalpable comme si des cancers profonds eussent rongé partout et simultanément ce qui restait de leurs dures carcasses vides de moelle.

La chasse du seigneur avait passé la veille au lever du soleil : les trompes et les cornes avaient soufflé leur chant d'épouvante et les dieux mauvais de la forêt, joyeusement réveillés de leur sommeil de pierre, avaient répété de tous côtés et à l'infini l'appel farouche ; puis, au galop de la meute qui les menait, le flux des bêtes du canton du Val des Hiboux avait passé en rafale devant la clairière de Gaudry, déserte et silencieuse comme une nécropole abandonnée.

Bientôt, cependant, l'imminence du péril faisait se disloquer la grande harde, les bêtes les plus faibles se dérobant peu à

peu, au hasard des inspirations, mettant à profit une éclaircie, une saute de vent pour, selon les ruses millénaires de la race ou leur personnelle expérience, fuir à toute vitesse dans une direction différente, ou mieux encore embrouiller leurs traces afin de trouver le temps de se gîter un peu plus loin aux alentours.

Le bacchanal avait passé comme la tempête, poursuivant les vieux loups de tête et les grands cerfs dix cors qui filaient droit devant eux, et nul des échappés ne savait ce qu'il était advenu de cette chasse qui se perdit dans l'horizon.

Mais le soir, avec la venue des ténèbres, les fourrés avaient frémi, des pas légers comme des glissements avaient passé, des frôlements avaient couru, de larges prunelles dans l'ombre s'étaient allumées comme des étoiles et toutes avaient pèleriné en silence vers la clairière de Gaudry, car, après la grande chasse de l'homme, il y avait trêve dans la forêt et les bêtes, elles, ne chassaient point. Les cerfs et les chevreuils, ivres d'espace et de fuite, passaient sans les tondre à côté des feuilles de ronces, les lièvres n'osaient s'aventurer en plaine, les sangliers grognaient de colère sans trop savoir pourquoi, les loups en oubliaient leur faim. Une terreur commune, pesant sur tous, en faisait des alliés momentanés ; la fièvre de la peur avait nourri tout le monde et, dans chaque tribu, les familles dispersées, se rappelant par le cri convenu, cherchaient à évoquer au fond de leur mémoire, pleine de brume et de tumulte, les images de ceux qu'elles ne retrouvaient point au rendez-vous.

Le cimeterre étroit et pâle de la jeune lune rentrait au couchant dans une gaine indistincte de brouillards : la paix allait régner sur la forêt, la paix que le soleil ébranle et que la lune pleine trouble aussi quand sa lumière équivoque vient brouiller, aux heures crépusculaires, les mystérieuses frontières du jour et de la nuit.

Une grande frayeur cependant étreignait encore toute la forêt. Le vent s'était levé et sa protestation mugissante courait de chêne en chêne, ébranlant le cœur profond des sombres vétérans qui se mettaient à brâmer de toutes les voix de leurs branches et hurlaient à l'envi contre l'injure et la méchanceté de l'homme.

La nuit se tassait.

La clairière, pleine d'yeux, semblait un parterre de fleurs d'or

portées par des tiges invisibles. L'odeur de la terre mouillée parlait de deuil et de mort.

Un vieux loup soudain hurla. Il manquait un de ses petits, disparu dans la rafale du matin, et tous comprirent.

Stuqui, à genoux, prosterné sous la nuit, avait l'air d'adjurer le chêne géant campé au bout de la clairière, dont la sombre masse et l'ombre lourde, barrant le ciel étoilé, semblait se dresser comme une protestation formidable des dieux morts contre les dieux triomphants.

Tout autour de l'homme, immobiles, silencieuses, lourdes d'une émotion écrasante, les bêtes, subjuguées, attendaient, attendaient quelque chose qui ne venait pas.

Une angoisse plus lourde encore les étreignit : elles flairèrent le malheur, elles éventèrent la mort.

Le lendemain en effet, contrairement aux prévisions habituelles, la trompe retentit parmi les bois du levant, et ceux de Gaudry, mussés dans leurs repaires, purent entendre au large, dans le vent propice, monter et baisser les rauques appels des cavaliers, les hennissements des étalons et suivre de l'oreille, au loin, les abois ondoyants et multiples, âpres, aigus ou assourdis et soutenus et prolongés, des meutes frais découplées ravageant tout sur leur passage.

Et ce fut du côté des étangs du vent de bise que souffla le lendemain le chant de mort ; et à l'aube qui suivit, les trompes cruelles déchirèrent le silence matinal dans les rochers du Midi.

Et chaque jour maintenant, la horde envahissante des Grands Barbares (chasseurs et chiens), venue d'un point nouveau de l'horizon pathétique, traversait le canton de Gaudry, transperçait, taraudait en tous sens les fourrés et semait l'épouvante et l'horreur parmi les halliers touffus et les taillis inviolés de ce grand repaire sauvage.

Maintenant, tous les soirs, à la clairière fatidique, les bêtes survivantes se réunissaient, silencieuses, efflanquées, fiévreuses.

Elles ne se lamentaient plus, mais se contentaient de regarder de leurs prunelles profondes, élargies d'épouvante et embuées d'étonnement, leur ami muet, le solitaire qui pleurait et priait au centre de cette chapelle de feuillage, sous les piliers vivants et noueux des grands chênes dont les rameaux, ainsi que des

bras multiples, se tordaient de désespoir et de rage aux lamentations mugissantes du vent.

Depuis longtemps, Stuqui n'avait pas revu les humains; mais un jour, à l'heure sinistre où les fanfares sonnaient dans son canton leur aubade de meurtre et de sang, il s'était résigné à descendre vers les villages.

Selon son habitude, il n'avait pas proféré une parole, mais la limpidité coutumière de son œil troublé de flammes d'inquiétude et d'éclairs d'orage interrogeait les paysans.

Ils avaient dit : « C'est un puissant seigneur de très loin, très loin, des pays de bise et de neige, qui est venu en ambassade et à qui l'on donne des fêtes; il aime la chasse passionnément, aussi tous les jours nos sires rassemblent leurs meutes et leurs équipages et le guident à travers nos bois. »

Stuqui savait maintenant que le comte Hubert chassait dans le pays, qu'il chasserait le lendemain et encore à l'aube suivante, et que les bêtes, ses compagnes et ses amies, seraient pour de longs et terribles jours vouées aux embûches, aux traques éperdues, aux fuites désespérées, à la souffrance et à la mort.

Et il pleura.

Toute la forêt était agitée du frisson de la fièvre : les bêtes, au moindre bruit, frissonnaient, s'affolaient et fuyaient; tous les soirs, à l'heure du rendez-vous dans la clairière, il en manquait de nouvelles : presque tous les petits étaient morts, tués par les traits des humains, écrasés par les chevaux, déchiquetés par les chiens ou épuisés par la fatigue et par la maladie.

Les nuits semblaient courtes, les instants fuyaient, rongés par la hantise de la lumière; tous et toutes dans les halliers, en proie à de courts sommeils hallucinés, appréhendaient l'heure blanche où le couvercle des ténèbres semble, à l'aurore, se dévisser de l'horizon; le temps n'existait plus.

Les grandes forces semblaient maléfiques et hostiles. La lune, maintenant pleine et ronde, chassait les nuages du ciel, abolissait la nuit et perpétuait la terreur.

Les pluies avaient cessé. Le soleil, à chaque aurore, se levait plus éclatant dans un ciel épuré. De la terre transie par la nuit, rôdant à ras du sol, des buées froides montaient qu'il

buvait avec les rosées blanches et peu à peu les feuilles mortes s'essuyaient dans les taillis.

La terreur et la mort régnaient.

§

Ce matin-là, comme le soleil dardait ses premières flèches sur le roc pelé et chauve de Gaudry, l'appel des trompes et des cornes résonna dans la grande cuve du couchant et les aboiements joyeux des chiens se mordillant et s'excitant pour la chasse firent frémir toutes les bêtes de la futaie.

C'était de là qu'aujourd'hui les Grands Ennemis allaient prendre leur élan, les faire toutes lever dans le tumulte et l'effroi et, dans leur sillage, s'élancer, dévoreurs farouches de l'espace, pour conduire quelques-unes d'entre elles jusqu'à l'épuisement et à la mort.

Derrière les grands chiens découplés qui donnèrent bientôt de la voix, des bordées d'abois ne tardèrent point à s'élever, rauques d'abord et hésitantes, puis plus accentuées, franches, régulières, éclatantes dans la salve du lancer, et bientôt ce fut la fanfare effroyable de cent gueules hurlantes dans laquelle, de temps à autre, se détachait le jappement plus puissant et plus mâle d'un conducteur de bande ou l'appel sifflant d'un piqueur.

Le taillis vierge qui hérissait ses rets épineux pour barrer le passage et défendre son mystère fut haché par cette foule en délire, battu, foulé, piétiné, taraudé, déchiqueté, tandis qu'une harde de cerfs, découverte, filait dans le vent à une allure désespérée.

Tout tremblait dans leur sillage. La terre, battue, martelée, semblait grommeler sous leurs pas ; les branches, en vain, giflaient les intrus, les épines les mordaient, les clématites faisaient trébucher les chevaux et rouler les chiens, les ronces vengeresses fouettaient, un à un, de leurs dards aigus les cavaliers, mais rien n'arrêta la charge infernale, le furibond élan de mort et, derrière le trajet suivi qu'indiquait une large trouée, tout redevint silencieux, cependant que, là-bas, dans les cantons étrangers, les trois grandes bêtes traquées, bientôt seules poursuivies, menaient au loin la meute enragée.

Une anxiété profonde étreignit bientôt les autres bêtes qui avaient pu se dérober une à une de la colonne fuyante, re-

nards et lièvres, sangliers et loups, et du fond de leurs gîtes ou de leurs repaires, écoutaient le bourdon sinistre de la chasse, s'enfler et décroître pour gronder plus fort et s'amplifier par degrés dans le retour au canton du lancer.

De nouveau en effet grandit l'immense fleuve tumultueux roulant ses ondes de cris, ses cascades d'abois, son écume de chants de cornes et de trompes. Et dans un éblouissement de vitesse, de lumière et de sons, le formidable cortège repassa par le pays, traçant un nouveau et large sillon dévastateur pour disparaître aussitôt, ravageant et dénudant derrière lui la croupe verte et jaune d'un coteau buissonneux aussi rapidement que si l'éclair rouge de l'orage l'eût lui-même tondue un soir de juin d'un de ses flamboyants coups de cisailles.

Cela dura un temps que nul n'a mesuré et de nouveau le bacchanal revint, plus rauque, plus ample et plus terrible.

Les trois bêtes poursuivies apparurent, haletantes, fumantes, splendides de peur et d'énergie, tout entières crispées dans un vertige de fuite; mais subitement le faon épuisé, les pattes raidies, s'arrêta. Le cerf et la biche se retournèrent pour l'encourager à la lutte et l'exhorter à la fuite, mais c'était bien fini : le jeune animal, moins résistant que les deux autres, fourbu, avait donné tout son effort; ses articulations gonflées refusèrent tout service, ses pattes restèrent figées au sol. Il exhala une plainte désespérée et le vieux couple, revenu sur ses pas, tout près de lui, se mit à bramer sinistrement lui aussi.

A ce triple appel de détresse, Stuqui dans sa grotte comprit que les temps étaient proches, et gravissant le ravin de son rocher, la croix de bois de la main droite et les yeux au ciel, il apparut au seuil de la clairière.

Les regards des trois bêtes traquées imploraient l'homme accouru, tandis que la meute inlassable se rapprochait d'instant en instant. Le cerf et la biche semblèrent prendre le solitaire à témoin de leur impuissance et commettre à sa garde la jeune bête épuisée, puis, affolés eux-mêmes devant l'imminence du péril, se renfoncèrent de nouveau, en un vertigineux élan, parmi les profondeurs du taillis.

Une fanfare effroyable d'abois sonnait à pleine gorge dans la combe prochaine. Le faon, affolé, stupide, les yeux dilatés et troubles, restait là, les jambes raidies, fixes, comme vissées au sol, agité de tremblements, appuyé à l'ermite qui, près de

lui dressé, farouche et grand, les lèvres balbutiantes, une main sur le col douloureux de la bête, dressait toujours de l'autre sa croix de bois vers le ciel bleu.

Soudain, dans un éblouissement de soleil, la chasse parut, formidable, hérissée, frénétique, toute la meute d'abord, puis la chevauchée derrière dans des rutilements d'étoffes et des éclairs de métal avec les sires, les piqueurs et les valets.

Et la meute affamée, ivre de vitesse et de bruit, assoiffée de sang, se rua de tout son élan sur le groupe immobile que formaient l'homme et la bête.

Tous deux sous le choc furent culbutés, piétinés, meurtris, puis les crocs et les griffes indistinctement s'enfoncèrent dans les chairs vivantes et Stuqui, comme éveillé d'un songe, violent et sauvage, frappa hardiment à grands coups de sa croix de bois avec des gestes si terribles et des regards si furibonds que les bêtes méchantes qui étranglaient le faon reculèrent, hurlantes de douleur et d'effroi, quelques-unes si rudement refoulées qu'elles s'en vinrent rouler jusque sous les pieds des chevaux.

Sur leurs montures hennissantes, aux naseaux blancs d'écumes, les sires, eux aussi, ivres du vertige de la vitesse et du désir de la mort, arrivaient enfin à la clairière et ils virent avec étonnement, entre les groupes hurlants, cet homme demi-nu qui, sans merci, frappait leurs chiens à côté de la proie éventrée, du faon dont les yeux grands ouverts ruisselaient des larmes de la mort.

— Que veut ce voleur ? trancha la voix méchante et courroucée de l'un d'eux. Qu'on l'attache et qu'on le fouette et qu'on le pende haut et court à la maîtresse branche de ce chêne. En même temps sa lourde cravache levée s'abattit sifflante sur le visage mordu et ensanglanté de Stuqui.

Digne et sévère et sans un mot, le solitaire baisa les naseaux du faon mort, redressa sa haute taille et, de son œil royal, regarda les groupes ennemis.

Sa croix était restée à terre, il la ramassa en silence, puis, de son même pas grave et lent, le regard plus sombre et plus attristé que jamais, il retraversa la clairière devant les hommes et les chiens sans qu'aucun parmi les valets, malgré l'ordre jeté par le maître tout puissant, osât porter la main sur lui.

Cependant les piqueurs, ayant écarté les bêtes dévorantes,

emportèrent au loin, en sonnant de la trompe, le butin de leur chasse et le silence, par degrés revenant, sembla panser encore une fois la forêt meurtrie.

§

Le soir tombait majestueux et lent. Le disque rouge du soleil empourprait les nuages légers du couchant. La cuve que dessinaient les collines semblait pleine de sang ; le silence de la vesprée paraissait se dissoudre dans l'onde bourdonnante du crépuscule et de nouveau l'angoisse, une angoisse plus affolante parce qu'on ne lui trouvait point de cause, dardait ses flèches au cœur des bêtes.

L'ermite était remonté à la clairière : sa main droite tenait toujours la croix rustique nouée d'herbes et de lianes qui, le matin, avait été impuissante, et les lèvres de l'homme murmuraient quelque chose qui eût pu se traduire ainsi :

« J'ai manqué de foi, Seigneur, et le petit est mort, et que vais-je répondre au cerf et à la biche quand ils viendront me réclamer celui qu'ils avaient commis à ma garde ? Père tout puissant, je crois en Toi, et je t'implore, car il est écrit que je dois vaincre par Toi et que je triompherai en ton nom ! »

Les yeux de l'homme flamboyaient dans sa face décharnée d'ascète aux cheveux longs.

Il faisait chaud, il faisait lourd, le vent du Sud subtil et léger se faufilait par les coulées de branches, triste et monotone. L'obscurité graduellement s'épaississait. Et, une à une, parurent les bêtes du canton qui vinrent s'asseoir à leurs places accoutumées entre les buissons, au pied des grands arbres de la clairière.

Dans le lointain on entendit le bramement d'appel du grand cerf et de la biche réclamant leur faon. Les yeux des bêtes s'agrandirent et brillèrent d'un éclat plus intense et ceux de l'homme s'emplirent de pleurs.

Toutes les bêtes le regardaient.

Au loin, vers les étangs, justifiant leur angoisse secrète, un soudain son de trompe troua le silence : l'homme chasserait au clair de lune.

Les yeux des bêtes s'allumèrent de terreur, leurs pattes frémirent, des échines se cintrèrent, des jarrets se ramassèrent : il fallait fuir, fuir encore, fuir toujours. Plus de trêve, plus de

repos, plus de sommeil! Mais le solitaire leva sa croix de bois et redressa son torse incliné : son regard étincelait d'une foi farouche et d'une volonté indomptable, et toutes, dominées par ce pouvoir surnaturel, hypnotisées par cette foi, restèrent immobiles et figées aux places qu'elles étaient venues occuper.

La lune mauvaise n'était pas levée encore et la nuit avait l'air de se draper plus lourdement dans ses voiles.

Au milieu d'un profond silence, le couple chassé le matin apparut entre deux massifs, fouillant la clairière de ses yeux affolés, demandant vainement à tous les coins d'ombre son petit dévoré le matin.

Un mugissement gronda dans la poitrine du vieux mâle; mais devant l'attitude de l'homme et la gravité des bêtes, les plaintes moururent au fond de leurs gorges et seuls pleurèrent leurs grands yeux profonds, beaux de toute la douleur animale.

Stuqui tomba à genoux, la croix brandie.

En face de lui, au fond de l'éclaircie, le grand chêne centenaire dressait sa masse imposante et sombre et le geste du solitaire, adjurant le ciel, semblait du même coup supplier cette terrible divinité gauloise, formidable et sereine.

Les loups et les chevreuils, les sangliers et les cerfs, les goupils et les lièvres restaient là, muets, fixant intensément leur horizon de ténèbre et scrutant de l'oreille, sans y paraître sensibles, l'espace déjà plein des bruits de la meute lointaine.

Alors, sans qu'on sût pourquoi, tout d'un coup, au milieu de la nuit dense et des ténèbres lourdes, on vit le grand chêne s'illuminer : une corde de feu, un câble de lumière germé de la terre, accrochait son pied, enlaçait son tronc noueux et grimpait et bondissait de branche en branche jusqu'à la cime chenue qu'elle dépassait pour désigner le ciel plein d'étoiles. Peu à peu la lueur émanée devenait plus intense; le baudrier de feu ceignant ce torse de colosse s'embrasait encore, des rejets de flamme en jaillissaient de part et d'autre, s'entremêlaient, s'enlaçaient et tout le chêne, ceint de clarté, flamboya dans la nuit comme une torche ardente et muette et qui ne se consumait point.

Une émotion immense, une transe surnaturelle étreignirent les bêtes et le solitaire: Dieu l'écoutait, Dieu l'exauçait. Une

confiance invincible et muette le riva à toutes celles qui l'entouraient.

Un souffle chaud embrasait la clairière; quelque chose de profond, de mystérieux, de plus grand que le monde pesait sur tous. De l'inconnu surnaturel et divin se brassait là, se pétrissait de toutes ces fois réunies : des chemins de vérité allaient s'ouvrir et rien d'autre au monde ne comptait plus.

Le grand chêne païen qui barrait le ciel semblait se réconcilier avec Dieu. Et là-bas la meute, ignorante, grondait et se rapprochait, et les hurlements devenaient plus distincts,et elle courait droit à la clairière.

La biche vint s'appuyer à l'homme et le grand cerf, lui, marcha vers le chêne.Quelque chose de plus fort que sa volonté, de plus fort que la crainte de la meute, de plus fort que tout le poussait, le menait vers cet inconnu qu'il sentait bienfaisant.

Comme s'il eût accompli un rite,il s'arrêta bientôt et sa tête et ses grandes cornes brûlantes s'inclinèrent devant le tronc antique où flamboyait Dieu. Alors il sentit quelque chose se détacher de l'arbre et se fixer dans sa ramure. Il comprit qu'une œuvre obscure et grande se réalisait, et lentement il se redressa.

Une croix rustique de clématite pourrie phosphorait parmi ses cornes. Il lui sembla que ce fardeau léger était un monde, il perçut en lui une force invincible et se retourna.

Toutes les bêtes dardaient sur la croix de feu leurs yeux ardents, aucune n'avait l'air d'entendre les hurlements infernaux des meutes approchantes suivant la piste de l'une d'elles.

Le solitaire se tourna de côté, sa croix sombre toujours brandie vers le ciel, tandis que son doigt désignait le grand chêne et le cerf miraculeux, et la biche près de lui se tint,elle aussi, immobile,fixant son mâle illuminé. Un silence religieux pesa sur la clairière. Le blasphème de la chasse emplissait le ravin de la cabane.

Pas une bête ne bougeait.

Comme une rafale de tempête ou un sabbat de damnés, l'aboi formidable et menaçant reprenait, gonflait, grondait, emplissait la nuit et le silence.

Et les chiens de tête, les grands molosses aux crocs terribles, aux pattes d'acier, arrivèrent, et leur élan irrésistible s'é-

crasa là, tout d'un coup, tandis que les derniers poussaient encore ceux qui étaient devant eux, qui s'affaissaient en silence au fur et à mesure qu'ils arrivaient sur les premiers.

Ainsi la chasse se tut.

Et les chevaux par derrière apparurent et se cabrèrent, et les valets et les piqueurs qui les montaient tombèrent sans souffle, la poitrine et la tête sur le col de leurs montures.

Et le comte Hubert enfin émergea du ravin profond.

Ses yeux, flamboyants de passion sauvage, virent le chêne de feu devant lequel le grand cerf miraculeux, debout, immobile, érigeait lui aussi la croix de feu. Il vit les yeux des bêtes qui flamboyaient et formaient d'un bout à l'autre de la clairière une double haie lumineuse et vivante d'étoiles de foi, et cette biche immobile et cet homme maigre et grand qu'il avait insulté le matin.

Son regard un instant erra de la croix de lumière de la bête à la croix de ténèbre de l'homme. Il sentit dans sa poitrine un embrasement, son cœur flamboya comme une torche; quelque chose de plus violent que sa volonté de barbare l'étreignait sur son étalon cabré, derrière ses chiens affaissés et ses piqueurs muets.

Il sauta à terre, bondit par-dessus la meute et, entre la biche immobile et l'homme sombre, devant la nature et devant la croix, il tomba à genoux, la face prosternée, criant de toute sa foi neuve, sauvage et vivace :

— Seigneur! Seigneur! Seigneur, je crois en Toi !

§

Ainsi finit l'histoire du miracle de saint Hubert telle qu'il m'a plu de la rêver dans un décor cher et familier et telle que j'aimerais qu'on la racontât, quelque soir d'hiver, dans mon pays.

LOUIS PERGAUD.

JEAN LORRAIN
L'HOMME ET LA LÉGENDE

—

I

A PARIS

« Il avait, avec sa cruauté d'esprit et son écriture acerbe, mordante, blessé tous les amours-propres de son temps ; et toutes les plumes de ce temps, silencieuses à l'apparition de chaque œuvre du Maître, se sont vengées en se donnant carrière sur ses toilettes de dandy attardé, inventant tous les jours quelque légende inepte... Il est demeuré ce qu'il était né, une fierté de grand seigneur et une conscience d'honnête homme de lettres, et cela mérite bien un coup de chapeau au départ . »

C'est Barbey d'Aurevilly que Jean Lorrain saluait ainsi, d'Aurevilly, ce grand calomnié, lui aussi, qui lui aussi avait dédaigné les légendes, ou s'en était drapé, aux heures gaies, comme d'oripeaux, par jeu de mépris, de dérision et de suprême audace.

D'Aurevilly mort, Lorrain avait vu s'accroupir au chevet du Maître les amitiés guetteuses, venues palper le cadavre, le flairer, s'assurer qu'il était bien mort, cette fois, qu'il ne pourrait plus bondir de ce cercueil que l'on avait tant de fois préparé pour l'y recevoir, et d'où, chaque fois, s'était érigé, cinglant de morgue et de mépris, le gentilhomme paladin, le pirate glorieux qui semblait défier la mort. Ils étaient là tous, prêts à la curée ; ils se rassuraient, défiants, rapetissés par le mépris qu'ils s'inspiraient et le dégoût à travers quoi ils se devinaient: lui, mélancolique, impérieux encore sous le masque d'albâtre qui avait enfin figé ses traits, emportait dans l'au-delà et conservait sur son lit de mort, comme une armure fidèle, le secret de sa fierté hautaine et justiciaire.

Barbey d'Aurevilly! Jean Lorrain! deux grands noms qui endeuillent d'une tristesse navrante notre époque littéraire,

et la dominent d'un orgueil arrogant, d'une gloire contestée et indéniable. Personne ne défendit l'auteur d'*Une Vieille Maîtresse* avec une passion aussi fervente, aussi généreuse, et d'une plume aussi ardente que celle de Lorrain. Mieux, aucun ne se soucia de défendre l'homme.

Lui, Lorrain, jeune encore, les bras refermés sur son admiration, jalousement, comme sur un coffret aux joyaux aimés, farouche, cinglant, héroïque et injuste, heurta de sa fougue, de ses invectives éclatantes, tous les blasphémateurs, mais aussi et surtout ceux qui s'étaient repus de cette mort, ceux qui avaient monnayé la gloire du Maître, ceux qui « pour de l'argent » avaient violé le passé, les refuges secrets auxquels il avait demandé l'oubli pour les siens et pour lui-même, les arcanes où il avait enseveli le culte des êtres aimés, morts à son souvenir, le regret des idoles brisées et les noms de ceux, de celles qui l'avaient vu pleurer sans le comprendre, et s'étaient penchés sur lui sans l'aimer. On avait révélé ses faiblesses, on l'avait dépeint tremblant devant l'odieux d'une traîtrise, se refusant à suspecter une amitié chère, et, la trahison s'avérant, on nous l'avait montré balbutiant : « Non, cela ne se peut pas, c'est une infamie, n'est-ce pas, une infâme calomnie ! Vous voulez me faire mal, voyons, dites-moi que vous vous jouez de quelqu'un... » Cette sensibilité, cette ingénuité de Jean Lorrain — pardon, de Barbey d'Aurevilly, veux-je dire — provoquaient des sourires. L'ironie avait beau jeu sur ces deux êtres que la vie devait toujours retrouver étonnés et tendres, comme de grands enfants rebelles, égarés parmi toutes les horreurs qu'ils traversèrent.

Car, à quoi bon jouer moi-même? Ne devinez-vous pas qu'en parlant de d'Aurevilly c'est à Lorrain que je pensais ? Nous évoquons l'auteur des *Diaboliques*, mais c'est le créateur de *Monsieur de Bougrelon* que nous pleurons.

A Jean Lorrain vivant, on ne connaissait guère que des ennemis ; ses amis se cachaient. A Jean Lorrain mort, tous accouraient, tous se découvraient pour lui une amitié immortelle, par quoi ils pensaient participer à sa gloire. C'est qu'un très bel article de Paul Adam venait de rappeler aux uns et aux autres que souvent le silence n'est qu'une muflerie, et tous se ruaient, avides d'étaler leur courage, leur audace ; ils avouaient, ils osaient enfin avouer leur estime, leur admira-

tion. Chacun, alors, tâcha à renouveler de vieilles anecdotes, à rafraîchir des souvenirs oubliés. Onglés de serres, ils s'abattaient sur le cadavre, voraces, et, le lambeau arraché, paradaient sur la tombe, se pavanaient, quêtaient un hommage à leur piété, à leur dévouement, masques de fantoches, prétentieux et grotesques, au rictus de pîtres funéraires, qu'ignora Jean Lorrain dans la collection d'*Ethal*.

Ils défendaient « son talent », « ses dons de poète ! » « ses facultés de visionnaire ! » comme si Lorrain avait eu besoin de ces défenseurs, comme si nous ignorions que Lorrain eût crié son dégoût de se savoir défendu par eux. Et ils venaient, ces bâtisseurs de gloires, nous glorifier le disparu, hausser sur son évocation des décors d'apothéose, puis, accotés aux portants, attendre l'applaudissement, petits bateleurs de lettres, « m'as-tu vus » implacables, inéluctables. Mais gardons-nous d'être maussades, laissons-les à leurs tréteaux.

On a tout dit sur l'écrivain : on a trop dit. Laissons à d'autres, pour le moment, le soin de dire mieux et juste. Qu'il me soit pourtant permis de protester ici contre l'élégante désinvolture de certains critiques, qui n'ont daigné voir en Lorrain qu'un écrivain décadent dont la réputation spécieuse vit sur la légende d'un dilettantisme spécial. Songeons à *Monsieur de Bougrelon*, aux *Contes pour lire à la chandelle*, à telles pages sur Venise qui sont un ruissellement de gemmes, et gardons au profond de nous la ferveur des rêves qui meurent.

Je veux, aujourd'hui, me contenter de consacrer ces lignes à l'homme, à celui que l'on nous a dépeint comme un génial débauché, un chercheur, ou plutôt un collectionneur de tares ; et celui-là, je voudrais le montrer tel que nous l'avons connu, nous tous qui l'avons approché et aimé, nous tous qui nous sommes inclinés devant sa mort avec respect et silence ; nous qui avons laissé les corbeaux se repaître sans soulever de protestation sur la tombe, sans révéler les maquignonnages auxquels sa mort donna lieu, sans avoir dressé, pour effarer des compétitions infâmes, quelque grotesque et facile épouvantail.

Toutes les rumeurs ont passé : personne n'a rien apporté à sa gloire, elle eût seulement manqué à la réputation de plus d'un. « *Il n'y a pas d'amis*, répétait mélancoliquement Lorrain après d'Aurevilly, *il y a des hommes sur lesquels on s'est mépris... on peut les aimer trois ou quatre ans...* »

Ceux qui ont connu Jean Lorrain intime, le Lorrain tendre, impulsif, injuste, le Lorrain hautain, ironique, élégant qu'il était tour à tour selon qu'il traitait des amis ou des indifférents, ceux qui ont été de ses vendredis, mais surtout ceux qui furent de ses lundis, plus intimes, fermés, ceux-là me sauront gré des quelques lignes qui vont suivre. Les autres souriront. Mais comme la légende est venue, de même un jour elle s'effacera : il n'en restera guère qu'un souvenir falot, plus falot que le sourire sceptique qui chez quelques-uns aura accueilli ces lignes.

. . . .

Lorsque Lorrain vint à Paris, ambitieux d'approcher les gloires hautaines et pures qu'il avait rêvées, d'œuvrer à son tour, de douloureuses désillusions l'accueillirent. Il nous les a contées. Toutes ces gloires, qu'il avait imaginées du marbre le plus pur, s'effritaient à les considérer de près, s'écaillaient comme du carton pâte. Pauvres idoles littéraires! Mais les autres... non plus les gens de lettres, mais ceux qui composent ce que l'on est convenu d'appeler le « monde parisien », ceux-là lui laissaient, à son premier contact, l'impression d'une « mauvaise odeur de mangeaille et de pierre d'évier, quelque chose de commun, de matériel et de bas... ».

Trop jeune et ignorant des nécessités de la vie parisienne, Jean Lorrain s'effara de découvrir des intrigues équivoques, des rivalités fielleuses, se débattant dans de la boue et des infamies. Il en demeura ingénument déconcerté. Le mercantilisme, le ruffianisme qu'on lui montrait régnant souverainement sur le journalisme et la littérature l'écœurèrent. Il préféra s'isoler, laisser ses aînés à leur corruption, à leur vénalité, et il rejoignit les « jeunes », écrivains à leurs débuts ou poètes honnêtes, préférant la fierté de leurs misères à l'opprobre du luxe affiché, du lucre éhonté dont se targuaient les autres, les arrivés. Plus d'un soir, dans sa modeste chambre du quai Voltaire, il pleura sur lui, sur ses admirations de sa jeunesse littéraire. Il avait rêvé une gloire de vitrail, pure, harmonieuse, hostile aux éclats de la foule, amante du recueillement des nefs et des ombres sonores, et il sanglotait de la concevoir maquillée, alliciante et vénale, profilant sur des glaces ses grâces à l'encan, une gloire aguichante, toute en souplesses et sourires,et dont il voyait la face et le dos : gloire

de bars à la mode et de maisons closes. Lorrain très jeune sentimentalisait. A cette gloire tarée qu'il répudiait, il devait revenir bientôt, repentant et choyé.

Découragé, il dispersait son temps et son effort dans de vagues revues de la rive gauche. Il mena une vie désorganisée, une vie de travail pourtant, mais de travail désordonné, hâtif, pour lequel il dérobait au sommeil les heures nécessaires. Il se surmenait. Parmi les très jeunes littérateurs et les artistes qu'il venait de connaître, parmi les femmes de lettres et d'art, il y en avait déjà... et trop, Lorrain s'était vite acquis la réputation d'un esprit acerbe, aigu, original; ses réparties mordantes, justes, l'à-propos de ses ripostes, faites d'une voix cinglante et colorée, le faisaient apprécier comme une manière d'esprit fort : on le redoutait et parce qu'on le redoutait on le rechercha. Les hommes ne furent pas seuls sensibles à son charme de causeur prestigieux... mais Lorrain n'aimait pas qui l'aimait, et plus d'une devait se venger.

Lorrain se lassa vite de cette cour ingénue et frivole. A voir quelles naïvetés le flattaient, le haussaient au pavois, il redouta de se ravaler à ces histrions qu'encense le moindre applaudissement, et regretta la décomposition subtile du « monde » qu'il avait répudié. Il méprisa les enthousiasmes faciles, les engouements versatiles, les virevoltes imprévues, ou encore les indifférences de ses « relations littéraires », plumitifs intermittents qui ne se souciaient de gloire et de beauté que pendant les loisirs que leur laissaient de vagues maîtresses et leurs camaraderies de tavernes. Fatigué de rentrer, tant de nuits, la tête vide, allégé de phosphore et de plus en plus écœuré, il résolut d'éliminer nombre de ces amitiés qu'un esprit de confraternité littéraire lui avait suggéré d'accepter. A la bêtise puérile et tapageuse de ceux-ci, il préféra crânement la dépravation de leurs aînés, persuadé de trouver plus d'intelligence et d'essor dans leurs vices, leurs perfidies, leurs audaces. Il s'en voulut d'avoir émietté ses forces parmi ces jeunes cénacles, ces jeunes revues, et je ne parle pas seulement de ses forces physiques, mais de sa puissance de travail, de son originalité. Il commença de décliner les invitations, d'espacer les réceptions. On lui soupçonna évidemment des maîtresses, mais comme on ne lui en découvrit point et comme on s'aperçut de sa dilection pour quelques jeunes gens, eux

aussi épris d'art, on lui reprocha de les préférer aux femmes... Lorsqu'on précisa le reproche, Jean Lorrain sourit, heureux de ce secours qu'on lui offrait, charmé de s'épargner ainsi la fatigue d'une excuse ou d'un prétexte.

Cette jeunesse désintéressée et futile ne pouvait sans doute pas s'imaginer l'état d'âme de Lorrain, venu à Paris avec des rêves et des ambitions à brassées, et qui, chaque jour, s'attristait sur lui, sur eux, de cette vie bête et vide à laquelle il s'abandonnait. Elle ne pouvait comprendre ce Normand subissant les caractères et traditions de sa race, évaluant les profits à tirer de toutes ses heures, et qui chaque jour souhaitait emporter une moisson de notations, une sensibilité plus vive, une originalité enfin nettement dégagée. Elle ne pouvait le deviner, haussé au-dessus d'eux dans cette rancœur de s'aveulir en leurs beuveries insipides, autour d'une discussion amoureuse, une lecture imbécile de quelque ignare exalté et un esprit de bric à brac boulevardier où chacun apportait ce qu'il avait crocheté au hasard de ses lectures.

Mais ce reproche avait paru à Lorrain une façon de chantage naïf et laid; et, à voir cette goujaterie accueillie si chaleureusement, presque d'enthousiasme par eux tous, ses amis de la veille, une nausée lui vint. Il déserta, avec un soupir d'aise, leurs mangeailles dans des relents de graillon et de bière sûrie, de charcuterie rance — présidées par quelles Muses ! — et leurs beuveries empouacrées de tabac.

Le « Bon appétit ! Messieurs ! » qu'il voulut leur jeter, dédaigneux, en un adieu définitif et écœuré,ne lui réussit pas. Ils ne se payaient pas de littérature et encore moins d'insolences à la Ruy Blas, et le lui firent bien voir. Jean Lorrain dut s'éloigner sous des injures et des huées : la meute pourchassait l'arriviste. Les clameurs passèrent, la calomnie resta.

Il eût voulu secouer les équivoques perfidies qui se tramaient autour de lui, de sa réputation, peut-être eût-il réussi, mais il les négligea. Il se contenta d'écrire plus tard sur eux une page cruelle, et il concluait... « Selon les situations qu'ils obtenaient, leurs amis de la veille étaient accusés par eux et convaincus de mœurs inavouables ou de vagabondage spécial, l'injure ne variait guère... »

Parce qu'il avait connu, sans doute, quelques voyous de

lettres, Jean Lorrain généralisait : il engloba dans son mépris la jeunesse littéraire et artistique du « quartier latin ». C'était un impulsif, nous l'avons dit, sensible et injuste.

En abandonnant la rive gauche, Jean Lorrain crut renaître à une vie nouvelle : il s'abusait. Il retrouva les mêmes cénacles, un peu moins débraillés, un peu plus prétentieux, plus avisés mais moins sincères, et distillant d'ailleurs le même ennui. Les baisers goulus des petites filles de là-bas,les caresses non cotées des modèles, celles tarifées des filles de tavernes, il ne les retrouva point ; mais il découvrit les « petites femmes », frelatées et vicieuses, fleurs de chlorose et de littérature, insexuées, et avec elles, aux cils trop noirs, aux lèvres trop rouges, aux âmes trop nues, il goûta à l'éther, à la cocaïne et à l'opium. Il s'adonna à ces aphrodisiaques par curiosité, continua pour ne pas déserter, et devait persévérer par habitude.

Mise à ces rudes épreuves,la vaillance physique qu'il tenait de ses ancêtres, pirates normands — se vantait-il? — chancela; il s'anémia gravement. Les veillées consacrées à l'expérimentation des théories d'Edgard Poe, Thomas de Quincey, Baudelaire, veillées qu'il fixa en des notations tourmentées, furent souvent interrompues par des appels à l'aide, suivis de vertiges et de syncopes. Le cœur flottant, comme « décroché », a-t-il écrit, il s'affaissait inerte, les extrémités glacées, croyant la mort venue. Il pensait alors succomber à une affection cardiaque. Les docteurs le convainquirent de son erreur, et voulurent l'éloigner de Paris. L'anémie le menaçait gravement. Il abandonna l'éther pour réagir contre l'habitude prise, mais bientôt, pour obtenir le sommeil réparateur, il eut recours à une médication autrement périlleuse : la morphine.

Le succès allait à Jean Lorrain. Il lui fallait travailler beaucoup, ses collaborations l'exigeaient. Comme il n'avait pas le choix de ses heures de travail,parmi les exigences de la situation qu'il s'était faite dans le journalisme,il travaillait la nuit, jusqu'à l'aube. Il s'aidait de boissons alcooliques et glacées pour provoquer l'excitation propice, et, le labeur terminé (je peux laisser le mot de labeur, car Lorrain n'avait pas l'apparente facilité qu'on lui a reconnue), il lui fallait alors, pour recouvrer le sommeil, recourir aux stupéfiants.

La notoriété venait. Le public attendait ses « Pall mall » avec une impatience amusée et souvent complice. Jean Lorrain devenait, selon un mot qui sent l'office, l'homme du jour. On faisait fête à ses mots, à son ironie dédaigneuse et cinglante ; son « vocabulaire » éblouissait. Parmi les gloires qui naissent à Paris comme des météores et meurent comme elles sont venues, ignorées, Lorrain s'érigeait peu à peu dans un halo lumineux qui lui faisait sa popularité. Dans l'étourdissement de ce triomphe imprévu, Lorrain oubliait sa..... jeunesse, ses débuts : sa jeunesse, il l'avait vécue comme le poète et comme tant d'autres, « sans presque y penser », elle allait lui donner à méditer amèrement...

Tous ceux, toutes celles qu'il avait éloignés de lui s'étaient vengés. Fidèle, attentive, déchaînée, la Calomnie arrivait, bousculant les admirations, entraînant tous les envieux, tous les eunuques de lettres, tous les bedeaux des chapelles désertées. Comme une flamme couve sous les meules, en attendant le vent qui la dispersera, la légende avait grandi sous le manteau, s'était ramassée, prête à l'élan, attisée par mille mains attentives. Des incidents regrettables, dont tous ont gardé le souvenir, provoquèrent un mouvement d'opinion irrésistible. Un matin, Lorrain se réveilla avec, autour de lui, des partisans, sceptiques ou indulgents, et, en bas dans la rue, toute une horde à l'aboi.

Lorrain, à qui l'on avait révélé « la nature des bruits qui couraient sur lui », applaudit par gouaillerie au jeu des calomniateurs. Par défi, même, il se targua des tares qu'on lui imputait, les illustrant de légendes, les aggravant d'attitudes. Et pour mieux affirmer sa crânerie, il arbora des bagues aux symboles fâcheux et des devises significatives, précises. Puis, avec lassitude et mépris, il signifia à ses amis qui s'inquiétaient qu'il voulait la paix, simplement, et que ce n'était pas la payer trop cher que de l'acheter à ce prix. « Comme il vous plaira », répliquèrent ces amis qui l'abandonnaient. Il devait plus tard lui-même confesser son erreur.

Mais la morphine l'achevait.

Les médecins lui ordonnèrent la vie saine, l'air pur, l'oubli, l'exil... En plein succès, on lui demandait de se démettre. S'éloigner de Paris lui était trop douloureux, impossible ; il eut recours à une demi-mesure : on le vit négliger les salons, les

cercles, les salles de spectacles, pour courir la banlieue. Désormais, qui voulut rencontrer Lorrain dut le chercher dans les guinguettes de Chatou, dans les bastringues du Point-du-Jour, à Suresnes, à Saint-Cloud, aux barrières d'Italie, dans les bouges aux entours de la place Maubert ou de la Chapelle, et il choisissait de préférence, pour mieux étudier la foule, le jour où les ripailles la livrent à ses débordements, où elle emplit la banlieue de ses remous, de ses odeurs, de ses ruées : le dimanche.

Dans ces bouges, il n'allait pas seul, sans doute, mais n'entraînait à la suite que ceux de ses amis que les snobismes consacrés, fades et veules, écœuraient. On le vit alors se mêler peu à peu à des goualeuses de banlieue, à des escarpes de faubourg, vêtu, pour ne point les compromettre, de façon pittoresque, un chapeau gris clair, froissé, le coiffant, le cou torchonné d'un foulard, une main à la poche, l'autre secouant une canne, défiant du regard, en une crânerie méprisante et crapuleuse, les curiosités hostiles. Parfois, un clin de ses paupières alourdies, figées à droite sous le port du monocle, destinait aux passants son dédain sourieur.

Comme il était venu à ce monde interlope, sans antipathie, peut-être même sans dégoût, avec sa seule curiosité « artiste », le désir de découvrir des types pour ses études, de les noter à vif, il était bien obligé de les connaître dans leur vie même, dans leurs tares et leurs médiocrités professionnelles : il les fréquenta et devint un client, sinon assidu, du moins apprécié, de ces guinguettes borgnes où des matrones flasques, aux bajoues ballottées, l'accueillaient avec des épanchements et une profusion d'égards dont s'inquiéta la police. Elles se livraient, pour mieux recevoir leur hôte, à un racolage sans pudeur, invitant les curieux au spectacle et les acteurs divers à leur table ; maritornes, mais avisées, elles étaient pour Lorrain des confidentes précieuses et dévouées. Toutes les vedettes de la crapule et du crime, Lorrain les avait connues par elles, mais d'autres, dont elles avaient été les compagnes ancillaires, d'autres dont les noms s'étalaient sur les affiches ou transparents lumineux, celles-là aussi, Lorrain les connaissait, et fallait-il lui garder tant de rancune pour quelques menues indiscrétions, alors qu'il eût pu donner en pâture au public le ridicule, le grotesque de certaines demi-gloires révérées ?

Donc, grâce à ces mérétrices, Lorrain était largement pourvu : rouleuses des berges de Billancourt, pierreuses des bouges de barrières, trôleuses de la place Maubert, toutes se lièrent bientôt d'amitié avec lui.

N'eut-il pas, un jour, l'audace d'emmener dans un restaurant de nuit telles filles qui, en cheveux, fleurissaient d'un charme indiscutable et approprié les recoins des fortifications, mais dont la présence ce soir-là, dans ce décor et parmi ces convives, était d'une impertinence fracassante? Elles arrivèrent tout droit de Grenelle, et dans l'accoutrement pittoresque de leur profession, à la porte de l'établissement de nuit. On refusa naturellement de les y accueillir, et un attroupement se formait au bas de l'escalier, lorsque Lorrain parut, en tenue de soiriste impeccable, donna les noms très connus de ses amies qui, disait-il, venaient d'effectuer avec lui une tournée des grands-ducs. On se récria, on applaudit au déguisement, au pittoresque à peu près vraisemblable... de leurs toilettes, au naturel de leurs rôles. Dans le grand salon flamboyant de lumières, on acclama leur entrée, tandis qu'un ami de Lorrain, faisant office de valet de pied, publiait les noms les plus imposants du faubourg Saint-Germain... « La môme Poil dru, vulgo la Marquise de X... », annonçait avec une déférence narquoise le valet de pied : on applaudissait, et l'énumération continuait. Avec un sans-gêne charmant, elles prirent place aux diverses tables, au hasard des chaises libres, à demi grises déjà, et les fêtards de cette nuit purent se vanter d'avoir feuilleté et froissé à leur aise l'armorial de France : à défaut du Faubourg, les faubourgs avaient donné.

Or, il advint que ces « demoiselles » comprirent qu'elles servaient de jeu à Lorrain ; sans doute il dispensait l'argent, assez prodigue, mais sa générosité se bornait là, et d'autres aménités les tentaient chez ce grand beau Normand, souple et rablé. Lorrain parut les ignorer, et leur fierté blessée ne pardonnait pas.

A leurs « femmes » intriguées et quémandeuses, ces Messieurs sourirent d'un air entendu, et les plus malins exprimèrent que, fussent-elles des sirènes, Lorrain demeurerait sourd à leur invite : ce qui fit qu'une goualeuse du Point-du-Jour, résolue et passionnée, jura d'avoir raison du poète ou de lui couper... les oreilles, si l'on peut me pardonner cet euphémisme.

L'affaire fit quelque bruit et les tentatives sans résultat passionnèrent tout ce joli monde. Lorrain ne se montra sans doute pas inflexible envers la belle fille, puisqu'elle donna lieu au poète de l'appeler d'un nom cruel, et de l'accuser d'élever dans un coffret caché des vampires, « vampirus spectrum », précisait la hantise de l'écrivain, et, insatiable, elle ne tenta point de le destiner au sérail.

On eût tout aussi bien pu accuser Lorrain de vagabondage spécial — comme il disait lui-même ; — on aima mieux laisser s'accréditer l'autre légende, que propageaient, du reste, à l'envi, tous ceux, toutes celles, veux-je dire, qui s'offraient sans être accueillies. Paris, d'ailleurs, eût été contraint à une certaine sévérité pour une fonction que la police considère comme un métier non manuel ; il pouvait admettre, au contraire, avec une ironie gouailleuse et quelque indulgence, une perversion qui eût pu n'être qu'un snobisme.

Paris allait-il accepter bénévolement cette désertion? Jean Lorrain avait conquis la notoriété, grâce à son talent, sans doute, lui concédait-on, mais il la devait aussi, et surtout, aux salons, aux cercles qui furent ses premiers applaudisseurs, à ce tout-Paris qui s'amuse et s'abuse de son importance, à ce tout-Paris qui n'a guère de commun qu'un voisinage élégant avec l'aristocratie de l'intelligence et du talent. C'est le servage que Paris impose à ses favoris : ils doivent lui demeurer attachés, respecter l'hommage de fidélité que Paris attend d'eux, sinon l'oubli est décrété, et l'oubli tombe comme une chape, sûre, définitive.

Donc, le boulevard, les théâtres, les salons réclamaient sa silhouette haut campée, élégante ; on regrettait la fierté étrange de son masque, et ses yeux battus d'Oriental, aux lourdes paupières bistrées ; on regrettait sa verve étourdissante et cruelle, qui enveloppait les cerveaux affaissés des snobs d'un malaise indéfinissable.

Si Lorrain était revenu à Paris, s'il avait abandonné le goût de ces mœurs, de cette littérature spéciale, Paris eût sans doute applaudi à son retour et ménagé son orgueil, mais Lorrain, insouciant, dédaigneux, passa outre... Alors on vit ceci : celui à qui l'on avait de bonne grâce concédé une façon de royauté du boulevard, une souveraineté élégante de l'esprit, fut détrôné en un tour de main, — d'opinion plutôt, — on ne

lui reconnut plus qu'un talent spécial, tourmenté, chantourné, on voulut bien lui témoigner quelque indulgence pour l'usurpation de cette autorité littéraire injustifiée ; on lui pardonna sa notoriété, on lui pardonna même de justifier *sa* légende... on lui prodigua le pardon et l'oubli...

Mais tout féru qu'il fût de son autorité, Paris ne se heurtait pas moins à l'indolence, à la désinvolture dédaigneuse de Lorrain. A des insinuations, à des échos mordants, Lorrain insouciant et léger répliqua par des impertinences.

Lorrain avait d'autres inquiétudes. Un docteur, grand ami d'une grande tragédienne, ne lui avait pas caché la gravité de son état ; il dissuada Lorrain de chercher dans cette banlieue de Paris un air plus sain, une atmosphère moins exigeante, moins frelatée que celle du boulevard : c'est l'exil qu'il lui fallait, et Lorrain hésitait. Il croyait souffrir d'une affection cardiaque, on le convainquit qu'il succombait à un épuisement général : la faiblesse et l'irrégularité de son cœur, légèrement hypertrophié, n'étaient que la résultante de ces excès et d'une profonde anémie. Devant l'exil volontaire, imminent, Lorrain faiblissait.

Un jour qu'une crise d'étouffement le terrassait, et tandis qu'on lui faisait respirer des compresses d'éther, quelque imbécile prononça le mot d'hystérie. Le mot devait faire son chemin, et parmi ces « nouveaux amis » qui valaient bien les autres, se souvenait-il plus tard avec amertume, mais sans rancœur, une nouvelle légende se créa. L'hystérie ! Ah ! qui ne connaît l'horreur de la foule pour ce mal, pitoyable pourtant. Désormais, les moindres épithètes qu'on lui décochait étaient sans indulgence. Quand il passait, laissant derrière lui des émanations d'éther, les gens se détournaient avec dégoût. Cette médication lui consacra une réputation désastreuse.

Une nuit que Lorrain, pendant une crise, jonchait le sol, les bras jetés, après avoir imploré qu'on le frictionnât, qu'on le massât, pour rétablir la circulation du sang, on le dévêtit complètement, on le dépouilla de ses vêtements et de ses bijoux, et lorsque Lorrain revint à lui, pitoyable, les yeux noyés, les paupières pochées de grosses larmes, il se découvrit nu, dans un lit de gouge où quelqu'un avait eu la pitié de le transporter. C'est cet incident et quelques autres qui permirent

à Laurent Tailhade d'évoquer dans une de ses très belles « lettres familières », fustigeante et injuste, «... les lutteurs qui le dévalisèrent... les meneurs de chars qui le rouèrent de coups... ».

Des talents avérés et compétents consacraient la légende. Il ne restait à Lorrain qu'à se soumettre. Il s'en amusa, joua avec la réputation qu'on lui faisait, crut, par sa crânerie, par son cynisme, décourager la calomnie, félicita certains confrères de trouver ainsi une copie facile, étalant ici et là les insolents défis de ses devises. Peut-être même comprit-il que cette légende, loin de nuire à sa renommée, l'aggravait, et, utilitaire, apporta-t-il une pierre à l'édifice que la calomnie érigeait contre lui. C'était, d'ailleurs, moins un cynisme qu'une habileté, car, lorsqu'il lui arrivait de vouloir se défendre, il levait des bras accablés et, souriant, invoquait des légendes que tous savaient fausses — son œuvre — pour suggérer qu'on le calomniait.

Le masque étrange que l'on voyait encore s'ériger parfois sur le fond des loges, monoclé, hautain, impassible sous les regards insolents ou gouailleurs, inquiétait la foule, forçait sa curiosité, la violentait. Sans l'accepter, le public subissait sa domination, fasciné. Mais le jour où la légende s'avéra comme une réalité, on jeta bas l'idole: souillée, descendue de son piédestal et livrée aux ruées, elle devait être mise en pièces.

Et pourtant, si l'on voulait réfléchir à l'âge où la légende atteignit Jean Lorrain, si l'on voulait regarder autour de soi, chercher combien, affamés de notoriété, fiévreux de paraître, affichent tous les cynismes, affectent tous les vices, grands naïfs qui méritent quelquefois notre amitié et que nous croirions trahir en les supposant sincères! Ne considérez pas les bracelets que portent ces jeunes gens comme de voyants symboles byzantins, ou l'artifice de coquetteries fluctuantes, non, mais comme des amulettes... simplement. On plagiait autrefois les tournesols d'Oscar Wilde; les grenouilles de Lorrain furent moins compréhensibles et plus encombrantes... On s'attardait à ses devises... Amulettes que tout cela, je vous le dis. Elles sont, pour ces jeunes, l'accessoire dont s'est aidé le talent de tels et tels, et ils font de même, ingénûment, comme un enfant suce une cigarette de chocolat « pour faire

l'homme ». Eux, dame, ils « font l'homme de talent », voilà tout; et avant de trouver leur originalité, avant que d'autres aient découvert leur voie, ils arborent ces accessoires : bagues équivoques, bracelets, et des vêtements, et des attitudes, et des allures... C'est la première manifestation de leur génie. Attendons les autres avec indulgence...

Lorsque la calomnie l'atteignit, Jean Lorrain fit face au danger; il y a deux sortes de courage : celui qui ignore le péril et l'affronte inconsciemment, c'est celui de quelques héroïsmes, glorifiés par l'imagerie d'Epinal; il en est un autre plus simple, celui qui frémit de la conscience qu'il a du danger, et qui, lucidement, contraint ses nerfs, domine son cœur par un prodigieux effort d'énergie et, sans griserie, agit. C'est le courage des timides. Lorrain fut toute sa vie un timide courageux.

Il n'y avait dans sa situation, et étant donné son état d'âme et de corps, qu'une façon d'être courageux devant la calomnie : c'était de la mépriser. Lorrain la méprisa, mais, en timide qu'il était, et comme tous les timides, il ne se contenta point d'être courageux, il en fit parade. Non seulement il ne ployait pas les épaules sous l'outrage, mais il narguait l'outrage, s'efforçant de le ridiculiser. et le défiait. Quand un dresseur de fauves provoque les bêtes qu'il redoute et qui peuvent, d'un happement de mâchoires, le broyer, il ne veut pas seulement prouver au public qu'il n'a pas peur, sans doute, mais c'est pourtant ce sentiment qui le mène; il sent sur lui les yeux de la foule, et, même blessé, il feindra, stoïque, non pas tant parce qu'il méprise le danger que parce qu'il veut paraître le mépriser. C'est la source de bien des héroïsmes; et bien des enseignements et des illustrations de notre morale ne sont que le culte détourné de cette vanité. Or, Lorrain n'avait pas tant méprisé le danger qu'il avait voulu, surtout, paraître le mépriser. Et alors, ne paraissait-il pas le mépriser davantage, en fournissant d'anecdotes la calomnie scandaleuse, en l'alimentant, en se jouant d'elle? Ses amis eux-mêmes avaient pris plaisir au jeu et l'avaient jugé crâne, l'applaudissant et l'exaltant, jusqu'au jour où — quelques-uns — ils l'abandonnèrent. Ceux-là devaient bientôt l'accabler de leur ironie, de leurs insinuations, eux qui l'avaient connu et pouvaient être crus.

Lorsque Lorrain demeura seul, aux prises avec une réputation qu'il s'était créée, qu'il avait voulue, et dont à lui seul il ne pouvait porter le poids, lorsqu'il comprit la situation qu'il s'était faite délibérément, il était trop tard. Paris l'écartait, et, sans l'oublier, le négligeait. Implacable, il dédaigna, avec l'homme, l'écrivain, et ceci fut à Lorrain atrocement douloureux. Désormais, lorsque la foule évoqua Jean Lorrain, l'homme effaçait l'écrivain, et l'on ne savait parler de l'un sans que l'autre, aussitôt, s'imposât. Lorrain comprit. Il avait fait front à tout : à la misère physique, à l'injustice, à la haine, à la bêtise ; il ne put résister à l'indifférence.

Il n'eût plus manqué qu'on lui témoignât de la pitié.

Son âme de pirate se révolta : il préféra l'exil...

Lorrain s'éloigna, honni, meurtri, la lèvre lourde de mépris, les yeux douloureux de larmes contenues. Il feignait la morgue, et, au fond de lui, il écoutait sangloter, avec une grosse peine d'enfant, toute sa jeunesse, elle criait : *Maudit Paris! Paris plus gouge que toutes les gouges... qu'il hausse à son firmament de carton peint.*

II

SUR LA RIVIERA

Lorrain ne s'est pas fixé à Nice. Il séjourne aujourd'hui dans telle ville d'eaux, quelques mois après dans telle autre, fêté ici, honni ailleurs. Il voyage. Ses fugues momentanées — Venise, Bagnères ou Nice — ne font que précéder son exil. Lui, si indulgent aux tares d'autrui, pensait que les autres seraient indulgents aux siennes, à celles qu'il piquait comme une fleur insolente sur son prestige de chercheur de tares, de fouilleur de cadavres, boutonnière impudente, solliciteuse, qui lui attirait des concours précieux, des confidences, des confessions.

« On a toujours l'orgueil des vices que l'on vous prête, si l'on est généralement moins fier de ceux que l'on a », écrivait-il assez justement en un aveu mélancolique. Lorrain, nous l'avons vu, paraissait arborer les siens.

Donc il promena, de Monte-Carlo à Venise, à Marseille et sur la Riviera, la morgue de sa légende. Paris l'écœurait, mais il ne pouvait se résoudre à abdiquer. Tous ses articles, tous

ses ouvrages étaient des défis au cant, à la pruderie du lecteur ; toutes ses pages bafouaient son hypocrisie, sa lâcheté. Dans une préface connue, il déchira, d'une plume rageuse, « la férocité des honnêtes gens, l'honnêteté des parvenus, les défenseurs patentés de la vertu, les souteneurs mariés, tous ceux à qui la prostitution et la morale font des rentes... les détracteurs farouches des vices dont ils ont vécu... les grands hommes de mon époque », résumait-il.

Et, rageur, impuissant, il voyait le « Journal » tronquer ses articles, les « châtrer », selon son mot, sans pitié. « C'est toute ma destinée..., souriait-il, l'être et ne pas l'être... »

Dans de magnifiques pages de *Monsieur de Phocas*, il avait permis que l'on découvrît des aveux ; avec des titres comme celui-ci, *le Vice errant* — toute une biographie — il autorisait les rapprochements que la malignité du public attendait, et les illustrait dangereusement.

Au gré de son caprice, l'Algérie, l'Espagne, l'Italie, la Corse se partagèrent ses fantaisies. Le Vice errant ! C'est la Savoie qui l'accueille, c'est Béziers, Marseille, Toulon, Hyères, Cannes, Nice. C'est Bagnères-de-Bigorre qui le soigne, Bayonne Biarritz, Saint-Jean-de-Lutz et d'autres, puis, las d'errer, il revient à Paris. Par ses « Pall mall » il prouvait qu'il ne se laissait pas, aussi facilement qu'on l'avait cru, ensevelir dans l'oubli... Et fiévreux de vivre, de paraître, d'être, il cinglait son ironie, l'éperonnait. Il devient amer, le sarcasme alourdit les traits qu'il décoche, sa plume grince !

Dois-je choisir un exemple ? Je ne cite qu'à regret :

A propos du *Lys rouge* mis à la scène, et après un éloge d'Anatole France, Jean Lorrain écrit :

« Le malheur, c'est que Mme X... est toujours dans la salle et quand on songe que la délicieuse héroïne de ce Lys rouge a été décrite d'après les yeux de cette dondon, prétentieuse et boulotte, rouge comme une tomate et haute comme une botte, on ne sait si l'on doit déplorer ou envier l'imagination des poètes. Moi, la présence de cette Polymnie me coupe tout mon enthousiasme et Dieu sait si j'aime Anatole. Réjane a beau être charmante, la grâce de l'interprète ne peut me faire oublier la hideur de l'original ».

Je dis que Lorrain n'eût jamais laissé tomber de sa plume cette ironie lourde et ces mots de débardeur, à peine conve-

nables pour quelque maritorne marchande des quatre-saisons, s'il n'eût été si aigri, si dégoûté... Je sais qu'il n'a rien regretté; il avait, je l'ai dit, la forfanterie de son courage, et certainement, celle-ci le soutenait lorsqu'il écrivit ces lignes, comme aussi le jour où il refusa de les retirer.

Donc, Lorrain préparait sa solitude ; mais il ne voulait pas qu'on la lui imposât, et il prouvait que le dédaigner eût été prématuré. J'ai été dur et inexact en affirmant que Paris l'avait écarté: on n'écarte pas un chroniqueur de la valeur de Lorrain, aussi facilement que l'on jette une gerbe fanée; mais le mouvement de mon article, la sympathie émue avec laquelle je suivais Lorrain et regrettais ses attitudes, ses compromissions, m'entraînaient à exprimer ces doléances avec une sévérité affectueuse qu'ont pu refléter ces lignes.

Lorsqu'on sut que Jean Lorrain allait bientôt quitter Paris, plus d'un et plus d'une se rassurèrent. Beaucoup — et non pas seulement des confrères, je le dis sans ironie — souhaitaient que le séjour de Lorrain à Bagnères ou ailleurs se prolongeât le plus possible ; pourtant, les articles qu'il envoyait tombaient sur les vanités et snobismes comme des poignées d'orties sur les doigts... Lorsque Lorrain révéla son désir de solitude, tous ceux qu'il avait blessés, ceux qu'avait atteints sa verve caustique aussi sûre qu'un scalpel ou qu'un vitriol, tous exprimèrent que Lorrain était « vidé » ; et firent chorus avec eux, tous ceux qui redoutaient d'être un jour gratifiés par lui de quelque coup de plume. Ils se solidarisèrent donc en un généreux mouvement. A ses venues à Paris, Lorrain, qui avait été une des figures les plus parisiennes, était maintenant négligemment considéré par beaucoup comme un provincial facilement ébaubi et exubérant. — « Et puis... si peu parisien, ma chère !... » lui écrivait une actrice vraiment trop malmenée. Comme on jugeait que Jean Lorrain insistait, on fit sur lui quelques mots, dédaigneusement. Enfin celui dont ils ne pouvaient parler, hier, sans invoquer le talent prestigieux, la gloire (!), les faisait sourire aujourd'hui. Lui? Un lampion forain, brûlé et lavé de pluie, tout au plus. Fini son éclat! Ternie sa gloire! son talent? pastiche et maquillage! C'était vraiment trop d'indulgence.

Tous les coups de pied d'ânes, Lorrain ne les connut peut-être pas : mais il en reçut. Il n'en était heureusement plus aux

grands mots, ni aux tirades amères ou navrées. Il jugeait Paris factice, tout en décors, une grande cité barnumesque, dont il fallait, pour y tenir une vedette, ne jamais quitter les tréteaux.

Il regretta l'enfantillage avec lequel il avait rêvé de notoriété littéraire, et pensa, souriant, navré, sans indulgence, avec l'ironie qu'on lui connaît, que, somme toute, il n'avait peut-être été pour la foule, à son tour, qu'une

princesse de battage et de chiqué.

C'en est fait. Jean Lorrain s'exile. Nice le recueille.

Nice n'est pas pour lui une tour d'ivoire, mais un refuge. Il n'y vient pas vivre en décor, mais soigner son épuisement, ses rancœurs, son dégoût, et toute une grosse peine navrée. Car sous le dédain — j'insiste— fermé et distant qu'il affiche, un sentimental, rageur, aux enthousiasmes et aux indignations ingénus, crève le masque. Nice lui permettra d'oublier parmi la splendeur de ses ciels, les parfums de ses jardins et l'éblouissement de sa baie éclatante, la vie laide et lâche qui l'a meurtri. Le soir venu, sous les palmes métallisées par le couchant, sous la fanure mauve des crépuscules, rêvera un poète hautain, douloureux, égrenant ses vers au rythme des vagues échevelées sur la grève, en flots de soie que le soleil irise. Il a rêvé ce rêve...

Il eût pu choisir quelque villa blottie parmi les frondaisons de Cimiez ou aux entours. Il l'eût fait s'il eût été le snob qu'on lui a reproché d'être ; mais il préféra à cette atmosphère de mondanité et de chic la vie simple et familiale du Port, j'entends du quartier du Port. C'est boulevard de l'Impératrice de Russie, dans une villa simplette, dont le perron domine un grand jardin, qu'il installa son *home*.

A Paris, il avait vécu dans la fréquentation des humbles, non pas tant parce qu'il les aimait que parce qu'ils étaient pour lui une source de notations précieuses et fournissaient à sa documentation des éléments neufs puisés à même la vie. Ici, à Nice, il vivait, au contraire, parmi les pêcheurs, parce qu'il les aimait, parce qu'ils le faisaient aussi se souvenir de son enfance, des quais de Fécamp, des « bassins », des longues heures vécues au milieu des Terreneuviens, des pêcheurs et de leurs p'tiots, venus rôder là des heures durant autour des femmes en galoches et en jupes courtes, qui reprisent les

filets, puis les portent en lourds paquets sur les épaules. Il aimait les pêcheurs niçois, leurs mœurs familiales, si simples, leurs conversations pittoresques, bariolées, leurs mots imagés, et cette conception de la vie si singulière dont Louis Bertrand a dû se souvenir pour son *Pépète le bien-aimé*. Aussi vit-on souvent Jean Lorrain errer de Raouba Capeou au Lazaret.

Parfois, le soir venu, après qu'il leur eut offert le *pan bagnat*, il s'attardait avec eux. Dans une auberge maussade qui gîtait sous les Arcades du Port, des matelots venaient retrouver là Lorrain attablé, rêveur, ou attentif à leurs causeries, les coudes sur une grossière table de bois, le visage entre ses paumes. Sa vêture était simple : des espadrilles, un pantalon de toile bleue, une chemise au col rabattu, large échancré sur sa gorge libre, un veston quelconque, au cou, un foulard de soie voyante, et, sur la tête, un feutre mou aux ailes souples.

Il pensait ainsi être confondu facilement avec les débardeurs, les matelots ou les gouapes. Mais ses mains étaient pâles. Son visage, son cou, qui eussent paru exsangues, livides, s'il n'avait eu recours à des artifices de coquetterie, provoquaient chez ces frustes, par leur délicatesse factice, des soupçons infâmes. Pourtant, malade, aurait-il dû aller, par les rues, pitoyable, navrant de misère physique étalée ? Lorrain était trop *inquiet* pour ne pas s'effarer des regards qu'il eût attirés ainsi ; il était trop fier pour soumettre au jugement de la foule cette tare douloureuse. Il ne voulait pas de pitié, il en avait une horreur maladive, et enfin, prostré comme il l'était, ce n'eût guère été un réconfort pour lui de quêter ainsi, dolent, tout le long de ses jours et de ses promenades, les pitiés et les répulsions.

Il se fardait donc.

Il se fardait, et il faut bien l'approuver, lui qui vivait en parade, qui avait peut-être choisi cette vie en décor, et s'y maintenait courageusement, malgré les aboiements ou les huées.

On lui a reproché d'avoir été l'homme de sa légende, on a regretté qu'il n'ait pas été mieux, on a souhaité qu'il fût plus haut, mais personne ne s'est arrêté à ce qu'il était, n'a jugé Lorrain comme il eût voulu l'être, c'est-à-dire indépendamment des morales admises, des préjugés littéraires, ou des snobismes idéologiques. Et c'est peut-être là tout le snobisme qu'on eût pu lui reprocher, d'avoir voulu être lui, non pas malgré mais avec ses plaies, ses tares, et par-dessus tout sa mor-

gue de grand seigneur, ses mots cruels, comme aussi d'avoir cru, pour mieux s'ériger non en exemple, mais en *caractère*, devoir pousser les ombres, aggraver le trait.

Tous, thuriféraires ou détracteurs, ont apprécié qu'il avait été, ou qu'il n'avait pas été, ou qu'il aurait pu être tel jeune premier, alors qu'il mettait toute sa fierté à créer un personnage — non de premier plan, par conception même — aux fluctuations nécessaires, aux faiblesses inéluctables, indécis et troublant, comme dans certaines scènes, ou dans certaines légendes des êtres passent, fugaces et sombres, dédaigneux.

Il a été lui-même le véritable personnage de toute son œuvre qu'il a groupée littérairement autour du Jean Lorrain, poète somptueux, extravagamment lucide, coloriste éblouissant, dissecteur génial, qu'il a voulu être, et qu'il a été à peu près. Son ambition d'artiste il ne l'a pas vouée à ses œuvres, mais, avec ses œuvres, à ce Jean Lorrain qu'il érigeait, hautain, méconnu. C'est là son erreur. Il ne s'est pas tant soucié de faire œuvre d'art que de parachever ce qu'il croyait de bonne foi son œuvre d'art : lui-même. C'est ainsi qu'il a osé tous les défis, non pas tant parce qu'il voulait paraître que parce qu'il voulait être littérairement quelqu'un... même hors du monde. Prisonnier de cette erreur, de son orgueil et de sa légende, il préparait ainsi le Lorrain qu'il offrit à la foule, en défi, en morgue, et en parade de vice.

Il n'a jamais prétendu au rôle que ses admirateurs maladroits lui ont fait jouer. Il a été Jean Lorrain, il l'a été, fastueusement, il l'a été avec un courage exagéré ou du moins avec courage dans ses audaces exagérées. Il n'a pas été jeune premier dans le Cabot-cosmopolis littéraire, mais il a été un Jean Lorrain qu'on n'oubliera pas, qu'on marquera d'une pierre — rouge si vous voulez — dans les annales littéraires, et dont on exhumera plus tard certaines pages avec stupeur et ravissement. Les *Contes pour lire à la chandelle*, *Monsieur de Bougrelon* et *Dans l'oratoire* ne sont pas morts pour tout le monde.

Et de ce Jean Lorrain on a voulu faire un romancier puissant. Mme Aurel (1) a osé prononcer le nom de Balzac. Dieux ! Elle

(1) Je ne dois pas cacher, ici, que Mme Aurel était parmi les admiratrices de Lorrain la plus éclairée, non plus que je ne voudrais cacher l'estime littéraire que Lorrain avouait pour Mme Aurel.

qui l'a pourtant connu, sinon lu... car enfin... Tout cela fait qu'il nous faut aujourd'hui quelque courage pour défendre Lorrain ou pour avouer, à son égard, un peu plus qu'une estime littéraire.

Mais ne nous égarons pas.

Donc, Lorrain épuisé, Lorrain que sa fierté soutenait plus que ses forces, se fardait. Comme la crème et la poudre lui eussent donné une lividité blafarde de goule, il effleurait de rose ses joues, ses oreilles : quelquefois, si la toilette avait été trop hâtivement faite, au-dessous du lobe de l'oreille, un peu de rouge, égaré, maculait la joue et révélait le maquillage. La lèvre livide et sèche s'humidifiait de « raisin », le bord des narines frôlé de rose, la ligne des paupières à peine dessinée au crayon gras, et quelquefois ses cils s'alourdissaient de « rimmels ». Le tout imperceptiblement, en touches légères, discrètes...

S'imagine-t-on ce Lorrain en espadrilles, en pantalon de toile bleue, un foulard au cou, et incapable d'oublier complètement, parmi les gouapes du Port, les grâces charmantes qui faisaient si personnel, si séduisant, son accueil ? Les plus indulgents parmi ce populaire simpliste et brutal disaient : « *Quelle grue !* » et Lorrain insouciant, dédaigneux passait. Lui qui connaissait les dégoûts insurmontables soulevés par le spectacle de certaines misères navrantes étalées sur la Promenade des Anglais ou ailleurs, préférait à cette pitié ce mépris. Et ceci n'est plus de la littérature.

Donc, Jean Lorrain, qui ne pouvait s'emmurer entre les parois d'une chambre de malade, ne voulait pas être le cadavre conscient qu'une lente décomposition dénonce à la pitié ou à la répulsion.

Ainsi campé, grâce à ces artifices, mi-rapin mi-voyou, il se créait l'illusion d'une jeunesse émergée... Le désir de plaire le ranimait. Quel fol espoir, alors, chantait en lui, vers quelles promesses, nul ne sait, mais cette apparence de santé l'exaltait. Ainsi les malades après un long hiver, dès les premiers rayons, demandent au miroir en coquetant de mièvres mensonges. Et quel malade était Lorrain !

On trouverait à bien de ses faiblesses des excuses faciles. Eloignons-les. Il les a refusées. Drapé dans sa fierté, il a voulu s'effacer comme il avait vécu, sinon en beauté, hélas !

du moins en illusion de beauté, et ainsi, le plus souvent, en décor. Au moins l'a-t-il voulu, et l'a-t-il su. Que les imbéciles s'arrêtent là.

Donc Lorrain ne craignait pas de s'attarder avec des matelots ou de simples gouapes, et ceux-ci s'accoutumaient à le rencontrer. Tout Nice connut vite ces « incidents » et les commentaires coururent.

Des rumeurs, attisées par une gendelettrerie bête et lâche, parvinrent à de vagues revues que Lorrain dédaignait. Plagiant les « Lettres familières », on imagina des aventures invraisemblables, funambulesques : maintes fois, on fit succomber l'auteur de *Monsieur de Bougrelon* sous des violences d'ordinaire réservées aux filles impubères...

Ne raconta-t-on pas, un jour, devant moi, que Lorrain et son ami M. B..., compromis (!) dans une affaire de captation d'héritage, avaient été malmenés et, sur leur résistance, frappés et jetés à demi éventrés sur la chaussée ? Un douanier les avait ramassés quai Lunel tandis qu'ils essayaient de rentrer... vers deux heures du matin. Le bruit commençait de courir, aggravé de commentaires. Il me fut facile de prouver que le lendemain même de cette « fameuse nuit », Lorrain et M. B... étaient souriants... et valides. Et d'autres... et tant d'autres, que les gogos accueillaient !

Un journaliste verveux lui fit un jour reproche de certaines compromissions et employa pour qualifier certaines scènes le mot de « télescopage ». Lorrain comprit une fois de plus la misère de cette légende qui allait l'accabler. Il voulut faire effort d'énergie, protesta et poursuivit en diffamation l'auteur de l'article qui avait accompagné le mot de commentaires injurieux et précis.

Ce confrère n'avait voulu que s'amuser aux dépens de Lorrain et avait cru pouvoir imprimer ce que tant d'autres, au su même de Lorrain, disaient tout haut. Mais Lorrain voulait être, à Nice, sinon respecté, du moins estimé. Il avait fait de Nice sa ville de dilection, il y comptait, sa santé recouvrée, terminer sa carrière d'homme de lettres, dignement, dans le travail. Il tenait à ne pas être taré de soupçons imbéciles et déplorait d'avoir accueilli, jadis, la légende, par snobisme, de gaieté de cœur, et si légèrement qu'il avait, dans une mesure, paru la mériter.

Lorrain réclama donc la discussion au grand jour... Il offrit de laisser faire la preuve, et gagna facilement le procès, mais y laissa quelques illusions. On condamna le diffamateur avec des attendus aimables pour Lorrain ; mais les rieurs ne furent pas de son côté, et, dans le public, le vrai juge, les sourires commentaient les mots. Pour une fois que Lorrain protestait, son attitude lui infligeait une navrante déconvenue : il considéra son procès gagné comme une déroute. Désormais, on pouvait le diffamer à loisir, il était trop écœuré pour s'indigner, et ses juges lui répugnaient plus que ses diffamateurs. Il m'écrivit :

Quand quelqu'un en politique vous traite de canaille, de vendu, de crapule, a dit je ne sais plus quel philosophe, cela signifie simplement qu'il n'est pas de votre avis. Il en est à peu près de même en littérature et en journalisme ; la brute a recours aux coups, l'imbécile, aux épithètes. Dieux, que nos contemporains sont prodigues d'épithètes !...

Mais Lorrain ne se découragea pas de fréquenter les matelots et tous les gens de la « marine »... Il leur demandait inlassablement des anecdotes, des récits. Ils n'en connaissaient guère. Dans ce pays où tout est lumière et parfums, pourquoi recourir au sortilège des légendes ou des contes, qui viennent fleurir, ailleurs, la chaumière triste, où des groupes frileux se tassent l'hiver, tandis que l'averse flagelle les vitres. Au reste ils n'ont pas le temps de conter. Jeunes, ils aiment... lorsqu'est passé le temps d'aimer ils se souviennent de leur jeunesse comme d'une jolie chanson, dont le fredon les tente encore, tandis que la génération qui leur succède les bouscule joyeusement, les traite avec une familiarité affectueuse de *birbes*. Et les vieux rient, chantent et boivent en se vantant parfois de justifier encore leur réputation amoureuse d'antan, et cela finit rarement par des coups de couteau. D'ordinaire, ils murmurent aux plus jeunes, en résignation et ironie, une chanson niçoise bien connue

Vaï què l'amour ti passèra...

Si des amants passent, ils sifflent l'air, les amants comprennent, se retournent et rient...

Lorrain s'extasiait : « Quelle simplicité ! Quelle couleur ! Quelle vie ! »

Lorrain avait l'extase facile comme aussi l'indignation, mais sincères toutes deux. Comme certains jeunes poètes agaçants et charmants il éprouvait le besoin incontinent de s'exalter et de dire : « N'est-ce pas que ?... Avouez que... » Ah pourquoi ses admirateurs ont-ils voulu faire de lui un homme supérieur, une façon de génie, au lieu de nous le montrer tel qu'il était, jeune encore, avec des coquetteries, des enfantillages, des candeurs, des faiblesses, exténué d'avoir été trop replié sur soi par le mal néfaste... tendre, ami précieux.

Dans les stations balnéaires de Normandie, les indigènes appellent leurs hôtes de la saison : des Parisiens, qu'ils viennent de Rouen, de Bolbec ou de Caen. A Nice, le populaire appelle l'étranger l' « Innglésé », l'Anglais. C'est ainsi que les gosses interpellaient familièrement Lorrain : *Qué oou! l'Innglésé !* (Dites donc ! hé ! l'Anglais !)

N'est-ce pas avec M. R... B... — le charmant compositeur avec qui Lorrain collaborait, alors — que nous passâmes un jour sur les quais, accompagnant Jean Lorrain, lorsqu'un vol de gosses, piailleurs et gambilleurs, comme de francs moineaux, s'abattit sur nous, nous empêchant de passer et criant :

« You ! You ! You ! » (Moi ! Moi ! Moi !)

Jean Lorrain nous expliqua... Lorsqu'ils le voyaient flâner sur le quai, ils s'accroupetonnaient au bord de l'eau, et le dos tourné à Lorrain, rieurs, le regard biaisant vers lui en un clin d'invite, ils disaient : « Và li ! » (Vas y !)

On s'imagine cette ligne bigarrée de grenouilles prêtes au bond. J'imagine aussi à quel commentaire ce spectacle pouvait prêter. Parfois donc Lorrain s'approchait, donnait doucement du pied dans les lombes offerts, et le gosse en une détente disparaissait dans la profondeur glauque. Il feignait alors de se débattre, de ne pas savoir nager. Les autres jouaient la comédie du sauvetage. Ils dégringolaient dans les barques, s'agrippaient aux amarres, ou couraient au long des cordages avec une agilité de singes parmi des lianes... Quelquefois un « plouff » annonçait une chute peut-être involontaire, et tous riaient. Les douaniers de faction s'approchaient, les passants... Mais soudain arrivait aussi le patron de la barque, furieux de voir son canot inondé, et qui donnait de la voix, de la main et du pied, dans la trôlée, effarée, joyeuse, piaillante. Lorrain leur jetait alors quelques piécettes :

« Avez-vous vu comme ils ont joué la scène... avec quel brio! et quel naturel surtout... ils sont comédiens nés, ces Niçois... »

Lorrain les aimait. Il eût passé des heures entières avec eux si... Une mélancolie l'assombrissait soudain : on devinait qu'il ne pourrait laisser souiller ces êtres de plaisanteries immondes, et qu'il ne voulait pas s'y prêter. Quel paria la légende avait fait de lui! Pauvre Lorrain! Sa bonté, sa loyauté, son ingénuité même ne lui servaient de rien. S'il conversait avec des enfants, un soupçon odieux l'atteignait ; s'il conversait avec des hommes, des allusions infâmes le provoquaient. Mais alors? Il ne pouvait tout de même pas aller chercher les femmes dans leurs foyers pour s'entretenir avec elles. Sincèrement!

Car les braves gens du Port furent vite renseignés : on leur apprit qui était l'Anglais aux bagues. L'écrivain? ils s'en moquaient, mais l'homme (!), dame, peu s'en fallut qu'ils ne lui fissent prendre un bain dans l'eau saumâtre étoilée d'écorces d'oranges ; c'est ce qu'ils appelaient, d'une façon pittoresque et avec une intention évidemment moralisatrice : « li méttré lou cuou aou frésqué... » (lui mettre le... dos au frais). Lorsque Lorrain, qui se targuait de parler niçois et n'en savait que quelques mots, qu'il écorchait épouvantablement du reste, comme l'italien, lorsque Lorrain, dis-je, appela un jour une petite gouape du port, malicieuse et fine, gouailleuse, à qui il donnait souvent des sous, celui-ci lui répondit que sa mère lui défendait de le « fréquenter » ; et comme Lorrain voulait savoir pourquoi, il s'enfuit et, de loin, lui cria, riant avec ses petits camarades : « *Au cuou l'agues* (1)!... » De la dextre heurtant sa cuisse droite, le pouce érigé en défi, le gosse mima la réplique. Lorrain se méprit, et, navré, se résigna, les larmes aux yeux.

Un jour, Lorrain partit en barque avec des pêcheurs qu'il connaissait. On devait aller manger la bouillabaisse... Lorrain se faisait une fête de la promenade et ignorait le projet de ses compagnons qui était de lui « faire prendre un bain ». On rama

(1) Ces locutions qui pourraient nous effarer par leur truculence sont parmi le populaire de là-bas des locutions courantes : celle-ci pourrait être traduite, à peu près, par le « eh! va donc! » de notre gavroche parisien, mais je renonce à donner la traduction littérale.

jusqu'à la sortie du port, et là, on « mit à la voile ». Déjà Lorrain causait avec eux, se révélait « marinaïre », les intéressait aux bateaux terreneuviens qu'il avait vus si souvent à Fécamp rentrer à l'automne pour repartir au printemps. Son père avait été armateur, leur disait-il, il leur révélait la vie aventureuse de ces marins qui pendant vingt ans, trente ans, ne passaient pas un été chez eux, ne connaissaient pas *leur* Normandie l'été, ne savaient ni le nom ni la couleur des fleurs qui embaumaient leurs jardinets ; il leur contait tout cela, comme Lorrain savait conter, avec un art prestigieux d'évocation et des nuances infinies. Au retour, tandis que le crépuscule s'éparsait sur le décor, tandis que le couchant tout de nacre et d'or semait les Alpilles et l'Estérel de claires améthystes, tandis que parmi les villas étagées sur le mont Boron des vitres éclataient coloriées de couchant, comme des vitraux éblouis, Lorrain silenciait... Ils lui avaient avoué, en riant, leur projet, et ne l'avaient pas étonné. A le mieux connaître ils avaient oublié les calomnies, les plaisanteries lâches et faraudes... Lui, les yeux perdus au loin, heureux de ne pas voir s'encanailler le décor parmi un dévoiement de grasses gauloiseries, cherchait peut-être quelque image, un vers... parmi le frissement des brises dans les voiles.

Puis, un pêcheur chanta, d'une voix juste, aux harmonies simples et rudes que la houle berçait, et ses paroles naïves, savoureuses, exaltaient l'heure magnifique qui s'éloignait là-bas vers le cap d'Antibes, et descendait majestueuse sur l'horizon embrasé.

Lorrain les laissa chanter, ils lui gâchaient l'heure, certes, mais il évoquait avec attendrissement les marins de là-bas, de Fécamp, aux pauvres voix sans rythme, enrouées d'alcool, aussi sincères. Mais quelle couleur avait ce groupe de méridionaux ! Comme dans la fresque du créateur de la Vierge de Miniato, les pêcheurs niçois se groupaient inconsciemment autour du chanteur, et, plus que leurs murmures, la bouche, les yeux, le front mobiles accompagnaient le chant, le commentaient, avec des penchements de tête et de corps, et des expressions enfantines. Lorrain laissait s'éteindre en lui la gloire vaine des mots, devant cette extase ruisselante de lumière et de lyrisme primitif, aussi douce au cœur que l'était aux yeux l'évocation de certains bas-reliefs italiens, celui des

jeunes chanteurs de Florence, de Lucca della Robbia, par exemple, dont je parlais plus haut.

S'il s'exaltait, Lorrain n'atteignait jamais au lyrisme, mais à un mysticisme sensuel. Malgré lui, c'est Byzance qu'évoquaient ses mots, ses bagues, ses yeux de fièvre et d'ivresse, ses yeux d'halluciné aux paupières inquiétantes, figées, ses yeux qui ne reflétaient aucune extase, mais simplement l'eau inerte de joyaux usés...

Quand ils rentrèrent au Port, des quolibets les attendaient, des apostrophes gouailleuses aux allusions limpides ; et comme ils mangeaient le « pan bagnat » dans une auberge de la place Garibaldi, une dispute éclata : on avait bafoué la vantardise des matelots qui devaient jeter Lorrain à l'eau et ne l'avaient pas fait ; ceux-ci défendirent Lorrain, assurant à leur manière qu'il avait été un compagnon charmant, les autres rispostèrent. Des sous-officiers prirent part à la discussion, qui, de mot en mot, dégénéra en dispute, puis en bagarre. Parmi un fracas de bouteilles et de tables de marbre, le sang coula...

A quelques jours de là, Lorrain retrouva ses amis d'un jour : ils s'excusèrent de ne pouvoir plus le « fréquenter », parce que leurs amis leur rendraient « la vie impossible ». Si jamais Lorrain scrutait les traits d'une de ces figures tannées, éblouies de soleil, que l'on voyait sur les yachts de plaisance, ses regards étaient diversement commentés, des ironies le fouaillaient. Définitivement prisonnier de cette légende canaille, enserré dans les mailles inflexibles d'une calomnie tenace, d'autant plus implacable qu'elle était un jeu pour tous, Lorrain ne pouvait plus se débattre. Je défie ceux qui n'ont pas voulu comprendre cette misère de l'écrivain dans une ville de province, pourtant éclairée, je les défie, placés dans une situation identique, de s'en dégager. S'ils crient, s'ils protestent, les spectateurs rient ; s'ils frappent, ceux qui ne sont pas frappés rient ; s'ils hurlent leur colère ou s'ils demandent des poursuites, la galerie rit de plus belle.

J'avoue que je n'ai jamais vu Lorrain en pleurer ; mais que de fois j'ai retrouvé sur ses lèvres qu'il voulait méprisantes le même rictus navrant, pitoyable.

Combien sont ceux qui n'ont pas accueilli la légende? Pourquoi tairai-je le nom de ce journaliste — charmant confrère du reste — attaché alors au plus parisien, au plus littéraire de nos

quotidiens ? Il était venu interviewer Lorrain, qui le retint à dîner. Le repas achevé, l'interview terminée, l'heure du départ venu, notre confrère, qui avait longtemps reculé, demanda enfin à Lorrain — le mettant à la question si je puis dire — et avec une réserve dont il ne put déguiser la maladresse, ce qu'il fallait retenir de la légende...

Lorrain le toisa, hésita, mais se contint et laissa tomber de ses lèvres dédaigneuses :

« Ecoutez, mon ami, si on vous le demande, vous pourrez dire que je ne vous ai jamais fait de propositions. »

Puis, avec un sourire et parce que le confrère en question n'avait rien d'un Adonis, il ajouta :

« Vous pouvez l'affirmer... On vous croira... »

Et il le poussa doucement dehors...

Donc partout Lorrain se heurta à la légende. Mais par qui le public la connaissait-il, sinon par les confrères de Lorrain ou ces amis dont je parlais plus haut, — les bonnes âmes ! La presse portait sa renommée trop loin, peut-être, mais elle se vengeait, elle l'accompagnait d'une infamie.

Ecœuré du cosmopolitisme, du rastaquouérisme qui sévit sur la Riviera comme dans toutes les villes recherchées, il renonçait à en devenir le dissecteur averti, exercé, et à s'attacher plus longuement à ces dépravations, quoiqu'il y eût songé un temps, et parce qu'il avait cru les découvrir. Il avait en effet rêvé de nous les révéler avec un accompagnement de phrases extasiées et quelque fierté de son audace. Dois-je mentionner ici qu'un article critique d'Ernest-Charles, peu indulgent, l'avait beaucoup frappé, et contribua à le dissuader de persévérer dans cette voie.

Se souvient-on de ce janséniste qui écrivait d'un autre janséniste qu'il était « descendu dans l'âme humaine avec une lanterne » ? Eh bien, Lorrain a voulu descendre dans notre enfer contemporain avec une lanterne, du moins il l'a cru, et beaucoup l'ont cru qui ont mis sur sa lanterne un gros numéro.

A Nice, à Gênes, à Venise, à Florence, comme partout, Lorrain traînait comme une ombre fatidique la fastidieuse légende. Je n'ai pas su qu'à Gênes pourtant la légende l'ait atteint, mais à Venise, elle s'épanouissait ; les jeunes gondoliers se faisaient empressés avec des grâces minaudières et des œillades... les facchini le poursuivaient offrant leur en-

tremise. Tremblant, l'œil injecté, les sourcils ramassés, Lorrain, furieux, hurlait des mots infâmes...

A Alger, les commis voyageurs attablés aux cafés de la place Bresson lui envoyaient de petits cireurs arabes qui gambillaient autour de lui : « Ti veux vinir avecque moi... » Ils mimaient l'invite, et, de leur bouche, s'égrenait un chapelet cynique. Lorrain passait, dédaigneux, les lèvres lasses, dégoûté. Comment entend-on qu'il eût pu résister à cette légende? Je crois qu'il suffirait non pas tant de bonne volonté que de bon sens pour convenir enfin que Lorrain était plus victime de sa légende que complice.

Aux matins soleilleux d'hiver, nous nous attardions quelquefois au « Marché aux fleurs », près du quai du Midi. Les gerbes le tentaient, il revenait le bras alourdi de roses encore givrées de rosée, et apaisait la fièvre de ses lèvres parmi leur fraîcheur humide et parfumée. Les marchandes de fleurs l'appelaient : « Qué ! Moussu Jean Lorrein ! » et, entre elles, avec de gras sourires, dévidaient des horreurs.

Si nous revenions par le Quai du Midi et Raouba Capeou, c'étaient parfois des sourires ou des pstt comme on fait aux filles, et il n'eût pas fallu se retourner...

Dans la bourgeoisie niçoise — je parle de cette bourgeoisie éprise de vedette, de fausse mondanité, d'épate et de toc, et non de l'autre, fermée à tous les cabotinages — Lorrain était moins méprisé que redouté. On craignait sa verve caustique... on tremblait qu'il n'écrivît sur la vie niçoise. N'est-ce pas Monseigneur C...n qui baptisa Lorrain le « fléau » de la Riviera ? C'était pour Lorrain, contre sa légende, un hommage bien inattendu, Monseigneur !

D'aucunes redoutaient qu'il ne décrivît dans un roman les mesquineries de certaines mondanités niçoises et il fallait entendre les cris d'orfraie de ces dames sitôt qu'on évoquait Lorrain, ou sa venue possible. Il était formellement entendu que jamais Lorrain ne pénétrerait dans leurs milieux, si j'ose dire. Je citerai à l'appui cette très simple anecdote. Quelques jeunes gens revenaient de Berthemont, station d'été fréquentée par les Niçois, où eux-mêmes villégiaturaient, lorsqu'ils se rencontrèrent avec Jean Lorrain dans le même compartiment. L'un d'entre eux avait été présenté à Lorrain et Lorrain lui demanda s'il y avait beaucoup de monde à Berthemont. Le

jeune homme répondit : « Non » d'un petit air négligent, mais fut vite démenti par ses camarades plus naïfs. Comme Lorrain demandait le pourquoi de ce mensonge, qu'il ne pouvait s'expliquer, on lui révéla la frayeur que ces dames avaient qu'il ne vînt les rejoindre. Leur stupeur, s'il survenait, pourrait se traduire par une déroute. Lorrain sourit et s'abstint.

Manifestement trop populaire, Lorrain était sur la Riviera stupidement méprisé ou redouté. Je néglige évidemment les gens de lettres qui, là-bas, lui composaient une cour ou qui s'honoraient de l'accueillir, jusqu'au jour où quelque mot féroce de Lorrain les armait à leur tour. Il faut bien l'avouer, combien parmi les plus acharnés à l'accabler avaient été épargnés par lui ? Peu. Et encore ceux-là — que de noms nous pourrions citer — venaient chez lui, déférents parfois, humbles même, qui fanfaronnaient ensuite, affectaient à son égard une indulgence facile, amusée et négligente.

Journalistes, hommes de lettres, théâtreuses, beaucoup venaient à lui comme à un lion mutilé. Tous se souvenaient du chroniqueur éblouissant, sertisseur de mots, qui émerveillait Paris hier à peine, et ils défilaient, félins, avec appréhension.

Nous avons vu Lorrain, proscrit par tous sauf par les gens de lettres et de théâtre, ou les artistes. Comment l'accueillaient les rastaquouères?

Oh! ceux-là, il faut bien l'avouer, à bras ouverts. On a pu le voir à la Jetée Promenade, au Casino Municipal, le menton haussé sur une poitrine bombée, agressive qu'accentuaient la cambrure de la taille et la tension des jarrets. Insolence et Défi! Bagué comme une femme, les doigts ponctués de gemmes, gainé dans son habit, Lorrain s'érigeait, fouailleur, au milieu de tels mufles poisseux, luisants de suffisance replète, et l'entouraient, l'accablaient, des matrones aux lézardes plâtrées de fards, empotées dans des fauteuils, bavant des phrases engluées, la bouche hirudineuse, délatrice... sous l'œil des valets silencieux, fantômatiques, culottés de soie noire...

Dans ce monde, où les horreurs, les vices n'étonnent pas et sont familiers à leurs oisivetés curieuses, à leurs dépravations blasées, à leurs luxures exacerbées, Lorrain était choyé, mais il avait ce monde-là en dégoût et ne s'en cachait pas.

Peu importait à ceux-là de commenter sa devise : « *Où je veux* » ou de chercher un symbole en des fleurs morbides, lascives et fléchies comme un spasme, ou dans des lombes nus, frais et roses comme des joues d'anges peints par Boucher.

« Voilà les gens que je connais... Gens de Riviera », disait-il quelquefois lorsqu'on s'étonnait qu'il connût certaines personnes riches et tarées, et il souriait :

« Je suis un peu le monstre de la Riviera... Je porte ma réputation comme une croix. »

Il les méprisait, mais ils les recevait volontiers et se souciait à peine d'une excuse. Il nous lisait souvent dans ce cabinet aux toujours mêmes grenouilles et aux iris noirs penchés sur des œillets soufre, il nous lisait souvent des lettres de toutes sortes et qui parfois commençaient ainsi :

« Vous êtes le monstre de la Riviera et on ne saurait passer à Nice sans... »

Il disait avec un haussement d'épaules.

« Une Russe, une détraquée. La Riviera les affole. » Et il répondait :

« Prenez du bromure... et un amant vigoureux, Madame, cela vaudra mieux. »

Mais il se vengeait ; et la princesse qui lui écrivit la lettre que je cite l'éprouva chèrement un soir de Veglione chez Vogade (1).

Dans le salon aux glaces éblouies de lumière, un domino noir était venu intriguer Lorrain, vite reconnu sous un moine « blanc ». Il démêla, à travers les dentelles, les cheveux gris de la princesse dont il avait déjà perçu la voix, et sut l'attirer au milieu du grand salon. Là, il laissa tomber le capuchon de son moine pour être reconnu de tous : la foule chuchota son nom aussitôt. Les curiosités convergèrent vers lui, des épigrammes partirent, ponctuées par les éclats de champagne qui sautaient çà et là.

(1) Comme on a soutenu qu'il ne sortait plus pendant les quelques mois qui précédèrent sa mort : cette simple lettre :

« Cher ami, je suis navré, j'étais absent... un Lundi ! mais j'ai passé la journée d'hier dans une chambre de malade à Cabbé Roquebrune et j'avais besoin de prendre aujourd'hui de l'air et du soleil... Et X... était avec vous ! Voulez-vous m'excuser auprès de lui ; sa visite m'avait été presque annoncée hier soir chez Vogade par une belle dame masquée... Je vous attendrai sans faute ce jour-là, si vous êtes libre, n'est-ce pas ?

« Voulez-vous me croire votre ami.

« JEAN LORRAIN. »

Il parut vouloir se défendre avec horreur des audaces libertines du domino noir, alors que ses phrases inentendues de la foule dupaient la princesse. Puis, tandis que tous les masques intrigués et attentifs entouraient ce duel diversement commenté, Lorrain, qui mimait merveilleusement, parut soudain effaré, et, dans le silence attentif, jeta ces mots :

« Les cimetières sont donc rouverts, Madame ! »

Tandis que le domino noir s'affaissait, suffoqué, accablé, sous la cinglée de Lorrain, celui-ci s'évadait en recul, jetant à la foule des masques d'une voix haute et écœurée :

« Princesses de Riviera !... »

Le monstre s'était vengé.

Un autre soir, à la Jetée Promenade, pendant la répétition d'une de ses pièces, une actrice, fort jolie et très niaise, mimait dans un groupe l'affaissement de la bouche de Lorrain, dont la patience s'était lassée à supporter l'insuffisance des interprètes, et qui cueillait continument à petits coups de langue, sur sa lèvre rageuse, une salive épuisée. Lorrain s'en aperçut. Il connaissait la méchanceté de l'actrice ; il alla droit à elle, s'inclina, furieux, mais contenu, et, sans que sa physionomie pût laisser croire à autre chose qu'un compliment, il susurra avec une minauderie affectée et un de ces penchements de tête narquois qui lui étaient familiers :

« N'est-ce pas que j'ai une bouche à manger des émeraudes... (1) ? »

Elle entendit nettement le ï. L'actrice n'était pas encore remise de sa stupeur que Jean Lorrain s'éloignait, tranquille, dans le défi insulteur de ses yeux coulés. On pouvait remar-

(1) Comme je lui rappelais son plat d'émeraudes, Lorrain m'écrivit ces lignes en molle protestation :

« Mon cher ami, j'ai lu avec effroi votre... Vous êtes terrible !...

« Vous me faites dire de belles horreurs avec votre plat d'émeraudes... En revanche, merci pour le joli médaillon d'*Ellen*. Je n'en dirai pas autant de votre ami K... Quelle horreur que ce Jean Lorrain ventru au nez crochu et aux bajoues avachies.

« Envoyez-moi quand même trois ou quatre numéros que j'en fasse parvenir aux Henri Letellier et à Sem... Surtout ne me perdez ma conférence. J'attends avec une impatience affriolée votre « Réception à la villa Lorrain ». Mes amitiés.

Votre

« JEAN LORRAIN. »

Ceci le 5 mai, l'année même de sa mort.

Le 12 mai il m'écrit encore : « Voudriez-vous me faire envoyer... Je voudrais en envoyer un à Mme Henri Letellier, un à Sem, et un troisième pour moi (sic).

Votre

« JEAN LORRAIN. »

quer aux commissures de la bouche de l'actrice des boutons qu'un empâtement de raisins parvenait mal à dissimuler.

Et d'autres... Et tant d'autres... cruels et « fous »...

Si Lorrain n'eut pas absolument une bonne presse à Paris, il n'eut pas, du moins, à se plaindre de la presse niçoise, qui lui témoigna d'une confraternité un peu discrète à peine indulgente, mais courtoise. Pourtant si la Riviera lui fut, en littérature, accueillante... elle n'accabla pas précisément de fleurs le satanique légendaire. Il rêva d'en devenir l'idole, et, loin de s'en enorgueillir, elle se défia de lui, comme peuvent se défier certains malades de l'agonie dangereuse, odorante et putride, d'une somptueuse gerbe délaissée. Par ailleurs, la Riviera lui doit une renommée, équivoque peut-être, mais évidente; elle l'a arboré comme certains rastas arborent des bijoux trop voyants, violents ou bizarres, solliciteurs, et s'il a projeté sur les dômes de ses casinos l'ombre de Byzance, il l'a, en l'exagérant, parée d'un prestige qui lui sied.

On lui eût souhaité de mourir par un crépuscule languissant de juin dans ce décor prestigieux qu'il avait choisi : Nice allongée sous les palmes comme une baigneuse lasse, accoudée, dans le hamac que lui tendent les Alpilles Mau ves et l'Esterel que le couchant vêt d'or.

La bercerie odorante de la mer eût enveloppé l'agonie du poète sous le couchant effeuillant ses roses tristes, et peut-être alors eût racheté sa vie une larme venue aux paupières éteintes.

MARC BRÉSIL.

LES ÉTANGS NOIRS

(*Suite*)

—

XII

A Joris Helmius manquaient la force d'orgueil et le courage nécessaires pour s'arracher au marasme où la débâcle de ses beaux projets l'avait entraîné, débile et dolent. Il s'abandonnait à tous les coups du sort, jamais à leur agression ne s'était opposée une résistance de sa volonté. Souriant, il les accueillait comme les parfaites figures de son bonheur; ou, subissant leur déprimante tyrannie, il n'osait même espérer une aide problématique de la fortune changeante.

Autour de lui, et, sans qu'il s'y prêtât, en lui aussi la suite mobile des jours opérait des transformations. En compagnie d'amis qui faisaient fête à son retour, comment ne se fût-il jamais départi de son chagrin, de son mutisme, de son indifférence? Il avait publié un recueil de vers dédié « *à Son Très Gracieux Souvenir* », et le coquet volume lui avait de maintes parts attiré des sympathies, une faveur encourageante. Des poètes qu'il aimait lui écrivirent.

Mêlé à une foule d'écrivains et de lettrés, les samedis, chez José-Maria de Heredia, il goûtait son érudite conversation, en même temps enjouée, bondissante, tumultueuse.

Chaque mardi, dans un religieux recueillement, il s'éblouissait de la causerie subtile et précise que devant une assistance de jeunes gens silencieux menait avec tant de grâce pénétrante Stéphane Mallarmé. Sa voix à l'infini flexible et nuancée planait à travers la fumée de tabac dont la petite pièce était emplie. Il se tenait debout, une pipe de terre à la main, souvent adossé au poêle de faïence, auprès d'un tableau ardent et romantique d'Edouard Manet. En parlant il élevait un doigt dans la direction de sa pensée; tout de son geste et de son maintien donnait l'idée de l'élégance virile la plus expressive, et son visage fin, fier et doux, comme seul Whistler dans sa lithographie a su le rendre, séduisait et attachait par son

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 362 et 363.

charme harmonieux. Joris était touché par la justesse spontanée des images dont il usait, par la naturelle et impérieuse nouveauté des idées qu'il inventait ou qu'il combinait. Ses camarades s'en entretenaient en sa présence; lui-même il en rêvait, et il se disait, non sans quelque vaniteuse forfanterie, qu'il serait beau, une fois échappé à sa détresse persistante, de se hisser, auprès de son maître précieusement vénéré et chéri, jusqu'à des cimes intellectuelles que nul autre n'aurait atteintes avant eux.

Il entendit, d'un ton bas, lent, contenu et mystérieux, Villiers de l'Isle-Adam, avant qu'il l'eût écrite, inventer à une table de café les angoissants détours de *la Torture par l'Espérance;* il vit Huysmans; il vit, dans ses accès d'humeur boudeuse et de petites joies enfantines, le grand poète ingénu Paul Verlaine; il se lia avec plusieurs aînés de sa génération; il comprit l'effervescence de rébellion réfléchie qui poussait tant de cerveaux généreux vers des recherches parfois hasardées; il fut saisi d'enthousiasme héroïque, et, en dépit de son tempérament nullement combatif, parvint, comme ceux de son âge, à revêtir de formes hardies ses plus secrètes conceptions.

Ah! auprès d'une compagne douce, avisée, intelligente, qui aurait bercé son ennui, endormi ses incertitudes, comme il se fût, en ce temps-là, retrouvé et grandi! Aussitôt que, à bout de résistance paresseuse et prolongée, il se prêtait aux irrésistibles impulsions de son esprit en quête, bien vite l'élan se cassait; il retombait, il renonçait : à quoi bon? pour qui se donner tant de peine? qui s'informait de ce qu'il pouvait faire? Il ne croyait pas lui-même à sa propre importance.

Stéphane Bersange, Louise Bersange, ses deux amis parfaits, soutenaient de leur mieux Joris dans ses rares sursauts de résolution et de foi. Ils avaient entrepris de le distraire; ils l'emmenaient dans les théâtres, aux concerts; l'entouraient d'une société jolie d'hommes et de femmes joyeux et insouciants; ils s'informaient de ses projets, de son travail qu'ils encourageaient; ils exaltaient, échauffés d'un zèle amical, ce qu'ils y rencontraient de ferveur neuve et curieuse, le poussaient à reprendre confiance, à s'exprimer sans retenue, à ouvrir l'extase de son âme aux sérénités que lui promettait l'avenir avec ses fleurs.

Leur chaleureuse conviction, qui par moment le gagnait et le pénétrait d'ardeur et d'énergie, ne le secouait de sa torpeur que par intermittences: — en lui, bien à fond, le découragement restait fermement installé. Sa pensée chagrine ne l'entretenait que des tristesses passées, il n'entrevoyait de délivrance possible que par la fuite au loin, par l'exil qui mène à la mort ou, du moins, qui aboutit peut-être à l'oubli.

L'époque où il partirait commençait à se préciser. Il n'en éprouvait aucun regret ni aucune impatience. Cela lui demeurait aussi indifférent que s'il se fût agi d'un étranger. Il n'était ni plus ni moins désireux de s'en aller ; il acceptait cette fatalité, comme il aurait accepté n'importe quelle fantaisie du destin : aussi le destin décida-t-il de sa vie d'une façon tout autre, brusque et inattendue.

Chez un de ses camarades d'art, le musicien discret et raffiné Jean Doléops, se réunissait certains soirs une société choisie d'amateurs et d'amis. On y écoutait des compositions récentes qu'il exécutait au piano, secondé souvent par sa femme virtuose, par des chanteuses habiles ou dévouées. Ensuite, on servait à souper; des propos allègres s'échangeaient dans la salle à manger; on riait, on plaisantait; une gaîté unanime régnait et se prolongeait très avant dans la nuit. La tristesse taciturne de Joris s'épeurait parmi cette exubérance; cependant il y revenait avec assiduité, sensible, sans le savoir, à plus que la musique.

Pour quelqu'un là il avait revêtu une existence réelle; dans le tourbillon affolant des rires, des jeux, des traits d'esprit, des paradoxales boutades et des plus aventureuses affirmations, le silence contraint de Joris avait intéressé quelqu'un. Une jeune cousine, Aline Doléops, chaque fois présente, lui apportait, sérieuse et attendrie, le réconfort de ses attentions et de ses encouragements. Elle connaissait le motif de ses chagrins; elle y faisait à peine allusion; mais l'ardente pitié qu'elle savait lui témoigner d'un air profond de sincérité l'émouvait, le ranimait; il finit par élire en elle entièrement sa confidente.

Bientôt les Bersange en éprouvèrent la surprise et le con-

tentement, Joris épousait Aline ; le mariage eut lieu trois mois plus tard.

Il se trouva de la sorte engagé sans y avoir réfléchi. Son existence, lui semblait-il, s'allégeait, se purifiait, s'éclairait de joies futures et de calme immédiat. Il se sentait heureux de n'être plus délaissé, il s'était assuré d'un refuge et d'un soutien; la vie s'offrait enfin tentante et belle.

Assurément sa longue souffrance ne s'était pas tout d'un coup éteinte; Aline n'ignorait pas qu'il en était encore endolori et saignant; elle aiderait à sa guérison; elle lui insufflerait de la vigueur, elle réveillerait en lui les forces, dès son bas-âge perverties, de la confiance et de l'amour.

Il se sentait heureux; il aspirait à l'être; il était heureux. Aline se montrait très douce, très bonne; maternelle et compatissante, elle l'engourdissait de caresses comme un enfant.

Les premiers mois s'écoulèrent dans des expansions libres et faciles. Ses amis de Belgique les avaient reçus et choyés. Ils parcoururent, après Bruxelles, tout le pays diversement pacifique ou grandiose, les bords charmants et variés de la Meuse, de l'Ourthe et de la Lesse, les féeriques et déroutantes grottes de Han et de Rochefort, Namur, Liège, Spa, et les bords de l'Escaut, industrieux et lent, avec les grandes villes glorieuses de leur passé ou ardentes d'avenir bouillonnant : Anvers, Gand, et Bruges architecturale aux musées enfermés et secrets, aux canaux qui rêvent tendrement assoupis, et Ypres enfin, plus mystérieuse et surprenante.

Joris proposa de passer en Angleterre. Ils s'embarquèrent à Ostende, visitèrent le morne et rugueux château de Douvres, qui domine au loin sur la mer; ils gravirent, égrenant en leur pèlerinage des litanies de citations, la *Falaise de Shakespeare* d'où « les pêcheurs qui marchent sur la plage apparaissent comme des souris » : c'est de là que le légendaire comte de Glocester, aveugle, ruiné, désespéré, conduit au bout d'une lande orageuse par son fils Edgar qu'il ne pouvait reconnaître, pensa s'élancer dans l'abîme et dans le trépas.

Ils s'arrêtèrent deux jours à Canterbury. Cathédrale gothique aux proportions fantastiques, si légère et si forte, avec les piliers redoublés de son ample nef, la clôture profonde et fouillée qui protège dans son absorption méditative le chœur

aux grands arceaux normands, et ces vitraux anciens d'où la lumière glisse en chemin de couleurs jusqu'à l'entrée de « la Couronne » et jusqu'au Trône de Saint-Augustin. Vieille cité gracieuse, parée de fleurs, églises de lierre vêtues, courant limpide du Stour, sites apaisés de la campagne aperçus, durant des heures, de la colline herbue du Dane John, que surmonte un obélisque!

Mais ce que Joris, en n'osant se l'avouer, y recherchait, un peu ému et inquiet, pour le moment n'y resplendissait pas : il n'avait garde d'oublier que, auprès de son époux, Marie Rilmerhausen habitait cette ville désormais. Ils traversèrent plusieurs fois l'avenue où dormait sa demeure; elle était fermée, les volets clos; les maîtres étaient absents.

Aline, au retour, reprocha à Joris de l'avoir emmenée ainsi où vivait, disait-elle, sa « rivale ». — Il avait tant imaginé qu'une amitié pourrait naître de leur rencontre! — Elle se plaignait que, par cette nuit de lune et d'étoiles scintillantes qui les retint, rêveurs, à humer l'arôme de la mer et à s'éblouir les yeux de ses clartés phosphorescentes, sur le balcon de leur hôtel, à Douvres, il ne lui eût parlé que de Marie, de ses charmes, de la passion que pour elle il avait ressentie, de l'infortune de l'avoir perdue!

Ainsi surgit dans le mariage la première de ses déconvenues. Aline savait depuis longtemps de quelle sorte la blessure avait en son cœur pénétré. N'était-il donc pas vrai qu'elle s'offrît à lui comme une garde-malade prodigieuse, dont les doigts le panseraient, dont le regard le réconforterait, dont le sourire fondrait en oubli ses regrets et peu à peu attiserait les feux d'une nouvelle affection? Ah! comme il l'aurait aimée, comme il était prêt à l'aimer, si elle lui apparaissait consolatrice, attentive, patiente et secourable! Mais voici qu'elle exigeait plus qu'il ne pouvait donner. Vers elle une aspiration l'avait guidé; il brûlait de retrouver à l'égard de la bonté féminine sa foi primitive, son exaltation. Il fallait qu'elle l'aidât à effacer les meurtrissures de son passé, et à préparer par un présent de suavité tranquille, de concorde et de bonne entente l'avenir pressenti d'enthousiasme et de tendresse. Elle ne comprenait donc pas son rôle sacré de rédemptrice ; elle supposait que sa seule apparition avait chassé le déchirant

fantôme de la veille : atroce mécompte, effondrement de spécieuses certitudes !

Joris s'abstint de faire, de dire rien dont l'erreur de sa femme pût s'offusquer. De nouveau, comme en sa jeunesse, il se renfermait en soi, il gardait pour soi le plus ému de ses impressions. Pourtant il aurait désiré que, en d'autres circonstances, on s'approchât de lui, qu'on brûlât pour ce qu'il admirait, pour ce qu'il tentait : hélas ! ce fut en vain.

Aline de jour en jour perdait le vernis séduisant des mobiles apparences. Joris, épris d'art toujours et par-dessus tout au monde, avait compté sur sa collaboration pour s'introduire parmi les arcanes, jusqu'alors muets à son esprit, de l'univers musical, grave et embrasé. Il l'accompagnait de concert en concert, à l'Opéra-Comique, à l'Opéra. Il risquait des remarques ingénues et craintives ; elle, d'un mot sec, le rabrouait, persiflait son insuffisance, mais n'exprimait pas autrement sa pensée ; leurs sensations demeuraient sourdes, vagues et stériles.

Chez eux, un jour, d'un trait soudain, irréfléchi et ravi, il loua la voix superbe d'une amie qui avec elle achevait un duo ; elle se renfrogna, ne souffla mot, et dorénavant cessa de chanter.

Il lui suggéra avec beaucoup de douceur, un matin qu'il travaillait dans une pièce contiguë, que les gammes au piano lui étaient peu agréables, le dérangeaient : ne pouvait-elle, aussi aisément, quand il écrivait, jouer ses morceaux et réserver l'étude pour les heures où il était sorti ? Sans répondre elle se leva, ferma le piano, pour ne le rouvrir qu'après des années.

De tous les poèmes qu'il composait il lui donnait lecture ; autant aurait valu les lire aux murailles ou aux arbres de la forêt. Pas une réflexion, rien, rien : « Elle ne voulait pas, prétendait-elle quand il la sollicitait, elle ne voulait pas l'influencer. »

S'il répétait les vers les plus beaux dont la divine poésie française enchante le cerveau et magnifie le cœur des hommes, elle ne tardait pas à réprimer des bâillements, elle s'assoupissait. Lorsque énervé Joris repoussait son livre, elle se réveillait aussitôt, roulant un regard trouble, soutenait n'avoir

pas somnolé, insistait pour qu'il recommençât, et de nouveau s'endormait d'une façon définitive.

Soirées hargneuses et détestables, les illusions de Joris se déveloutaient, mais il s'acharnait à en resserrer sur lui la trame étroite, si rare et si nue qu'elle dût, en se flétrissant, devenir. Il n'avait pas atteint le but désiré. Ni la paix intime et le secours, ni la confiance en ses espoirs, en ses idées, en son labeur, ni un appui, ni un conseil. La maison — il l'avait imaginée asile d'art, de beauté, de voluptés discrètes et merveilleuses, retentissante de musique et de poésie, tapissée de dessins et de clairs tableaux, garnie de meubles nets et jolis, animée de conversations convaincues ou folâtres — grinçait, maussade, d'interminables criailleries, de réprimandes jalouses, de poussiéreuses insinuations. On y faisait, on y refaisait des comptes, perpétuellement des comptes de ménage, et, en dépit de cette ténacité insipide et banale, tout s'y mêlait en désordre, tout s'écroulait, tout s'écoulait à vau-l'eau.

Joris étouffait au milieu de cette ignominie fastidieuse qui l'asservissait dans la bassesse. Il se figura de son mieux qu'il s'en évaderait un jour, que même Aline à son exemple se rachèterait et vibrerait à ses côtés. Il multiplia ses tentatives de persuasion, se heurta à une obstination de préjugés maladive, orgueilleuse et rétive. Elle n'opposait à ses démonstrations évidentes qu'une feinte docilité; une fois passé le flot, Joris n'avait rien amolli ni emporté.

A la longue le désespoir le ressaisit. Les Bersange lui prêchaient la patience, une inflexible longanimité. Mais il s'épuisait, après des heures d'énervation et d'inutile maîtrise de soi-même, dans les lâches et brutales bourrasques des clameurs, des colères, des menaces frénétiques. Il s'avouait brisé, veule, vidé de corps et d'âme. S'il pouvait fuir! Mais où? Mais comment? Non qu'une préoccupation d'argent l'enchaînât : Aline en possédait, il lui avait remis, sans contrôle, l'administration de la fortune commune, un jour qu'elle l'avait accusé de vivre aux dépens de sa richesse, elle en pouvait disposer. Il avait obtenu un poste administratif qui, lentement amélioré, lui procurait une suffisante indépendance. Seulement, l'obstacle, c'est que de leur union, exclusivement corporelle depuis longtemps, des enfants leur étaient nés. Et Joris se rap-

pelait les anxiétés, les tortures d'antan : infligerait-il aux siens tout ce que lui avaient infligé ses parents? Jusqu'aux dernières limites il supporterait donc ses peines. Aline ouvrirait les yeux, ne méconnaîtrait pas sa grandeur d'âme; elle s'amenderait, s'assouplirait en vieillissant; un peu de conciliation s'ensuivrait de part et d'autre ; on jouirait à la fin de quelque tranquillité, à défaut du bonheur à jamais enfui.

XIII

Longtemps les Bersange savourèrent, radieux, la plénitude de leur bonheur. Joris Helmius ne pouvait rien imaginer qui fût plus beau que, d'esprit et de corps, leur fusion complète. Aucun mode d'affection n'était étranger à leur amour. Leurs yeux s'abreuvaient de leurs yeux ; leur lèvres se fondaient de désirs et de baisers ; leurs mains impatientes s'étreignaient ; leurs pensées et leurs sentiments palpitaient d'accord, s'attiraient, se mêlaient pour prendre ensemble l'élan ou pour se poser en s'apaisant. Leur candide ardeur les révélait amant et maîtresse, amant et amante bien plutôt, superbement amoureux, mais leur fougue s'adoucissait, leurs effusions confidentielles s'épuraient de ne connaître ni soupçon ni jalousie; leur inclination mutuelle, leur attachement, leur sollicitude participaient du penchant ingénu et spontané qui rapproche sans trouble deux amis très intimes, aussi bien que de la simple et presque inconsciente prédilection qu'éprouvent l'un pour l'autre une sœur et un frère délicats, ou de cet abandon splendide des enfants qui se réfugient et se fortifient dans la bienveillance chaleureuse de leurs parents.

Néanmoins, chacun conservait distincte sa personnalité précise. Stéphane vibrait parfois d'une verve un peu désinvolte; Louise alors par un sourire d'indulgence ferme et judicieuse le modérait ; et si elle, à son tour, s'attristait de songer à des présages lointains et mystérieux, il suffisait qu'il rît de son rire généreux pour dissiper ses craintes, pour effacer les plis de son front, pour rallumer dans ses prunelles vives une lumière chaude et égale.

Les Bersange étaient heureux. Joris, que l'aspect de leur bonheur enflammait d'envie cordiale et assombrissait de regrets, eût désiré comme couronnement à son idéal le plus passionné,

une félicité semblable à la leur. Mais une chance moins pleine l'aurait déjà satisfait. S'il avait pu jouir de ce calme intérieur, de cette paix de l'esprit favorable au songe et à la méditation, la solitude ne forme-t-elle pas un bienfait assez précieux pour qu'on ne cherche point à s'en dépouiller ? Faut-il qu'on en enveloppe avec soi une autre sensibilité et qu'on y communie, afin de tirer d'une constance solidaire et studieuse une force d'émulation, de croissance, qui dure et se renouvelle?

Les amis de Joris, la plupart, étaient heureux : célibataires égoïstes ou dédaigneux à qui ne manquait rien de ce qu'ils souhaitaient, couples suffisamment souples, traitables et unis pour ne goûter aucune amertume, aucun désenchantement dans le mariage.

Pour quelle cause tout lui avait-il défailli ? Il n'exigeait pas de la vie d'irréalisables conditions. Au contraire, il l'avait convoitée d'une mansuétude tendre et simple, dépouillée d'ambitions, de rancunes, de heurts, tressaillante dans la contemplation et l'étude des grandes œuvres humaines, des sites harmonieux, et puisant dans la présence propice, dans le concours caressant de la féminine bénignité, la puissance de se révéler, de s'exalter, de chanter, — d'ajouter, si humble que à peine luisante elle languît, ou si éclatante qu'elle scintillât, une gemme nouvelle au trésor à l'infini diapré et multiforme de l'intelligence et du savoir.

Il adorait dans la femme, de toute la vigueur de son instinct raffiné et sublimé par la volonté et par la réflexion, autant la beauté persuasive de son inspiration que la beauté spontanée et triomphante des lignes de son corps. L'approche, le contact, le parfum de la femme créaient autour de lui une atmosphère d'extase et de délire ; mais, dès qu'elle lui parlait, dès qu'avec condescendance elle lui témoignait la sympathie la plus légère, aussitôt il se sentait emporter dans un tourbillon d'héroïsme, d'orgueil et de joie; le monde se transfigurait, victorieusement revêtu d'un reflet de sa splendeur, et imprégné, lucide et magnifique, de l'étincellement divin de sa bonté.

Il portait à la femme un zèle dévot, qu'aucune déception

n'avait pu amoindrir. Mais les femmes possèdent rarement l'intuition de leur grandeur : leur coquetterie même, le plus souvent, s'avère conventionnelle, mesquine et méprisable. Elles dérobent, contraignent, déguisent les séductions naturelles de leur sexe; leur paresse et leur vanité en font des créatures sottes, niaises ou puériles ; elles s'empâtent le corps, le cœur et le cerveau dans la bassesse machinale des occupations conjugales et maternelles, quand n'en relève le mérite ni une décision personnelle, ni une volonté d'initiative et de bon sens. Soumission béate à des préjugés de mode et d'éducation, satisfactions aisées pour peu qu'un mari assure au ménage la subsistance quotidienne, tandis qu'on ne lui offre en retour nulle supériorité d'âme dont il s'enchante et s'émerveille, nulle fraîcheur d'intention et de pensée où il se gorge à plaisir d'un baume qui vivifie et régénère.

Ainsi elles se comportent communément. Les charmes superficiels dont elles rehaussent à leur fantaisie l'agrément de leurs visages, la majesté jolie de leurs gestes, peuvent captiver avec une sûreté si impérieuse que, ébloui par le prestige désirable et décevant, l'homme, en rampant, se résigne à ne jouir que d'apparences qui s'écaillent et qui s'effritent, à moins que, torturé, il ne se débatte, il ne se révolte, et alors, presque toujours, il cède bientôt, il souffre et se consume jusque dans la mort.

Pernicieuse à l'égal de la querelleuse et de la dominatrice, la femme hypocrite et folle emplit le monde et l'avilit. Rien n'existe qu'à son niveau, pour elle et selon elle. Elle se souvient d'un immémorial esclavage et garde, dans la récente habitude de sa liberté reconnue ou conquise, les mœurs fausses et corruptrices de l'esclave.

Celles qui, sincères, ingénues, nettes de dégradante nonchalance, de subtilités lâches et fanfaronnes, se livrent et prennent simplement, ainsi qu'elles aiment et qu'elles sont aimées, sans arrière-pensée d'intérêt mal entendu, sans réticence, celles-là grandissent qui les vient grandir, et, par leur grâce qui sait sourire, par la beauté limpide et profonde de leurs regards qui exhortent et qui émeuvent, elles élèvent jusqu'où elles-mêmes atteignent, jusqu'à un paradis de foi, de bonté, d'intelligence l'âme qui, fraternelle, frémissante et fidèle, s'est à leurs soins abandonnée.

Dans le proche voisinage de Joris, Louise Bersange, quelques autres, réalisant le magnanime prodige, lui avaient tendu la main, l'environnaient du pénétrant arôme de leurs amicales prévenances; rien ne l'enorgueillissait autant que ces marques d'une affection attentive, exceptionnelle et délicieuse.

La compagne qu'il s'était choisie n'était pas de cette espèce! — Parfois, au milieu de son intime isolement, il récapitulait l'humble total des joies et des sérénités que, dès ses premiers ans, la vie lui avait départies. Nativement illuminé d'espoir, il entrevoyait devant lui un avenir toujours rayonnant. Des bienveillances successives qui l'avaient à tout âge environné, les unes, bien nombreuses, avaient fini dans le regret et la douleur; parmi les autres, il ne s'en trouvait pas une qui fût, comme il l'eût enviée, assez prenante, assez exclusive pour durer profondément, s'incruster en lui, s'y fondre.

Que n'avait-il pas tenté ? L'ingénuité de son enfance s'était flétrie au passage d'une bourrasque brutale ; de lui-même il s'était ressaisi, tâchant avec persévérance de refleurir son esprit de certitudes naïves ; il avait imploré du geste et du regard le secours de ses proches et de ses aînés : sa mère ne l'avait pas entrevu dans les réticences farouches de ses appréhensions et de sa timidité ; son père, qui tout d'abord avait paru disposé à le soutenir, peu à peu dévoré par des difficultés, des charges, des obligations de diverse nature, s'était retiré à l'écart; des scrupules infiniment délicats l'empêchaient de trancher l'obstacle qui les opposait l'un à l'autre en étrangers : tous deux aspiraient à se donner et à se pénétrer, et pourtant ils n'étaient parvenus qu'à se comprendre imparfaitement.

La magie merveilleuse que, avec la mémoire de ses puériles années et le souffle parfumé des amitiés anéanties, portait en soi Joris Helmius, c'était son souvenir d'amour lumineux et ardent. Ses élans de passion s'étaient brisés dans le vide sans doute, mais avec le temps l'affreux stigmate de la torture s'était atténué ; seule l'image d'heures fortunées persistait en s'épurant, à mesure que s'accumulaient sur lui les plus mornes déceptions.

Lamentable il s'était laissé séduire à d'illusoires promesses de consolation et de réconfort ; il s'était heurté à une volonté jalouse même de son passé ; de nouveau il s'était mépris : où il avait pensé se blottir au refuge d'un cœur compatissant et

chaleureux, il voyait se dresser la barrière d'une exigeante incompréhension.

Cette erreur d'un jour l'ensevelissait dans un abîme de détresse. D'Aline à lui pas un désir commun, pas une pensée ne se rejoignaient. Son passage, l'étalage péremptoire des soins matériels dont elle l'accablait à l'occasion, sa maison négligée, son esprit indifférent, aride, hautain, l'obsédaient de contrariétés fatigantes, de crispations de colère. Les premières illusions étaient éteintes; son cerveau souffrait, enchaîné, hébété, sa chair exténuée pantelait.

Une indicible mélancolie saturait son âme, tourmentait ses nerfs, rongeait son énergie. Incapable de travailler, de penser, même de sentir, sa fierté s'humiliait d'être tombée à ce point ridicule de débilité mentale et de complète atonie. Il devint malade. Il ne pouvait plus vivre comme il vivait. On l'envoya dans le Midi. La bienfaisante solitude au grand air, à la lumière, à la chaleur, en retrempant ses forces, lui restitua un peu de courage et de sérénité. Mais il revint, et les menus faits de chaque jour ébréchèrent à nouveau sa résistance : lui fallait-il encore toucher au fond du même désespoir?

En réalité, était-il vrai qu'il épargnât à ses enfants les souffrances que son enfance avait subies? Ses enfants! N'assistaient-ils pas à l'horreur des discussions perpétuelles? N'ouvraient-ils pas leurs yeux limpides sur l'ignoble et fangeux marécage des mésententes, des provocations, des répliques offensantes et perfides, des querelles acharnées, aigres, où leurs parents, en leur présence, pataugeaient? Ne valait-il pas mieux, mille fois, en finir, et, puisque la concorde ne se rétablirait jamais, s'écarter délibérément pour assurer à leurs impressions premières une douceur sans trouble, une paix à peine attristée, un retour de confiance tant envers leur père qu'envers leur mère? Ne valait-il pas mieux une attitude nette, précise, que cette incessante succession de défis et d'escarmouches, d'embuscades, de guets-apens et de carnages?

Par malheur Aline, en cette matière non plus qu'en toute autre, ne partageait le sentiment de Joris. Elle n'eût pas réclamé le divorce, et lui ne pouvait invoquer contre elle un grief qu'auraient admis les tribunaux. Ne surgirait-il donc pour aucun d'eux, ni pour elle-même, ni pour lui, ni pour les enfants

une situation propre et définitive? Rien ne pouvait être changé. Elle se butait dans sa malignité, les enfants continueraient de souffrir sans comprendre, et lui-même toujours d'opaques ténèbres s'appesantiraient sur son cerveau hésitant; une gluante stupeur l'enlacerait, collerait à sa peau, le dévorerait sournoisement. Il ne parviendrait pas à se dégager ; d'invisibles bras mous le happaient, le maintenaient, l'engloutissaient sans cesse dans le vertige honteux de son asservissement.

Se tirer de cet abîme ! que faire? quels efforts? Il ne se rendait plus compte; il était éperdu, haletant, pétrifié. Il ne savait où appuyer ses pas, sur quelle vue réconfortante attacher son regard. Ses plus intimes l'auraient autrefois guidé, mais ceux-là précisément à qui il aurait osé dévoiler les motifs de son découragement et son infortune lui manquaient, et la mémoire en deuil de ce qu'ils lui avaient été et ne pouvaient plus être surajoutait encore à sa détresse désemparée.

Derrière les vitres d'une haute fenêtre, ce visage hâve, ce visage d'anxiété patiente aux pommettes marquées, aux lèvres lourdes dans une barbe décolorée et défaite, ces pauvres yeux délustrés qui voulaient sourire, c'était la vision qu'il avait emportée d'une visite suprême à son fidèle et malheureux René Van Impe.

C'en était fait! Quinze mois plus tôt, quand René s'était arrêté à Paris en s'en allant, disait-il, se guérir sous le soleil, à le voir comme il l'avait connu actif, plein d'intellectuelle ardeur, de vouloir, de ressort, il avait raillé ses craintes maladives, son excessive attention à de passagers, à de futiles malaises, les estimant sans importance : qu'il passât en Algérie la mauvaise saison, qu'il s'y reposât, Joris s'en réjouissait, mais sérieusement René pouvait-il se persuader qu'il était malade? Il n'était pas malade, Joris n'y pouvait consentir, rien ne le pliait à cette idée, pas même, l'accompagnant par courtes étapes jusqu'au départ du paquebot à Marseille, cette tristesse distraite, un peu hagarde et distante que, à travers les ruines merveilleuses d'Avignon, de Villeneuve et d'Arles, il avait avec lui languissamment promenée.

Aux derniers jours du printemps René avait reparu, brillant d'une sève nouvelle, animé, gai, confiant. Il ne portait plus dans son cœur et dans son esprit de noires appréhensions;

ainsi qu'à Bruxelles jadis Joris le retrouvait jeune, assidu et généreux. Pourquoi avait-il supporté cette torpeur chagrine dont enfin il semblait s'être débarrassé? Le souvenir s'en perdait : avait-il été malade? A coup sûr il revenait complètement guéri, guéri, et Joris le voyait sans inquiétude retourner chez lui, en Belgique.

Peu de jours s'écoulèrent; un télégramme de Félix Thoré : « Si tu veux revoir René, viens vite », amenait à Bruxelles Joris bouleversé. Ensemble ils gagnèrent la petite ville toute proche où un vieil oncle et une tante l'avaient recueilli pour qu'il fût soigné comme leur fils. L'abattement et le silence régnaient dans la maison; on y était reçu à voix basse, presque en secret. A peine si Joris se souvenait du détail de sa visite. René parlait avec difficulté, évoquait les jours sereins d'autrefois, échafaudait pour l'avenir des projets séduisants, et toujours, toujours avec ténacité il épiait aux regards de ses interlocuteurs une expression que ses paroles y pouvaient faire luire par moments. Ils se gardaient de laisser transparaître leurs sentiments,leurs angoisses, leur peur.Bientôt,sous un prétexte ils se levèrent, prirent congé ; une conversation prolongée épuiserait le reste d'énergie qui soutenait encore l'infortuné, occasionnerait une dangereuse dépression, réveillerait la fièvre. Ils se serrèrent les deux mains d'une étreinte émue et insistante, ils s'embrassèrent ; — et, dans le train qui les ramenait, Thoré et Helmius ne prononcèrent un mot, mais leurs yeux se rencontrant étaient rougis par les larmes.

La sinistre nouvelle, attendue, ne tarda guère. René s'était éteint sans révolte, sans souffrance apparente. On l'enterra dans le petit cimetière de son village flamand. Et ce fut tout. Il n'était plus qu'un souvenir.

L'impitoyable mort abattait autour de Joris ses amis les meilleurs, ses plus sûrs conseillers, ceux de qui l'affection lui aurait fourni un appui et une aide. Son père était mort, sa mère était morte; tant d'autres étaient morts, qu'il avait chéris ou vénérés. Il se souvenait de douces figures, dès longtemps évanouies. Auprès de qui, dans sa misère, se réchauffer dans la bienveillance et les encouragements? Stéphane Bersange lui-même, son sûr et fraternel Stéphane, une horrible maladie de sa femme adorée le retenait depuis des mois au

loin, luttant en désespéré, absorbé d'inquiétude et d'obstination, sur les sommets dont l'air pur et vif finirait bien, pensait-il, par rendre à Louise la santé. Et Joris ne se serait pas abaissé à troubler ses transes déchirantes et continuelles par l'étalage inconvenant de ses propres plaintes ; il habitait avec lui par la pensée, il l'assistait dans ses efforts opiniâtres, il redoutait qu'un découragement soudain ne vînt l'assaillir, lui découvrir la vérité, car il ne conservait, par malheur, pour son amie aucune illusion d'espérance. Quand il la vit, au moment où elle partit, le pitoyable aspect de la pauvre Louise émaciée lui rappela, avec la plus navrante exactitude, l'expression que portait pendant sa dernière visite le douloureux visage de Van Impe.

XIV

Au gré des nuages qui passent la rêverie de Joris Helmius flotte vaguement, emportée aux souffles tièdes de la brise matinale. Chaque jour, depuis qu'il s'est résigné à subir, une seconde année, l'ennui d'une cure d'eau à Vichy, il s'en vient, après la douche et le massage, ayant passé, comme il convient, à la Grande-Grille ou à l'Hôpital, s'accouder au parapet d'où il contemple, sans presque le voir, le même paysage tranquille et charmant.

Un long pont de pierre grise coupe une île basse, où des tombereaux recueillent du sable sur la grève, et où paissent, les pieds dans l'eau, les vaches paresseuses. Des maisons, sur la rive opposée, sont éparses, parmi des buissons d'arbres qui frémissent ; un bourg, sous le clocher de son église, s'échelonne au versant de la colline ; la forêt de Montpensier y allonge sa masse incertaine et profonde où grimpe le sillon brusque d'une route nue. En deçà, c'est la plaine sous le soleil heureux, avec ses cultures, ses bosquets dispersés, l'étendue verte et régulière d'un terrain de *golf*, un champ de courses sableux et vide, et l'échappée en aval des chemins et de la rivière vers les villages perdus entre des bois indistincts.

Certes Vichy n'est point la villégiature qu'il se fût à lui-même choisie. Les médecins l'y ont envoyé, et comme il est résolu à tout ce qui a pour but de lui restituer la santé physique ou le courage moral, le voici, une fois encore, soumis aux ponctuelles pratiques dont, l'an dernier déjà, il retira un soulagement

certain. Au surplus, devançant la saison, prévenu par l'expérience, il évite le tumulte mondain, l'importune cohue. Par ces claires matinées du mois de mai, il possède presque seul les fastueuses retraites de ce Nouveau Parc splendide qui étale, au long du quai de l'Allier les frondaisons de ses beaux arbres, ses pelouses parsemées de plates-bandes et de parterres aux mille pétales bigarrés, ses guirlandes audacieuses de corolles enlacées aux troncs des ormes, des chênes, des châtaigniers. Toutes les variétés épanouies, les plus humbles, les plus compliquées, les rustiques et spontanées ou celles qu'a produites l'ingéniosité des plus avisés horticulteurs : bouillonnante aubépine, bégonias hybrides et recherchés, tulipes aux infinies nuances, jacinthes par clochettes égayées de couleurs vives, pivoines regorgeantes d'ombre et de pourpre, œillets coquets et musqués, un peuple de variétés vulgaires ou raffinées y chantent, dans l'effeuillaison des fleurs d'acacia jonchant le sol autour d'elles, la beauté du jour et le renouveau de la lumière.

Joris se grise de printemps avec délices ; parfois, il s'assied sur un banc, y demeure oisif, — on croirait indifférent, — en réalité perdu parmi le dédale vertigineux des songes et des visions.

Visions éparpillées, songes qui s'approfondissent et se précisent avec lenteur ; surtout il se souvient, frissons de gratitude et de passions, des trois voyages éblouis, et chaque fois trop brefs, qu'il accomplit à travers l'Italie radieuse. Alors comme aujourd'hui, une existence de déboires l'avait épuisé et terrassé douloureusement ; alors, moins énervé de corps peut-être, mais plus impatient dans sa pensée, il se désolait d'avoir gâché, inutile, ses jours, de ne s'être épris depuis sa naissance que de néant, de n'avoir joui ni d'une splendeur vraie ni d'une généreuse aspiration, de n'avoir rien fait éclore, sur son passage, de noble, de pur ou de beau.

Hélas ! le temps s'envole, la jeunesse ne dure pas éternellement. Joris goûte un plaisir amer à comparer ce qu'il a fait avec ce qu'il aurait dû faire. Les germes féconds qui avaient donné des prémices aimables n'avaient pu ensuite se développer dans un terrain ingrat. Que de ridicules mirages l'ont leurré, que de fantômes et de misères l'ont harcelé !

Que sa vie a été sotte, déserte, nulle et détestable, déchique-

tée de soucis futiles et persistants qui ont abîmé son cerveau et corrompu sa vigueur ! En d'obscurs soubresauts il a tenté de se ressaisir : ils furent impuissants à lui refaire une énergie solide, à rejeter les tracas et les troubles dont il était incommodé, à rétablir le règne lucide et serein de la raison, la constance de la volonté, l'équilibre d'une intelligence qui s'exerce sainement.

D'étape en étape, Joris Helmius se retrouve toujours doué d'une égale faiblesse. A défaut d'une justification qui le satisfasse, il essaie de faire en son propre esprit triompher le palliatif d'une excuse partielle : plus l'assaillait d'exigences pressantes une âpre et sournoise animosité, plus il a cédé, dans l'illusion stupide de préparer à son profit un peu d'apaisement et de conciliation. Il capitule devant sa conscience et se sent profondément responsable de son humiliation et de sa lâcheté.

Excédé et résigné, il avait consenti à croupir dans les bas-fonds d'une stupeur engourdissante. Aucune pensée n'égratignait de l'empreinte la plus légère la surface de son âme. Nul objet ne distrayait, n'occupait, ne charmait ses ternes prunelles. Il errait aveugle à travers des brouillards étouffants. Autant que lui pesait la solitude, toute société lui apparaissait malveillante et hostile. Il avait perdu jusqu'aux moindres motifs de vivre auxquels se rattache avec frénésie une espérance désabusée. Il se traînait, plus qu'à demi-mort,sur les chemins; il ne souffrait pas; ses sens et sa réflexion abolis étaient incapables de concevoir ou d'éprouver un mal, comme d'exulter dans la joie.

Et cependant, à Vichy, accoudé au parapet du quai, il ouvre des yeux attentifs sur le paysage riant. D'où est sorti l'éclair qui l'a transfiguré? D'où est-il revenu de la sorte ressuscité?

Aux pieds de coteaux frissonnants dans une lumière frêle, le cours de l'Allier légèrement s'incurve. Et Joris ravive des images précieuses. L'an dernier, au mois de mai, comme à présent, il se revoit vers la fin d'une belle journée, au bord de la terrasse qui, au-dessus de l'Arno, domine Florence entière et sa douce vallée.

Les grandes ombres violettes sous l'extase absorbante du soleil occidental s'allongent lentes et molles par les rues, les

places et les cours gagnent la masse rugueuse et la tour à créneaux du Palais de la Seigneurie, passent sur le dôme écrasé de la Chapelle des Médicis, montent au long du Campanile de marbres divers, teinté d'or rose par l'air du soir, courent la toiture de la Cathédrale, envahissent de silence et de pureté les pans gracieusement élancés de la vaste coupole austère et pensive, rampent en s'élargissant vers la colline de Fiésole où peu à peu s'éteint l'éclatante blancheur des villas et des églises. Elles s'établissent enfin, définitives et taciturnes, sur toute la cuve harmonieuse de la vallée, avec son fleuve assoupi sous l'arche des vieux ponts, ses maisons serrées et riantes, ses promenades et, entre les cyprès hautains, ses jardins de fleurs fermés de balustrades. Des lumières tendres s'éveillent et palpitent sur les ténèbres velouteuses. Des admirables roses, rouges de vermeil en feu, tapissant à profusion la muraille de la terrasse, jaillit une symphonie d'odeurs pénétrantes. Joris hume, dans une volupté tranquille, l'accord des voix émouvantes qui se dégagent et amplifient sous la solennité grandiose de la nuit.

Il se résume, embrassant la présence de la cité magicienne, les bienfaits de la cure morale d'où son cerveau était sorti épuré. Ah, si l'usage des eaux salutaires de Vichy tonifiait ses membres et ses nerfs autant que l'enveloppement de l'atmosphère florentine avait de clarté caressante, de suavité sereine assaini son esprit et son cœur, il ressurgirait bientôt, âme virile dans un corps robuste, prêt à affronter, vibrant d'audace et de confiance, les promesses hallucinantes de l'Avenir.

Il était entré en Italie, dégoûté de tout au monde, des choses, des hommes et de lui-même. Le facile et odorant climat, pendant les premiers jours, qu'il occupa à flotter au hasard par les lacs, dans l'enchantement des Iles Borromées, aux jardins de Çadenabbia et de Bellagio, apaisa dès l'abord son agitation morbide et désemparée. Ce fut ensuite l'émerveillement dans Vérone amoureuse, farouche, tragique, dans Padoue sombre et renfrognée, dans Venise somptueuse et délabrée, dont resplendissent en s'effritant les palais de féeries que reflète l'eau tour à tour sinistre ou étincelante des canaux étroits et de la lagune endormie.

Les cités d'autrefois dont la ruine survit à la mémoire de

leur grandeur emplirent d'un nostalgique et séduisant délire les méditations du voyageur : Bergame vieille juchée aux derniers contreforts des Alpes, avec sa petite place de monuments et ses remparts ouverts au vent de la plaine lombarde, Mantoue déchue à jamais entre ses lacs d'eau stagnante, frêle et bleue; Ferrare grave et sourcilleuse, l'obsédante et dolente Ravenne à genoux parmi les mosaïques en décombres de ses basiliques et de ses mausolées.

Enfin la course exaltée aboutit au but que s'était entre tous offert son désir : Florence divine dans ses songes miroitait, fleur éternelle, jeune, musicale et pensive, épanouie aux haleines d'un printemps qui toujours persiste, conseillère de sage bonté et d'harmonie subtile, suscitatrice d'ardeur tempérée par la douceur de la bienveillance et de la raison.

Il la découvrit d'abord sous un aspect que ses premiers séjours ne lui avaient pas révélé. C'était la fête de l'Ascension. Pas un être vivant dans les rues, les volets des boutiques étaient clos, on n'entrait pas dans les musées et les églises étaient vides. Joris erra longuement au hasard par les quais solitaires, suivant le fleuve silencieux. Il arriva ainsi aux *Cascine*, qu'il trouva emplies d'une rumeur de gaîté et de chansons. La tradition, à pareil jour, y assemble dès l'aurore les Florentins, qui apportent leurs provisions et qui déjeunent sur l'herbe. Ils babillent, ils rient, ils jouent, et, de toutes parts, de buisson en buisson, hommes, femmes, enfants, se dispersent, se penchent en marchant et se relèvent tout joyeux; des couples s'égarent et reviennent, brandissant leur trouvaille : qu'ils aient capturé, vivant, dans le gazon, un grillon chanteur, ce leur est pour l'année un gage de félicité. Et le soir, par les carrefours ondoyant d'une animation bariolée et triomphale, de pauvres colporteurs proposent, en consolation aux malchanceux, de leur vendre, dans de fragiles cages exhibées du bout des doigts, « des grillons chanteurs pur-sang, nés et élevés dans les Cascine ».

L'inépuisable aménité de cette population calme et souriante provient, se disait Joris, d'une pondération parfaite de la raison, des sens et des aspirations. Tout ce qu'ils désirent ou entreprennent doit être prudent et réfléchi. Nulle discussion

dans la rue, sinon par manière d'ébats entre bambins échauffés, ne dégénère en injures, en menaces, en coups. Chacun garde à l'égard d'autrui de la courtoisie et de la déférence. Le dialecte de Florence, à l'imitation de son art ancien, se cambre en flexions alertes, dont l'arrangement délicatement décoratif n'annule ni ne contredit l'intime et solide véracité. Les gestes, les attitudes évoquent partout les personnages de fra Angelico, de Ghirlandajo, de Donatello; les voix chantent, suaves et mélodieuses, comme aux *canzoni* de Dante et de Pétrarque.

Dans l'allure comme dans la parole des gens se retrouvent la grâce, la proportion, la douceur persuasive qui font de l'art florentin, non certes le plus troublant, le plus angoissant, mais l'art le plus lumineusement tranquille, le plus parfait qui réponde à notre besoin d'ordre, de recueillement méditatif.

Quel joyau d'architecture, sinon le Campanile de Giotto, unit à une telle pureté de la ligne autant de sveltesse élégante, une précision aussi discrète et raffinée dans l'agencement du détail?

La courbe des montagnes qui environnent la ville répercute et prolonge l'écho fondu, magnifié, de la prodigieuse et unanime fascination; le charme s'en propage de vallée en vallée, par toute la Toscane, par toute l'Ombrie, de Lucques et de Pise à Sienne et à Orvieto, d'Arezzo à Pérouse et à Assise baignée de mansuétude, dans l'atmosphère impalpable, sous le souffle pacifiant du merveilleux François.

Souvent Joris Helmius se figure que, en s'arrachant au milieu où végète son existence ordinaire, il abordera nécessairement à des rivages radieux où le bonheur se respire parmi les caresses de la brise. Sitôt qu'il s'éloigne, en effet, de sa demeure, ses ennuis ont disparu, la convulsion incessante de ses nerfs s'apaise, il goûte plus que du bien-être, une béatitude dans ce soulagement passager. Que pourrait-il désirer davantage? Le monde s'est embelli; il en jouit éperdûment.

Il se rappelle alors l'illumination d'une minute, en qui sa mémoire concentre l'idée de la grâce dans l'art allié à la nature. Il gravissait un matin par la lente route en lacets les dernières pentes de la colline où San Gimignano, exigu et resserré, érige encore le défi branlant de ses treize tours seigneuriales. A un tournant, vêtue de noir, le front posé sur son

coude plié, une jeune femme s'appuyait au tronc d'un cerisier en fleurs. Le soleil filtrant aux éclatants pétales palpitait et voltigeait au toucher de ses bras découverts, de sa nuque brune et fraîche, de sa narine fine, de ses lèvres et de ses yeux. Ce ne fut cependant qu'un éclair. Joris ne s'était pas arrêté; il l'avait aperçue en passant. Mais depuis il la revit sans cesse. Dans sa robe unie et simple elle s'avançait d'un balancement à peine marqué, d'un mouvement régulier et souple. Sous ses cheveux noirs et lisses, séparés en bandeaux soyeux ondulés vers les oreilles, son front s'échauffait de pensée, ses prunelles de violettes pâles alternant d'éclairs verts ou bleus, au gré de son ardeur ou de sa tendresse, vibraient d'espoir et de loyale certitude, sa bouche sensible et menue s'entrouvrait sur des dents frémissantes de blancheur et de pureté naïve. Sa voix, attendrie de caresses discrètes, modulait les syllabes qui apaisent et fortifient; ses indulgents regards transfiguraient, embrasaient de fougues chastes et vaillantes, d'un enthousiasme universel. Auprès de lui il la sentait; chaque fois qu'il était sur le point de faillir elle lui prenait la main; un geste de son index dressé dissipait les vaines lassitudes; il retrouvait par elle la force et la foi; il voulait vivre, de son mieux se livrer avec une absolue ferveur aux élans magnanimes que lui inspirait son souriant assentiment.

Toute sa vie, Joris avait été dévoré d'un immense besoin de se donner. Les circonstances l'avaient sans rémission rebuté. Il n'ignorait pas ce qui lui avait manqué, une compagne véritable de qui l'affection attentive eût entretenu en un constant jaillissement la vigueur de sa volonté et de son orgueil, et de qui la vigilance l'eût échauffé du désir de la voir, toujours grâce à lui, satisfaite et heureuse.

Ainsi rêvait-il de la jeune femme accoudée dans l'ombre en fleur du cerisier. Mais que d'obstacles dans la réalité. Ce n'était encore qu'illusion, et les réveils sont terribles.

Ah! certes, il vaudrait mieux, sinon pour oublier, du moins pour s'étourdir éperdûment plonger aux gouffres de la démence, de la fébrilité bondissante, dont certaines autres villes, en Italie, présentent, par un contraste étrange, l'exemple frénétique ou, du moins, insoucieux.

Là, si on s'égare et si on persiste, les oreilles se ferment au fracas malsain des peines intérieures ; on se soustrait bientôt aux soucis du cœur et de l'esprit ; on dépense, à prendre sa part du tumulte environnant, le meilleur de son impétuosité musculaire et de sa résistance intellectuelle.

Naples est belle et captivante. A part l'agrément d'excursions fastueuses, ce qui y séduit et y retient, c'est moins l'incomparable harmonie de son golfe, les révélations de son musée d'antiques, que le mouvement qui l'emporte et qui la brûle. Par un lacis de ruelles en gradins tortueuses autour de placettes qu'encombre un amas de fruits, de verdures, de fritures d'herbes et de poissons, de coquillages et d'oursins aux parfums amers, un innombrable peuple fourmille, se coudoie, se chamaille et s'injurie. Des femmes grasses, assises l'une après l'autre à la file, plongent dans des baquets savonneux leurs chevelures opulentes, en démêlent les boucles confuses, les peignent nonchalamment, les échafaudent en tiares surbaissées, en étranges diadèmes, ou, avec une impudeur magnifique, font sous leurs ongles crépiter les insectes qu'elles y ont dénichés. Des âniers aux appels rauques vont et viennent, frappent leurs bêtes de coups retentissants. Des échoppes exposent dans l'air saturé d'acres puanteur, des foies qui saignent, d'écœurantes tartes de tomates et d'anchois sous des touffes pimpantes de genêts d'or. Aux harnais des chevaux et des mules sonnent des cuivreries compliquées comme des châsses, et parées toujours de brindilles fleuries. Des ferrailles rouillées, mêlées à des bobines vides, à un vague résidu d'ustensiles hors d'usage, gisent, d'ici de là, sur le sol. Des hommes dorment par terre, où d'autres hurlent et trépignent. Des prêtres solennels et affairés, serrant leur parapluie sur leur soutane usée, traversent la multitude, d'un geste de dédain touchent à peine leurs chapeaux biscornus pour répondre à des salutations prosternées, ou tendent leur mains, inattentifs et maussades, à l'effleurement empressé des lèvres dévotes. D'effrontés gamins mendient ou chapardent sournoisement quelque broutille. Des ruffians insinuent leurs offres à l'oreille des étrangers. Un monde de marchands de tout et de rien s'emmêle entre les façades si rapprochées qu'elles semblent près de se toucher. Des linges en travers

sont suspendus aux fenêtres. Tout a lieu publiquement, dans la rue, sur le seuil des portes ouvertes : on s'habille, on cuisine, on mange, on dort, on se gourme, on se livre à des métiers décevants, et surtout on harcèle le passant de propositions, de supplications, parfois de menaces, et toutes ces friponneries pittoresques et agaçantes, ces mensonges, cette mendicité, s'achèvent en invocations passionnées à tous les saints du Paradis.

Au balcon de San Martino, dans la placidité héroïque du site majestueux, on est abasourdi par la puissance formidable de ces rumeurs tourbillonnantes. Naples, entassée, bousculée, du Vomero à la mer bruit à rendre sourd, des deux côtés du contrefort avancé de Pizzofalcone qui pointe dans le golfe par le Château de l'Œuf. Au delà toujours animées, ses rues s'étagent vers les hauteurs de Capo-di-Monte, s'abaissent près du port de commerce ou s'égrènent en faubourgs le long de la côte sous le massif sourcilleux du Vésuve fumant.

Mais on oublie, on s'extasie, on est ivre, étourdi de lumières, de couleurs, de chatoiements disparates et mobiles : la baie s'étale et frémit ; au bord du volcan, Torre del Greco, Castellamare ; à droite, les villas du rivage virgilien et les jardins de Pausilippe, l'île d'Ischia en avant-garde, le rocher double et scintillant de Capri ; et, par delà les flots embrasés de clartés et de feux avec des voiles rougeoyantes qui s'inclinent, la péninsule boisée de Sorrente, la pointe de Massa Lubrense.

Naples impose sa contradiction perpétuelle. Dans ce pays regorgeant de splendeur et de bonheur, Joris Helmius n'est attiré que par la turbulence et la confusion de cette foule démente qui ne connaît ni répit ni mesure. Elle s'enflamme pour d'éphémères futilités, se passionne de mirages, s'épeure d'imaginaires catastrophes, s'ingénie dans les pratiques d'une superstition enfantine, remercie à grands cris ou soudain invective violemment Dieu, le Diable et les Saints. Toujours sournois sous des dehors cyniques, exubérants, chacun suit son chemin sans se soucier des autres. Rien n'entrave l'égoïsme particulier, ne régularise, ne modère les ambitions rampantes et sinueuses.

L'instinct qu'aucune réflexion ne réfrène guide seul. On se pare d'une habitude de dissimulation et de ruse. On est par-

tout intéressé et inexorable; par violence ou par cautèle, qui gêne doit disparaître.

Et Joris se demande s'il lui serait possible d'immoler au fond de cet abîme ses vieux goûts de tendresse et de bonté; trouverait-il la hardiesse, pour ne plus souffrir de ses scrupules et de son délire passionné, de s'y débattre sans trêve ni merci à ne poursuivre que d'immédiates et stériles satisfactions; pourrait-il se décider, à son tour, à abattre quiconque encombrerait sa route, à tirer des passants l'occasion de ses plaisirs, à dévorer enfin jusqu'au moment d'être lui-même dévoré?

La vie napolitaine, que nul préjugé moral ne règle, que ne corrompt aucune bienséance artificielle, se mire aux réservoirs grouillants de son admirable Aquarium. Entre des végétations extraordinaires de corail, d'algues, de translucides actinies, le monde effarant des crustacés rugueux, des méduses diaphanes, des reptiles et des poissons s'agite au gré sensible de ses seuls appétits : les crabes sur le sol pierreux courent après leur proie, la torpille la foudroie, les vives s'élancent, les rocheuses rascasses guettent immobiles, les muges et les bars circulent par longues troupes, les girelles voraces s'élancent, nuancées de claires couleurs, et les hippocampes tantôt s'enroulent en spirales aux ramilles des plantes, tantôt, détendus d'un coup sec, filent, montent, descendent, se tournent, se plient, s'enlacent les uns aux autres, ou se séparent, remuant sans cesse leurs nageoires dans la lueur trouble des bassins emplis d'eau.

Puis derrière un rempart de pierres entassées une masse flasque et incolore s'élève avec lenteur, se meut, et brusquement s'abat sur la paroi de vitre; des bras minces et mous s'étirent, happent, ramènent et maintiennent, et, de sa bouche informe et goulue, le poulpe hideux engloutit ses victimes inlassablement.

Et le rêve de Joris le ramène par de terribles détours à considérer sa vie pénible de découragements et de dégoûts. Sans doute pour l'instant, il savoure, à Vichy, la douceur d'un peu de calme. Mais quelle implacable destinée lui réserve l'avenir, s'il continue à se montrer incapable d'une virile résolution? Sera-t-il assez courageux pour se libérer, selon le conseil que Florence lui dicte? Vivra-t-il, solitaire et pen-

sif, voué à ce qu'il aime, désireux seulement de beauté et d'amour ? Se rendra-t-il digne d'être visité par l'Inspiratrice miraculeuse, telle qu'il la revoit sans cesse sur le chemin de San Gimignano?

Il a trop éprouvé sa propre faiblesse. Il baissera la tête comme par le passé, sans doute ; il sera lâche, il se soumettra. Sous le prétexte d'épargner quelque douleur à ceux qui le chérissent, il ne verra pas que son humiliation et sa tristesse les recouvrent, autant que lui-même, de honte et de remords. Est-il vraiment possible qu'il ne se déplaise pas au fond des bourbiers ignobles où il périra, comme tant d'autres, misérable et méprisé ?

A quoi bon que l'air pur flatte son visage? Jaillira-t-il hors de lui-même d'un bond hardi? Retrouvera-t-il les espoirs laissés de son adolescence ? Se laissera-t-il ravir par l'élan de ses premiers enthousiasmes ? N'y-a-t-il personne qui l'y incite et le soutienne ? Ses pauvres efforts irrésolus seront-ils sans cesse contrariés ?

L'exemple des choses même pour l'encourager, pourrait surgir. S'il parcourait les lieux où sa jeunesse s'écoula, où ses misères ont pleuré, il ne les découvrirait pas échoués dans l'ignominie des déchéances et du délabrement final. Ils se sont transformés ; ils ne croupissent plus, ils vivent. Où s'étendaient d'atroces terrains de gravats, des maisons neuves rient; des jardins coquets ont verdi, et, pour que toute joie n'y soit pas gâtée par des miasmes délétères, par de nauséeuses pourritures, des carrefours et des rues entr'ouvrent leurs perspectives lointaines à l'endroit précis où les vieux Etangs Noirs, les chers et opaques Etangs Noirs d'autrefois, ensevelis et comblés, comme devraient être ses inquiétudes et ses tourments, ne survivent plus désormais que par leur nom, auquel se rattachent des souvenirs.

ANDRÉ FONTAINAS.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

XIIIe Lettre à l'Amazone.

Mon amie, je viens de passer quinze jours dans une petite ville silencieuse où tout le monde se connaît et où presque tout le monde s'évite. Un homme qui ne serait pas habitué à la solitude s'y ennuierait désespérément, mais la solitude n'y est pas de même qualité que dans une campagne ou dans une grande ville. Même à celui qui l'aime, elle est lourde. Ce n'est pas de cela que j'y fus accablé. J'avais d'autres soucis plus pesants dont vous étiez la cause innocente et courageuse et ce n'est que maintenant, que j'en suis enfin délivré, que je pense, sans rancune, à la vie silencieuse qui passait comme une ombre autour de moi. Cette ville, morne et pittoresque, est libertine avec une telle décence que l'étranger n'y trouve à exercer ni ses soupçons ni sa curiosité. Nous ne connaissons pas l'hypocrisie des mœurs, si nous n'avons point participé à la vie de province qu'elle domine comme un principe inconscient. Et peut-être connaissons-nous mal la passion si nous n'avons su deviner, sous son masque austère, les désordres des cœurs tourmentés, dont les tourments montent là à une intensité douloureuse et voluptueuse, extrême et presque excessive. Là, des amants mettent des mois, des suites de saisons, à combiner des rencontres que le hasard pourra expliquer. Des maisons étroites, et des jardins étroits montent des rêves et des désirs qui ne se croisent que dans l'espace et des femmes y passent leur vie à songer leurs amours. Comme dans les cloîtres et les harems, la captivité les alourdit. Le rêve inutile les jette dans le romanesque et, le roman étant sans issue, dans la dévotion. Quelques-unes, plus fougueuses, ne se laissent pas vaincre et il en résulte parfois de belles amours d'une constance et d'une ingéniosité admirables. Il est plus facile de les deviner que de les surprendre. Balzac a bien connu la province. Sa province est toujours vraie, tandis que son Paris n'a plus guère qu'un intérêt historique, Paris pourtant bien plus facile à observer. En Province, on ne sait rien, il y faut de la divination. Devant l'étranger tout se ferme et d'abord les visages. Il n'est pas jusqu'aux grandes villes où ne règne une grande défiance de l'homme qui passe.

Mais ces questions ne doivent guère vous intéresser, Amazone. Rassurez-vous, je n'y ai touché que pour vous faire comprendre qu'elle

pouvait être ma vie dans cette ville fermée ; l'esprit s'épuise en vain à en pénétrer le mécanisme sentimental et au bout de quelques jours on renonce à tout, hormis à soi-même. Le sentiment d'être seul, de se mouvoir, ombre parmi les ombres, vous jette bientôt dans une sorte de prostration, ce que ne fait pas la solitude volontaire ou consentie, d'où naît au contraire une sorte d'exaltation égoïste.

C'est donc au milieu de tout cela, ou de tout ce rien, qu'une nouvelle émouvante vint un soir évoquer à mes yeux effarés des images funèbres. Toute mauvaise nouvelle prend dans ces conditions des tons funèbres ; le raisonnement est impuissant à les éclaircir et l'angoisse étreint tout le système nerveux sans en laisser la moindre partie fonctionner librement. C'est une chose certaine et que j'ai heureusement vérifiée depuis, que la condition des êtres, malmenés par une catastrophe physique, est presque toujours bien préférable à celle des êtres qui n'en ressentent que le contre-coup moral. Les premiers n'ont ressenti qu'un choc dont la brutalité soudaine s'est évanouie au coup même qu'il a porté, les autres tombent en proie à l'imagination qui amplifie les douleurs comme les joies. Sans l'imagination, la vie n'est presque rien : une suite de faits diversement ressentis, selon leur retentissement exact, qui est peu de chose, la plupart du temps. C'est l'imagination qui a créé leur valeur. Ainsi, l'on ne sait presque jamais ce qui se passe exactement dans les autres, et surtout dans l'être qu'on aime le plus, parce que, au lieu de ressentir le fait directement, on ne le perçoit qu'à travers un appareil déformateur. Ou plutôt ce n'est pas le fait lui-même qu'on ressent, c'est sa propre sensibilité projetée devant soi comme sur un écran, c'est soi-même dont on regarde les contorsions douloureuses. Et en ce sens, il est vrai qu'on ne souffre pas d'autrui, mais seulement de soi-même.

Quand on a conscience de cet égoïsme fatal, il est plus difficile de se mouvoir dans la vie que lorsque l'on peut avoir l'illusion d'une communion naïve avec la sensibilité même des êtres. On cherche à réprimer, sans y parvenir toujours, les expressions d'une émotion qui dévoile trop un état intérieur dont l'aveu est une satisfaction personnelle. Il est vrai que celui-là même qui n'aime pas à être plaint ne laisse pas d'être sensible aux manifestations douloureuses dont il est la cause. L'égoïsme est presque toujours indulgent à l'égoïsme et accepte volontiers la preuve qu'on lui donne de sa raison d'être, qui est aussi sa justification. Il me plaît de démasquer ainsi le mécanisme de la sensibilité et de ne pas laisser croire qu'elle puisse s'exercer pleinement dans un autre sens que celui qui assure son épanouissement. Il restera toujours assez de naïfs raisonneurs pour opposer l'altruisme à l'égoïsme, incapables, dans leur empressement à confondre la cause et l'effet, de comprendre qu'une sensibilité sans égoïsme est une conception dénuée de signification, puisque, par sa

définition même, la sensibilité est la faculté de sentir et qu'on ne peut sentir qu'avec le corps qu'on possède personnellement. Il n'est pas d'amours sans égoïsme et les amours médiocres sont celles qui ne reposent que sur une sensibilité fragile et qui n'a pas assez de stabilité pour qu'un égoïsme parfait ait pu y prendre racine. Mais les mots sont de grands tyrans et il y a si longtemps qu'ils règnent que leur pouvoir est incontesté. Or, il ne faut pas se révolter contre les pouvoirs incontestés. Rien n'est plus inutile. Je ne poursuivrai donc pas plus longtemps une démonstration choquante pour la plupart des esprits et qu'on ne pourrait leur faire admettre que grâce à des concessions et des distinctions qui en fausseraient la signification fondamentale; j'attends qu'on me montre un égoïsme sans sensibilité et une sensibilité sans amour.

Et puis, Amazone ressuscitée, je ne tiens sérieusement qu'à une chose, c'est à vous offrir mon égoïsme heureux. Vous l'avez mis à une rude épreuve, par une nuit d'été, sur la route bordée de platanes, mais j'ai revu votre sourire, j'ai revu votre âme toujours rayonnante, je sais bien maintenant que la statuaire grecque avait raison et qu'une Amazone blessée est toujours une Amazone.

RÉMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Sur la chronique des poèmes. — D'un programme critique. — De l'esprit d'exclusion.

Qu'ai-je donc accepté, en acceptant cette chronique de poèmes ? Quels droits sont devenus les miens ? Quels devoirs m'ont inquiété et devront m'inquiéter encore ? Les poètes me laisseront-ils le dire, que je juge depuis six mois, sans avoir encore eu le temps de motiver mes décisions ? Je voudrais cependant, puisque voici la pause de l'été, faire quelques confidences nécessaires et définir, non plus à mon usage, l'étalon du blâme et de la louange.

Il y aurait mille façons de classer les critiques. Je n'en retiendrai qu'une, au moins avantageuse en l'occurrence, et distinguerai, d'une part, les critiques qui n'écrivent que lorsque ça leur semble bon et que ça leur fait plaisir, d'autre part les critiques qui écrivent de tout, parce que les vœux des auteurs et les besoins du public en ont ainsi décidé. J'aurais pensé que la critique réflexe ou spontanée était la bonne, mais il paraît que l'autre est la nécessaire, et c'est donc de celle-là qu'il sera question.

L'homme appelé à discourir de toute la production poétique actuelle et qui pénétrerait dans l'arène, tenant la batte d'une main et de l'autre les lauriers, sans posséder sur son objet d'autres renseignements que ceux qu'il trouvera sur place, cet homme aurait dans l'esprit d'entreprise une confiance assurément exagérée.

Je me souviens de certaine représentation du Cid... L'artiste qui jouait Rodrigue, si j'ai bonne mémoire, bavardait derrière un portant lorsque arriva sa réplique. — Rodrigue,as-tu du cœur ? dit Don Diègue ; et voilà notre homme en scène d'un bond à riposter sur un ton qui méconnaissait et l'accent de ses camarades et les conséquences d'un si chaleureux début. Le malheureux dut à la loi des proportions de hurler sans retard et de, promptement, se trouver à bout de ressources... A quelle besogne peut-on prétendre sans avoir, au préalable, fixé les rigueurs d'un plan et précisé toute une gamme de valeurs ?

La poésie contemporaine, considérée dans son ensemble, offre à mes yeux un vaste et harmonieux spectacle. Apparaissent d'abord les figures de premier plan, rares, mais majestueuses par leur masse et leur attitude. Encore ce premier plan n'est-il pas sans ordre et sans perspective. Des personnages y règnent qui occupent le centre ; d'autres demeurent dans la séduisante demi-lumière des angles ; car on peut devoir à ses exceptionnels mérites de figurer au premier plan sans toucher à l'axe même des traditions... Derrière ces grandes figures, et dans leur ombre, se groupent des silhouettes plus modestes, que la proximité du génie pare de grâces auxquelles il faut savoir être exactement sensible. Une clarté pure peut dénoncer au deuxième plan les visages de ceux que n'a pas touchés l'influence des âmes illustres et qui sont redevables à leurs seules vertus d'occuper avec dignité le second rang. Et, au-delà, s'éloignent les gradins de ce théâtre où chacun siège avec son masque et ses attributs, à la place non qu'il désire, mais qu'avec prudence et considération je lui donne.

Je n'ai cure d'être accusé de présomption. Il faut déjà de l'arbitraire et de la témérité pour porter le plus élémentaire jugement ; et si l'on veut faire métier d'apprécier une chose qui, comme la poésie, tombe à peine sous la critique, il est au moins préférable de ne pas sortir de soi-même pour se prononcer. Cette méthode évite l'incohérence, restreint et élève le point de vue et donne de l'unité.

Où je parle, les réclamations ne parviennent pas et non plus les affectueux propos et moins encore les menaces. Je contemple avec candeur et certitude l'assemblage disposé par mes soins ; je remplis une tâche fort modeste avec le sérieux qu'on exigerait d'un homme dans les plus graves conjonctures de la vie ; je n'entends que ce qu'il faut entendre et, en admirant le concile des poètes de mon époque, je dis qu'il n'y a pas d'anarchie, n'en voulant pas voir.

Je serais fort heureux si, à la lecture d'une note critique rédigée selon cette règle, un lecteur attentif pouvait évaluer les distances qui, dans l'étendue, séparent l'auteur envisagé sur l'heure d'un ou de plusieurs autres auteurs dont il fut parlé fort antérieurement.

On peut, dans une étude isolée, s'abandonner aux sollicitations de

la dialectique et commettre des débauches de langue. On doit se garder de pareilles erreurs lorsqu'on prétend mener à bien l'exécution d'un programme entier.

Je ne veux pas épuiser en une fois l'arsenal de la louange pour satisfaire au plus légitime enthousiasme du moment. Je me modère, en prévision du jour où le grand homme que je sais jettera quelque livre nouveau, comme une lourde épée, dans la balance.

Il faut maîtriser pareillement la colère qu'inspire un mauvais livre quand on n'ignore pas que le sort vous en réserve à coup sûr de plus mauvais. Il y a des mots, il y a des traits que je garde pour le jour où certain imbécile sortira de chez son éditeur.

«La poésie est, disent-ils, un jeu qui sollicite la sympathie ! » C'est pourquoi il y a des chroniqueurs qui se dévouent avec une égale complaisance à l'éloge de tous et de chacun. Les écrivains accueillent cependant avec froideur la faculté d'enthousiasme de ces honnêtes gens ; on les méprise un peu et on leur réserve une gratitude modeste pour leurs plus chaleureuses sorties. Le public égaré ne lit pas une telle critique...

Celui qui ne veut rien contrarier ne peut rien favoriser.

De bons écrivains peuvent trouver oiseux de voir consacrer à des œuvres médiocres de longues pages de sévérité, alors que leur propre talent fut, par ailleurs, trop succinctement honoré. Je voudrais leur dire que leur cause ne perd rien à de telles manœuvres, que leurs travaux ne seront loués longuement avec profit que lorsque les basses besognes auront été accomplies, et que c'est dire grand bien d'eux que de condamner ceux qui sont en quelque sorte leurs adversaires.

Je proteste pour ma part que je n'ai jamais pris et que je ne saurais jamais prendre aucun plaisir à modifier, à diviser ou à détruire une réputation que mes convictions me représentent comme usurpée ; mais il y a des sacrifices nécessaires où le plaisir n'est pour rien.

Tel poète donne dans sa maturité un ouvrage non dénué d'intérêt, mais pourvu de certaines particularités dont on ne manquera pas de faire état pour autoriser une profusion de livres détestables et leur donner cours. — Quel est donc, dans ce cas, le devoir du critique ? Et croyez-vous honnêtement que l'attention doive s'en tenir au livre seul et non point à ses conséquences ?

Contre celui-ci dont la probité me touche, dont l'art périmé me retient quelquefois et dont le caractère même mérite le respect, je devrai cependant agir avec rudesse, parce que la gloire des maîtres l'exige. Et ne devons-nous rien à ceux-là qui font de leur existence un combat, de leurs aspirations un danger, de leurs œuvres belles un objet d'envie ou d'universelle injustice ? Nous leur devons certes quelque chose en holocauste, en attendant la grande gloire.

Il ne suffit pas de chanter les louanges des dieux ; il faut aussi briser à leurs yeux les statues des idoles et consentir en leur faveur à l'égorgement de quelques hérétiques.

Et c'est pourquoi je voudrais pouvoir écrire confidentiellement à certains, dont en public je condamne les écrits : « Pardonnez-moi : Je sais ce que je fais. Plaignez-moi de consacrer les belles heures de ma vie à cet ingrat labeur de détruire ce qu'il vous a plu d'édifier. »

La critique ne saurait être confondue avec l'information et le renseignement n'a jamais tenu lieu d'opinion. C'est tromper le poète et le public que de donner acte, en un langage neutre, de la publication d'un volume.

Que mon souci soit donc de faire partager au plus grand nombre possible d'esprits ma tristesse ou mon plaisir, ma colère ou ma déception ! Je ne vois pas d'autre excuse à ce dessein qu'un homme peut former de conduire jusqu'aux mots l'amour ou l'aversion qu'il ressent pour un poème.

Que mon ambition soit donc, ayant équilibré mon plan critique, d'en faire admettre la disposition, d'en faire épouser les raisons et adopter les conséquences !

Pour l'esprit d'exclusion, je conçois qu'on l'ait en haine et surtout ceux qui s'en trouvent frappés. — Mais je crois qu'il ne saurait entacher les écrits d'un chroniqueur qui doit lire plus d'un livre par jour et, deux fois par mois, consigner ses impressions.

L'exclusivisme est le fait de ceux qui ne sont pas constamment interrogés sur leur préférence. — En matière de poésie, les œuvres faibles sont si nombreuses, les œuvres de prédilection sont forcément si rares qu'on en est vite amené à composition. Il n'y a plus qu'une ressource possible : lire, lire et découvrir à tout prix quelque motif d'agrément, quelque prétexte à bonne parole. On ne peut, avec fruit, ni sans lassitude, dénigrer pendant plusieurs mois de suite, et voilà en quoi l'esprit d'exclusion doit capituler au bénéfice de l'esprit de conciliation.

La chronique des poèmes inspire un éclectisme indispensable à qui ne veut pas rester trop souvent silencieux. Il faut que je l'affirme pour ceux qui n'en auraient jusqu'ici rien voulu croire.

GEORGES DUHAMEL.

LES ROMANS

Jeanne Broussan-Gaubert : *Josette Chardin ou l'égoïste*, Sansot, 3,5o. — Pierre Sormion : *Les Fiancés*, Sansot, 3,5o. — J.-P. Porret : *Nini Lalouet*, Fontemoing, 3.5o. — Jean Rameau : *La Route bleue*, Plon, 3.5o. — Yvonne Durand : *Le Bonheur accessible*, E. Figuière, 3.5o. — Pierre Gérard-Wégimont : *Un gentilhomme Wallon*, B. Grasset, 3.5o. — Charles de Bordeu : *La Plus simple vie*, Fasquelle, 3.5o. — Pierre de Cardonne : *Les Dissentiments*, B. Grasset, 3.5o — G. Voos de

Ghisthelles : *Après l'amour*, Librairie Générale, 3.50. — G.-A. Thierry : *La Fresque de Pompéi*, Plon, 3.50. — Barraute du Plessis : *Orosia et les treize cochons*, A. Lemerre, 3.50. — Auguste Aumaître : *Eros mourant*, « L'homme et la vie », 3.50. — J Raymond Guasco : *John Bull's Island*, « Temps présent », 3.50. — Marianne Damad : *Pour une autre*, B. Grasset, 3.50. — Charles Foley : *Les Miettes de l'amour*, Tallandier, 3.50. — Cœcila Vellini : *Les Gemmes noires*.

Josette Chardin ou l'Egoïste, par Jeanne Broussan-Gaubert. J'aime les petits romans quand je sens qu'on les a faits petits pour les faire avec soin. Voici une histoire courte, un petit drame très sobre où tout est à sa place, tellement en ordre qu'on ne saurait y rien ajouter, parce que les mots, les phrases y sont posés dans l'alvéole qui leur convient comme des pierreries dans leurs sertissures. Il est des paysages de deux lignes qui contiennent cependant toute la grandeur d'une contrée. Une image suffit à évoquer tout un panorama et si la métaphore est juste nous connaissons tout un caractère par la menue monnaie frappée à l'effigie de l'homme. Josette est une petite personne du grand monde parisien. Elle chante et sa voix est un accent trompeur, car elle vibre pour le seul plaisir de vibrer, elle est l'âme du vide comme la sonorité de ces vases de cristal qui cessent de résonner dès qu'ils sont pleins d'eau. Si Josette savait pleurer, elle ne chanterait probablement pas si bien, une émotion serait capable de juguler sa gorge de tourterelle banalement roucoulante. Josette prend son mari d'assaut. Elle devine la timidité du savant et s'en va jusqu'à lui avec l'audace des enfants qui veulent s'emparer de la lune dont ils ne connaissent que le reflet. Elle est certaine de domestiquer cet illuminé sauvage jusqu'à s'en servir pour lui tenir le miroir. Est-ce un astre, un monde inconnu, une chimère d'aspect rébarbatif qu'elle entrevoit dans ce double de sa vie? Qu'importe puisqu'elle en détient enfin le lustre sur la soie de ses robes de jeune mariée. Josette est une petite créature extrêmement pratique. On se marie pour avoir un nom, une fortune, un intérieur ou mieux un extérieur convenable. Et aussitôt obtenues ces choses indispensablement flatteuses, Josette fait des visites. Le pauvre bébé qui survient dans sa vie lui est une gêne, mais elle fait cependant semblant de le soigner et il en meurt. Elle ne le regrettera pas longtemps, sa naissance lui ayant coûté sa voix. L'oiselle, privée de son ramage, en est réduite à son plumage, mais elle n'oubliera pas ce qui est arrivé par la faute de cette « brute ». Le malheureux savant use son cœur dans la lutte pour l'amour. Sa femme se prête et ne se donne pas. Au dernier soir de cette triste existence conjugale, elle se vendra même pour obtenir sa liberté entière. Le savant paiera de sa vie cette ultime faveur et le petit drame se termine par cette mort aimable, après tout le meilleur moment de son martyre. Vous me direz : ce petit livre est bien lourd, c'est presque un gros mélo, il contient tous les crimes, depuis ceux de l'égoïsme féminin, jusqu'aux culpabilités

volontaires, ce qu'en justice on appellerait les responsabilités morales! Eh bien, non, la manière sauve absolument la matière. Rien ne s'y montre poussé au sombre et la fatalité antique y est remplacée par une sorte de calme, d'enjouement de bonne compagnie qui ressemble beaucoup plus à la vie quotidienne que les plus tonitruants discours contre l'éternelle... *blessante*. Les cruautés sont constatées avec douceur et les pires situations se soulignent à peine d'une pointe de malice. Tout le monde a raconté ou racontera cette aventure, mais personne n'aura l'audace d'égayer le sujet par ces traits mordants et aussi, avouons-le, par ce joli ton libertin apparentant l'œuvre aux récits amoraux du XVIIIe siècle. Supposez cette histoire dans les chroniques du temps et vous lui découvrirez son véritable charme. Combien je m'étonne cependant de voir écrire ce petit livre, pesant de tout son poids de philosophie et de science psychologique sur la trop légère mentalité des jolies Madames égoïstes, par ce petit bout de femme, cet angelot mignon qu'on appelle Jeanne Broussan-Gaubert.

Les Fiancés, par Pierre Sormiou. La femme-enfant, l'irresponsable et la toujours préférée des hommes sérieux. Un autre type d'égoïste qui demeure la fiancée tout en épousant l'homme qu'elle n'a pas d'abord choisi. Le grave Tory est un penseur, un poète et un savant. Il cherche dans l'amour la nuance complémentaire de son tempérament. Il s'éprend d'une petite fille optimiste, superstitieuse, capricieuse, parfaitement insignifiante au fond. Alice n'est séduisante que parce qu'elle est jeune, très jeune ; dix ans de plus et elle aurait l'air simplement d'une sotte sans consistance. Quelquefois elle trouve un heureux choix d'expression, mais c'est sous la plume de l'auteur... qui le lui prête. Fiancée à Tory et lui ayant juré un amour éternel, il lui suffit d'écouter les conseils religieux d'une vieille amie pour l'abandonner brusquement, puis épouser un Monsieur beaucoup moins bien. Lorsqu'elle rencontre, plus tard, son ex-fiancé, il lui plaît de recommencer les jeux de fiançailles, cette fois, par vice, car malgré la complaisance que semble mettre l'auteur à excuser cette petite fille, mère de famille et n'ignorant plus rien des joies ou des déceptions conjugales, Alice se sert de Tory, l'homme sérieux, comme d'un dérivatif à de fort malsaines préoccupations. Et Tory finit par en mourir. Pour la morale il est bon d'ajouter qu'Alice ayant perdu sa fille ne songe plus qu'à la rejoindre. Ce roman paraît être un procès de tendance fait à l'éducation catholique, mais il vaut mieux que cela. La femme-enfant existe dans toutes les femmes atteintes ou non de religiosité et quand on la laisse se développer normalement elle devient le pire des monstres, surtout quand on a le tort affectueux de trop s'en rapporter à son inconscience.

Mini Lalouet, par J.-P. Porret. Mœurs suisses assez curieuses quand il s'agit du caractère de la sœur aînée des demoiselles Lalouet.

Germaine;ou Mini ressemble, en somme,à pas mal de Françaises du même rang social. Fanny Lalouet, c'est la grande sœur maigre, laide, qui ne pardonne pas à la beauté de sa cadette.Mini s'est amusée à lui souffler un moment son amoureux pour lui prouver,sans doute, qu'elle est mieux coiffée qu'elle. Geste et tour de passe-passe de gamine effrontée d'où sort une haine formidable. Mini désorganise une famille de Français après avoir sauvé un enfant et s'être placée sur le piédestal d'une courageuse héroïne. Elle devient la maîtresse du pauvre Fontange, le sépare de sa très estimable femme, puis achève son abrutissement dans une scène terrible de jalousie où sa cérébralité succombe. Il y a un enfant qu'on emporte. Alors la sœur aînée revient pour diriger Mini, la faible d'esprit, et elle ordonne sa vengeance en personne qui sait également prendre soin des fous et de ses intérêts. Mini reprend ses travaux de couture, puis se sauve un jour, ayant causé la mort subite de sa sœur, dont la haine avait empoisonné le sang.Il y a des types amusants dans ce roman : le père Lalouet, la mère gourmande et toujours malade d'une indigestion, l'ivrogne Madamour et la petite bonne d'enfant, dévouée jusqu'à la tendre sottise.

La Route bleue, par Jean Rameau. La petite Cendrillon aux joues trop roses aime en silence le fiancé de sa sœur et n'ose pas l'avouer. Pendant que la fille du sénateur et de l'actrice, Simone, prend un autre parti qui lui semble beaucoup plus avantageux, Pierre Cassourat continue à lui demeurer fidèle.Il ne s'aperçoit pas du dévouement inlassable de Jeanneton,la méconnue.Il faudra toutes les désillusions d'un amour trop vieux n'ayant plus la force de refleurir et surtout les franches explications d'une mère affolée pour lui ouvrir les yeux sur ce cas de clinique peu banal d'une femme éperdument constante.La route bleue est semée d'épines,traversée de sinistres ornières, plus fournie en cailloux pointus qu'en frais ombrages,mais c'est la route de l'Eden ; les chemins des paradis, même terrestres, ne sont jamais faciles, malgré l'azur du ciel qu'on aperçoit au bout.

Le Bonheur accessible, par Yvonne Durand Un ermite laïque montre au héros de cette histoire que le calme de l'esprit ne réside guère qu'en des cavernes jadis habitées par les ours. Julien, le fils de la blanchisseuse, aime une fille du meilleur monde qui ne le lui rend pas, car elle ne se penche pas qu'à bon escient. Le bonheur accessible c'est de goûter à la littérature juste l'espace d'un rêve et à la vie pour la seule jouissance de ses réalités familiales. Julien, cependant, aurait-il été poète s'il n'avait rêvé que d'un bonheur à la portée de la main ?

Un Gentilhomme Wallon, par Pierre Gérard Wégimont. Ce modèle des amoureux transis est demandé en mariage par une opulente Américaine, à laquelle il n'avait jamais songé, puisqu'il en

aimait une autre. Grâce à la perte d'un carnet où ce jeune homme, poète à ses heures, inscrit de jolies phrases,sinon des réflexions mélancoliques, Maud, l'Américaine, découvre son intime personnalité ; mais elle ne peut espérer lui plaire qu'en abjurant le protestantisme. Un bon mariage d'amour vaut-il une messe?... Ce couple idéal fera le bonheur de leur entourage wallon et le sien, espérons-le.

La plus humble vie, par Charles de Bordeu. L'existence d'un très pauvre paysan, simplement contée. Ordinairement, ces sortes d'histoires simples se compliquent des pires aventures, mais celle-ci, par la fraîcheur du style, la paisible philosophie qui s'en dégage, tient vraiment les promesses de son titre.C'est la vie la plus humble, aussi la plus honnête.

Les Dissentiments,par Pierre de Cardonne. Deux époux qui sont étrangers l'un à l'autre,au moins par les idées qu'ils ont sur le mariage. On se demande pourquoi une femme artiste ne sait pas mieux régler ses mouvements d'âme. Elle a de la joie pour toute beauté qui passe,mais ne voit pas le merveilleux accord que l'on pourrait tenter à deux êtres également équilibrés et en art et en amour. Ils se tournent chacun de leur côté vers l'adultère; le mari en trompant sa femme ne fait même pas le bonheur d'une maîtresse et la femme ne réussit qu'à se gâter ses pires jouissances artistiques. Au fond, leurs dissentiments ou leur incompatibilité d'humeur vient peut-être de leurs prétentions intellectuelles. Il faut être un peu bête pour bien s'aimer.

Après l'amour, par Georges Voos de Ghistelles. Pour aimer même sa maîtresse,il suffirait peut-être de la prêter à son voisin, car le terrible instinct du propriétaire (qui est aussi celui de la conservation !) se réveille et vous fait désirer l'objet dont on s'est séparé. Seulement, il y a l'irréparable... on se reprend et on se méprise.

La Fresque de Pompéi, par Gilbert Augustin-Thierry. Ces contes sont à la fois de la vie brutale et de l'imagination intense. Une femme fatale, un amoureux sincère,mais vaincu dans ses tentatives de purification par la religion. Leucosîa, la courtisane antique, est l'image de Mlle Diva, la cantatrice qui se vend au plus offrant. La pièce représentant cette sirène dans ses différentes transformations tombe,mais la néfaste comédienne gagne son procès de Phryné, si le malheureux amant perd sa réputation de poète. Il se fait prêtre pour un jour tuer celle qui joue au naturel le triomphe d'Aphrodite. Dans *la Madone qui pleure* l'on voit un historien athée adorer de nouveau les dieux qu'il essayait de renier, au moins littérairement. Deux nouvelles romantiques.

Orosia et les treize Cochons, par Barraute du Plessis. Amusantes anecdotes sur les mœurs rurales espagnoles. Une possédée qui profite et abuse de la permission qu'elle a d'avoir le diable

au corps. Un drame noir et à côté les situations les plus drôles. Ecrit spirituellement, ce livre fait beaucoup pardonner à sainte Orosia, en faveur des treize portraits de ces braves animaux, ses fidèles sujets.

Eros mourant, par Auguste Aumaître. Ces poèmes en prose nous confient le désespoir intime d'un amant qui ne fut pas le premier dans le cœur de sa compagne. Malgré tous les subterfuges et tous les enchantements de leur passion, tous les deux voient rouge. Le sang répandu ne lave pas toujours une secrète offense et les tourments de la chair ne parviennent point à dépasser en horreur les désespoirs de l'âme.

John Bull's Island, par J. Raymond Guasco. Renseignements narquois pris sur le naturel anglais. Il y a une furie anglaise qui a cours en France et détrône l'autre. Nous admirons maintenant autant nos voisins de la Manche que nous les dénigrions jadis. Ce reporter n'est pas tendre pour eux, mais il y met quelquefois de la bonne humeur. J'allais dire de l'humour. Les portraits qu'il nous trace des travailleurs britanniques ressemblent du reste assez aux photographies de nos ouvriers, perpétuellement en train de se chercher des raisons pour travailler le moins possible en buvant davantage.

Pour une autre, par Marianne Damad. Touchant dévouement d'une petite ouvrière pour une belle demoiselle un peu isolée dans la vie en dépit de sa situation fortunée. Après avoir préparé le mariage de sa riche amie, la pauvre fille s'aperçoit qu'elle aime le fiancé défendu et elle en meurt.

Les Miettes de l'amour, par Charles Foley. Deux bons vieux sont forcés par leurs enfants mondains de donner un grand bal et ils en profitent pour se payer une petite fête intime dans la mansarde de leur ancien sixième, leur propre domesticité les ayant mis à la porte de chez eux parce qu'ils étaient mal habillés. C'est la noce de M. et Mme Denis et ils s'en souviendront longtemps.

Les Gemmes noires, par Cœcilia Vellini. C'est, au contraire, dans un écrin de velours sombre, quelques feux d'étoiles ravis à l'éternel artifice de l'amour et de la mort. Je dis artifice, car ni l'amour ni la mort n'existent réellement. Nous nous imaginons aimer comme nous nous laissons mourir. « Et je n'ai pas encore trouvé parmi mes pensées l'émeraude qui chante la verte Espérance », dit l'auteur. Pourquoi ne pas regarder attentivement au fond de votre miroir? Penchez-vous sur la fontaine miraculeuse de votre jeunesse, dans l'eau verte ou bleue douée d'intelligence qui caresse le reflet de votre beauté, vous trouverez une immortelle raison de vivre heureuse.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Léon Séché : *Le Cénacle de Joseph Delorme : 1° Victor Hugo et les Poètes ; 2° Victor Hugo et les Artistes*, 2 vol. in-8, 15 fr., « Mercure de France ». — Victor Hugo : *Œuvres choisies illustrées*, avec préface de Gustave Simon, 2 vol. in-8, 5 fr. chaque, « Bibliothèque Larousse ». — Albert de Bersaucourt : *Les Pamphlets contre Victor Hugo*, 1 vol. in-18, 3,50, « Mercure de France ».— Jules Marsan : *La Bataille romantique*, 1 vol. in-18, 3,50, Hachette. — Daniel Mornet : *Le Romantisme en France au XVIIIe siècle*, 1 vol. in-18, 3,50, Hachette.

M. Léon Séché a donné à ces deux volumes d'histoire romantique : **Victor Hugo et les poètes**, et **Victor Hugo et les artistes**, ce titre général : *Le Cénacle de Joseph Delorme*. C'est que, explique-t-il, Sainte-Beuve joua dans ce Cénacle le même rôle qu'Emile Deschamps dans celui de la *Muse française*, « avec cette différence pourtant, à son avantage, que, tout en étant, comme son devancier, le lien entre les membres de ce cercle, un peu disparate, et le ciment de l'édifice, Sainte-Beuve fut seul à y représenter la critique proprement dite ». Or, ajoute l'auteur, « c'est la critique qui caractérise le Cénacle de *Joseph Delorme* et le distingue du Cénacle de la *Muse française*. Et, qu'on le veuille ou non, le Cénacle de Victor Hugo fut, en grande partie, l'ouvrage de Sainte-Beuve, et c'est pour cela qu'il ne survécut pas à leur rupture. »

Etudiant l'influence du critique des *Lundis* sur V. Hugo, M. Séché expose que V. Hugo ne connaissait pas les poètes du XVIe siècle. Ce fut Sainte-Beuve qui les lui révéla, et enrichit ainsi sa poésie de rythmes et de strophes nouvelles. Certes, ce fut V. Hugo qui initia le critique au romantisme pour lequel Sainte-Beuve, comme il l'a avoué, avait une certaine antipathie ; certes, la conversation du poète lui « ouvrit des jours sur l'art » et lui « révéla aussi les secrets du métier » et le « doigté » de la nouvelle méthode. Mais, comme le dit M. Séché, un homme « doué et armé » comme l'était Sainte-Beuve, dès 1827, ne se contente pas de recevoir ; il donne aussi, et « j'incline à croire qu'il reçut moins qu'il ne donna ». Ce fut vraiment Sainte-Beuve qui révéla aux poètes romantiques la poésie du XVIe siècle et plus on étudie son rôle littéraire, plus on s'aperçoit que son influence fut immense. Il publie son Tableau de la poésie française au XVIe siècle, où il y a certes des lacunes, mais déjà une classification, une méthode, ce qui manquait aux érudits de cette époque et à Nodier lui-même. Et voilà le seizième siècle révélé. Vigny lui emprunte le sujet de *Madame de Soubise*, Dumas, celui de *Henri III et sa cour*, Victor Hugo, *Hernani*. Mais avec quelle sûreté de jugement Sainte-Beuve notait déjà les exagérations romantiques et cette tendance dangereuse de Hugo à l'antithèse ! Rendant compte des *Odes et Ballades* dans *le Globe*, il écrivait, et c'était un avertissement :

En poésie, rien de si périlleux que la force : si on la laisse faire elle abuse de tout ; par elle ce qui n'était qu'original et neuf est bien près de devenir bizarre ; un contraste brillant dégénère en antithèse précieuse ; l'auteur vise à la grâce et à la simplicité ; il ne cherche que l'héroïque et il rencontre le gigantesque ; s'il touche jamais le gigantesque, il n'évitera pas le puéril.

Et c'est une critique d'une merveilleuse lucidité de ce que devait devenir la manière de Victor Hugo. M. Séché nous raconte ensuite la destinée du « Ronsard » de Victor Hugo, offert par Sainte-Beuve au poète, et dans les marges duquel tous les poètes romantiques écrivirent des strophes, souvent bien médiocres. On s'aperçoit aussi en feuilletant ce Ronsard que Victor Hugo lui emprunta tous ses rythmes nouveaux, et nous savons maintenant que Ronsard lui-même n'en était pas l'inventeur. Mais voici la Préface de *Cromwell*, où on a voulu voir une sorte de réplique à *l'Art poétique* de Boileau, et où M. Séché voit plus justement une réponse au *Racine et Shakespeare* de Stendhal. Stendhal soutenait que la prose était l'instrument du drame futur; Victor Hugo prétendait prouver, par sa pièce même que cet instrument était le vers alexandrin. C'est Stendhal qui avait raison, mais, comme dans toutes ses idées, il devançait son temps. Cependant la forme du drame en prose, qu'il rêvait, ne me semble pas encore trouvée, et quant au vers dramatique de Victor Hugo, il semble à M. Séché éminemment classique, et, en dépit de ses enjambements et de sa césure mobile, pas plus libre que celui de Molière ou de La Fontaine. C'est pour cela, dit-il, que, jusqu'en 1824, Victor Hugo ne voyait aucune différence entre le *genre classique* et le *genre romantique*. Ce qu'il apportait de nouveau dans le drame, avec sa préface de *Cromwell*, c'était cette théorie du *laid* et du *grotesque* dans les arts. Mais ce n'était encore qu'une imitation voulue de la méthode de Shakespeare, et surtout une exagération consciente de cette manière. Le drame de Hugo, c'est le cadre du drame shakespearien, mais ce n'est que cela.

Cependant, autour de l'idée romantique les œuvres se cristallisaient : l'apparition d'un recueil de vers, d'une pièce de théâtre était un événement ; et d'abord la lecture solennelle que l'auteur en faisait à ses amis. M. Séché nous conte ces événements, et longuement, avec des documents inédits, cette bataille d'*Hernani*, qui fut, mieux qu'aucun drame même de Hugo, épique et bouffonne. Quant à Stendhal, il reconnaissait le succès de cette tragédie en vers « mal imitée des *Two gentlemen of Verona* et autres pièces du divin Shakespeare ».

Dans la seconde partie de son étude, *Victor Hugo et les Artistes*, M. Léon Séché nous dit ce que les David d'Angers, les Delacroix, les Paul Huet, apportèrent de nouveau en art : « une sensibilité, une richesse de coloris, un sentiment de la nature, un goût du pittoresque,

une vie enfin, que ne connaissaient pas leurs devanciers de l'Ecole classique. » Mais pour M. Séché, c'est de cette province qu'il a baptisée la Bretagne-Angevine que partirent ces deux mouvements de renaissance littéraire et artistique, celui de la Renaissance et celui du Romantisme. Ce fut David d'Angers qui donna le branle à ce dernier, avec sa statue du *Grand Condé*. Les poètes vinrent après David. Que si, écrit-il, « Lamartine et Victor Hugo naquirent et se formèrent ailleurs que sur les bords de la Loire, il convient de ne pas oublier que les femmes qui leur ouvrirent le cœur et l'esprit avaient dans les veines du sang breton-angevin ». Se souvenir aussi que leurs maîtres, Chateaubriand et Lamennais, étaient fils de Bretagne.

Il faut signaler, à côté de cette étude romantique, ces deux volumes, prose et poésie, d'**Œuvres choisies illustrées** de Victor Hugo, par M. Léopold Lacour. M. Gustave Simon a écrit pour cette anthologie, qui contient des extraits de toutes les œuvres du poète même les moins connues, une préface qui est une belle étude sur le dieu du Verbe.

§

Nous avons peine aujourd'hui, écrit M. Albert de Bersaucourt, en tête de son ouvrage : **Les Pamphlets contre Victor Hugo**, à imaginer la violence des polémiques que suscita le romantisme : « Victor Hugo et ses disciples eurent vraiment le privilège d'intéresser toute la France à leurs efforts, et de passionner l'opinion durant de nombreuses années. » De toutes les querelles littéraires fameuses, celle du romantisme fut la plus bruyante et la plus acharnée, et M. de Bersaucourt nous dit en souriant que jamais M. Maeterlinck ne reçut de billet analogue à celui que l'on adressait à l'auteur d'*Hernani* : « Si tu ne retires pas ta sale pièce dans les vingt-quatre heures, nous te ferons passer le goût du pain. » Il y a des pamphlets, des épigrammes contre Hugo qui sont célèbres, classiques ; mais à côté de ces pamphlets officiels, il y en a d'autres d'un caractère tout différent et qui sont peut-être, nous dit l'auteur, plus intéressants et plus significatifs, parce qu'ils émanent d'inconnus, « de simples spectateurs qui jugèrent bon d'intervenir dans la querelle littéraire ». Ce sont ces pamphlets inconnus et les parodies qu'ont suscités les drames de Hugo que nous révèle, pour notre amusement, M. de Bersaucourt: ils sont très caractéristiques de l'opinion de cette époque : c'est de la critique littéraire passionnée, et souvent très médiocre. Mais, comme le dit le critique, si les pamphlets ne sont pas de l'histoire, ils nous permettent de reconstituer la physionomie d'une époque et contribuent à nous éclairer. Ils nous permettent aussi de constater qu'aucun écrivain, peut-être, ne suscita de son vivant

tant d'enthousiasme et tant de haine que V. Hugo : « Ne doivent-ils pas envier les disparus, écrivait-il, ceux contre qui s'amassent tous les orages : calomnies,injures, haines,jalousies, sourdes menées, basses trahisons !... *Invideo*, disait Luther dans le cimetière de Worms, *invideo* quia quiescunt! »...

J'emprunte cette citation au volume de M. Jules Marsan : **La Bataille romantique**, où l'auteur a tenté de mettre une parfaite méthode dans cette aventure littéraire. Il est rare, écrit-il avec beaucoup de logique, que les grandes écoles aient aussitôt pleine conscience de leur objet, qu'elles « engagent la lutte sur un terrain bien délimité, choisi par elles ». Ce n'est pas tout d'abord, ajoute-t-il, qu'elles affirment une doctrine : « les théories viennent après les œuvres ; leurs ennemis les aident à y voir clair. » Pour que Victor Hugo s'aperçoive qu'il est autre chose qu'un successeur de l'abbé Delisle, « il faudra que ses adversaires lui ouvrent les yeux ». Au cours de ce livre, M. Marsan a suivi pas à pas les hésitations, les incertitudes de l'école nouvelle, qui devait, un instant, trouver son unité dans le cénacle de Hugo, celui que M. Séché a appelé le Cénacle de *Joseph Delorme*.

Tous les auteurs qui écrivent actuellement sur le romantisme insistent sur les distinctions « assez insignifiantes » (le mot est de V. Hugo) qu'il y avait d'abord entre les classiques et les romantiques. M. Daniel Mornet, dans son très curieux ouvrage sur le **Romantisme en France au XVIIIe siècle**, fait remonter le romantisme jusqu'à des sources lointaines : « Par mille issues, dit-il, le XVIIIe siècle a vu jaillir,et parfois certes en flots profonds,tout ce que les George Sand ou les défenseurs d'*Hernani* revendiqueront comme leur conquête. » Avant qu'il ne se formulât dans la littérature, le Romantisme couvait dans les esprits. Les étrangers intervinrent, ils précisèrent ce qu'on désirait, « ils prêtèrent des exemples et des prétextes à ce qui restait aspirations incertaines et désirs obscurs ».

Richardson, écrit M. Mornet, ne révéla pas les orages des passions romanesques; Young ne créa pas tout à fait le goût du sombre. Ossian ne fit pas descendre sur les lettres françaises les premiers brouillards et les premières tempêtes ; le mal du siècle et le suicide ont des racines qui plongent plus loin que *Werther ;* car les romans ont, avant qu'on ait lu *Clarisse*, des héros qui souffrent comme elle; il y a des ruines et des tombeaux dans les jardins quand on commence à s'engouer des *Nuits* ; le rêveries et les mélancolies sont tout entières dans *la Nouvelle Héloïse* avant qu'on s'exalte pour les bardes calédoniens ; et c'est Saint-Preux qui gémit avant Werther du fatal présent que le ciel lui fit d'une âme trop tendre.

Mais les Rousseau, Young, Ossian et *Werther* ne firent que préciser, aggraver l'inquiétude romantique, et, conclut M. Mornet, on revint à la nature avant Rousseau. Il apparaît donc, d'après cette

étude, que les grands écrivains qui semblent déterminer les mouvements littéraires les subissent : ils ne sont pas un départ, mais un aboutissement.

Les gravures qui ornent cet ouvrage sont très curieuses. Voici, dix ans avant Julie d'Etanges, Cécile de L., avec un air des plus romantiquement mélancolique (Frontispice des *Mémoires de Cécile*, par Mlle Guichard (1751). Et cette gravure de Moreau le jeune, où tous les accessoires romantiques sont figurés : le lac, la lune dans les nuages, les saules, les cyprès, le tombeau avec son urne, sa tête de mort et ses tibias; et, dans ce décor, un poète très correct en costume Louis XVI, le cordon d'un ordre en sautoir et le Saint-Esprit sur la poitrine. D'une main, jaillie d'une dentelle, il tend vers le ciel une sorte de Bible, tandis que, de l'autre, il s'appuie à une lyre de style très pur. L'expression de la tête, parfaitement ossianesque, évoque un Valmont qui aurait lu René.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Achille Luchaire : *Les Communes françaises à l'époque des Capétiens directs*. Nouvelle édition revue et augmentée d'une introduction par Louis Halphen. Hachette, s. p. — Th. de Cauzons : *Histoire de l'Inquisition en France*, II : la Procédure inquisitoriale. Bloud, 7 fr.

Cet ouvrage du regretté Achille Luchaire sur **Les Communes Françaises à l'époque des Capétiens directs**, publié en première édition il y a plus de vingt ans, a été composé sur les leçons faites en Sorbonne, à cette époque, par M. Luchaire. Sans être un livre de vulgarisation, c'est un ouvrage synthétique s'adressant, aussi bien qu'aux érudits, au public lettré ayant le goût de l'Histoire. Dans l'opinion de M. Louis Halphen, exprimée en une importante introduction sur laquelle nous reviendrons, ces pages, sous leur forme première, « restent une des synthèses les plus claires et les plus exactes qui aient été consacrées à l'histoire des Communes françaises ». « Si les derniers historiens, conclut-il, ont parfois complété cet exposé, ils ne l'ont guère contredit. » Sur les origines des communes, les associations urbaines, la constitution du corps communal, le pouvoir de la commune; sur la charte communale, les divers caractères de ces titres constitutionnels et sur la question si importante de leur filiation; enfin sur l'administration des communes (milice, partis politiques), et sur l'attitude, envers les institutions communales, des autres pouvoirs du temps, féodalité, église, royauté, — sur tous ces points essentiels, l'exposé de M. Luchaire, fruit de l'étude des textes et de la lecture des travaux d'érudition pure, est grandement instructif, et très suffisant pour la grande majorité des lecteurs qui ne poursuivent point de recherches spéciales.

La seule objection qu'on pourrait faire, semble-t-il, à cet exposé admirablement nourri serait de n'être pas assez chronologique. Il est surtout ce que l'on pourrait appeler statique. C'est l'histoire de l'institution considérée en elle-même plus que le récit des événements et des actes dont elle est résultée. Sans doute, ce récit même ne manque pas toujours (par exemple celui de la formation insurrectionnelle de la commune collective du Laonnais); mais, somme toute, l'exposé a principalement le caractère d'une analyse sociale poursuivie en quelque sorte en dehors du temps. Il s'ensuit, semble-t-il, que la diversité des causes ayant, au long des années, déterminé la formation des communes, échappe, ou n'apparaît pas avec un relief suffisant, avec le relief de l'action. Ces causes furent multiples, et parfois bien dissemblables. Or, une seule catégorie d'entre elles, celles qui sont dans la violence insurrectionnelle, a été bien montrée jusqu'ici, et jusqu'à en être popularisée, par les célèbres et dramatiques récits d'Augustin Thierry. L'illusion, accréditée par ces récits, que la violence, la force armée, a été pour tout dans le mouvement d'émancipation communaliste, domine dans le public; et, pour la raison plus haut indiquée, elle peut persister dans l'esprit du lecteur abordant les travaux de M. Luchaire avec l'unique souvenir de ceux de Thierry. C'est une optique juste en partie seulement ; juste, quand il s'agit de communes fondées par l'insurrection, comme celles du Mans, de Laon, d'Amiens; fausse, quand le droit de Commune a été acquis, ainsi qu'il arriva souvent, à prix d'argent. Les dates de ces derniers faits, bien à leur place dans un récit continu, m'intéresseraient. M. Luchaire les met, un peu idéalement, dans une période subséquente, à l'issue de la période insurrectionnelle, laquelle demeurerait typique, les seigneurs n'ayant été amenés à traiter que par la force des armes, seule efficace d'abord. Ceci semble systématique, ultra-synthétique. Les gens des Communes ne furent point de tels foudres de guerre.

L'ouvrage de Luchaire trouve son rang exact à une place marquée entre les récits d'Augustin Thierry et les travaux de l'érudition contemporaine. Quoique l'illusion d'optique créée par Thierry en ce qui concerne le caractère militant de la révolution communale risque, disons-nous, de subsister ici encore, Luchaire a bien davantage le sentiment et la connaissance de tout ce qu'il y eut de complexe et de divers dans l'origine des Communes. Rejetant des abstractions comme l'origine romaine ou germanique, il a démêlé des causes beaucoup moins idéales, tout en se défendant de vouloir dire le dernier mot, là-dessus (M. Halphen assure qu'on a pu dire depuis quelques nouveaux mots, et il nous fait connaître lesquels), et en négligeant d'entrelacer, dans une chronologie positive, les causes violentes et les causes pacifiques. Puis encore, en ce qui concerne l'administra-

tion des Communes, il a apporté de fortes réserves à la thèse décidément erronée de Thierry, qui fait de cette administration un gouvernement électif et populaire. En réalité, la Commune était, entre la féodalité d'une part et le peuple d'autre part, une seigneurie assez aristocratique, assez fermée. Sans doute, par son rôle très municipal, elle s'opposait à la féodalité, et elle était un gouvernement populaire en ce sens qu'elle était propre à administrer le peuple. Mais, au demeurant, si elle a élevé les villes de la sujétion au vasselage, c'est simplement qu'elle a acquis pour elle-même, et exclusivement, le bénéfice féodal. Le peuple, qui ne releva plus aussi immédiatement du seigneur, fut « médiatisé » au bénéfice de la Commune, « foyer », semble convaincu Guizot, « de tyrannie oligarchique, d'anarchie et de guerre civile. » C'est tout ce qu'on peut dire de la valeur du mouvement communal au point de vue purement populaire. L'institution des Communes médiévales marque uniquement l'accession du tiers-état au droit féodal, dont il n'usa pas avec moins d'âpreté que les seigneurs. On ne saurait regretter que la royauté ait absorbé les Communes. Les conclusions de M. Luchaire sont plus tempérées; mais bien des faits, notés au cours de son exposé, laissent paraître ceci.

Un mot sur la préface de M. Louis Halphen, qui a présenté et mis çà et là au point cette nouvelle édition. Cette préface marque la position de l'ouvrage de M. Luchaire par rapport aux récents travaux consacrés à l'histoire des Communes, et elle « oriente » le lecteur parmi ces derniers ouvrages. M. Luchaire a rédigé son livre au moment où les beaux travaux de M. Giry sur Saint-Omer, sur Saint-Quentin, sur les Etablissements de Rouen, avaient commencé à renouveler l'histoire du Moyen-Age. M. Giry, on le sait, n'a pas continué, mais l'entreprise de M. Luchaire a bénéficié de cette forte préparation. Depuis, en vingt ans, — et vingt ans sont beaucoup dans l'activité actuelle de la science, — les travaux spéciaux se sont multipliés. L'on ne peut, ici même, les mentionner. Mais M. Halphen distingue, entre tous, ceux de M. Pirenne, qui, selon lui, ne sont pas loin de faire époque, surtout en ce qui concerne la connaissance de l'origine des Communes. M. Pirenne a porté au premier plan le facteur économique, dont il a fait « ressortir toute l'importance dans la formation des villes, ainsi que dans la formation de l'évolution du régime communal ». Nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à la théorie que M. Halphen esquisse d'après cette donnée. C'est très intéressant. La signification en serait, si je ne me trompe, démocratique et révolutionnaire, et de la sorte nous reviendrions, par un côté (et, bien entendu, toutes différences gardées), à la première école historique d'Augustin Thierry.

§

Parmi les récents historiens catholiques ayant étudié l'Inquisition, les Douais, les Vacandard, les Maillet, M. Th. de Cauzons, auteur de cet ouvrage de premier ordre sur l'**Histoire de l'Inquisition en France**, est certainement le plus indépendant. Bien entendu, sa méthode n'a rien de commun avec celle d'un apologiste à tour de bras comme le Père jésuite W. Devivier ; cela est peu; mais, de plus, il est le seul vraiment objectif de tous les historiens orthodoxes qui, depuis plusieurs années, notamment depuis l'apparition du grand ouvrage de Lea, ont mené sur ce sujet des recherches qu'on puisse dire scientifiques. Certes, le catholique chez lui reste le catholique ; mais tout ce qui procède de sa conviction de fils de l'Eglise n'empêche pas le travail objectif, disons-nous, de s'accomplir avec une correction irréprochable et une plénitude définitive.

J'avoue même que, trompé, en rendant compte de son premier volume sur les origines de l'Inquisition (1), par certaines vues déterministes touchant « l'union intime de l'Etat et de la hiérarchie ecclésiastique, conduisant presque *automatiquement* à l'Inquisition », j'avais cru à quelque indifférence relativement à la part de mal possible, j'avais cru à un certain fatalisme, plein d'indifférence, dis-je, et de complaisance. Ou plutôt, j'avais raison quant au fatalisme même, que la Préface de ce second volume annonce de nouveau, sous des formes bio-sociologiques, cette fois ; mais un nouveau coup d'œil montre que l'apologétique ni l'érudition de M. de Cauzons ne s'en prévalent arbitrairement. Son érudition surtout, qui est immense, sans équivalente que celle de Lea, et celle, utilisée dans des limites restreintes, de feu H. Maillet. Appliquée, dans ce second volume, à l'étude de la Procédure inquisitoriale, cette érudition de M. de Cauzons a tous les caractères d'une loyauté parfaite. Elle a démonté un à un, sans en omettre aucun, les rouages de la machine inquisitoriale. Quelque idée fataliste, comme nous disions, du droit de l'Eglise aurait pu conseiller des justifications capables d'aller, non pas jusqu'à la grossière apologie quand même, décidément démodée, mais jusqu'à quelque demi-silence d'acquiescement sur certains de ces rouages. Point : le rouage démonté, le savant M. de Cauzons le montre tel quel, et, pour le surplus, se borne à ajouter, d'accord avec les faits ou moyennant des hypothèses suffisamment acceptables, quelques réflexions, quelques suggestions sur ce que pouvait être la portée exacte, la portée fine, atténuée, de son fonctionnement. Je viens de dire le mot ; affaire de finesse dans une description très exactement scientifique, affaire d'esprit de finesse, nullement inutile,

(1) *Mercure de France* du 1er mai 1910. Voir aussi, dans le *Mercure* d'avril 1903, le compte-rendu de l'ouvrage d'Henry-Charles Lea.

mais qui, tout en tendant à une justification au moins partielle, n'a rien de commun avec l'apologétique tranchante du pourtant très documenté Mgr. Douais.

On lira particulièrement, à cet égard, le chapitre V, qui contient l'étude détaillée de la procédure suivie dans le procès d'hérésie. Sans insister du même ton que Lea, M. de Cauzons ne cache rien de certaines dispositions de procédure affreuses pour la défense (que compensent mal certaines autres dispositions plutôt favorables) : privation d'avocat ; suppression des noms des témoins ; emploi de la torture en tant que moyen de preuve ; absence d'un tribunal d'appel. Il montre aussi, sans voiles, d'autres côtés : peines infligées aux enfants et petits-enfants des hérétiques (confiscation des biens et incapacité d'exercer des charges) ; exhumation des cadavres dans les cas de procès et de supplice posthumes ; obligation, pour le juge civil, d'exécuter la sentence du tribunal ecclésiastique, dont les recommandations quant à la clémence, qu'on s'est exagérées de maints côtés, n'étaient qu'« une formule », ou, comme dit M. Vacandard, « une fiction légale » ; atrocité du supplice du bûcher. Il montre tout cela, et bien d'autres choses, lui, historien catholique. Seulement, disons-nous, il a indiqué, avec une science profonde, ce que la réalité a pu, dans la pratique, introduire d'atténuations, d'exceptions, de déformations, de complexités, en un mot, favorables aux justiciables des tribunaux inquisitoriaux. Impossible ou difficile de le refuter là-dessus ; il avance des faits, produit des textes ; et ses hypothèses mêmes n'ont, autant que j'en aie pu juger, rien de déraisonnable.

Nous avouons toutefois à M. de Cauzons ne pas bien démêler comment, avec tout cela, la législation inquisitoriale a pu, comme il dit, représenter un progrès sur la justice ordinaire du temps. Je ne verrais guère que le « principe pénitentiel », tant admiré, dans ce tribunal, par le savant historien. Le bénéfice, toutefois, reste minime, à ne point le considérer en mystique. Sans doute, les pénitences mineures (par exemple, les pèlerinages) paraissent ne pas avoir eu d'équivalent dans la justice civile du Moyen-Age, qui punissait sans rechercher l'amendement du délinquant, comme l'Inquisition l'amendement du pécheur (du pécheur pouvant encore être sauvé) : mais, en fait, ces pénitences mineures étaient une rude chose. Qui dira combien de pèlerins restèrent sur les routes ? Sans doute encore, je ne vois pas qu'une flétrissure s'attachât à ces pénitenciés mineurs comme à ceux de la justice ordinaire (exposition sur le pilori, etc.) : a foi était vive, et des actes de repentir, c'est-à-dire de foi, même accomplis par ordre, devaient toujours rencontrer la sympathie ublique. Cependant, sans même parler des pèlerinages lointains et périlleux, quelle gêne, quelles vexations, pour la vie des gens ! Et qu'il fallait peu de chose pour s'attirer ces corvées ! Par exemple,

un accusé a vu de loin des hérétiques, leur a parlé, mais s'est retiré dès qu'il les a reconnus : pèlerinage ! De toute façon, c'était une bien petite éclaircie, que ces pénitences mineures, où, si l'on se met dans les idées du temps, on trouve une sorte de mansuétude mystique, très sentie, sans doute, par des âmes croyantes, malgré les duretés de la pratique. Une bien faible éclaircie. Toutes les autres peines étaient terribles ou flétrissantes.

Du reste, quel que soit le jugement porté sur l'Inquisition, on peut ne pas partager plus que M. de Cauzons l'horreur affichée par certains pharisiens du Progrès moderne. La société où fleurissent ces derniers comporte aussi son inquisition. Toute société comporte son inquisition. Il y eut, après la Commune de 71, cinq cent mille lettres anonymes. Et même en dehors de ces crises affreuses, et dans l'ordinaire de la vie, notre société, sachons-le bien, a ses victimes sèches et secrètes, comme celle du Moyen-Age ses victimes sanglantes et étalées.

Et puis, et puis, ce fatalisme de M. de Cauzons, dont je parlais en commençant, a du bon, réflexion faite (étant toujours bien entendu qu'il n'aille pas jusqu'à autoriser une *tranquillité* excessive, machinale, qu'on ne trouve d'ailleurs pas dans ce livre savamment lucide et pourtant agité de scrupules). Ce fatalisme distingue, dans une société, *l'instinct ;* instinct tout-puissant, équivalant au sentiment de la conservation, quelles que puissent être les obligations antinomiques d'une morale supérieure, de la morale évangélique pour le christianisme médiéval. Or, il est bien certain que l'instinct vital d'une époque de foi devait être de châtier exemplairement les actes contre la foi, ou réputés tels.

C'est égal, ce livre lu, la puissance de l'Eglise au Moyen-Age apparaît formidable.

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCE SOCIALE

Maurice Hauriou : *La Souveraineté nationale*, Larose et Tenin (sans prix). — Michel Augé Laribé : *L'Evolution de la France agricole*, A. Colin, 3 fr. 5o. — Paul Lacombe : *L'Appropriation du sol*, A. Colin, 5 fr. — André Chéradame : *La Crise française, faits, causes, solutions*, Plon-Nourrit, 5 fr. — Boyer de Rébiab : *L'Intelligence intégrale*, Basset, 3 fr. 5o. — Memento.

Qu'est-ce que la nation par rapport au corps électoral ? Telle est la question fondamentale de notre droit public que M. Maurice Hauriou traite dans sa profonde monographie : **la Souveraineté nationale**, et de façon à marquer un stade décisif dans l'évolution de nos idées politiques depuis cent cinquante ans. Pour montrer l'importance de la théorie nouvelle, il faut se rappeler l'ancienne, celle de Jean-Jacques Rousseau. Aux yeux de ce grand écrivain, la souve-

raineté émane du peuple réuni en comices, et la loi n'est que l'expression de la volonté générale qui est, par définition, sacrée, infaillible et unanime. D'où cette conclusion que celui qui ne respecte pas le vote populaire se met hors la raison, hors la nation et hors la loi, et cette autre conclusion que le peuple seul peut faire la loi, et qu'il s'asservit déjà quand il élit des députés pour les charger de ce soin. Pour arriver à établir que la volonté électorale est unanime même si elle ne s'exprime qu'à une voix de majorité, Jean-Jacques se livre à de vrais tours de passe-passe; le vote, pour lui, ne consiste pas à dire si on approuve un projet de loi, mais à dire si celui-ci est conforme à la sacro-sainte et mystérieuse volonté générale : « Quand donc l'avis contraire au mien l'emporte, cela ne prouve pas autre chose sinon que je m'étais trompé et que ce que j'estimais être la volonté générale ne l'était pas. Si mon avis particulier l'avait emporté, j'aurais fait autre chose que ce que j'aurais voulu, c'est alors que je n'aurais pas été libre. » Cette bouillabaisse de paradoxes n'a jamais été avalée sans grimaces, sauf par les géants de 93, et notamment tous les peuples, même les plus partisans du vote direct des lois par *referendum*, ont admis l'élection de représentants sans croire pour cela qu'ils se forgeaient des fers. Mais néanmoins, sur d'autres points, identité de la volonté générale et de la volonté électorale et délégation par le peuple de sa souveraineté à ses élus, les théories de Jean-Jacques persistent, si dominateur fut son génie persuasif. Ce n'est qu'aujourd'hui que nous commençons à nous dégager de ce sortilège, et nulle part, dans cette œuvre de libération, n'aura été plus grande que celle de M. Hauriou.

Pour ce penseur, la volonté nationale n'est pas simple, elle est composée de deux éléments, un de volonté commandante exercée par les électeurs, les députés, les ministres et leurs agents, et un de volonté acceptante, qui émane silencieusement de tous les membres, y compris les femmes et les enfants, de la nation. C'est à ce second élément passif qu'il faut réserver le nom de volonté générale et attribuer les caractères d'unanimité et infaillibilité, si l'on veut, que Rousseau, par l'erreur la plus funeste qui ait jamais été commise dans le monde des nuées, attachait au vote populaire. Quant à celui-ci, il fait partie de la volonté commandante et constitue la fonction d'un pouvoir particulier, le pouvoir électif, aussi déterminé que ses frères, le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif, et qui doit prendre dans la triade classique la place occupée à tort par le pouvoir judiciaire, simple portion du pouvoir exécutif.

Tout ceci n'est pas seule discussion d'école, et les conséquences pratiques les plus importantes en découlent. Si la volonté électorale est de simple commandement, elle perd le caractère sacré que lui drêtent les Jean-Jacquistes et se trouve subordonnée à la volonté gé-

nérale, ce qui veut dire que la loi ne devient pleinement légitime que par l'adhésion unanime de la masse totale. D'autre part, si la volonté électorale ne procède pas de la volonté générale, elle ne peut pas déléguer à ses élus une souveraineté nationale qu'elle n'a pas. Et ceci est encore important. Avec la théorie de la délégation on arrive logiquement au mandat impératif à la fois dangereux et impratique, tandis qu'avec le système proposé, le mandat est remplacé par la gestion d'affaire et l'élu reconquiert son autonomie sans laquelle le régime représentatif ne peut exister, ni d'ailleurs la liberté politique.

De sorte qu'en fin de compte le mécanisme de la souveraineté nationale peut, sur les ruines du Contrat social et de la Volonté générale, se concevoir ainsi : La souveraineté nationale est la volonté, agissante dans le double sens commandement et acceptation, de la nation. D'où vient ce commandement? Toujours de la force, on peut l'accorder aux réalistes, soit de la force brutale, dans les sociétés primitives, soit de la force consciente et pacifique dans les sociétés modernes. « Les individus, à un certain degré de civilisation, estiment avoir la capacité suffisante pour formuler leur sentiment au sujet du gouvernement de la nation, et la conscience de cette capacité les conduit à l'affirmation de leur droit d'électeur. » L'ensemble de ces citoyens actifs constitue le pouvoir électif d'où procèdent directement ou indirectement les deux autres, le corps électoral investissant ceux qu'il désigne d'un pouvoir d'action pour délibérer ou administrer analogue à celui dont il s'était investi lui-même pour élire ; les délibérants, il les nomme toujours lui-même ; les administrants, il hésite à les nommer à cause de ces inconvénients qu'on voit dans les gardes nationales comme dans les tribunaux élus, et préfère les faire nommer par leurs supérieurs en gardant alors pour lui, comme il fait aux Etats-Unis, le choix de leur chef à tous, à moins qu'il ne préfère comme chez nous confier ce choix aux Chambres, ou le régler préalablement une fois pour toutes comme dans les monarchies. Mais dans tous les cas il y a investiture et non délégation, gestion d'affaire et non mandat, sous le contrôle d'ailleurs de l'opinion publique, manifestation approximative de la volonté générale.

Maintenant, est-il bien exact que la nation soit l'Etat, et que l'Etat soit la nation? comme le dit le savant professeur. C'est une autre grosse question qui devrait un jour tenter sa perspicacité analytique. Il se peut que, sous ce mot si bref Etat, on entende des choses différentes.....

§

De la haute théorie constitutionnelle passons à la réalité pratique avec l'**Evolution de la France agricole** de M. Michel Augé Laribé, elle nous fournira matières à réflexions sérieuses. La popu-

tation agricole, que l'on était habitué à considérer comme la grande réserve nationale, saine, robuste, archi-solide dans son amour un peu étroit du sol, nous apparaît, dans ce livre, comme aussi atteinte que la population ouvrière des villes, rongée elle aussi par l'alcoolisme, la neurasthénie (30 o/o de paysans neurasthéniques dans le Tarn-et-Garonne), le malthusianisme, le politicianisme, si bien qu'on se demande si toutes ces tares grandissantes, auxquelles il faudrait ajouter la tuberculose et la syphilis dont ne parle pas l'auteur, ne compensent pas le bien qu'il faut, d'autre part, constater dans les progrès techniques de la culture et le développement des coopératives de production rurale. M. Augé Laribé n'ose pas toutefois conclure dans un sens trop sévère : « Que le doute, dit-il, profite aux accusés! » Soit, mais c'est déjà signe fâcheux qu'il y ait eu inculpation. Le paysan n'a pas de temps à perdre s'il veut faire mentir les mauvais pronostics qu'on a portés sur lui. D'autant que, pour ceci, il n'aura pas, comme le voudraient certains conservateurs encroûtés, à revenir au « bon vieux temps », mais au contraire à se livrer carrément aux courants nouveaux, et à spécialiser, industrialiser et capitaliser son exploitation ; « l'agriculteur devient un industriel et un commerçant, il prend rang dans la bataille économique et n'est-ce pas dans la lutte que les qualités s'affermissent? » L'exploitation socialisée du sol a pu se trouver à l'origine de nos sociétés historiques, comme le veut M. Paul Lacombe dans son « Essai sur le passage de la propriété collective à la propriété privée » qu'il a intitulé l'**Appropriation du sol**, mais actuellement c'est l'exploitation intensive, scientifique et capitaliste qui s'impose; le livre de M. Augé Laribé sur ce point confirme et complète les études de M. Albert Dauprat dans *la Science sociale* et les érudites recherches de Flour de Saint-Genis sur *la Propriété rurale* et de M. de Foville sur *le Morcellement*.

§

C'est un réquisitoire impressionnant pour ne pas dire angoissant que dresse, contre notre politique générale depuis plusieurs années, M. André Chéradame dans son livre **la Crise française : faits, causes, solutions**. Les faits qu'il cite sont lamentables et les causes assignées sont justes ; on ne souhaiterait dans toute cette partie critique qu'un peu plus de perspective dans les griefs, et le rappel que tout n'a pourtant pas été à blâmer en France, même ces dernières années. Heureusement, d'ailleurs, les pages finales, pleines de réconfort, laissent le lecteur sur une impression meilleure. Mais ici, à mon tour, je me demande si l'optimisme de l'auteur n'est pas trop décidé. Que « l'ulcère politicien », comme il dit, soit la cause de tous nos maux évitables, ceci me semble l'évidence même, et qu'il serait possible, avec des remaniements de textes constitutionnels, de purifier

ce chancre, je n'en disconviens pas ; mais si ce sont les ulcéreux qui sont les maîtres, comment les contraindra-t-on à s'appliquer le fer rouge? Par un grand courant d'opinion en faveur de la nomination d'une Constituante, dit M. Chéradame. Procédure bien aléatoire! Je ne vois qu'un moyen pratique, que j'ai déjà indiqué : 1° que le gouvernement rédige les modifications souhaitables; 2° qu'il les communique à l'opinion publique ; 3° si celle-ci est favorable, qu'il les soumette à l'approbation de l'Institut, le seul de nos grands corps qui ne soit pas politicianisé; 4° qu'il les fasse acclamer par un referendum national. Alors il est probable que nos bons quinze-mille n'oseront pas refuser de les voter. Mais croire que, d'eux-mêmes, ils se sacrifieront sur l'autel du dévouement, réduiront leur nombre total à 600 pour les deux chambres, abdiqueront leur droit d'invalider leurs collègues de la minorité, ou de nommer le président de la république ou de renverser le ministère, établiront une cour suprême par-dessus leur pandémonium à eux, autoriseront la consultation directe du peuple, etc., etc., ce serait se faire les plus naïves illusions.— Parmi les remèdes secondaires que propose l'auteur, j'en cite un dont l'idée, amusante et simple, lui appartient en propre : que chaque député soit astreint par roulement à faire un stage de 3 ou 6 mois à l'étranger pour y étudier une question déterminée sur laquelle il ferait au retour un rapport au Parlement. Cela pourrait, en effet, ouvrir bien des yeux bouchés.

§

Il y a des titres d'ouvrages qui sont un peu réfrigérants, celui-ci, par exemple : **L'Intelligence intégrale**, *son encyclopédie rationnelle et pratique dans toutes les situations libérales, artistiques, industrielles, commerciales, militaires, agricoles, féminines, etc.*, alors surtout que ce titre s'insère entre une frise obscure : *éléments de psychocratie* et un stylobate bizarroïde : INTELLIGERE = *comprendre* = *concevoir* = *composer* = *comparer* = *peser* = *discerner* = *découvrir* = COGNOISTRE. Le nom franco-persan de l'auteur, Boyer de Rebiab, ne vous rassure qu'à moitié. Pourtant on ouvre le livre, et le premier mouvement d'impatience surmonté, on s'aperçoit avec joie qu'on a affaire à un esprit verveux, solide, net et fort au courant de son vaste sujet (sauf par exemple quand il met Dumouriez parmi les divisionnaires de l'armée d'Italie). On lui pardonne même son Rebiab; il y a tant de Boyer sur terre! L'auteur est un ancien officier de marine qui a beaucoup lu, vu et réfléchi, qui a des idées personnelles sur à peu près tout, qui d'ailleurs est une belle âme (que d'auteurs sociologues ne le sont pas!) et à qui on passe bien volontiers quelques originalités, qui n'ont que l'apparence du paradoxe, en pensant aux nombreuses pages de saveur person-

nelle et forte qui se succèdent dans sa somme politico-sociale. Le fâcheux, c'est que des livres de ce genre on ne peut pas rendre compte; il faudrait à son tour écrire un livre aussi copieux; on ne peut que les signaler au lecteur à l'affût des productions sortant de la nauséeuse banalité courante. Je ne dis pas que tout y soit parfait, et pour ne prendre que cet exemple, le chapitre de la technique mondaine me semble sonner assez faux, mais celui qui suit aussitôt, la symbolique sacrée, est remarquable; et tout ce que dit notre auteur sur le travail industriel, sur les procédés commerciaux, à plus forte raison ce qu'il connaît professionnellement, les sciences ou la stratégie maritime, est non seulement juste, mais encore amusant : or, ce n'est pas tous les jours qu'on lit des livres amusants, quand on fait la chronique de science sociale!...

§

Memento. — Auguste Comte : *Pages choisies*, Georges Crès, 3.50. La librairie positiviste de G. Crès a eu une excellente inspiration en publiant ce recueil dont les éléments sont reliés par un souple commentaire dû à M. Roger Picard ; une notice sérieuse éclaire le caractère et le rôle d'Auguste Comte. On ne fera jamais assez l'éloge de ce grand penseur, un des cerveaux les plus complets et les plus puissants qui aient existé, en dépit de ses troubles passagers, rançon fréquente du génie.— Bouchendhomme : *De l'Enseignement du français*, A. Colin, 3 fr. Ah ! que l'auteur a raison quand il promulgue que « l'enseignement de la grammaire doit être rendu plus intéressant » ! Soyons plus radical, et statuons à notre tour que l'enseignement de la grammaire doit être épargné à tout enfant (qu'on se borne à la vieille méthode de Dites... Ne dites pas...) et au contraire donné à doses intenses et intelligentes aux grands jeunes gens qu'on en prive pourtant, je ne sais pourquoi.— *Les Documents du Progrès* publient le résultat d'une intéressante enquête poursuivie sous la direction de M. Fernand Mazade sur « le problème de l'athlétisme ». Aucun répondant n'a, je crois, cité le vieux proverbe athénien : bon athlète, mauvais hoplite, qui résume d'ailleurs assez bien l'impression générale de l'enquête. — Luigi Antonio Villari : *Le Chiese cristiane*, Cœnobium, Lugano. Ces considérations d'un « libre croyant non moderniste » sur les églises chrétiennes prônent l'union des âmes et comme il ne s'agit pas de faire abandonner à chacun sa foi dogmatique, il semble que l'église catholique pourrait les lire avec bienveillance, et peut-être même en faire son profit. Tout effort vers l'unité intellectuelle est voué à l'échec ; seule l'unité sentimentale peut être réalisée, et l'église catholique ne réalisera son beau nom que quand elle fera prédominer le sentimental sur le ratiocinant.— Olphe Gaillard : *La Morale des nations contemporaines*, Science sociale, 56, rue Jacob. De la comparaison de l'évolution des peuples latins et des peuples anglo-saxons, l'auteur conclut que « les peuples qui ont réalisé les progrès les plus sensibles de la morale dans leurs rapports internationaux sont ceux dont l'activité est le plus intense suivant la forme imposée par l'évolution économique. » Soit! mais tout de même ! l'éthique a bien dû jouer son rôle, et ce n'est pas par exemple dans

l'Italie de la Renaissance que la morale internationale aurait pu fleurir. — Dr Félix Martin : *La Morale Républicaine*, Alcan, 4. 50. Il y a donc une morale spéciale à la République ! L'auteur étant sénateur, cette hardiesse se comprend. D'ailleurs qu'on se rassure, la morale républicaine ressemble fort à celle de la Belgique et de l'Angleterre qui gémissent enfoncées dans les ténèbres d'un monarchisme arriéré. Le livre est d'ailleurs sage, sympathique, et je n'y trouve à reprendre que l'ordonnance générale qui part d'un vaste tableau de la morale à travers les siècles pour aboutir à des notes microscopiques sur la distraction et la raillerie. — Berthem-Bontoux : *Billets à ma filleule*, Bloud, 3. 50. D'excellents conseils aux jeunes filles. « Toute femme, dit l'autrice, devrait écrire en tête de son règlement de vie : 1° la bonté ; 2° la bonté ; 3° la bonté. » Oui certes, et l'on pourrait préciser : 1° la bonté du cœur ou la charité ; 3o la bonté de l'esprit ou le bon sens ; 3o la bonté de la volonté ou le sang-froid. — André Avèze : *L'Ecole du mariage, bréviaire d'une jeune fille*, Anthème Fayard, 3. 50. Le même sujet traité non plus par une catholique, mais par une fervente luthérienne, qui n'hésite pas à traiter de demi-folie le célibat religieux, et qui d'ailleurs fait preuve de sagesse profonde et de parfait esprit pratique. Un mot de Meilhac qu'elle rappelle me servira de mot de la fin : « Gardez-vous des maisons où la maîtresse de maison est élégante : neuf fois sur dix, on y mange mal. »

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Etienne Dupont : *Le Mont Saint-Michel inconnu*, Perrin, 5 fr. — Ernest Lémonon : *Naples et son golfe*, collection des « Villes d'art célèbres », Laurens, 4 fr. — Maurice Rondet-Saint : *La Grande Boucle*, Plon, 3 fr. 50. — Maurice de Waleffe : *Les Paradis de l'Amérique Centrale*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Dernières nouvelles archéologiques.

Le livre publié par M. Etienne Dupont sur le **Mont Saint-Michel inconnu** est surtout, je dois le dire de suite, un livre anecdotique sur les *à-côtés* du Mont ; une collection de glanes, de petits faits, d'histoires se rapportant plus ou moins à la merveille de Normandie, — mais non à son histoire même, qui, du reste, se rencontre bien ailleurs et n'a pas absolument besoin d'être renouvelée. A vrai dire, il y a encore beaucoup à récolter dans ce champ dont la culture fut cependant profitable, et peut-être suffirait-il, pour faire comprendre quel est l'intérêt de l'ouvrage que je présente, d'énumérer tout uniment les titres de ses chapitres, — procédé enfantin, mais que nous avons vu utiliser même par les plus graves publications. — Toutefois, on peut s'arrêter sur celui qui traite, au début du volume, de l'ancienne bibliothèque des moines, dont les papiers, chartres, manuscrits précieux, échoués dans un grenier de la Bibliothèque d'Avranches, ont fini par être inventoriés, classés et même publiés en partie. C'est dans cette série de volumes qu'un bibliothécaire, peut-être facétieux, dénicha un jour des Œuvres de Platon, —

Platonis opera — qu'il mit imperturbablement dans les casiers à musique. — Plus précieuses peut-être sont les indications qui se trouvent fournies sur les anciens pèlerinages, les routes ou *chemins montois;* les maisons d'hospitalisation pour les voyageurs; les lépro-series, hôtels-Dieu, hôpitaux ; les pèlerinages d'enfants, qui durèrent pendant une partie du XVe siècle. — Les anciennes hôtelleries du Mont étaient du reste aussi nombreuses que celles d'à présent ; certaines étaient tenues par les religieux ; les autres leur payaient une redevance annuelle de 5 à 8 livres, et leur devaient encore poulardes, chapons, dindes, pigeons, cire, gants, bois, etc. Les hôtelleries montoises entretenaient déjà des « pisteurs », chargés de racoler la clientèle, — ce qui prouve une fois de plus que nous n'avons rien inventé.

Tout proche du Mont, se rencontre l'îlot de Tombelaine, dont l'histoire a été très discutée. Il y avait là un prieuré, où l'on honorait Notre-Dame de la Gisante et les Anglais occupèrent le lieu et y construisirent un fortin vers 1479. Mais le château à trois étages de tours que prétendit autrefois révéler l'abbé Desroches, d'après un document de la Tour de Londres, paraît bien n'avoir jamais existé que dans l'imagination du dessinateur. — De l'époque des guerres anglaises fut encore, au Mont, l'abbé Robert Jolivet, qui avait fait élever l'admirable ceinture fortifiée de l'abbaye, mais finit par se mettre du parti des envahisseurs, — paraît-il pour conserver ses biens. Tandis que les moines défendaient âprement la forteresse, il figure dans les pièces du procès de Jeanne d'Arc, après Pierre Cauchon, les abbés de Fécamp et de Jumièges. — Mais il n'est pas très certain que le cardinal La Balue ait été enfermé dans une cage de fer au Mont Saint-Michel. De même, à propos de ceux qui y furent plus tard détenus, on peut considérer comme une légende la mort du gazetier Dubourg, qui aurait été mangé par les rats. — Comme ceux de la Bastille, les prisonniers de l'ancien Régime étaient ici des fous, des gens dangereux, des jeunes gens que leur famille faisait détenir à cause de leur inconduite, ou des prêtres interdits. En 1789, il y avait juste *six pensionnaires*. — L'époque moderne, qui maintint longuement la prison, augmenta beaucoup ce chiffre. De 1789 à 1863, on compte que 14.000 personnes y séjournèrent. Un curé d'Avranches eut le temps d'y écrire vingt volumes. — Les prêtres détenus au Mont Saint-Michel y étaient naturellement fort maltraités. Mais la niaiserie de l'époque, qui le débaptisa, en fit : le « Mont Libre ».

Ce volume contient encore nombre de choses ; d'excellents chapitres sur l'astrologue Tiphaine, femme de Bertrand Duguesclin ; sur l'épopée huguenote du XVIe siècle ; les possessions du Mont Saint-Michel en Angleterre ; la seigneurie de M. et Mme de la Chastière, sous Louis XIV, etc. — Mais M. Etienne Dupont a pensé juste de nous faire remarquer que la flèche aiguë ajoutée par M. Corroyer sur

l'église n'a jamais existé que sur des documents apocryphes et reste une incongruité. — A la vérité nous nous en doutions bien un peu.

§

Malgré les déclamations enthousiastes de M. Ernest Lémonon, je ne crois pas que *Naples*, même en réunissant **Naples et son golfe**, soit à considérer comme ville d'art, — non plus que Dresde dont je parlais le mois dernier. Naples a surtout son admirable situation, la beauté de la mer; des vestiges de civilisations mortes et quelques rares édifices, — malheureusement retapés et dans le plus mauvais goût; enfin des collections d'antiques qui restent intéressantes, encore qu'elles comportent beaucoup de désignations arbitraires. Mais c'est tout; la ville a été trop bouleversée; ses occupants ont été trop divers. — On y a certes retrouvé des restes nombreux d'édifices romains : thermes, théâtre, hippodrome, temple des Dioscures, etc. Il subsiste aussi des traces des origines chrétiennes, des catacombes beaucoup plus intéressantes même que celles de Rome; certaines parties d'églises comme Santa Restituta, depuis incorporée au Dôme; San Georgio Maggiore, — un fragment de l'abside; des mosaïques au baptistère de San Giovanni. De même, de la domination angevine, il y a quelques morceaux d'architecture ogivale : à San Lorenzo, le pourtour du maître-autel, un cloître; au Dôme, le portail en style flamboyant. On montre encore des tombeaux, comme à Santa-Chiara le monument du Roi Robert; à San Lorenzo ceux de Catherine d'Autriche; de Jeanne de Duras et Robert d'Artois. De la Renaissance sont des portails au Dôme, à San Giovanni de Pappacoda, à San Giovanni a Carbonara. Au Cartel Nuove, on peut remarquer encore l'arc de triomphe de la conquête angevine; la porte de Santa Barbara; un escalier en spirale du xve siècle. De l'époque suivante sont divers palais; au dôme la chapelle de Saint-Janvier, dont les reliques furent apportées à Naples en 1497; le château Saint-Elme; le couvent de San Martino, — où les travaux d'ailleurs duraient encore pendant le xviie siècle. — Mais tout cela en somme est peu. Naples fut bientôt envahie, submergée par le genre baroque, qui construisit des églises innombrables et abîma les autres, de même qu'il éleva partout de grandes bâtisses décorées du nom de Palais. — Il reste heureusement la situation; des musées intéressants, même pour l'époque moderne, puis les sites des environs qui retiennent par leur beauté, leur pittoresque, aussi bien que par les souvenirs. Toute la région est une terre volcanique, comme nul ne l'ignore; parsemée de cratères éteints, ou qui semblent tels, et couverte de ruines, — surtout de ruines romaines. Malheureusement tout cela dans un livre, même avec le secours de l'illustration, donne peu; il faut la vue directe des sites comme des choses retrouvées.

L'arrivée dans le golfe de Naples reste un enchantement. Mais je crois qu'il faudrait surtout séjourner dans la région, l'étudier et l'apprendre, — chercher Naples sous la gangue dont elle a été recouverte par le mauvais goût et des civilisations trop récentes. — A ce point de vue, si le livre de M. Ernest Lémonon donnait à de nouveaux curieux l'idée, non d'y passer hâtivement, le Joanne ou le Baedeker à la main, mais de l'étudier en s'aidant des multiples publications qu'il signale, — celles qui concernent, par exemple, la topographie ancienne de la ville, — j'estime qu'il n'aurait pas perdu sa peine.

§

La Grande Boucle, de M. Maurice Rondet-Saint, c'est ce qu'on appelait autrefois le « Tour du Monde »; parcourir le globe terrestre et revenir au point de départ en allant toujours devant soi, — au moins selon les routes possibles. L'auteur ainsi quitte Gênes pour traverser la Méditerranée, descend la mer Rouge, passe à Ceylan, à Singapour, remonte à Canton, à Shangaï, pousse une pointe en Chine; gagne le Japon; passe ensuite le Pacifique: aborde au Canada, à San Francisco; puis au Mexique, — où l'on compte près de quatre cents révolutions de 1823 à 1867; au Chili; escalade les Andes, visite l'Argentine, l'Uruguay, Rio-de-Janeiro, s'embarque pour le Sénégal et rentre enfin en Europe. — La *boucle* est bouclée, non sans observations intéressantes : sur l'extension maritime anglaise, les appétits et le rôle du Japon depuis la guerre russe; l'avenir des pays d'outre-atlantique, etc. — Mais les conclusions de l'auteur, — du reste conformes aux saines données et qui indiquent un homme de bon sens, — méritent d'être retenues : Le pays où il fait encore le meilleur vivre, — et en dépit de ses défauts on l'aime davantage quand on a vu les autres, c'est la France. — Il ne me déplaît nullement que le fait soit constaté par un homme aussi sérieux que M. Rondet-Saint, — « conseiller du commerce extérieur ».

§

Avec **les Paradis de l'Amérique Centrale**, M. Maurice de Waleffe nous conduit aux Antilles, à Costa-Rica, à Panama, au Mexique, — d'abord avec le ferme propos de décrire des pays merveilleux, puis au retour désenchanté, gouailleur, sarcastique, — heureux d'avouer lui aussi que ces terres si vantées n'ont pas le charme de la douce France, — des rives vertes de la Loire. — Que pensait-il trouver, aussi bien, dans l'Amérique Centrale, sinon des cocasseries ou des curiosités? Au Vénézuela, le pays du célèbre président Castro, il y a *sept mille* généraux, — le reste des militaires ayant seulement le grade de colonel. En Colombie, on ne rencontre plus de monnaie métallique, mais du papier, — et du papier crasseux. Ce n'est pas là qu'on pourra dire que l'argent n'a pas d'o-

deur. Colon, le port de Panama, est une affreuse bourgade; des baraques en planches et en boîtes de conserves; une ville du Congo comme Panama, qui n'est qu'un campement improvisé, bâti sur pilotis. On trouve pourtant à Panama quelques hôtels acceptables, mais une cuisine invraisemblable; il y a une cathédrale, mais elle est surtout fréquentée par les chiens, qui viennent à l'ombre consommer leur union, au pied des autels.— Reste, sans doute, le paysage, des forêts splendides, — une végétation débordante et toutes les folies de la nature tropicale. Mais on ne peut vivre toujours dans les bois; il faut revenir à la population, — en grande partie d'origine espagnole, pour l'Amérique Centrale comme l'Amérique du Sud, — laquelle déteste les Yankees, — demain ses maîtres! — et en diffère totalement. Panama est le point où les deux courants se rencontrent non pour fusionner, mais pour s'opposer l'un à l'autre. — C'est que contrairement à l'Américain du Nord, celui du Sud n'a que deux occupations : la paresse et l'amour; la paresse de ce côté devient un culte. M. de Waleffe cite ensuite un gros négociant de Panama qui a *vingt-sept ménages*, — illégitimes naturellement ; et ce n'est pas un cas isolé. A Costa Rica, la population est aussi prolifique et volage : J'ai eu *trente-quatre enfants* avec ma femme, disait un vieil hidalgo et *plus de quarante* au dehors. Au Mexique, les curés vont jusqu'à tenir des maisons publiques. — Le Mexicain a d'ailleurs tous les vices de l'Espagnol : il est malpropre, indolent et cruel, — ce qui n'empêche pas les métis de s'intituler : *gentes de razon*, — gens de raison. — Les Cubains, qui commencent à comprendre qu'ils ont peu gagné en passant aux Etats-Unis, — lesquels les mènent à la baguette — sont pris maintenant d'un furieux amour pour leurs anciens maîtres. Pourtant on peut croire que la conquête américaine pour tous les pays qui avoisinent Panama, aura de sérieux avantages, et, pour une fois, on pourra convenir ainsi que la civilisation apportée par l'oncle Sam se trouvera plutôt le chemin du *progrès*.

§

Dernières nouvelles archéologiques. — *La Presse* (19 juillet) nous rapporte que la *Commission du Vieux Paris* s'est transportée à Saint-Nicolas du Chardonnet (1656-1709), dont la nef, on peut s'en souvenir, est simplement fermée d'un mur nu et flanquée d'une tour plus ancienne que le reste de l'édifice. On voudrait terminer l'église en construisant un portail dont le dessin fut autrefois donné par Le Brun, projet assez malheureux, car il entraînerait très certainement la démolition de la tour, qui est la seule partie relativement intéressante de l'édifice, pour y substituer une colonnade surmontée d'un fronton et ensuite d'une pyramide sur socle carré, — ce qui était peut-être dans le goût de l'époque, mais dont véritablement aujourd'hui nous n'avons cure. — La *Commission* s'est prononcée

heureusement contre la destruction du clocher, ce qui permet d'espérer que les choses resteront en l'état.

A propos des derniers moulins de la Butte Montmartre, M. Jean de Bonnefon a publié dans *le Journal* (2 juillet) un article qui appelle quelques rectifications ou tout au moins des indications complémentaires, pour ceux des lecteurs qui ne sont pas familiers avec le XVIIIe arrondissement. Le tracé de la rue Junot, — à laquelle M. de Bonnefon fait allusion dans son article, n'intéresse nullement les deux moulins qui subsistent. Elle monte de la rue Caulaincourt, décrit une large courbe, et vient passer derrière les moulins encore debout; elle n'a emporté que le *moulin à poivre*, à la naissance du versant nord. — Par exemple le travail a été vite fait, — avant même que fût collée l'affiche d'enquête, — de crainte sans doute de réclamations. En une matinée tout était par terre; on n'enleva qu'ensuite les dernières pierres des maisons qui devaient laisser place à la pompeuse avenue Junot. — Mais ce qui vient bien indiquer que cette hâte n'était motivée que par l'appréhension d'un changement d'avis, c'est que, depuis huit ou dix mois que ces démolitions ont eu lieu, le tracé de l'avenue, de ce côté, reste en friche, — terrain défoncé, semé de pierrailles — la ville n'ayant pris aucun engagement et ne pouvant garantir l'époque où elle la mettra « en état de viabilité » — Quant aux deux moulins qui sont restés debout, momentanément — l'un au moins, celui du centre, doit être compris dans un parc qu'on projette d'établir sur la Butte et où viendra s'ébattre et piauler toute la verminaille du quartier; l'autre fera probablement du bois pour allumer le feu. — La *Société du Vieux Montmartre* a bien demandé le classement de ces restes précieux de la Butte; mais elle attend, comme sœur Anne, et jusqu'ici ne voit rien venir.

Dans le même numéro du *Journal*, M. Gustave Fraipont ramène l'attention sur le Mont Saint-Michel, — toujours relié à la terre par une digue de rôle néfaste, et envahi dorénavant par un affichage industriel dont une commission parlementaire allait ces jours derniers constater les désastreux effets. La digue a bien été condamnée par un vote de la Chambre; mais elle subsiste quand même: les ingénieurs n'en veulent pas démordre; elle continue à favoriser le colmatage de la baie et la ruine du rempart de l'abbaye. — En attendant que les personnages officiels se soient mis d'accord, je proposerais volontiers un moyen efficace et rapide. Il y a une *Ligue des amis du Mont Saint-Michel*, — sans doute pleine de bonnes intentions, mais sans plus. Il lui serait tout simple d'embaucher un matin une cinquantaine de terrassiers, et d'aller à marée basse couper net le talus. — Cela ferait peut-être piailler des oisons; mais la digue supprimée, on n'oserait tout de même pas la rétablir.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Com. V. Dupuis : *La Direction de la Guerre*, in-8, Chapelot. — Larreguy de Civrieux : *Souvenirs d'un Cadet* (1812-1823), in-18, Hachette. — Basil Jackson : *Waterloo et Sainte-Hélène*, trad. d'Em. Brouwel, in-18, Plon. — Com. J. de La Tour : *Le Maréchal Niel*, in-18, Chapelot. — Cap. G. Hulot : *La Manœuvre de Laon (1814)*, in-8, Chapelot. — G. Noël, *Au temps des Volontaires de 1792*, in-18, Plon. — Memento.

Il est un art militaire, encore mal défini, qui exigera une intelligence souple autant que d'esprit de décision. Cet art, digne des méditations des chefs d'armée, consistera à conduire les campagnes de l'avenir, non plus seulement en conformité des principes de la stratégie, mais encore en liaison avec l'action turbulente des courants politiques, des orages parlementaires, l'ingérence du pouvoir civil, sans compter les indiscrétions ou la fantaisie d'informations de la presse. Contingences, penseront quelques-uns, dont il conviendra de faire fi. Ce serait une erreur colossale que de croire que cela sera possible. En un temps où le bavardage sans mesure des agences, du téléphone, de la télégraphie sans fil et de tant d'autres pestes, brouille si souvent les cartes, un chef d'armée devra faire preuve à la fois d'une grande souplesse d'esprit et d'une belle énergie, pour tenir compte, dans la conduite de la guerre, sans rien sacrifier de l'essentiel, des valeurs nouvelles prises par des facteurs autrefois négligeables. Le chef qui, au moment qu'il jugera décisif, ne prendrait pas sur lui de recouvrer sa liberté d'action, serait indigne du commandement ; mais celui qui prétendrait s'affranchir de tous ces éléments de trouble, qui ne saurait ni les canaliser ni les employer à sa propre gloire, n'aurait pas davantage en mains les garants du succès. D'ailleurs, un gouvernement, quel que soit le degré de confiance accordé à ses généraux, ne se désintéressera jamais de ce qu'on pourrait appeler le *contour apparent des opérations*. L'opinion publique, par ses journaux, suivra ce contour avec une attention passionnée. Le pouvoir central, dont le prestige restera lié aux résultats de la lutte, ne sera pas maître d'assister au drame en spectateur indifférent. Il sera à chaque instant tenté d'intervenir. Il y aura donc, en une telle occurrence, une combinaison de forces qu'un véritable chef devra faire servir à ses fins. C'est avec cette préoccupation que le Com. V. Dupuis, auteur de travaux d'histoire militaire très appréciés, s'est consacré à une étude sur **La Direction de la guerre** et les divers cas de limitation de la liberté d'action des généraux qui se sont produits dans le passé, à la suite de l'ingérence du pouvoir politique. A la vérité, cette ingérence s'est manifestée de tout temps ; elle a simplement varié d'intensité. Si l'on excepte, en effet, Frédéric II et Napoléon I, qui concentraient en leur personne le pouvoir politique, l'action diplomatique et la direction militaire, tous les

autres chefs d'armée ont dû composer avec un pouvoir central, qui limitait ou entravait leur action personnelle. La limitation de la liberté d'action des généraux est donc dans l'ordre des choses. Il était par suite intéressant d'observer dans le passé les différents modes dont réagissent l'un sur l'autre le pouvoir politique et la direction militaire.

Le commandant Dupuis, avec une grande indépendance de pensée et une impartialité absolue, a mené à bien cette tâche, particulièrement délicate pour un officier. La première partie de son étude est consacrée aux guerres de la Révolution. Il n'hésite pas à conclure que, tout bien pesé, l'action énergique du Comité de salut public fut, en définitive, salutaire pour le succès de nos armes. Cette première partie est esquissée à grands traits ; c'est dommage. La seconde, au contraire, est très neuve en même temps que très complète ; elle pourrait s'intituler : l'histoire des relations du gouvernement de la défense nationale avec les généraux, placés à la tête des armées de province, d'octobre 1870 à février 1871. Jusqu'ici, à peu près tous les historiens, animés par la passion politique, ont blâmé, avec une extrême sévérité, parfois, l'action néfaste, disent-ils, des politiciens de la Défense Nationale sur nos chefs d'armée. Il s'est formé une légende, qui a cristallisé parmi les générations qui ont suivi la guerre. Le commandant V. Dupuis démonte cette légende, pièce à pièce. Il montre que l'action de la délégation de Tours ne s'est exercée, en premier lieu, qu'avec les tempéraments nécessaires ; qu'elle ne s'est fait sentir davantage qu'à mesure que les généraux donnaient des preuves de plus en plus grandes de leur impuissance. En résumé, seule l'insuffisance technique de ces généraux a été la cause première de leur insuccès. Ce que l'on peut reprocher à la délégation, c'est d'avoir placé à la tête de nos armées des chefs incapables, et à Gambetta, en particulier, de n'avoir eu qu'une *action verbale*, qui était d'ailleurs dans la nature de son génie, sur des généraux usés, sans ardeur, qui ne cachaient pas leur mépris pour les hommes dont ils tenaient les fonctions les plus élevées. Comment Gambetta a-t-il pu placer à la tête d'une armée de 250.000 hommes un vieillard de 66 ans, comme le général d'Aurelle de Paladines, qui n'avait jamais commandé jusque-là à plus de 10.000 hommes. Gambetta se proclamait fils des « grands ancêtres » ; ce n'était qu'une galéjade. Il avait autour de lui des hommes comme Chanzy (47 ans), Des Pallières (47), Borel (51), Billot (42), sans compter les autres, et il écrivai le 19 octobre à J. Favre : « Quand trouverons-nous un capitaine Malgré les mesures les plus radicales (?) pour créer de jeunes chefs je n'ai encore pu rencontrer personne. » Il ne cherchait pas beaucoup. Le Commandant V. Dupuis tente d'expliquer cette anomalie : Gambetta, en fixant on choix sur les vétérans d'Italie et de Crimée, aurait

voulu se servir du prestige qu'ils avaient gardé auprès des masses. Les images d'Epinal depuis quinze ans donnaient leur effigie. La raison est médiocre. Un tel scrupule, s'il était fondé, aurait pour effet de vider l'Hôtel des Invalides, le jour de la déclaration de guerre pour employer ses têtes-de-bois à la direction de nos armées. La vérité est plus simple. Gambetta avait 32 ans à ce moment; il se souciait peu de nommer au commandement des armées un chef jeune et ardent, capable de devenir un rival politique. Il faut considérer les hommes avec leurs passions, leurs intérêts. Toute cette partie de l'étude du Commandant V. Dupuis est extrêmement vivante ; elle touche à des questions d'une importance capitale. Je voudrais que ce livre fût le bréviaire de nos futurs généraux.

§

Septième enfant d'une vieille famille basque, ruinée par la Révolution, Silvain Larréguy de Civrieux s'engage à seize ans au 116e de ligne dans le bataillon de Bugeaud. Il escarmouche en Espagne pendant les années 1812 et 1813. Son régiment, en 1814, vient grossir l'armée de Lyon, commandée par Augereau. Au retour de Napoléon, le jeune de Civrieux, dont le régiment garnisonne à Besançon pendant les Cent Jours, est témoin des palinodies de Ney; il nous raconte cette fameuse scène en des pages saisissantes. Il prend part à la campagne de Belgique, dans la division du général Foy. Il est aux Quatre-Bras; il est à Waterloo. Mais doit-on l'attribuer à la rapidité des événements, à la violence de la secousse, ses souvenirs, si précis jusque-là, sont confus et brouillés. A-t-il vraiment assisté à la débâcle ? On est en droit de se le demander. Après la dislocation de l'armée, de Civrieux est admis dans la Garde Royale. Il y trouve des hautes protections, vit dans la familiarité des princes et devient rapidement officier. Il n'en garde pas moins une allure de pensée, très primesautière. C'est ainsi qu'il nous montre le duc d'Angoulême « chaque matin, en robe de chambre et bonnet de coton, son missel à la main, marmottant sur son balcon d'interminables prières, interrompues à tout instant par des signes de croix ». En 1823, il fait la guerre en Espagne. Il démissionne en 1828 après un riche mariage. Telle est en raccourci la matière des **Souvenirs d'un Cadet**, extraits de Mémoires dont la publication intégrale n'a pas été jugée opportune, — et c'est dommage, — par le petit-fils du mémorialiste, le Ct de Civrieux.

Quelle fortune rare pour un officier anglais de débuter à Waterloo et de continuer, sans interruption, par Sainte-Hélène ! Tel fut le cas du lieut. Basil Jackson, dont les notes réunies en 1903 par M. Seaton viennent d'être traduites par M. Em. Brouwet, sous le titre : **Waterloo et Sainte-Hélène**. Basil Jackson, attaché d'abord à

l'état-major de Wellington, fut choisi par Hudson Lowe pour l'accompagner au lieu d'exil de l'Empereur. Ce choix, dont il fut l'objet, pourrait suffire à expliquer l'inaltérable souvenir que Jackson déclare avoir conservé de la bienveillance et de la courtoisie de Hudson Lowe. Cette bienveillance et cette courtoisie ne sont d'ailleurs nullement contradictoires avec les qualités si éminentes de geôlier qu'on s'est accordé à reconnaître à ce personnage. Un geôlier peut être à la fois d'une rigueur extrême avec ses prisonniers, et bon époux et bon père avec les siens. Le jugement du jeune Jackson est donc simplement d'ordre subjectif. On trouve dans ces souvenirs des éclaircissements sur les préliminaires de Waterloo et sur la bataille elle-même. Les notes sur Sainte-Hélène, sans avoir un prix égal, ont la saveur d'une déposition, fournie par un témoin oculaire, qui fut un honnête homme et un officier loyal.

§

Le **Maréchal Niel** (**1802-1869**) est un des soldats du Second Empire qui ont été le moins discutés. Il a eu la bonne fortune, si l'on peut dire, de mourir quelques mois avant la guerre ; ce qui a permis à sa mémoire d'échapper à la réprobation qui s'est attachée à son successeur, le maréchal Lebœuf. M. le Com. J. de La Tour, ami de la famille du Maréchal, vient de consacrer un volume à retracer son existence. L'amitié et la reconnaissance faisaient à l'auteur, dans ces conditions, un devoir de courtoisie de s'attacher à exalter les qualités et les vertus d'un homme de guerre, dont la vie d'ailleurs fut largement remplie. Un tel projet, cependant, tourne parfois à l'encontre de l'intention de l'auteur. La forme du panégyrique est particulièrement dangereuse ; elle est à double tranchant. J'avoue que le Maréchal Niel m'était plus sympathique avant cette lecture. Il n'a pas été l'homme tout d'une pièce qu'on veut nous montrer. S'il avait été tel, il ne serait pas resté ministre de la Guerre pendant que ses collègues du cabinet travaillaient à mutiler son projet de loi sur la mobile. Le Maréchal a été un homme plus souple, plus ondoyant. Au surplus, il était Gascon ; les hommes de cette race sont réputés pour leur habileté.

Je renvoie à une prochaine chronique de parler en détail d'une très belle contribution à l'histoire de la Campagne de 1814 que le cap. Hulot vient de publier sous le titre : **la Manœuvre de Laon.** J'aurais à parler aussi d'une curieuse collection de **Lettres d'un volontaire de 1792**, éditées par M. G. Noël.

Memento. — Lieut.-col. de La Tour du Pin de la Charce : *Feuillets de la vie militaire sous le second Empire* (Librairie Nationale). — C. Spiess : *Rome et l'Islam. La portée philosophique de la guerre italo-turque* (Vanier). — *Les armées des principales puissances en 1912* (Chapelot), le

manuel indispensable des questions militaires. — *Revue d'histoire* (juillet): Etudes sur l'avant-garde. — L'œuvre militaire de la Révolution. — Guerre de la Péninsule. — Le Passage de la Bérésina, etc. — *Armée et Démocratie:* Les dessous du Budget de la guerre. — *Journal des Sciences Militaires* (15 juilllet): Cap. Potel: quelques idées sur l'artillerie. — Cap. Cognet: Peine perdue et temps gâché. — Col. Gory: L'Apprentissage de la guerre, etc. (Chapelot). — *Revue militaire des armées étrangères* (juin). La Défense de l'Union Sud-Africaine. L'armée des Etats-Unis en 1912. Règlement allemand sur les travaux de campagne, etc. (Chapelot). — (7 juillet): La nouvelle loi militaire allemande, etc.

JEAN NOREL.

LES REVUES

L'Olivier : un exemple de simplicité dans le style proposé aux femmes de lettres d'aujourd'hui, d'après leur cadette : Mlle Adeline, qui n'a pas encore 13 ans 1/2. — *Le Foyer :* un poème de M. Max.-A. Doué. — *La Revue du Mois :* une héroïne de la Révolution chinoise, sa vie, sa mort, trois de ses poèmes. — *L'Occident :* M. Henry Dérieux, sur « Léon Dierx ». — Memento.

L'Olivier (juin) publie deux œuvres en prose signées : Adeline, dont l'auteur est ainsi présenté par M. Georges Maurevert :

J'ai l'honneur de vous présenter une petite fille qui fera sans doute parler d'elle quelque jour. Elle se prénomme « Adeline » et, sous ce prénom frêle et charmant, elle a déjà publié deux œuvres : le Livre d'un Enfant, *et* Légende bretonne, *féerie en cinq actes et six tableaux!...*

Le Livre d'un Enfant *a été composé entre la dixième et la douzième année d'Adeline. Dans* l'Eclaireur de Nice, *en février dernier, je parlai de cette suite, très curieuse, de poèmes en prose et de « jolies histoires ». Cette initiale production s'épigraphiait d'une dédicace inscrite par Maurice Maeterlinck sur un exemplaire de* l'Oiseau Bleu *offert à son jeune auteur ;*

« Pour Adeline, pleine de dons mystérieux, cette parole inédite de la *Lumière* dans une scène inconnue de *l'Oiseau Bleu :*

La Lumière. — N'oublie pas, mon enfant, n'oublie pas que tout ce que tu vois en ce monde n'a ni commencement, ni fin. Si tu gardes bien cette pensée dans ton cœur, si elle grandit en toi, en même temps que toi-même, si tu ne la perds pas de vue, tu sauras toujours, en toutes circonstances, ce qu'il faut dire, ce qu'il faut faire, ce qu'il faut espérer... »

Les deux œuvrettes imprimées dans ce numéro de l'Olivier : les Petites Dames de mon Jardin — *où l'on retrouve la très noble influence de Maeterlinck — et ce délicieux* Conte de Souris, *que le bon Perrault eût aimé, sont d'une qualité très supérieure à tout ce qu'Adeline a produit jusqu'ici ; il est vrai que l'étonnante enfant a aujourd'hui treize ans et quatre mois...*

On redoute toujours un peu les exercices d'un enfant prodige. Ici, on est émerveillé. Quel exemple de sincérité, mademoiselle Adeline, vous proposez aux dames qu'on imprime! C'est beaucoup à leur in-

tention que je me fais le plaisir d'emprunter à votre « Conte de souris ». Elles diront peut-être que vous n'avez pas de génie. C'est un compliment que je vous souhaite qu'elles vous fassent toujours; car, pour le mériter d'elles, vous serez demeurée claire, simple, de belle humeur, émue la première par vos contes...

Grisette, une petite souris, a été délivrée de la souricière, par l'intervention d'une petite fille; et elle retourne au logis de ses parents :

Grisette timide pénétra sans bruit dans le salon de ses parents : Mme Ratonne tricotait près du feu, M. Raton lisait son journal, assis dans un vaste fauteuil, avec ses lunettes et un petit bonnet noir sur le côté de sa tête (juste de quoi laisser passer son oreille attentive au moindre bruit).

Avant de poursuivre, je veux décrire l'appartement de cette famille Raton.

On entrait, comme je l'ai déjà dit, entre deux briques, on descendait un escalier tortueux extrêmement long qui aboutissait à une porte sur laquelle étaient tracés ces mots : « Immeuble Raton. » La porte ouverte, on suivait un interminable couloir, on rencontrait une seconde porte et enfin on se trouvait dans le salon, petite pièce ronde taillée dans une courge : deux fauteuils en bois avec des coussins, rembourrés de mousse, une petite table, c'était tout le mobilier. A côté, une cuisine pleine de provisions volées dans les armoires des hommes. Mme Raton avait la clef de toutes les armoires, car on redoutait la gourmandise de Grisette, qui aurait vite fait de tout croquer en un jour ! La salle à manger avait pour table le dessus d'une boîte à cigares, et pour chaises des boîtes d'allumettes vides plantées en l'air. Les chambres à coucher n'offraient aucun intérêt, sauf celle de Grisette qui, étant fort coquette, possédait un bout de miroir trouvé par terre dans la chambre d'une dame, et un joli lit de poupée volé dans la chambre de la petite fille qui venait justement de l'arracher à la souricière.

Mme Ratonne était une bonne vieille souris au cœur d'or, et Raton, un vieux rentier.

Grisette était leur unique enfant survivant à une famille de six, dont les cinq autres avaient été détruits dans le nid par un paysan cruel.

Comme nous l'avons vu, cette Benjamine était jolie, étourdie, téméraire : sa joliesse lui valait une cour de jeunes souriceaux aspirant à sa main. Raton refusait tous ces prétendants sans importance. Il voulait pour sa fille un millionnaire sage et rangé, mais Grisette, fort décidée de caractère, préférait épouser un étourdi comme elle ! — ceci occasionnait du trouble et quelques disputes dans l'intimité de la famille.

Les Raton doivent donner un grand bal. Grisette obtient d'y inviter la fillette qui l'a sauvée, celle-ci étant ramenée à la taille de la gent souris par la vertu de « l'anneau qui rend tout petit » que possède la fée Terraline.

Grisette avait assis sa petite amie sur un canapé de légumes, et toutes

deux s'amusaient fort des introductions du timide domestique Ratin, qui annonçait d'une voix mal assurée :

« Monsieur le Marquis et Madame la Marquise Rat des champs ! » (ceux-ci apportaient dans leur bouche, comme un cadeau de fête, des épis mûrs et dorés volés dans la moisson).

« Monsieur Rat d'Eglise » (d'apparence pauvre), tenant sous son bras un bout de cierge dérobé dans une sacristie.

« Le Vicomte Rat de Cave » (assez ténébreux et mal habillé).

« Le Baron du Rat du Garde-Manger » (millionnaire Juif, étalant avec orgueil des victuailles splendides et variées).

« Comte et Comtesse Rat d'Epicerie », très riches aussi, portant des cadeaux somptueux et succulents (pour souris, bien entendu) !

Venaient en dernier les petits rats qu'aimait Grisette : ceux de l'office, de l a cuisine, du grenier, du fruitier, chacun avec son modeste présent volé aux hommes.

On passa du salon à la salle manger, où la table dressée regorgeait de mets appétissants (pour des rongeurs).

t voici la fin du conte, qui était un rêve, vous le pensez bien.

Sur ces entrefaites la petite fille laisse glisser l'anneau de son doigt en agitant ses mains, elle se retrouve dans son lit avec sa taille ordinaire, un sourire erre sur ses lèvres, sa bonne lui dit : « Il est temps de vous lever, Made- « moiselle! Votre leçon est à 8 heures! allons, dépêchez-vous ! » Mais la paresseuse sommeille encore, et la bonne sort de la chambre en grommelant, sans remarquer la petite souris, qui, sur le lit, dépose la fleur d'oranger de sa couronne nuptiale.

§

Dans **Le Foyer** (15 juillet), nous découpons ce poème de M. Max-A. Doué :

LE TOMBEAU DE CORAIL

Dans le glauque reflet des abîmes sans bornes
D'où l'aiguille d'un pic coralligène sort,
Le sous-marin sommeille en des profondeurs mornes.

Un récif a crevé son éperon. — Tout dort.
Le flot meut lentement les sargasses inertes.
Et le vaisseau n'a plus que des algues à bord.

Sur les plaques d'acier qui se sont entr'ouvertes,
L'eau lourde superpose en nappe son émail
Et berce le navire entre les tiges vertes.

Les polypes troublés ont repris leur travail :
Dans les flancs déchirés où l'eau tranquille roule
Les pâles ossements s'empourprent de corail.

La lave des volcans au blanc soleil s'écoule,
La lame de surface éclatant sur l'écueil
Se brise, et fait gronder les clameurs de sa houle
Mais le calme du fond se tait sur leur cercueil.

§

MM. Hain-Jou-kia et Louis Laloy entretiennent les lecteurs de la **Revue du mois** (10 juillet) d'une « Héroïne de la Révolution Chinoise) ».

C'est au mois d'avril 1904 que Mme Ts'ieou-kin arriva, selon sa volonté, à Tokio afin d'y compléter ses études. Originaire du Tche-kiang et fille d'un haut fonctionnaire, elle avait, durant son enfance, suivi son père dans ses résidences du Foukien, puis du Hou-nan. C'est là qu'elle épousa, à dix-huit ans, un rédacteur de ministère, Wang Ting-kiun, avec qui elle alla habiter Pékin. Les premières années furent heureuses : un fils naquit, puis une fille. Mais la jeune femme adopta les idées nouvelles, ajoutant même l'émancipation du sexe au programme, déjà chargé, des réformateurs. Le mari demeurant un strict conservateur, l'accord devenait impossible : une séparation de biens fut accomplie, puis de corps. Malheureusement, la petite fortune de Mm Ts'ieou-kin, une cinquantaine de mille francs, fut rapidement dissipée en de mauvaises spéculations commerciales. Pour entreprendre le voyage du Japon, elle vendit ses bijoux, mais ayant appris qu'un ancien partisan de Kang You-wei était encore en prison, maltraité par ses geôliers et abandonné par ses camarades plus heureux, elle lui fit parvenir la plus grande part de la somme ainsi recueillie, sous le couvert de l'anonyme ; elle était cependant bien loin de partager les idées de ce parti, qui voulait le maintien de la dynastie.

C'est en troisième classe qu'elle fit le voyage du Japon, armée d'une petite dague qui devait la défendre à la fois contre la police chinoise et contre ses compagnons trop rudes. Elle avait appris l'équitation et l'escrime, persuadée que l'égalité des sexes devait être obtenue, non seulement pour l'esprit, mais aussi pour les muscles ; et, par la suite, elle s'occupa beaucoup de l'éducation physique. A Tokio, elle entra comme élève à l'école normale des filles, et forma tout aussitôt, avec une dizaine d'étudiants, une société secrète pour renverser la dynastie mandchoue. Les succès de son activité et de sa parole furent tels que la renommée en parvint jusqu'en Chine...

Le Japon ayant pris des mesures contre les étudiants chinois, Mme Ts'ieou-Kin revient en Chine, pour y ouvrir des écoles et y combattre les Mandchous.

De retour en Chine, Mme Ts'ieou-kin et ses amis fondèrent, en effet, de nombreuses écoles, dont l'école nationale, aujourd'hui encore très prospère. Mme Ts'ieou-kin fut directrice des écoles de jeunes filles et même de l'école d'éducation physique pour jeunes gens, fondée par Siu Si-ling. En même temps elle faisait paraître, à Chang-haï, *le Journal des femmes*, où elle réclamait pour son sexe l'indépendance morale et matérielle.

Cependant Siu Si-ling, profitant d'un abus coutumier, avait acheté une charge de tao-taï, puis s'était fait nommer directeur de l'école de police et chef de la police dans la province du Ngan-hoeïc. Son plan était de tuer lui-même le gouverneur, le Mandchou Ngenn-ming ; le même jour, l'armée se soulèverait, et la révolution serait ainsi inaugurée. Une coïncidence

imprévue le força de procéder au meurtre deux jours trop tôt ; les chefs militaires ne purent être prévenus à temps et ne bougèrent pas. Siu Si-ling, assiégé avec quelques partisans dans un magasin de munitions, succomba sous le nombre : du moins faut-il rendre aux soldats chinois cette justice qu'ils le prirent vivant. Son procès fut bientôt instruit, et il fut condamné à une mort atroce : on lui arracha le cœur pour l'offrir en sacrifice aux mânes de sa victime. Son père, qui l'avait renié depuis longtemps, fut, conformément au code chinois, rendu responsable et dépouillé de tous ses biens. Ts'ieou-kïn fut inculpée, de complicité. Se sachant condamnée d'avance, elle refusa de répondre aux questions insidieuses du préfet qui naguère visitait lui-même ses écoles et assistait à ses conférences. La peine prononcée fut la décapitation. Requise, selon l'usage, d'écrire ses dernières volontés, Mme Ts'ieou-kin s'y refusa. Comme on insistait, elle traça quelques mots en anglais ; et le magistrat n'étant pas satisfait encore, elle rédigea enfin ce vers, par allusion à son propre nom, qui signifie l'automne :

La pluie d'automne, le vent d'automne rendent triste mon cœur.

A l'instant de mourir, comme le bourreau levait son sabre, elle rappela au préfet que, lors des perquisitions, une somme assez importante avait été dérobée chez elle : c'était le produit d'une souscription pour les pauvres, et elle pria le magistrat de la faire parvenir à destination. Ce furent ses dernières paroles (1908).

Mme Ts'iéou-Kin a laissé des poésies. Voici trois d'entre celles qu'ont traduites MM. Hain-Jou-Kia et Louis Laloy :

FIN DU PRINTEMPS

Le vent qui passe sur les fleurs agite faiblement mes manches.
Appuyée à la barrière du jardin, je contemple l'éclat du soir.
Les hirondelles ne sont pas revenues, et c'est la fin du printemps.
Les fleurs de pêcher et les flocons de saule volent et se poursuivent.

NOSTALGIE EN UN JOUR D'AUTOMNE

L'autre nuit je croyais être devant les miens ;
Aujourd'hui nos pensées se cherchent sous des cieux séparés.
Seule, en robe du matin, du haut de la terrasse je regarde ;
Je compte sur mes doigts ; à chaque doigt, je pleure.

MALHEUR DES TEMPS

Si la terre des ancêtres périt, les hommes en ont la faute.
Ballottée par la tempête je suis sans demeure,
Mon sang révolté bouillonne, et ma tête s'afflige.
Le cœur déchiré, il est difficile d'être une fleur printanière !

§

M. Henry Dérieux publie à **l'Occident** (juin) sur « Léon Dierx » de belles pages inspirées par le souvenir du poète :

J'évoquais la dernière visite que je lui fis. L'essor dominateur d'une grande victoire de Samothrace accueillait le visiteur et la présence de la Déesse, blessée mais toujours triomphante, était la seule qui vous frappât

tout d'abord. Aux murs, des dessins, des tableaux, une photographie de Mallarmé (celle où le poète, assis devant une table, les épaules couvertes d'un châle, vous regarde d'un regard indéfinissable). Plusieurs des études peintes étaient de Dierx lui-même ; car, naguère, il avait poursuivi sur la toile l'expression de son rêve. Sur le pan de mur opposé à la fenêtre, des rangées de livres reconnaissables à leur seule tonalité. Les uns portaient la marque du passage Choiseul : c'étaient les contemporains de sa jeunesse, de sa maturité, ceux qu'il avait lus, relus, aimés ; les autres étaient d'hier : il n'avait pas pu les lire...

Il était assis, d'ordinaire, devant une table, près de la fenêtre. Son masque très hautain et très doux, très hiératique et très simple à la fois, vous souriait. Il bourrait sa pipe...

Pour quelques pages consacrées à son œuvre, il avait bien voulu m'accorder de la sympathie. Il trouvait pour l'exprimer des façons charmantes. Ainsi, à chacune de mes visites, il insistait pour m'avoir à dîner. Plusieurs fois je me suis assis près de lui dans un petit restaurant du boulevard des Batignolles. Ces souvenirs me sont très chers.

« Je ne sors plus guère, avouait-il. Dès que la circulation devient un peu intense, il me faut prendre une voiture, et dame !... » Ces allusions à cette pauvreté presque volontaire, qui fut la sienne, étaient navrantes.

« On m'a toujours gâté », disait-il d'autres fois. Aveu naïf et qui, dans la bouche de tout autre, eût semblé plein d'ironie ! Et je comparais malgré moi ce mot d'humilité à cette exclamation qu'il avait retenue lui-même de Hugo, alors patriarche saoul de gloire et d'honneurs : « Ainsi, moi, qui ai toujours été bafoué... ») Dierx, lui, se contentait de dire : « On m'a toujours gâté. Voyez Mendès, si l'on a jamais parlé de moi, c'est parce qu'il fut le meilleur des amis. J'ai toujours vécu sur son coup de clairon. Maintenant encore les jeunes sont très gentils pour moi. Ils m'associent à leurs fêtes. Chaque jour je reçois leurs livres. Je ne puis les lire malheureusement. Par bonne occasion je m'en fais lire quelques passages... Tenez, Rostand... il m'a toujours flatté. J'ai tous ses livres avec de délicieux envois. »

Ce jour-là, justement, après le café, il prit une voiture. Lemerre faisait de ses œuvres épuisées un nouveau tirage. Il en revoyait les épreuves. Il me demanda de l'accompagner passage Choiseul. C'était le lieu même où les Parnassiens se réunissaient. Combien restaient-ils de ceux qui étaient venus là pleins de jeunesse et d'enthousiasme ? La boutique exiguë s'est agrandie, mais des collaborateurs du Premier *Parnasse* tous sont morts, je crois. Les Parnassiens ! Je n'ai pas une grande sympathie pour leur effort. Mais je ne puis oublier qu'il fut un instant d'enthousiasme et de foi en une formule nouvelle. Avec plus de désintéressement et d'orgueil peut-être, ils furent, cinquante ans avant nous, ce que nous sommes nous-mêmes. Et il m'émeut toujours, voyant un vieillard, de l'évoquer jeune.

« Tête superbe : un 1830 blond. Toujours serré dans sa redingote. Sans gestes. Rieur et très rieur par instant. Grand fumeur de cigarettes » : tel nous apparaît Dierx à trente ans, d'après l'esquisse de Verlaine. *Les Lèvres closes* venaient de paraître. Comme la vie aurait dû lui sourire, en effet !

§

Memento. — *La Revue de Paris* (1er juillet) : — La seconde partie du roman de Vigny : « Daphné.» — « Gustave Ricard »,par M.J.-E.Blanche.— Le début du premier roman de M. Abel Bonnard : « Le Palais Palmacamini. » — M. E. Sellière : « L'Aventure de Mme de Saint-Germier. »

La Nouvelle Revue (15 juillet) : — M. H. Hauser : « Les Ecoles françaises au Maroc. »

La Nouvelle Revue Française (1er juillet) : — La suite des belles « lettres à Fanny Brawne » de John Keats. — M. L.-P. Fargue : « Solitude. » — M. Ch. Groz : « Tu es... mon âme. » — La Chronique de Caërdal, où M. André Suarès achève son magnifique essai sur Joinville.

Les Cahiers de l'Amitié de France (juillet) :— Lettres inédites de Lacordaire. — « In Memoriam », poème de M. Louis Le Cardonnel et une étude sur ce poète par M. Martial Piéchaud.

Propos (juin-juillet) : — « Fragonard.» — « Maxime Gorki, notre ami.»

La Revue hebdomadaire (13 juillet) : — Lettres inédites de Guizot à la duchesse Decazes (1860-1865). — M. J. Calvet : « Un Collège parisien pendant les deux sièges (1870-1871). »

Le Parthénon (20 juillet) : — M.G.Séailles : « L'Union pour l'Education morale ». — M. H.Gounelle : « Paul Fort, prince des poètes. »

La Revue critique (10 juillet) : — « Agadir »,par M.E. Renié.— « Les Elections belges »,par M. Camille Laugier. — « Souvenirs de Venise »,par M. J. Longnon.

La Revue du Temps Présent (2 juillet) : — Mme Alphonse Daudet : « Marceline Desbordes-Valmore. » — M. Canudo souhaite la fondation d'« Une Ecole de la Critique »,comme si l'Ecole Normale Supérieure ne suffisait pas à démontrer, par la fleur de ses élèves, depuis de nombreuses promotions, le risque d'un tel projet.

La Route (15 juillet) : — Autour d'une vente », par M. E. Gevin-Cassal. — « La Vie et la survie », par M. Val-d'Orcédès. — Poèmes de M. André Seulh. — « Les Snobs », par M. Pierre Desclaux.

Le Correspondant (10 juillet) : — M. F. Laurentie prouve, par la production de documents inédits, « la Mort de Louis XVII » au Temple : enfin ! — M. Louis Sonolet : « De la Malmaison au Bellérophon. » — Lettres inédites de Maurice de Guérin.

La Vie (27 juillet) : — « L'Administrateur des Colonies »,par MM. Marius-Ary Leblond. — « L'Amour et le plaisir », poème de M. J.-L. Vaudoyer. — « Damas », par M. E. Gomez-Carrillo. — M. Léon Bocquet : « Enquête rétrospective sur la Poésie. »

La Grande Revue (10 juillet) : — « La Culture française en Russie de 1700 à 1900 », par M. Ch. de Larivière.

La Revue (15 juillet) : — « Murat et Napoléon »,par M. A. Chuquet. — « Jules Chéret », par M. Jean Tild.

Revue bleue (20 juillet) : — « Les Satyres limiers », par M. Théodore Reinach.

Les Marches de l'Est (10 juillet) : — Numéro consacré à la Bataille de Denain.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Jean Lorrain (*La Dépêche*, 26 juillet). — John Masefield (*L'Opinion*, 13 juillet).

J'aimais beaucoup Jean Lorrain et je ne passe jamais rue d'Auteuil sans évoquer le salon où pendait dans une encoignure une tête de cire pâle et sanglante, qui semblait sortir toute fraîche de dessous le couperet, ou plutôt, car il avait des intentions romantiques, de dessous le glaive de quelque bourreau florentin ou milanais. Il était de relations agréables et sa littérature avait un attrait singulier de perversité. C'était un chroniqueur redoutablement spirituel ; on aurait pu prendre son esprit pour de la méchanceté, mais il ne se croyait peut-être que pittoresque. J'ai relu quelquefois son premier livre, *Dans l'Oratoire*, qu'il regrettait peut-être, car il ne le reimprima jamais, et je crois que si c'est le plus équivoque, c'est aussi le meilleur et celui qui sortit le plus franchement de sa verve ironique. Mais, avec tout cela, je me figure mal Jean Lorrain présidant en bronze aux destinées du port à maquereaux de Fécamp et à l'élaboration de la bénédictine. Il était de Fécamp sans doute, mais son esprit n'en était guère.

M. Octave Uzanne, qui l'a connu de beaucoup plus près, le juge avec une grande sympathie dans un article de **La Dépêche**. C'est d'ailleurs un point de vue que l'on peut prendre, que l'on doit prendre en face de l'attitude si pauvrement hypocrite de la presse à son égard et à l'égard de tout ce qui est hardi et original. Mais laissons parler O. Uzanne, qui dit très bien et très justement à ce propos :

Au lendemain de sa mort, un lâche silence s'était fait sur l'homme et sur son œuvre. Tous ceux qu'il avait malmenés, dont il avait dénoncé les tares morales, sinon montré les adipeuses bouffissures de vanités outre-cuidantes et ridicules, avaient conservé à son égard des haines vives, des rancunes persistantes. L'hypocrisie des grands quotidiens de Paris, auxquels il avait collaboré avec tant de succès, s'en était mêlée. On ne le craignait plus ; on crut pouvoir faire autour de son nom la conspiration de l'oubli ; on s'efforça d'établir un courant d'opinion qui lui serait nettement défavorable et où il disparaîtrait tout entier.

Mais le triomphe des audacieux assez impulsifs pour braver les éphémères couardises haineuses des contemporains n'est jamais tardif. La figure et les œuvres de ceux qui ont su combattre les laideurs morales et ridiculiser les sottises de leur temps ne peuvent guère subir une éclipse de longue durée. Les générations montantes s'empressent généralement de leur rendre justice et honneur. Aujourd'hui, Jean Lorrain apparaît en belle lumière, au-dessus des légendes perverses qui furent créées pour déshonorer sa vie. Les vertus littéraires de celui qui fut le très incomparable metteur en scène des vices de notre heure et qui disait si bien :

« Un vice, c'est un goût qu'on ne partage pas » ; ces vertus indéniables faites de mépris de l'opinion, de vaillante honnêteté, du plaisir de démas-

quer la laideur qui se veut farder de physionomies d'emprunt, ces vertus dominent l'œuvre et sont presque partout reconnues par la jeunesse. Les livres de Jean Lorrain souvent imparfaits, abondonnés à l'impression sans revision suffisante, au milieu d'une vie fiévreuse, agitée, angoissée par de fréquentes douleurs et qui n'ont rien de l'existence rangée d'un homme de cabinet, ces romans, ces poésies savoureuses, étranges, venant d'une âme en éternel exil des temps héroïques, somptueux et barbares, ces notes amères et cinglantes sur le Paris moderne et ses « poussières », sur le cosmopolitisme rastaquoueresque de la Riviera, ces contes bizarres de visionnaire et de curieux d'au-delà, toutes ces œuvres où se heurtent ses opulences, ses nostalgies de couleurs, de fastes orientaux et un goût prononcé des débauches fabuleuses, ces œuvres véhémentes et sans retouches ont toujours des lecteurs et des admirateurs sincères.

Jean Lorrain me fut un ami cher, dont j'appréciai les rares délicatesses, l'âme endolorie et fière, le pénétrant esprit d'observation, l'honnêteté littéraire et surtout le sentiment impérieux, le rare diagnostic de la beauté sous toutes ses formes et origines. Il eut tous les dons de la valeur subtile de sensitivité artistique au suprême degré. Je le vois encore au cours d'un voyage en commun à travers les musées des Flandres et de Hollande, pâlissant ému jusqu'à l'oppression, en extase devant des chefs-d'œuvre inconnus, fonçant toujours instinctivement sur l'œuvre incomparable, ayant le flair du beau, la religion de l'original, le culte de la libre technique. Les hommes de lettres sont le plus souvent des professionnels très bornés en dehors de leur métier et infiniment plus fermés qu'on ne le suppose aux idées d'art. La plupart ne « vibrent » en apparence que par snobisme vis-à-vis des chefs-d'œuvre conventionnels, *étiquetés* et qu'on ne discute plus. Mais rarissimes sont ceux qui sont vraiment délicats, passifs du beau, et qui ont la commotion directe de l'art, la divination de la supérieure esthétique, le sentiment de la perfection, de la grâce, de l'harmonie des lignes et des couleurs ; et qui entrent en communion extasiée avec les œuvres de statuaire ou de peinture, de céramique ou d'art appliqué dignes d'un hommage éclairé.

«Une belle œuvre se ressent comme un coup de poing dans l'estomac », me disait l'admirable sculpteur-postier Joseph Carriès. Lorrain encaissait avec une volupté défaillante ces coups de poing ; sa figure se magnifiait vis-à-vis des toiles magistrales, des œuvres de primitifs ignorés, devant les portraits expressifs — même devant le cauchemar d'Hyéronimus Bosch — les magots de Téniers, les scènes de Jean Steen ou les interprétations grandioses des légendes chrétiennes. Ce fut un merveilleux instrument de sensations artistiques. Bien que ses études, ses travaux de linguistique ne l'aient point, à vrai dire, doté d'une suffisante palette, de mots magiques et de termes précis pour traduire ses émotions et exprimer ses visions, il savait, par une miraculeuse intuition, découvrir les vocables qui peignent et les adjectifs qui précisent. Les pages qu'il nous laissa, toutes négligées qu'elles soient, vivent, bien que moins travaillées, reprises ou stylisées, tout autant que celles d'un Huysmans, d'un Théophile Gautier ou d'un Paul de Saint-Victor. Sa vie impétueuse emportait sa pensée en dehors des lexiques orthodoxes, au delà des règles étroites des styles classiques. Tout lui était prétexte à couleurs, à broderies gemmées. Il était écrivain né,

avec un tempérament de poète ivre de rythmes et éternellement bercé par la cadence des phrases. La littérature le tenaillait tout entier et il ne résistait pas au plaisir de découvrir, sans intérêt autre que de révéler leur mérite, les talents des nouveaux venus, et de toutes origines et expressions, dont beaucoup, sans sa ferveur de lecteur, seraient demeurés inconnus. Même de ceux qui le vilipendaient, qui étaient ses plus acharnés ennemis et qu'il avait pu naguère blesser au passage, il citait les œuvres de valeur, les jolies perles découvertes sur leur fumier et il le faisait inlassablement, loyalement, par la plume ou la parole. C'était l'apôtre sincère de toutes les beautés rencontrées sur sa route.

§

Mlle J. de Mestral-Combremont nous donne dans l'Opinion d'intéressants détails sur la vie de John Masefield, l'écrivain qui est devenu en si peu de temps des plus célèbres en Angleterre :

Né dans le Shropshire, de parents anglais l'un et l'autre, son amour invétéré du vagabondage lui fit mener pendant des années une vie de hasards et d'expédients, et le conduisit enfin à New-York, où il partagea le taudis de deux camarades pour le moins aussi misérables que lui. Pendant bien des jours tous trois battirent le pavé en quête d'ouvrage, mangeant un jour, jeûnant le lendemain, selon les vicissitudes du sort. Masefield, pour son compte, frappait de préférence à la porte des boulangeries, des épiceries, des petits restaurants. Mais il marquait mal ; après deux mois passés à travailler dans une ferme, il était étrangement hâlé et plus étrangement accoutré : chemise rouge, vieux chapeau de feutre à l'aile déchirée, avec cela imberbe et l'air d'un adolescent indiscipliné, il réalisait très exactement le type de l'employé « undesirable » comme ils disent là-bas. Aussi impossibilité, pour lui, de trouver un patron. Pour des raisons analogues, ses deux amis ne réussissaient guère mieux. Force était de réduire les dépenses au strict minimum. « Il nous fallut bientôt vivre avec un franc par jour entre les trois », écrit-il à un ami de Londres. Tour à tour, deux d'entre nous dormaient dans le lit, le troisième se contentait d'un tas de journaux en guise de matelas et d'un veston pour oreiller. Nous faisions nous-mêmes nos lessives et étendions notre linge sur une ficelle en dehors de la fenêtre. Une ou deux fois par semaine, nous mettions quelque vêtement en gage, ce qui nous permettait d'acheter un œuf, ou un peu de tabac. Une fois nous eûmes l'idée de chanter dans les rues, mais une pluie diluvienne s'étant mise de la partie, nous étions trempés jusqu'aux os avant d'avoir récolté un sou. »

Enfin sa bonne étoile — les poètes en ont toujours une — le conduisit dans un bar de quinzième ordre, où le patron lui offrit de le loger, de le nourrir et de lui octroyer en plus dix shillings par mois s'il consentait à se faire couper les cheveux, à revêtir une veste et un tablier blancs, et à rincer des verres toute la journée. Masefield s'empressa d'accepter une proposition aussi alléchante. Une année passa de la sorte, durant laquelle notre homme affirme avoir acquis une expérience de la vie et une connaissance de l'animal humain qui devaient lui être infiniment précieuses au point de vue de ses travaux littéraires. Après avoir réuni cet utile bagage,

rassasié de hasards, d'aventures, assagi d'ailleurs par l'approche de la quarantaine, il regagna l'Angleterre, se rangea, se maria, et trouva le moyen de publier ses œuvres, longs poèmes noirs et tragiques, de ceux dont le public ne veut d'ordinaire rien savoir et qu'à l'heure actuelle tout le monde s'arrache. *The everlasting Mercy*, *The Tragedy of Man*, *The Tragedy of Pompey the Great*, *The Widow of the Bye-Street*, sont d'une inspiration douloureuse, essentiellement originale, et d'une forte exécution. L'écrivain Galsworthy, un des hommes les plus écoutés aujourd'hui en Angleterre, affirme à qui veut l'entendre que Masefield, en poésie et au théâtre, est l'homme d'aujourd'hui et l'homme de demain. Son premier livre a vu le jour en 1908. Un peu plus de trois ans ont suffi à ce vagabond pour faire la conquête de Londres.

Que de jeunes imbéciles rêveront de devenir plongeurs dans un bar, afin d'acquérir du génie !

R. DE BURY.

THÉATRE

Théatre de verdure du parc de Saint-Cloud : Représentations de la Compagnie française du Théâtre Shakespeare (juin-juillet). — Arènes romaines de Nimes (23 juin) : *La Fille de la terre*, tragedie populaire en 3 actes et en vers par Emile Sicard. — *Polyphème Victorieux*, un acte en vers par M. J. Hebertot. — Théatre d'Athéna-Nike a Marseille (29 juin) : *Iphigénie en Tauride*, tragédie antique en deux actes, de M. Théodore Lascaris et Paul Barlatier. — Memento.

Dans son journal, *Comœdia*, et, par une série d'articles. M. Gaston de Pawlowsky vient de proclamer quelques vérités sur le théâtre de plein air, vérités assez évidentes, semble-t-il, pour qu'on s'étonne de les entendre si tard, depuis qu'il y a des théâtres de plein air et qui pullulent. Depuis trois ans, les théâtres de plein air sont l'asile de tous les laissés pour compte de l'Odéon, le dernier refuge d'acteurs en mal de diriger une scène. Après avoir été, un instant, la cime de notre art dramatique, les scènes de plein air descendent plus bas que les mares stagnantes, si j'ose de telles métaphores !...

Les soirs de triomphe d'Orange et de Nîmes nous ont valu toute une nuée d'exploiteurs de ruines. Et parce que tel ou tel Mécène local découvrait quatre pierres romaines ou un berceau de verdure, il croyait de son devoir d'y faire jouer aussitôt quelque tragédie mort née. Les ruines appellent les ruines et les vieux murs décrépits ont fait sortir de leurs lézardes toute une théorie de pastiches à la Luce de Lancival ou à la Raynouard. L'agonie lamentable du classicisme littéraire de l'Empire s'est traînée dans la lumière des banlieues. Nous avons revu les confidents et les héros artificiels d'un genre condamné. Selon le mot de Mme de Sévigné, cité par Sainte-Beuve, il n'y en eut que pour un déjeuner de soleil. Les vrais classiques ont toujours paru révolutionnaires à leur temps !

Le plein air aurait dû favoriser une renaissance de notre art dra-

matique. Hélas! il n'a pas rencontré son Génie. Le goût de l'imitation et une certaine grandiloquence poétique ont tout gâté. La facilité déplorable de faire des vers dorés et brumeux de certains poètes méridionaux a compromis le plus admirable mouvement. Personne n'a osé être de son temps et personne n'a osé avouer que ce théâtre devait être divers, différent selon chaque province et chaque scène.

Nous avions le trésor magnifique et inépuisable de nos légendes et notre histoire, toute la fortune de rires de nos farces, moralités, fabliaux et nos *traditions* de village, nous avions tout l'élan de nos pensées vivantes d'aujourd'hui, nos haines, nos luttes, les problèmes de notre vie provinciale, les conflits permanents des mœurs changeantes et des révoltes urbaines. De tout cela nous n'avons rien fait, ni drame sincère, ni comédie entraînante.

Le rire n'a pas paru assez noble pour le plein air. Les ruines n'aiment pas le rire et la plupart du temps ces ruines mêmes n'étaient pas authentiques. Elles étaient en carton-pâte. Elles connurent les pièces les plus « sinistres », comme disait Jean Moréas.

La danse, sauf à Béziers, a été tenue à l'écart, alors qu'elle eût dû être un des éléments principaux de la formule nouvelle.

Evidemment à Orange, à Nîmes la tragédie était à sa place, d'abord parce que la noblesse du cadre convenait à ce genre, ensuite parce que l'affluence du public permettait d'y réunir des interprétations d'élite. Enfin, parce qu'on y joue d'ordinaire, après huit heures, et que le silence nocturne, un ciel étoilé, l'ombre des gradins immenses qui dissimulent le costume moderne des auditeurs aident encore à l'illusion.

Mais la tragédie avec de pauvres débutants en péplos rapiécés, à deux heures de l'après-midi, dans le décor des villes de l'Ile de France et parmi les échos de cornes d'autos!... Alors qu'on aurait pu nous offrir tant de drames simples, tant de farces charmantes!... L'heure du spectacle et l'ampleur du cadre devraient décider de l'affiche. Il n'en est rien. Les petits théâtres de plein air sont à l'instar d'Orange!... Ils ont tort.

Comme il faut louer M. Jules Princet d'avoir évité pareille imitation à Aulnay-sur-Bois et d'y adapter si parfaitement la pièce jouée à son cadre naturel. Quelques jeunes auteurs, comme Charles Méré, comme M. Emile Sicard, se sont heureusement aventurés sur des routes nouvelles. Ce sera l'honneur de l'auteur de *l'Hydre* et des *Hommes de Proie* d'avoir indiqué au plein air des directions fécondes ; M. Emile Sicard aura sa part de cet honneur.

M. Emile Sicard dédie à M. Joachim Gasquet sa pièce, « née de la contemplation de notre terre ». Heureusement pour lui, M. Emile Sicard ne ressemble en rien au brillant et factice poète de *l'Arbre et des Vents*, poète artiste, très littéraire, rhéteur éloquent et sans émotion,

virtuose de ce vers éclatant et brumeux qui ressemble aux brouillards dorés de l'Etang de Berre. Ah! Signoret, que d'erreurs on commet en t'imitant !

La Fille de la Terre est une tragédie d'un symbolisme éternel et facile. Malgré certaines scènes d'opéra, et quelques préciosités dans les images, elle reste une œuvre forte. M. Emile Sicard a gardé à ses personnages ces noms : le Maître, la Fille, l'Homme de la Ville, l'Homme Ivre, etc... La Fille du Maître n'a plus l'amour de la terre natale :

Je ne vous aime plus, plaines laborieuses,
Plaines où j'ai grandi, plaines qui vous dressez
Comme des murs lorsque je veux vous dépasser.
Votre horizon ne suffit plus à ma jeunesse.
La marche des troupeaux fait un chant qui la blesse
Et le vent dans vos pins n'est plus mystérieux.
J'ai cessé de livrer la manne de mes yeux
A votre corps profond porteur des mêmes graines,
Du même blé, des mêmes arbres. Plaines, plaines,
Au Maître j'ai menti. Je ne garderai pas
Votre étendue et votre ciel, quand il mourra;
Je ne veux point porter, sur mes épaules vives,
Pour un pays sans joie, un amour qui m'y rive.
Mon cœur n'est pas d'ici ! mon cœur n'est pas d'ici !
Que me font les étés sur les champs accroupis
Puisque je ne mûris pas avec la nature !
Je sais l'endroit de ma saison ; il me torture,
Il me traîne, il m'attend, il me veut ! sur mes flancs
Il appuie son miroir qui les brûle. Je sens
Réfugiée en moi l'haleine de la Ville
Qui me crie : « Quand viens-tu? » Lâche, avide et stérile
Je n'ose point penser à tout ce que j'attends
De la mort, de la vie, de l'ombre et du présent.

Pour être allée un jour dans une ville maritime, elle garde pour la cité de fer et de pierre qui regarde la mer un amour forcené. Elle y a aperçu l'homme qu'elle désire. Aussi repousse-t-elle le Fils du Métayer qu'elle a pourtant promis d'aimer. Le père, furieux, devant les paysans assemblés, fait l'abandon de son autorité et de ses biens au Fils du Métayer. Mais l'Homme de la Ville viendra aux champs pour conquérir la Fille. Il sera tué par le Fils du Métayer Sa maîtresse sombrera à la folie et le Maître fera jeter le cadavre aux chiens.

Cette analyse brutale ne peut rien indiquer du large lyrisme chargé d'images de M. Emile Sicard. Ses vers un peu orfevrés, pesants d'arômes et de couleurs, ont été mis en relief par MM[lles] Jeanne Delvair

et Jeanne Rémy et par Romuald Joubé et Dorival. Il faut souhaiter qu'on comprenne l'exemple de M. Sicard.

Un drame antique : **Polyphème victorieux**, de M. Jacques Hébertot, accompagnait *la Fille de la Terre*. Il a été fort applaudi. C'était d'une audace bien grande que vouloir donner une *suite* au chef-d'œuvre d'Albert Samain. Il fallait un vrai poète pour se la faire pardonner et rien d'ailleurs ne marque mieux l'admiration que de telles tentatives. Nous savons ce qu'on peut espérer de M. Hébertot.

Au Parc de Saint-Cloud, M. Camille de Sainte-Croix fait représenter les œuvres de Shakespeare, dans un cadre et d'une manière dont le grand tragique se fût sans doute réjoui. Une jeune troupe, docile aux conseils du poète d'*Armide et Gildis*, traduit à merveille la vie héroïque, sentimentale, bouffonne, amoureuse et farouche des drames shakespeariens. La fidélité et l'intelligence sont les qualités essentielles de ces interprétations et de ces traductions. Fidélité qui déconcerte parfois le public. Nous sommes habitues, par exemple, à nommer *la Mégère apprivoisée* la pièce qui s'intitule : **L'Ecole de la Pie Grièche**.

Un chasseur sait combien cette étiquette est heureuse et juste. L'humeur de la pie-grièche a fourni des proverbes à toutes nos provinces. On dit encore en Languedoc « amistadousa coumo uno amergasso ». « Caressante comme une pie-grièche. » Les compatriotes et les auditeurs de Shakespeare étaient savants à cet égard.

Mais les Parisiens, même ceux de la banlieue, sont moins renseignés sur les mœurs des oiseaux et ce titre suscitait quelque effarement. Au demeurant les spectacles organisés par M. C. de Sainte-Croix sont de ceux qui honorent à la fois l'organisateur et le public et il faut espérer qu'ils rencontreront le double succès dont ils sont dignes.

A Marseille nous avons eu une nouvelle **Iphigénie en Tauride** que MM. Théodore Lascario et Paul Barlatier ont dénouée en deux actes. Les vers en sont harmonieux et clairs. Dans cette pièce, dont la conclusion est heureuse, nous voyons Electre et Oreste partir pour regagner la maison natale, leur fraternel amour ayant lassé les colères du Sort et Thoas, aux supplications de la poétesse, ayant accordé la vie d'Oreste.

Mlle Madeleine Roch que, par ces temps d'élection, on peut bien nommer princesse du plein air, prêtait à Iphigénie la noblesse de son geste et l'airain de sa voix. MM. Albert Lambert, Alexandre Ravet, Mlle Yvonne Ducos tenaient les autres rôles.

Memento.— Dans le parc du Prince Radziwill, à Ermenonville, on a joué, à propos du bi-centenaire de Jean-Jacques Rousseau, *L'Homme de la Nature*, une comédie de Jules Princet, et *les Charmettes*, un à-propos de Léo-Larguier. — Au Théâtre de Verdure de Cauterets (29 juillet), *Huon de Bor-*

deaux, pièce héroï-comique en quatre actes, de M. Emile Roudié. Nous n'avons pu l'entendre. Mais le sujet est de ceux qui conviennent à ce théâtre. Est-ce qu'on s'apercevrait enfin que nos légendes ont de quoi tenter les dramaturges ?

ERNEST GAUBERT.

MUSIQUE

BALLETS RUSSES : *Daphnis et Ghloé*, de M. Maurice Ravel. — LA NATIONALE : *Evocations*, de M. Albert Roussel. — Richard Wagner : *Ma Vie*, tomes II et III (Plon, Nourrit et Cie éditeurs).

La saison musicale s'est terminée par un bouquet de ces manifestations, depuis quelques années coutumières, qui relèvent moins de la critique que de la réclame. Ce n'est pas qu'il ne se mêle incidemment, à ces entreprises commerciales, quelque numéro ressortissant plus évidemment au domaine de l'art véritable, mais, le *Mercure* n'y ayant point été convié en mon humble personne, je dois me borner à signaler, par souci de chronologie musicale, la première audition de **Daphnis et Chloé**, le ballet de M. Maurice Ravel, exécuté par la troupe russe, avec le regret de n'en pouvoir entretenir autrement nos lecteurs. Par ailleurs, et sans aucun fracas, la *Nationale* a donné un concert d'orchestre où on entendit une œuvre nouvelle d'un intérêt vraiment exceptionnel. M. Albert Roussel est un musicien d'une sensibilité la plus delicate, et dont la personnalité ne fait que s'affirmer à mesure de ses productions successives. Ces **Evocations**, qui lui furent inspirées par un récent voyage aux Indes et dans l'Asie orientale, le montrent décidément en pleine et sûre possession de toutes les ressources de son art et semblent marquer une heureuse évolution de son talent. Nul de ses précédents ouvrages n'avait encore procuré une telle impression à la fois de sécurité et de puissance, de cette « puissance » devenue parmi nous si rare qu'on est presque aussi étonné que ravi quand par hasard on la rencontre, et surtout harmonieuse et purement musicale comme ici. Car si les souvenirs du voyageur et leur transposition sonore apparaissent certes indissolubles, les tableaux évoqués s'y résolvent d'instinct en musique pure. Avec les visions fantastiques des *Dieux dans l'ombre des cavernes*, l'étincelante féerie de *la Ville rose* et la sereine exaltation des chants *aux bords du Fleuve Sacré*, le triptyque d'*Evocations* constitue une grandiose symphonie, que couronne une péroraison chorale à l'instar d'un illustre exemple. Quoique l'auteur y ait voulu renoncer au procédé de l'unité cyclique, la cohésion de l'œuvre n'en souffre point, fortement assurée qu'elle est par une sorte d'homogénéité purement musicale intrinsèque, qui résiste étrangement à la diversité des plus violents contrastes, et même à quelque hétérogénéité thématique due pour beaucoup sans doute au pittores-

que multiple et disparate exigé par le luxuriant programme de la symphonie. C'est d'ailleurs à l'égard de l'inspiration mélodique, que peut-être on serait tenté de chicaner un peu M. Roussel. Non pas que, dans *Evocations*, il ne s'en trouve et même en majorité de fort belles, de saisissantes, de verveuses, voire des plus significatives qu'ait fournies jusqu'ici le musicien. Mais la plupart sont d'une brièveté excessive ou d'une configuration qui leur octroie cette apparence. Elles en prennent aisément des allures de simples « motifs » dont la suite puis le retour semblent plus propres à morceler la composition qu'à en agréger la matière, et on est tout surpris que l'eurythmie de l'ensemble n'en soit, en réalité, pas perceptiblement atteinte. Certains de ces motifs, — (par exemple, le « thème *b* », en *sol bémol*,) — affectent éventuellement un rythme sautillant incapable de racheter leur insuffisance évocatrice, et on pourrait en être induit à soupçonner chez M. Roussel quelque peu de l'indifférence qu'on reproche à M. Richard Strauss dans le choix des inspirations qui lui viennent. Par bonheur, il en vient aussi de superbes à M. Albert Roussel, témoin le choral du début clamé par les cuivres, et le rapprochement avec l'auteur de *Salomé* indique assez que ces réserves ne sauraient entamer la haute valeur d'un ouvrage où, à tous points de vue, on sent le musicien en voie d'évolution féconde. Si son inspiration peut prêter à la discussion, en revanche son harmonie est particulierement originale. Sous ce rapport, M. Roussel occupe quasiment une place à part dans notre musique française. Etranger au Conservatoire, élève d'abord de l'inoffensif M. Gigout, puis venu sur le tard à la Schola déjà contaminé de debussysme, il n'a guère subi d'influences pédagogiques spéciales ni durables. Averti de toutes innovations et goûtant tous les genres de beauté, il prit son bien un peu partout et s'est fait une manière un peu à lui de mélanger les sons et d'user des accords. Son écriture pianistique est un curieux amalgame de lourdeur et de subtilité, de gaucherie, de grâce et de fantaisie parfois capricante. Mais cette apparente gaucherie n'est que l'absence de formules commodes à engendrer une élégance à quoi nous sommes trop habitués. Le musicien exprime ici tout bonnement à sa façon, sans effort ni recherche, du moins voulue, sa sensibilité aussi complexe que, pourrait-on dire, naïvement sincère. Il est pourtant visiblement plus à son aise avec l'orchestre, et ces *Evocations* nous livrent l'actuel dénouement d'un empirisme, où on doit constater l'immuable élimination spontanée de tous lieux-communs, en même temps que la naturelle exploitation des moyens les plus divers. C'est tantôt d'une polyphonie touffue, de l'entrelacs des motifs enchevêtrés que sourd une harmonie traversée çà et là de duretés straussiennes ; tantôt, comme pour le mystérieux choral initial, un mélos constitué de singuliers accords domine le

dessin d'une basse obstinée ; ailleurs la superposition des éléments de la résonnance fondamentale jusqu'au son 13 tranche sur l'harmonie plus simple, limpide et comme épurée des voix humaines. Tout cela aboutit à un résultat des plus savoureux et incontestablement très personnel. En employant tous les moyens et tous les styles, M. Roussel ne pense et n'écrit pas comme tout le monde, et le développement de ses facultés créatrices peut tabler sur une originalité évidente. C'est, hélas! assez peu commun. Enfin il est un art où cette originalité se double dores et déjà de maîtrise. A l'égard du maniement des ressources instrumentales, des combinaisons de timbres et de sonorités, M. Roussel, sans rappeler personne, peut supporter les comparaisons les plus redoutables. Son orchestre est d'une richesse extrême, souple, varié, pittoresque et puissant. Ces *Evocations* sont une symphonie et un poème. Le poème est surtout somptueusement décoratif en son cortège de ténébreux phantasmes, de polychromie étincelante et de lyrisme pseudo-liturgique. On peut souhaiter que le musicien choisisse une autre fois un sujet plus humain, ou même, écartant tout programme, écoute résonner en soi un chant plus libre et plus profond. La symphonie est d'une envolée généreuse, d'une verve abondante et robuste, et d'une envergure qu'on déplore de trop rarement rencontrer. Si cet ouvrage n'est pas encore sans doute l'œuvre accomplie, sinon le chef-d'œuvre peut-être, qu'il semblerait sans invraisemblance annoncer, il classe en tout cas son auteur parmi les meilleurs de ceux dont notre musique française a le droit d'espérer le plus.

§

La librairie Plon-Nourrit et Cie a publié les deux derniers volumes des souvenirs que Wagner intitula **Ma Vie**. Avant tout, il est bien dommage que ces Mémoires s'arrêtent à 1864. On est déçu, affligé comme d'une séparation douloureuse, de ne pouvoir suivre plus loin et jusqu'au bout l'Odyssée inouïe de celui qu'on finit par aimer même en faisant abstraction de son œuvre extraordinaire ; de qui, au milieu de ses extravagances, de ses déboires, et en dépit de son inconscient égoïsme, nul geste ne trahit un sentiment bassement intéressé, une préoccupation de quelconque arrivisme autre que la gloire due à un génie qu'en dépit de son légitime orgueil son possesseur pouvait peut-être à peine mesurer lui-même. Il est dommage aussi sans doute que ces pages aient été dictées, et surtout à l'altière et exclusiviste Cosima. Le douloureux, sublime épisode Mathilde Wesendonck en apparaît fâcheusement atténué de précautions, de réticences, de narration superficielle et vague. Wagner, ici, ne s'est point livré tout entier. Heureusement que nous avons ses lettres à l'inspiratrice alors adorée de *Tristan*. Enfin il est assurément regrettable, d'autre part, que les éditeurs ou la famille du Maître aient confié la traduction de

Ma Vie à deux personnes manifestement peu familières, non seulement avec la musique, son vocabulaire et les œuvres même de Wagner, mais avec le langage français. Ces Messieurs ignorent que *Oper und Drama* s'est toujours appelé chez nous *Opéra et Drame* et non *l'Opéra et le Drame*, ce qui, quoique peu grave, est un indice. Mais, ne sachant pas que *Sextenvorhalt* ou *Vorhalt der Sexte* signifie « retard de la sixte », ils écrivent tout bonnement : « Vorhalt de la sexte », qui n'offre aucun sens présumable à quelqu'un ne connaissant pas l'allemand. *Les Saisons*, l'oratorio de Haydn, deviennent pareillement chez eux *les quatre Saisons*, et ils traduisent candidement *Koloraturkadenzen*, — (cadences de vocalises,ou de bravoure, ou de virtuosité), — par « cadences colorées ». Un peu partout, ils s'attestent ainsi musicalement profanes à un degré déconcertant en la circonstance. Mais, même privé du texte original, on a la sensation bien nette, en lisant, de tout ce que celui-ci doit perdre à sa translation dans un style de la plus honnête, pesante et impersonnelle banalité. C'est miracle que le récit wagnérien puisse encore émouvoir sous un déguisement semblable. Et pourtant il émeut ; il passionne comme un roman, et un roman d'assez abracadabrantes aventures. Wagner n'était pas fait pour vivre parmi les hommes ; il était né pour créer son œuvre à l'écart, dans une solitude imperturbée. Il eût fallu qu'une fée bénévole le dotât au berceau d'au moins cinquante mille livres de rentes, non pas certes en capital, mais en revenus inaliénables, incessibles et insaisissables, puis, vers la puberté, lui procurât la compagne prédestinée, à la fois douce et ferme, voluptueuse et intelligente qui sût le préserver de tout contact avec la réalité quotidienne, le garder contre l'entraînement des contingences, l'isoler dans son rêve, choyé, dorloté comme un enfant divin. Wagner avait besoin de l'amour d'une femme digne de l'admirer, et du luxe intime d'un foyer entr'ouvert à quelques amis enthousiastes. Au lieu de cela, traînant, quasi comme un boulet, l'inepte et écœurante Minna, on le retrouve à Dresde, aux prises avec les difficultés matérielles de l'existence, forcé d'accepter des fonctions de chef d'orchestre qui entravent sa productivité et l'obligent à des relations officielles peu compatibles avec la véhémence de son caractère, luttant contre l'envie et les intrigues et, finalement, se compromettant à l'étourdie, sans bien certaine conviction, dans les émeutes de 1849. La proscription qui s'ensuivit est un bienfait pour lui. Réfugié à Zurich, il travaille, s'attelle à sa *Tétralogie*, compose *l'Or du Rhin*, *la Walkyrie*, sans espoir, sans dessein de les voir jamais représentés. *Le Vaisseau-Fantôme*, *Tannhaeuser* et bientôt *Lohengrin* s'imposent peu à peu et répandent sa renommée. La célèbre *Société philharmonique* de Londres l'invite à diriger ses concerts. De retour en Suisse, il projette *Tristan* et reçoit la visite un peu

bruyante de Liszt et de la princesse de Wittgenstein. Enfin ses amis Wesendonck l'installent dans « l'Asile » : il est chez lui, dans un home coquet, confortable, paisible, à l'abri de soucis pressants. Il interrompt décidement *Siegfried* pour écrire *Tristan* sous les yeux de Mathilde, réchauffé par une intimité constante avec une âme d'élite, inspiré par un amour, peut-être insu d'abord, qui semble être resté tout idéal. C'était le bonheur. La jalousie de Minna se chargea de le détruire avec une brutalité aussi stupide que grossière. Il était désormais impossible à Wagner de recevoir l'hospitalité des Wesendonck. Il partit donc pour un nouvel exil, mais après s'être définitivement séparé d'une épouse dont on s'étonne qu'il ait pu si longtemps supporter la compagnie déprimante. Il continue *Tristan* à Venise, puis revient le terminer à Lucerne. A partir de là, c'est une vraie vie de Juif-Errant qu'il mène, et la plus ahurissante qui soit. Livré à soi-même et obéré par surcroît de la pension consentie à sa femme, son mépris de l'argent et sa prodigalité naturelle ne devaient pas tarder à le faire retomber dans de terribles embarras pécuniaires. Dorénavant, il n'en sortira plus, malgré les sommes parfois considérables qui lui passèrent par les mains. S'évertuant de tirer profit de ses ouvrages, il arrive à Paris où la protection de la princesse Metternich est impuissante à empêcher le désastre de son *Tannhaeuser*, sifflé, hué sans l'entendre, par les membres du Jockey-Club amateurs du corps de ballet. Gracié par le gouvernement saxon et autorisé à rentrer en Allemagne, il y multiplie ses démarches — et ses pérégrinations. Il obtient la mise en répétitions de *Tristan* à l'Opéra de Vienne. Puis il part donner des concerts à Saint-Pétersbourg et à Moscou. Entre temps, ou plutôt entre déménagements et voyages, il s'était terré à Biberich, et avait commencé la composition des *Maîtres-Chanteurs*, qu'il poursuivit de bric et de broc chaque fois que sa bourse lui permettait un moment de repos et de loisir. On se demande avec stupeur par quel mystère de génie un chef-d'œuvre de cette envergure, d'une complexité si neuve alors, si subtile et radieusement formidable à la fois, put naître au milieu d'un tel imbroglio de tracas et de péripéties. Enfin il retourne en Autriche et, escomptant le succès de *Tristan* selon sa coutume optimiste, il s'installe assez fastueusement, — et à crédit naturellement, — à Penzing près de Vienne. Ses espoirs sont de nouveau cruellement trompés. Il s'aperçoit qu'il est berné par des gens estimant au surplus son œuvre inexécutable. Les billets qu'il avait souscrits, grossis par des renouvellements usuraires, atteignaient un total considérable. Menacé d'être emprisonné pour dettes, il lui faut quitter Vienne, s'enfuir à la dérobée comme un malfaiteur et errer aux abois, sans propre feu ni lieu, repoussé ou plus ou moins froidement accueilli par ses anciens amis lassés de tant d'agitations. Il échoue à Stuttgard, dé-

semparé, politiquement toujours suspect, car en secret poursuivi par le ressentiment de la Cour de Saxe, ne sachant plus que faire ou entreprendre. C'est alors que, le soir du 3 mai 1864, tandis qu'il devisait chez son ami Eckert, échafaudant des combinaisons improbables, on lui apporte « la carte d'un monsieur se disant secrétaire du roi de Bavière ». Effrayé d'être découvert, il fait répondre qu'il n'est pas là et rentre à son hôtel. Le même personnage l'y rejoint, lui exprime sa joie de le retrouver après l'avoir vainement cherché à Vienne puis en Suisse, et lui remet une lettre et des présents de son souverain. Louis II, à peine couronné, envoyait à Wagner l'hommage de son admiration, l'appelait près de soi et lui offrait son amitié. C'était le salut, on peut dire, au bord de l'abîme. Que fût-il advenu de Wagner sans ce secours miraculeux? *Tristan* eût sans doute attendu vingt années sa première représentation et Bayreuth n'existerait pas. Mais son œuvre même, Wagner aurait-il pu la terminer, aurait-il eu la force de lutter sans répit contre l'indifférence, la bêtise, la cabale des intérêts coalisés et surtout contre les mesquineries et les réalités implacables de l'existence? Ne serait-il pas mort à la tâche, misérable et désespéré, laissant *Siegfried* et *les Maîtres-Chanteurs* incomplets, emportant *le Crepuscule* et *Parsifal* dans la tombe, si le hasard n'avait voulu qu'un jeune prince de dix-neuf ans pénétrât la splendeur méconnue de son art? On pouvait les compter, alors, ceux capables de comprendre et d'aimer *Tristan*, et ils couraient encore bien moins les trônes que les rues. Le spectacle est profondément émouvant de cet adolescent héritier de l'antique Maison de Wittelsbach s'inclinant devant le révolutionnaire proscrit et proclamant son génie à la face du monde. On l'a déclaré fou plus tard, et tué peut-être, celui qui a sauvé Richard Wagner, garanti l'intégral accomplissement de son œuvre et, en assurant son triomphe, épargné sans doute un remords à l'humanité solidaire. Que sa mémoire soit gardée et son nom béni dans les siècles! Gloire, gloire, gloire à lui!

JEAN MARNOLD.

ART

Paul-Boncour, *Art et Démocratie*, 1 vol., Paul Ollendorff, 3.50.— Jacques Blanche: *Essais et portraits*, Dorbon Aîné, 7.50.

M. Paul-Boncour a groupé sous ce titre **Art et Démocratie** quelques chapitres où il nous donne le résumé de ses réflexions sur les contacts de l'esthétique et de la politique. On s'attend naturellement à ce qu'en cette matière M. Paul-Boncour ait été comme à son habitude, clair, ordonné et disert. Un élément d'intérêt s'ajoute aux théories de M. Paul-Boncour, à savoir que son rôle politique

donne une valeur à son esthétique. Il a été ministre du Travail et pouvait l'être demain de l'Instruction publique; ses préférences pourraient servir de base à des projets de loi; son information, réunie à celle du sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, pourrait, variée ou médiocre, profonde ou de seconde main, produire des variations dans l'histoire de l'Art, ou au moins dans cette prodigieuse cocasserie qui pourrait s'appeler l'histoire des rapports de l'art et des bureaux! Eh bien ! malgré qu'il faille rendre justice au souci d'art de M. Paul-Boncour, à sa juste sollicitude pour notre art décoratif, pour la sécurité de nos musées, pour le meilleur enseignement possible des beaux-arts, je ne crois pas que la mise en œuvre des opinions de M. Paul-Boncour, le jeu légal et efficace de sa critique d'art, puisse beaucoup modifier l'état de chose existant, ce prolongement fidèle du passé bureaucratique, et, je le crains, cet anneau de la chaîne éternelle de l'esthétique d'Etat. Car, enfin, il ne suffit pas de nettifier une question, et de s'apercevoir pourtant, comme M. Paul-Boncour y arrive très bien, que les adversaires du prix de Rome n'ont pas surtout comme but d'empêcher Rome d'être le siège d'une école du gouvernement, qu'aussi la plupart des adversaires du prix de Rome sont partisans d'institutions similaires, mais que c'est tout un ensemble d'institutions que les adversaires du prix de Rome attaquent. M. Paul-Boncour, partisan du maintien du Prix de Rome avec quelques modifications, entend conserver plus que réformer et presque tout lui paraît bon à conserver; il fait sienne cette opinion « que les révoltés de l'art, comme les autres, ont eu souvent raison. Bien plus, ce sont eux qui parfois ont servi la cause de la vraie tradition »...

M. Paul-Boncour allègue, à l'appui de ce dire, que « lorsque David luttait contre les mignardises dans lesquelles versaient les élèves épuisés de Fragonard et de Boucher, quand Delacroix luttait contre la monotone raideur de pâles imitateurs d'Ingres et de David, quand Rodin luttait pour retrouver à l'encontre de la sculpture industrielle la haute inspiration de Michel-Ange; quand Puvis de Chavannes, ce maître de toutes les puretés, était incompris et méconnu des académies, ces révoltés d'un jour servaient la cause éternelle du grand art trahi. Il n'est pas jusqu'aux impressionnistes qui, en nettoyant la palette des tons sales qu'y avait accumulés une imitation trop servile des grands maîtres du paysage, n'aient, en quelque sorte, retrouvé la fraîcheur et la légèreté de certaines teintes des primitifs et travaillé de telle sorte que les jours où ils voudront joindre à cette vision directe de la nature ce souci de l'ordonnance et de la composition sans lequel il n'est pas d'œuvre définitive, la peinture du xxe siècle aura peut-être trouvé sa formule ». Ne chicanons pas sur les détails à savoir que David a bien lutté contre Fragonard lui-même, et Delacroix contre Ingres lui-même, etc... : enregistrons que M. Paul-

Boncour critique d'art sait que ce sont les révoltés (selon son expression) qui mènent le train de la tradition ; vous croyez donc qu'il va admettre la possibilité de la justesse des revendications de révoltés nouveaux qui ne sont pas encore déifiés par la mort ou chargés de gloire depuis de lointains jubilés ; ce serait méconnaître l'immense phobie du nouveau, le misonéisme complet qui distingue en France et en ce moment aussi bien les esprits de tendances libérales courantes que les esprits réactionnaires ; M. Paul-Boncour s'élance de cet éloge qu'il a fait des révoltés pour prononcer au nom de la démocratie une excommunication laïque contre l'extrême gauche de l'art, dont il distingue l'extrême gauche de la politique, spécifiant que ces deux gauches n'ont point de parenté. Elles n'en ont point en effet ; l'artiste, quelles quesoient ses opinions sociales, a coutume de penser seul, ce qui est penser en artiste, et non de penser en bande, comme presque tous les politiciens. Il est même singulier que, parmi les écrivains ou artistes novateurs, quelques-uns s'étonnent encore que le plus vif souci de nos politiciens de gauche, issus de la démocratie, soit de se constituer les gérants de la tradition Louis-quatorzienne qu'ils jugent, à la clarté de leurs compétences historiques et critiques, la forme la mieux adaptée aux besoins de notre démocratie, que dis-je, non seulement la mieux adaptée, mais l'unique, mais la seule, la faite exprès. Vienne le progrès, le vrai et le réel, le patenté, installez un bon sous-secrétaire des beaux-arts vraiment républicain, vous verrez qu'il trouvera bien dans les épaves officielles une manière d'élève momifié de Le Brun pour célébrer les fastes de la Liberté et les joies de la République, et ce jour-là on grondera M. Cormon à propos de l'excessive vivacité de son dessin et de sa faconde de coloriste.

M. Paul-Boncour admet que l'enseignement de l'Ecole des Beaux-Arts est défectueux. A-t-il remarqué que l'affaiblissement de l'enseignement à l'Ecole date du triomphe d'Ingres, et non point des élèves d'Ingres qui ont bon dos ? Si les élèves d'Ingres ne savaient pas dessiner, c'est qu'Ingres ne le leur avait pas appris. Il serait curieux d'ailleurs d'établir exactement en nombre et en qualité les résultats de l'enseignement d'un Gustave Moreau et auparavant d'un Lecocq de Boisbaudran et de les comparer aux autres résultats fournis par d'autres ateliers et à la même époque. D'ailleurs tout cela s'arrangera avec le temps, les institutions d'Etat et les esthétiques politiques boiteront quelque peu en retard, derrière le char de la tradition, en admettant quelques révoltés de plus, avec la sage lenteur habituelle.

Quant à notre art décoratif, M. Paul-Boncour est, avec raison, inquiet ; législateur et sociologue, il attribue une grande importance à un phénomène d'ordre légal et social, la crise de l'apprentissage. Sans

doute ! Mais notre art décoratif serait moins malade, si on n'avait pris depuis vingt ans l'habitude de décourager les efforts nouveaux, de réclamer aux artisans du Louis XV ou du Louis XVI original, ou à défaut des œuvres originales qui soient tout de même du Louis XV et du Louis XVI, si à ce point de vue comme pour les autres arts plastiques, ou littéraires, on ne vivait pas de reproductions. Notre époque sera l'époque de la reproduction. D'ailleurs jamais, dans les grandes ventes, les faux n'auront été payés si chers, et n'auront été si follement exaltés par la plume des commissaires priseurs et de leurs critiques.

§

Il y a intérêt et utilité à ce que les artistes écrivent, à ce qu'ils fassent de la critique, qu'ils parlent de leur art, de l'essence et de la cérébralité de leur art et aussi du métier de leur art. Je l'ai déjà dit et ne m'en dédirai point à propos de M. **Jacques Blanche**. Il n'est même point indifférent que des artistes nous tiennent au fait de leurs opinions sur le voisin; quelque partialité imposée par les nuances des tempéraments particuliers ne sont point pour détruire ni même diminuer l'intérêt documentaire de leurs jugements sur leurs confrères, et ce n'est point que nous y cherchions, pour en sourire, quelque éclair de malice, mais simplement une notation parfois nerveuse, mais souvent juste, des tares du métier et des sacrifices à une idéologie abusive. Il y a des recherches chez les artistes que n'importe quel peintre comprendra toujours mieux que le critique; il est en revanche des mises en place et des visions générales où le critique peut dépasser le peintre. Quoi qu'il en soit de la distribution du travail critique entre les peintres qui écrivent et les écrivains qui aiment la peinture, il faut insister sur le prix de l'information et des théories qu'apportent les peintres écrivains. Point n'est besoin que ce soit un Delacroix, un Rodin, un Raffaëlli ou un Fromentin qui nous renseignent sur leur art; de moindres artistes peuvent nous être d'un très vif agrément. Point n'est besoin, non plus, que l'artiste écrive fort bien, il peut écrire mal et incorrectement, il aura toujours le trait pittoresque qui sauve tout. M. Jacques Blanche écrit d'ailleurs fort bien ; ce qui ne veut point dire qu'il n'atteint pas au trait pittoresque.

Son essai sur Fantin-Latour est curieux, très curieux ; on voit vivre son personnage au moins par des détails de silhouette, de manies, dans son habitude extérieure ; mais cette étude n'est-elle point un peu restrictive ? Je sais bien que lorsqu'on a dit de quelqu'un qu'il a été un petit maître, on a tout de même dit beaucoup, car petit ne détruit pas maître, et ce n'est qu'en parallèle avec de très grands bonshommes que M. Blanche classe Fantin parmi les petits maîtres.

Au sens de M. Blanche, Fantin, de Fantin portraitiste souvent excellent, toujours timide, peintre de fleurs merveilleux, n'aurait point eu le sens lyrique, et ses wagnérismes, ou ses berliozismes ne seraient que de prudentes et sages conceptions, des héroïsmes bourgeois. Il me semble pourtant que la *Féerie* de Fantin est une très belle chose, que Fantin est tout à fait remarquable d'avoir eu ce double rêve de figurer une idéalité lyrique et de modeler de la vie, et sur ce terrain de la vie réelle de vouloir obtenir un vrai sans déformation, un vrai de détail, en même temps qu'une impression de vérité générale très poussée, et en même temps une grande impression de sérénité. C'était l'obtention de cette sérénité et cette probité de détail qui rendit Fantin-Latour cher à des écrivains qui l'unirent dans leurs admirations à des artistes beaucoup plus colorés que lui. Mais ai-je besoin de rappeler que Puvis de Chavannes fut dans le même cas et fit partie, avec Fantin et Gustave Moreau, d'un bloc d'admiration qui englobait aussi les impressionnistes? C'était là ceux que, parmi les peintres, les écrivains qui firent leurs débuts vers 1880 ou 1885 trouvaient les plus intéressants ; ce n'était point éclectisme, mais reconnaissance d'un effort, d'une probité et d'un élan chez des artistes différents. D'ailleurs, l'étude de M. Jacques Blanche sur Fantin est très détaillée et biographiquement très instructive. Celle où M. Blanche étudie Whistler offre les mêmes qualités, elle semble même plus vraie, plus juste ; les petits côtés de Whistler y apparaissent avec netteté, ses exagérations et le léger bluff qu'il juxtaposait à un extraordinaire talent sont indiqués peut-être avec complaisance. L'étude sur Watts, très brève, est sommaire ; il semble qu'on eût pu mieux faire même en aussi peu de place. Les notes sur Manet sont cursives ; on goûtera certainement deux études dédiées à la mémoire de camarades chers dont M. Jacques Blanche parle avec une amitié qui monte d'un ton sa façon de dire et l'aide à mieux faire voir ; ce sont des pages sur Charles Conder et Aubrey Beardsley.

GUSTAVE KAHN.

LETTRES ALLEMANDES

Hermann Burte : *Wiltfeber, der ewige Deutsche ;* Leipzig, G. K. Sarasin, M. 4. — Hermann Stegemann : *Theresele :* Berlin, Egon Fleischel u. C°. M. 4. — Hermann Stegemann : *Thomas Ringwald ;* Berlin, ib., id., M. 4. — Albert Rausch : *Vigilien :* Berlin, ib., id., M. 3. — Armin T. Wegener : *Gedichte in Prosa,* Berlin, ib. id., M. 3. — Memento.

Wiltfeber, der ewige Deutsche. — Le premier roman de M. Hermann Burte révèle un grand écrivain. Il serait difficile de dire ici, en peu de lignes, pourquoi l'auteur se classe d'emblée parmi les meilleurs de son pays et pourquoi *Wiltfeber, l'éternel Allemand*, est une manière de chef-d'œuvre. Le peu de bruit qu'a fait

le livre, lors de son apparition, il y a quelques mois, nous permet de constater combien la critique s'est montrée hésitante et à quel point le public a manifesté son effarement en face de ces pages qui sont comme des coups de fouet en pleine figure.

Mais, tout d'abord, s'agit-il véritablement d'un roman? L'histoire de ce Wiltfeber qui rentre dans son pays pour scruter les reins de l'Empire et s'en détourne avec dégoût, apparaîtra aux yeux de beaucoup bien plutôt comme un pamphlet que comme une œuvre d'art. Il faut avoir le sens profond de la langue allemande pour comprendre l'âpre beauté du style de M. Burte. L'auteur, sans conteste, a beaucoup lu la Bible et c'est la magnifique rudesse de Martin Luther, dans sa traduction des prophètes, qui lui a servi de modèle. La forme et les idées, il les doit du reste pour une bonne part à *Zarathoustra*, dont il développe les préceptes, dont il actualise les anathèmes. Ne le tenons cependant pas pour un plagiaire : il a puisé, surtout et avant tout, dans l'inépuisable richesse de sa terre natale. Le langage des paysans d'Allémanie lui a fourni une matière brute dont il a su faire le plus généreux usage. Un trésor à peine explosé s'offrait à lui, mais il fallait pour le découvrir et le faire étinceler au soleil, après l'avoir débarrassé de sa gangue, un goût sûr et un vigoureux tempérament d'écrivain. Forger et assembler des mots, un Allemand s'y peut encore employer, car il use d'un parler qui n'en est encore qu'au premier stade de son évolution, alors que nous écrivons dans une langue dont les normes sont fixées depuis deux cents ans. M. Burte, en puisant aux sources mêmes de l'inspiration populaire, s'est peut-être grisé outre mesure ; pourtant il tire du chaos, qu'il maîtrise parfois avec peine, d'incomparables accents.

En une seule nuit et en un seul jour, Martin Wiltfeber, « l'éternel Allemand », acquiert les douloureuses expériences qui le font désespérer de son pays. Pendant neuf ans il a séjourné à l'étranger et il se doutait bien, à vrai dire, des désillusions qui l'attendaient au retour. Mais un irrésistible besoin de servir la terre natale le poussait vers ce petit village de Greifenweiler, aux bords du Gatterbach, vers cette région mystérieuse, au coude du Rhin, dont s'étaient imprégnées son enfance et sa première jeunesse. L'auteur n'a pas voulu préciser la région où se déroule le drame de conscience qu'il analyse avec tant de vigueur. Si l'on peut en juger d'après les minutieuses descriptions qu'il nous en fait, elle doit être située quelque part entre Bâle et Lœrrach, dans cet extrême sud-ouest de l'Allemagne, au carrefour des peuples et des races. Martin Wiltfeber traverse le pont du grand fleuve, une heure avant minuit, et sa première visite est pour le cimetière, dont il déchiffre les tombes au clair de lune. Et aussitôt devant les sépultures modernes et sans style il commence ses invectives qu'il continuera jusqu'au soir de sa vie.

Quelques tombes du vieux cimetière cependant réjouissent son cœur et tournent son esprit vers la douceur. Ce sont celles des réfugiés français, des tisserands huguenots qui jadis s'étaient établis dans la contrée. « Un souffle de beauté s'étend sur ces sépultures ; on y retrouve la mesure et la tenue du style royal de France. »

Et cette beauté solitaire, en un monde devenu laid et désordonné, répand de la joie sur l'esprit du voyageur, et avec une émotion de plaisir, ses yeux passèrent sur les lieux de repos des nobles qui, parce qu'ils étaient d'une même foi, d'une même race et d'une même façon de vivre, se sentaient capables de posséder un style expressif.

Ses pérégrinations conduisent ensuite Wiltfeber en un lieu où l'on remise les vieilles pierres tumulaires et les croix qui ne servent plus. Il remarque de vieilles croix en fer forgé, telles qu'on ne doit plus en faire aujourd'hui parce que notre époque ne possède plus d'artisans :

Où est la forge, où est la tribu des maîtres, des compagnons et des apprentis ? Ils sont tous morts et leur espèce est éteinte.

Le Genevois qui s'est flétri lui-même a répandu dans le monde l'haleine pestilentielle de sa bouche impure qui les fit tous périr, lors qu'il s'écria : Retour à la nature !

Alors la multitude s'est déchaînée et elle massacra les nobles ! Et en même temps que les nobles l'art était massacré ! Car les nobles entretenaient l'art, la divine courtisane.

C'était la noblesse qui avait donné les commandes et qui avait créé le style.

Et lorsqu'ils furent tous exterminés, l'art perdit sa patrie. Cet art qui est l'aîné des arts décoratifs.

Et il lui fallut aller mendier auprès de l'Etat, auprès des parvenus, auprès des villes et des gens publics. Mais l'Etat possède l'esprit d'un sous-officier endurci ; les villes, c'est la gente disputeuse des femmes sur le marché ; les parvenus sont d'un sang étranger. C'est pourquoi la Beauté ne fut plus jamais chez elle, on en fit une recluse et une fille publique ; nulle part elle ne fut plus la bien-aimée. Lorsque la populace prit les châteaux d'assaut, elle poussa aussi dans les décombres l'atelier de l'artisan. Et lorsque l'on décapita la noblesse, on frappa l'art à mort. Alors, perdant son sang, il rendit l'âme et depuis lors on n'a plus retrouvé de style. Combien vigoureux et vivants étaient les styles royaux de France pour que leur rayonnement soit venu jusqu'au cimetière de Greifenweiler pour former des métaux agréables et sévères, en objets dont la mesure et la façon peuvent me réjouir encore aujourd'hui, moi le fils d'un siècle de plâtre.

Il ne faut pas croire cependant que Martin Wiltferber devise toujours en esthète désabusé. La même âpreté qu'il met à démolir notre époque sans art, il l'emploie à parler de la religion, de l'amour, de la société. C'est un aristocrate de la terre qu'exaspère notre industrialisme d'aujourd'hui. Quand il pleure plus loin sur la décadence

du village, sur le délabrement de la ferme,où toute chose utile était naguère à sa place,parfaite image du travail joyeux et de la prospérité, ce sont encore les accents des vieux prophètes qu'il déroule.

Wiltferber a découvert au cimetière la tombe de sa première bien-aimée, et tandis qu'il s'achemine vers les premières maisons, il aperçoit celle qu'il abandonna naguère,alors qu'il quitta le pays. Au bord de l'eau, par cette belle nuit de Saint-Jean, elle cueille les herbes magiques pour livrer ensuite à l'onde son corps incomparable. Simples anecdoctes dont l'auteur à su tirer les plus heureux effets. Il faut entendre plus loin le dialogue de « l'éternel Allemand » avec le vieux paysan du village, le seul qu'il espérât revoir et qu'il craignait de ne plus retrouver vivant. C'est l'homme de l'ancien temps, le maître de la ferme, dans sa demeure cossue, aux meubles massifs. Le vieillard écoute le jeune homme. Au long discours qu'il lui fait, sa sceptique résignation ne répond que ceci ; « Il y a longtemps que le jour du seigneur est devenu le jour de la populace. »

Les « expériences » de Wiltferber se poursuivent. Le voici à l'église et le voici dans la communauté des dissidents où il prend la parole, sans autre effet que de se faire huer. Sa rencontre et ses conversations avec Ursule et Brittloppen, la jeune fille de la noblesse, remplissent toute la seconde partie du volume. Les dissertations politiques et sociales tiennent plus de place que les paroles d'amour, mais c'est pourtant à la conquête de cette belle fille (dont l'auteur a peut-être voulu faire un symbole) que « l'éternel Allemand » emploie les dernières heures de sa journée.Il y a là une jolie évocation de Bâle (appelé Pfalzmünster), ville véritablement allemande, peut-être précisément parce qu'elle est restée en dehors de l'empire,« car tout ce qui est de l'empire est de troisième rang ».

Mais quelle peut être la destinée finale de ce chercheur impénitent, dont l'idéal est partout déçu? L'auteur le fait mourir frappé par la foudre, côte à côte avec la noble demoiselle. Autre symbole sans doute,mais trop facile dénouement d'un livre, où nous ne voulons voir que la véridique confession d'un Allemand d'aujourd'hui, magicien du verbe, qui crie sa colère de voir l'instrument dont il se sert avec tant de maîtrise aux mains d'une nation qu'il abhorre.

§

M. Hermann Stegemann s'est appliqué à décrire les mêmes régions dont M. Hermann Burte a su tirer des effets si puissants. Après le grande orgue voici la petite flûte. Conteur agréable, ayant tout juste assez de sens de la nature pour mêler à ses récits quelques descriptions champêtres, l'auteur de *Daniel Junt* s'attaque à des problèmes que ses fonctions de commissaire des bains dans une petite ville de la Forêt Noire et de journaliste radical lui ont rendus familiers. Il

excelle à développer pour ses lecteurs les péripéties des crises municipales, la question du tout-à-l'égout et l'utilisation de la force motrice. Ses types appartiennent à la moyenne allemande. Leurs préoccupations étroites, leurs soucis de la vie quotidienne, leurs affaires de cœur, parviennent difficilement à nous intéresser.

Après **Theresele**, cette histoire sentimentale d'une servante d'auberge qui devient la patronne d'un grand « Hôtel des Bains » et dont la publication remonte à peine à quelques mois, M. Stegemann vient de nous donner un nouveau roman, écrit à peu près de la même encre. Dans **Thomas Ringwald**, c'est le type d'un architecte modern-style que l'auteur a voulu mettre en scène. C'est à Constance que ce redoutable personnage exerce son art. L'auteur l'a paré de toutes les qualités que M. Georges Ohnet attribuait il y a vingt ans à ses ingénieurs. Il en a fait un héros qui participe à l'agrandissement de la ville à laquelle il prétend rendre sa splendeur du moyen-âge. Ringwald est en lutte avec sa famille, avec son conseil municipal; il parvient néanmoins à imposer son œuvre dont M. Stegemann nous vante les merveilles, mais dont on fera peut-être mieux de ne pas vouloir juger l'effet. Après tout, Ibsen avait bien écrit *Solness le Constructeur*, mais il s'agissait de « constructions » dont notre regard n'était pas affligé.

Vigilien. — M. Albert H. Rausch a réuni trois séries de poèmes d'une inspiration à peu près identique : *Missa Solemnis*, *le Rêve de la fidélité* et *Tristan*. Un noble panthéisme se dégage de ces strophes où un nombre restreint de motifs s'agencent en vue d'effets très heureux. Par la discipline de soi, par la limitation de l'effort, le poète s'achemine vers la perfection. La langue est souple et se plie aux rythmes les plus savants. M. Rausch peut faire figure parmi les bons poètes d'aujourd'hui.

Gedichte in Prosa. — M. Armin T. Wegner a intitulé *Poèmes en prose* une série de courts morceaux dont un certain nombre rentreraient plutôt dans le genre de la nouvelle. Ce sont les impressions très sincères d'une âme inquiète qui essaie vainement de trouver sa voie dans les préoccupations d'une époque qui lui demeure étrangère. De brefs motifs, d'un style précieux, évoquent ces discordances et font naître un sentiment de mélancolie. Dans la seconde partie du recueil, où le poème s'amplifie jusqu'au petit roman, il y a quelques pages satiriques, *Seligel-Grotte*, par exemple, qui font prévoir que l'auteur pourrait aisément rompre le cercle où il semble vouloir s'enfermer.

§

MEMENTO. — Les *Neue Blaetter* paraissent depuis quelques mois, chaque quinzaine, à Berlin, par les soins de MM. Carl Einstein, J. Hegner, Erich Baron, Helleran, etc. C'est une jeune revue où l'on cultive surtout les tra-

ductions. Certains fascicules, le cinquième, par exemple, sont entièrement composés de fragments de Paul Claudel, Francis Jammes et Suarès. On y a donné aussi du Verhaeren, de l'André Gide, du Péguy et du Yeats. Contentons-nous de signaler aujourd'hui ce petit périodique de grand format, luxueusement édité, où s'affirment certaines tendances de la jeunesse allemande.

Deutsche Rundschau (août) publie une étude de M. E. Meumann sur le quatre-vingtième anniversaire du philosophe Wilhelm Wundt. M. K. Alexandre von Müller étudie les idées politiques de Théodor Vischer.

Le deux cent cinquantième anniversaire de la mort de Blaise Pascal (18 août) donne à M. M. Laros l'occasion de faire paraître une étude dans *Hochland* (avril). M. Karl Muth présente au public allemand l'œuvre de Charles Dulac, le grand artiste mort en 1899, dont quelques bonnes reproductions illustrent le fascicule.

Süddeutsche Monatshefte (avril) se présente ce mois-ci sous forme de *Schweizer Jahrbuch*. Sa matière est entièrement empruntée à la littérature suisse. Après quatre nouvelles signées Meinrad Lienert, Jakob Schaffner, Félix Moeschlin et Ernest Zahn, nous y trouvons les lettres inédites de Jacob Burckhardt, le grand historien de la Renaissance italienne, des lettres de Pestalozzi et de très curieuses pages de M. Hermann Schoop sur Rousseau, où l'auteur polémique avec un certain nombre d'écrivains français contemporains.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Andrew Lang, articles nécrologiques dans *The Athenæum*, *The Academy*, *The Saturday Review* et *The Nation*, du 27 juillet 1912. — Memento.

Mr Andrew Lang n'était pas tout à fait inconnu en France, et les journaux de Paris ont consenti à accorder à cet homme de lettres quelques paragraphes nécrologiques d'une brièveté par trop sommaire. S'il fallait rapprocher Mr Lang d'un de nos contemporains, on pourrait le comparer à M. Emile Faguet, et je crois qu'il fut plus versatile encore que l'éminent académicien. La presse anglaise fut unanime dans ses regrets.

La mort soudaine d'**Andrew Lang**, à Banchory, Deeside, le samedi, 20 juillet, dit l'*Athenæum*, a péniblement surpris non seulement le vaste cercle de ses amis et connaissances, mais aussi le grand public qui le considérait comme l'un des hommes de lettres les plus remarquables de notre temps. Né le 31 mars 1844, à Selkirk, il avait passé de l' « Edinburgh Academy » à l'université Saint-Andrews, et de là à Oxford, au Balliol College, terminant sa carrière d'étudiant par l'obtention d'une « fellowship » du Merton College. Son premier ouvrage important : *The Ballads and Lyrics of Old France*, qui parut en 1872, donna une preuve précoce de sa maîtrise des formes prosodiques — maîtrise qu'il manifesta de temps à autre dans ses *Ballades in Blue China*, *Grass of Parnassus*, *Ban and Arrière-Ban*, et d'autres recueils encore. Son *Helen of Troy* révèle cepen-

dant chez lui l'absence des qualités véritables du poète, et du reste son attention était alors attirée dans des directions différentes.

Ce sont ses traductions en prose des œuvres d'Homère qui le firent surtout connaître. L'*Odyssée*, traduite avec S. H. Butcher, fut publiée en 1879 suivie, en 1883, par l'*Iliade* (traduite avec Ernest Myers et Walter Leaf) et par les *Hymns*, en 1899, — sa version de Théocrite ayant paru en 1880. Ses traductions du français, celle surtout d'*Aucassin et Nicolette*, bien que très populaires, n'atteignent pas au même degré d'appréciation par la critique. Ce qui l'intéressait le plus, peut-être, dans ses travaux, ce furent les recherches sur les origines des religions et des philosophies primitives, où il prit place au premier rang des rebelles contre l'étude philologique de la mythologie. Bien que certaines de ses opinions ne soient plus admises, la série de ses livres qui comprend entre autres : *Custom and Myth* (1884), *Myth, Literature and Religion* (1887), *The Making of Religion* (1898), *Social Origins* (1903), *The Secret of the Totem* (1905), a contribué grandement à vulgariser les idées de savants plus spécialisés.

M. Lang prenait un intérêt extrême au spiritisme, au « crystal-gazing », en général à toutes les recherches psychiques ; il était un des fondateurs et des anciens présidents de la Psychical Research Society, et nul ne savait mieux que lui raconter une histoire de revenants.

Son penchant pour le romanesque, — on pourrait presque dire sa passion, —le conduisit par les sentiers écartés de l'histoire ; en tant que fervent Ecossais, il n'échappa pas à la fascination de Marie Stuart... Même son admiration pour Jeanne d'Arc avait une origine écossaise, comme il le montre dans son *Monk of Fife*. En étudiant *The Mystery of Mary Stuart*, il s'efforça de défendre une cause qu'il suffit d'exposer, mais sur le problème réel —l'authenticité de la longue lettre de « la Cassette », — il était finalement enclin à prononcer le verdict contre les défenseurs de Marie. On cite, parmi ses meilleurs ouvrages historiques : *Pickle the Spy* (1897), *The Companions of Pickle* (1898) et *Prince Charles Edward* (1900). Ses autres incursions dans le domaine de l'histoire s'appellent : *The Valet's Tragedy* (fort bien traduit et abrégé par M. Téodor de Wyzewa), *John Knox and the Reformation*, et *The Gowrie Conspiracy*. Son *History of Scotland* a plus de valeur comme expression de vues individuelles sur des événements historiques que comme ouvrage de référence. Son attaque sur la *Jeanne d'Arc* d'Anatole France, suivie de la hasardeuse entreprise de publier un ouvrage en français sur ce sujet, fut justifiée par un certain succès, mais il sautait aux yeux que l'attitude d'Anatole France demeurait incompréhensible à Mr Lang, comme celle de Mr Lang l'aurait été pour Anatole France si celui-ci avait jamais tenté de la comprendre.

On aura une idée de la fécondité d'Andrew Lang si l'on considère que la liste de ses œuvres publiées en librairie occupe seize pages, sur deux colonnes, du catalogue in-folio du British Museum. La majeure partie des comptes-rendus critiques et articles extraordinairement divers qu'il donna dans les meilleurs journaux et périodiques d'Outre-Manche n'ont pas été rassemblés. Pourtant, un certain nombre furent réunis sous ces titres : *Old Friends*, *Letters to Dead Authors*,

Essays in Little et *Lost Leaders*. Certains considèrent le premier de ces volumes comme le livre le plus humoristique de son temps, et le placent au-dessus des œuvres burlesques de Thackeray.

Il n'était pas un érudit profond, ajoute l'*Athenæum*, et il ne s'embarrassait pas des difficultés grammaticales des textes; mais il a rendu un service durable aux classiques par ses traductions qui sont la meilleure part, peut-être, de son œuvre variée, et s'imposèrent immédiatement comme des modèles dans un art difficile. La langue de ces versions, — celle à peu près de la prose élisabéthaine jusqu'à l'époque de Milton, — est visiblement archaïque ; mais elle reste parfaitement noble et gracieuse. La grâce, à vrai dire, prédomine dans tout ce que Lang a écrit, et son style est à la fois facile et piquant... Nul ne savait jouer plus joliment avec le savoir... Somme toute, il fut un homme aux qualités et aux facultés admirables, de ceux qui deviennent de plus en plus rares dans le monde de nos jours.

On peut lire un jugement à peu près identique dans *The Academy*, sous la plume de Mr Robert Steele.

La mort d'Andrew Lang nous enlève l'un des hommes les plus notables de cette génération qui applaudit ou vilipenda Swinburne et William Morris, Meredith et Anthony Trollope, George Eliot, Huxley ou Herbert Spencer. Dès les années soixante-dix, il fut au nombre des plus prolifiques de nos auteurs, et en outre un des plus populaires, non seulement auprès du grand public, mais auprès de ceux-là mêmes qu'il critiquait. Comme il convenait à son temps et à sa race, il fut romantique et c'est ce qui donne une unité à l'énormité de son œuvre, si disparate qu'elle paraisse au premier coup l'œil... Classique, — au sens de ce mot opposé à l'émerveillement romantique, — il ne le fut jamais. Ses versions d'Homère et de Théocrite sont aussi romantiques que celle d'*Aucassin et Nicolette* et ses études du folklore et des mœurs primitives furent directement inspirées par son exécration des théories qui voient à l'origine des religions une maladie du langage. Il serait injuste de lui refuser de l'érudition, encore que la sienne fût plus étendue que profonde ; mais il se distinguait surtout par une curiosité insatiable, une passion pour trouver l'explication d'apparents mystères, et il en résolut un bon nombre... C'est comme critique que ses confrères l'aiment le mieux, — comme critique d'un autre, entendons-nous ! Sous bien des aspects, il se rattachait à la critique française et à la meilleure ; sa légèreté de touche, son humour imprévu, ses petits aparte et ses soudaines trouvailles d'expression maintiennent l'attention en éveil et vous contraignent à lire jusqu'au bout, si peu d'accord qu'on soit avec lui... Le moins heureux des essais critiques de Mr Lang fut son attaque sur la *Jeanne d'Arc* d'Anatole France. Bien qu'en sympathie avec les tournures de l'esprit français, il ne paraît pas avoir compris de quel point de vue ce livre fut écrit, non plus que la philosophie qu'il comportait, et il fut certainement malavisé en s'aventurant à écrire en français pour pousser plus loin sa critique et souligner quelques erreurs de détail inévitables. Mais, pris dans son ensemble, son œuvre critique est de qualité surprenante, et il réussit toujours à mettre quelque chose d'inattendu et de personnel dans l'expression d'une pensée même familière.

Andrew Lang fut un collaborateur assidu de la *Saturday Review* et dans cette revue critique hedomadaire, Mr Charles Boyd rend un hommage ému à l'écrivain qu'il eut pour maître et pour collègue. Ses traductions, dit-il, sont le meilleur de son œuvre et ce qui en survivra.

Henley a dit que si Lang devait être enchaîné à un seul métier, c'est à celui de traducteur, et que pour sa part il le nommerait archi-généralissime de ceux qui « rendent en anglais »... La vérité, à notre avis, c'est que Lang excella en maintes choses, et le meilleur en lui fut justement cette variété qui lui permit de multiplier notre joie dans tant de domaines. Ce qu'il fit est moindre que la distinction avec laquelle il le fit, et cette distinction, il l'apporta à toutes ses tâches, si insignifiantes fussent-elles. Un catalogue même, assurait-il, pouvait devenir une œuvre d'art... Jamais on ne publia de « leaders » comparables à ceux que Mr Lang donna au *Daily News*... sur tout et sur rien, avec une simplicité, une aisance, une économie de mots dont aucun quotidien n'a trouvé ou conservé le secret. Ici, dans cette revue, d'année en année et de semaine en semaine, il publia au moins deux articles à chaque numéro — un long compte-rendu littéraire, basé sur une érudition qu'il portait allègrement, comme une fleur, — et un court article, rédigé avec une dextérité et une légèreté de mains dont on ne rencontre de semblable que passé le Détroit...

Après ces éloges, Mr Boyd rapporte quelques souvenirs personnels et il esquisse deux ou trois aspects d'Andrew Lang, qui fut, assurément, une personnalité séduisante sous une apparence volontairement rébarbative.

Peut-être fit-il trop de choses bien pour en faire une suprêmement excellemment, lisons-nous dans *The Nation*... Un robuste praticien de lettres, qui avait fait beaucoup de son labeur sans gloire, trouvait une consolation à proclamer qu'il n'avait « rien de l'Andrew Lang » en lui. C'était sa façon de déclarer qu'il était totalement dépourvu de la délicatesse, de la légèreté, de la grâce, de la fémininité, en un mot, qui, selon lui, étaient les caractéristiques de l'écrivain chez Lang. La plupart des gens auraient accordé que c'était sa principale qualité, bien qu'il n'y eût pas là occasion d'actions de grâce, et tous auraient eu tort. Lang était composé beaucoup plus plus subtilement. Son malheur, comme chez beaucoup d'autres, venait d'un conflit de personnalités, — il y en avait deux en lui, et certains d'entre nous seraient tentés de dire qu'il y en avait une douzaine. L'esprit, la fantaisie, le sens de la forme, tout ce qui concourait à la joliesse de ce qu'il exécutait était perpétuellement en conflit avec son profond amour de la vie pour elle-même, et il essayait sans cesse de leur échapper. Au fond du cœur, il était un païen de la Renaissance italienne, passionné de mouvement et d'aventure, plein de la joie physique d'exister, et d'un absolu dédain pour toute autre direction spirituelle que celle de sa propre volonté. Il n'eut pas l'occasion, ni la liberté, dans sa jeunesse, d'exprimer ces sentiments sous une forme littéraire adéquate, aussi se rejeta-t-il sur ce qu'il y avait de purement artiste dans sa nature, exactement comme le fit Landor

en pareil cas. Entre le Lang artiste et le Lang naturel, il y avait la même différence qu'entre l'auteur des *Conversations imaginaires* ou le don Julian et le pandour frénétique et méprisant qui effarouchait les colombiers de son temps.

Si la note délicate a dominé son œuvre, ce fut malgré lui. L'histoire, la biographie, les études personnelles de tous genres furent surtout pour Lang des occasions de revanches de l'homme naturel contre les formalistes qui lui imposaient l'esclavage. Il considérait tout effort vers la perfection comme quelque chose d'irréel, ou, ce qui est pire, de négligeable, et c'est ainsi qu'il n'atteignit pas les niveaux élevés. Mais son réquisitoire contre le fanatisme fut puissant tout de même...

Après cette pénétrante analyse du caractère véritable, sans doute, de Lang, l'auteur relate diverses anecdotes des plus savoureuses, où le disparu est dépeint comme un homme d'esprit, — capable de rosserie, même, — mais en tous cas, ennemi des pédants et des sots.

Partout on a rendu un juste hommage au labeur incessant et à l'universelle intelligence d'Andrew Lang, et partout aussi on s'est accordé à dire qu'il a trop écrit, infiniment trop pour la solidité et la durée de son œuvre.

Memento. — *The Edinburgh Review*, qui paraît à présent sous la direction de Mr Harold Cox, a enfin renoncé à imposer un anonymat absolu à ses collaborateurs qui peuvent maintenant signer ou non leurs articles selon qu'ils le jugent bon. Sur les treize articles qu'annonce le sommaire de ce numéro, neuf sont signés, parmi lesquels nous signalerons en premier lieu une érudite et spirituelle étude de Mr Edmund Gosse sur l'Hôtel de Rambouillet, étude basée en partie sur les documents du temps et en partie sur les excellents ouvrages de M. Emile Magne, à la valeur desquels l'éminent critique anglais rend un juste hommage. Avec une extraordinaire aisance, Mr Gosse retrace un tableau vivant et exact de ce monde curieux, raffiné, et déconcertant; il semble même qu'il soit un des familiers les plus élégants, les plus fins, les plus brillants et les plus malicieux aussi qui se pressaient autour de la divine Arthénice. On trouve en outre, dans ce numéro, un excellent et très juste exposé de l'état des esprits en France à l'heure actuelle ; tout en évitant d'aller au fond des choses, exploration toujours difficile pour un étranger, l'auteur a vu très nettement et très exactement les diverses tendances qui agitent à ce moment les jeunes esprits et il diagnostique avec optimisme les résultats qui en proviendront. Signalons encore : *The Rousseau Bicentenary*, par Francis Gribble; *The Causes of Chinese Unrest*, par J.-O.-P. Bland ; une étude sur George III et Charles Fox, par Horace Bleackley; *Chauvinism in Music*, par Mrs Rosa Newmarch; *Zoology in the time of Shakespeare*, par Dr Shipley, F. R. S.; *The Changing Status of Oriental Women*, par Saint Nihal Singh ; *A Famous Heresy Trial*, par Rev. Alfred Fawkes; *Contemporary Politics*, par Mr Harold Cox; *India and her Sovereign ; On safety of Life at Sea*, et *Home Rule Economics*.

The Quarterly Review, où les auteurs ont depuis quelque temps déjà la latitude de signer si bon leur semble, nous donne un numéro non moins bril-

lant que son aînée et rivale. L'énumération du sommaire en sera la meilleure preuve. Voici une étude pénétrante et sympathique de Mme Duclaux sur Maurice Barrès ; une autre de Stephen Reynolds sur *Joseph Conrad and Sea Fiction ;* un article du Révérend A. Fawkes sur les idées de Mrs. Humphry Ward ; un essai de Mr Henry James sur *The Novel in « The Ring and the Book »* ; et voici encore : *The Russian Stage*, par George Calderon ; *The Study of Eugenics*, par le Dr A. F. Tredgold ; *The London Stock Exchange*, par Walter Landells ; *French Renaissance Architecture*, par W. G. Waters ; *Excommunication*, sur le droit qu'a ou n'a pas le clergyman de refuser la communion au fidèle ; *The New Pacifism*, à propos de *la Grande Illusion*, de Norman Angell ; *Airships and Aeroplanes*, par Mervyn O'Gorman ; *The Tripolitan War*, par G. F. Abbots, et *The Home Rule Bill*, étudié sous ses aspects politique et financier.

The Nineteenth Century and After commence la publication de lettres inédites de Lord Chesterfield ; ces lettres, écrites en excellent français, sont commentées par Mme Katharine M. Loudon. Dans *The Fortnightly Review*, une jolie étude de Mr Alfred Noyes sur *les Poemes* de Mr Edmund Gosse.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Introduction à la Grammaire néo-grecque. — Albert Thumb : *Handbuch der neugriechischen Volkssprache*, 2e edition, Strasbourg. — Cestis Palamas : *I Kaimitis Limnothalassas kai ta satyrika gymnasmata* ; Fexis, Athènes. — Leandros Palamas : *I Phœnikia*, essai ; Athènes. — Sotiri Skipis : *O Gyros tôn orôn* ; Peyrillier, Le Puy-en-Velay. — G. Xenopoulos : *O kakos Dromos* ; Fexis, Athènes. — A. Ephtaliotis : *Nissiotikes istories* ; Fexis, Athènes. — Memento.

En 1889, au cours de son **Introduction à la grammaire néo-grecque** de Simon Portius rééditée par les soins de M. Wilhelm Meyer, professeur à l'Université d'Iéna, M. Jean Psichari s'exprimait en ces termes :

Nous avons avant tout besoin aujourd'hui d'une grammaire du grec moderne, qui soit à la fois d'une utilité pratique pour les commerçants désireux d'avoir une idée d'ensemble de cette langue, et qui repose aussi sur des bases scientifiques.

Mais ces bases sont extrêmement difficiles et longues à établir, et l'époque est sans doute lointaine encore où l'on pourra entreprendre, à l'imitation de la grammaire de Frédéric Dietz, une grammaire générale du néo-grec et des dialectes romaïques.

C'est que « la langue actuellement parlée en Grèce, ajoute M. Psichari, devrait être tout d'abord l'objet d'une observation directe. Cela signifie que les formes courantes devraient être recueillies de la bouche même des sujets parlants et non prises au hasard dans les livres. Or, quand une langue n'est pas encore fixée par l'écriture, peu de personnes savent comment elles parlent cette langue, et seuls

les linguistes de profession sont capables de noter les formes qui s'emploient journellement. Il est tout aussi difficile de savoir comment on parle que de se connaître soi-même. »

Ces paroles prononcées il y a vingt-trois ans n'ont rien perdu de leur justesse, et les discussions qui se poursuivent le prouvent surabondamment; mais on a travaillé à défricher maints terrains vierges, et divers traités grammaticaux, destinés à fixer dogmatiquement les caractéristiques de la langue parlée, ont pu naître, en conformité des pures méthodes scientifiques, encore que chacun révèle une interprétation différente des phénomènes linguistiques.

Après les ouvrages d'Hubert Pernot (1897), de Rondakis (1904), de Philindas (1907-1910), voici la seconde édition du **Manuel de langue néo-grecque** d'Albert Thumb, dont il faut louer l'ordonnance précise et l'esprit pratique. L'éminent professeur à l'Université de Strasbourg a dû tout à la fois chercher son point d'appui dans la constatation directe et dans les travaux de ses devanciers, et le système auquel il s'arrête, notamment en ce qui concerne la déclinaison, témoigne hautement de sa science historique.

La plus ancienne grammaire de la langue nouvelle est celle de Sophianos, qui remonte à 1550 et qui fut rééditée par Legrand en 1870. Elle fut suivie, en 1622, de celle de Girolamo Germano, que remit au jour en 1907 M. Hubert Pernot. La grammaire de Simon Portius, troisième en date, est de 1638.

C'est dans un esprit analogue à celui qui guida le vieux grammairien du XVIIe siècle que M. Thumb opère la classification de ses substantifs. Je veux dire par là qu'il choisit comme point de départ la forme ancienne des vocables, au lieu de ne s'inspirer seulement que des lois qui les régissent dans le langage actuel. Des six déclinaisons de S. Portius, que M. Jean Psichari ramenait à quatre (*Essai de grammaire historique*, 1886), M. Thumb conserve seulement trois, selon l'idée dont M. Meyer Lubke semble devoir garder la priorité, ainsi que le remarque M. Triandaphyllidis dans une savante étude.

M. Hubert Pernot crée aussi trois groupes, mais un peu différemment. Dès 1879, d'autre part, M. Deffner, pour couper court peut-être à de sempiternelles discussions étymologiques, proposait de répartir les substantifs néo-grecs en deux déclinaisons principales, et Philindas ultérieurement se rangeait à cet avis. Ce système a l'avantage de la simplicité. Il envisage exclusivement les phénomènes actuels, et ne court pas le risque de conclure d'après des bases imparfaitement établies, alors que la science linguistique est loin d'avoir terminé son enquête.

Je partage assez cette manière de voir, et volontiers constituerais-je comme suit les deux déclinaisons néo-grecques :

La première comprendrait les noms masculins en ος, les neutres en ο et en ι, auxquels j'adjoindrais, comme le fait M. Pernot, non seulement les autres substantifs neutres en ος, génitif ους, mais encore les imparisyllabques en α, ατου, en σιμο, σιματου, en raison de la forme particulière de leur génitif singulier. Volontiers qualifierais-je cette déclinaison, *déclinaison forte* ou authentique, en ce sens qu'elle s'est conservée à peu près intacte, et qu'elle se reconnaît à son génitif singulier en ου. La seconde déclinaison (qui se pourrait dénommer *déclinaison faible* ou moderne) comprendrait exclusivement des masculins et des féminins à radical terminé par α, η, ι, ε, υ, ο, ω, les masculins prenant au nominatif singulier le ς que les féminins gardent pour le génitif. Tous ces noms, masculins ou féminins, ont le nominatif pluriel en ες ou άδες, le génitif pluriel en ῶ(νε) ou άδω(ν).

Cette classification permet de faire tenir la déclinaison néo-grecque dans un simple tableau synoptique.

Par contre, le grand mérite du système de M. Thumb est d'éviter la rupture avec l'ancienne langue, et de montrer clairement comment toutes choses se continuent dans la nouvelle.

Il y a une certaine logique à cela, d'autant que l'ouvrage entier, dans ses trois parties : *Grammaire*, *Chrestomathie*, *Glossaire*, s'efforce à confronter la règle avec les documents littéraires qui la motivent, à travers la multiplicité des formes dialectales, en sorte que l'unité de la langue vivante apparaisse en toute évidence.

Moins riche en textes d'auteurs que celle d'Hubert Pernot, la *Chrestomathie* de M. Thumb offre cependant une particularité des plus originales; elle comprend un recueil de récits dialectaux, appartenant aux régions les plus diverses de l'Hellénisme, depuis la Basse-Italie jusqu'à la Cappadoce, depuis la Thrace jusqu'à Chypre. Ainsi les profanes se convaincront que les patois obéissent à des lois non moins sûres, quoique d'application spontanée, que le langage des villes, trop souvent dévoyé de snobisme. Une sorte de préjugé aristocratique porte, en effet, l'homme civilisé à mépriser la langue du berceau, de la famille, pour user de formes compassées, réputées nobles et élégantes, encore que farcies le plus souvent d'emprunts étrangers. A Jersey, par exemple, dont la langue native est un vieux patois normand, la nouvelle génération ne veut plus parler qu'anglais. En Grèce, on ne s'affirme bien élevé qu'en remontant au grec ancien ou, ce qui est plus grave, en usant de gallicismes en grec.

Ainsi, dans les langues cultivées, une force centrifuge, issue de la mode et du caprice individuel, lutte perpétuellement contre une force centripète, ethnique, tendant à conserver à chaque idiome son génie et sa vertu créatrice, sans souci des préjugés sociaux et momentanés. Celle-ci est instinctive, l'autre est réfléchie : de leur équilibre naît la stabilité, la vigueur expressive, la précision. En Grèce, malheureu-

sement, ce point d'équilibre est cherché contradictoirement par deux partis linguistiques acharnés à se combattre, et chacun des deux voudrait le trouver sur son terrain, quand il se situe de lui-même aux frontières.

Et il est assez remarquable de voir se développer, en marge de la langue officielle, une littérature nationale, qui, pour se servir exclusivement de la langue parlée, malgré certains partis-pris, n'en a pas moins à son actif un assez joli bagage d'œuvres caractéristiques.

Et cependant, aux yeux des Puristes, les amis du grec vulgaire font figure de « patoisants ». Aussi bien, ce que l'on pardonne mal à Costis Palamas, par exemple, c'est d'avoir enfreint délibérément les limites assignées au domaine littéraire d'une langue vulgaire, en y faisant entrer tous les genres.

La lyre de Palamas est une harpe aux cent cordes, qui tour à tour frémissent, multiples comme la Vie, éveillant les échos du ciel et de la terre.

Poète avant tout cérébral, il laisse pourtant dans *le Tombeau* crier son cœur tout entier, et voici que **les Peines de la Lagune** nous le montrent faisant appel aux puissances du Sentiment, retournant avec amour vers les horizons de sa jeunesse, pour s'attendrir sur la simplicité des êtres et des choses qui peuplent la vieille Missolonghi. Tel Verhaeren, après l'envol superbement lyrique des *Forces tumultueuses* et de *la Multiple Splendeur*, évoque le charme de *Toute la Flandre*. Pour être d'allure moins souveraine et de portée moins universelle, cette poésie du lieu natal n'en est pas moins puissante. Ce qu'elle paraît perdre en rayonnement, elle le gagne en profondeur. Et puis Palamas ne se montre que mieux ici le vrai fils de sa race et de sa terre. A trop se plaire dans les purs espaces de la Pensée, on pouvait craindre que sa poésie ne perdît le meilleur de sa vertu ethnique. Cette fois, comme Atlas, il reprend contact avec le sol ancestral et, par là même, il reconquiert ses plus sûres énergies. Parmi ces courtes pièces d'émotion discrète et douce, *Néréïde*, *le Platane*, *Orient* et surtout *Violetta*, qui est pur chef-d'œuvre, m'ont particulièrement retenu. Cependant le Poète ne saurait demeurer bien longtemps dans l'étroit horizon de la Lagune. Pégase le sollicite : il l'enfourche et s'enfuit. Le voici sur l'Agora. Héroïquement, cette fois-ci, il ajuste à sa lyre une corde de fer et se place sous l'invocation du vieil Archiloque. Mais la flamme satirique dont bouillonne le vers du poète a quelque chose de plus prophétique ; c'est à Victor Hugo qu'elle fait songer et aussi, à cause des *terze rime* des deux premières séries et du tour de pensée, au sublime Dante. Le dialogue lyrique de la fin n'est pas moins véhément, mais la qualité en est moins concentrée. Ce sont peut-être là les vers qui porteront le plus directement leurs enseignements. Au reste, chez Palamas, la

forme est une si perpétuelle surprise que l'on peut, sans cesser d'être sous le charme, omettre d'en suivre la pensée en chacun de ses bonds. On est lié par la musique et par le songe qui s'en dégage, autour de l'image maîtresse.

N'est-ce pas là justement ce que voulut expliquer le propre fils du poète, à propos de ce chef-d'œuvre shelleyen emprunté à *la Vie immobile:* **Le Palmier**, frère spirituel de *la Sensitive?*

Cette brillante exégèse, outre qu'elle fait le plus grand honneur à Leandros Palamas pour la justesse de ses aperçus, nous permet de contrôler la valeur de certaines influences acceptées par l'auteur de *la Flûte du Roi.*

Le Tour des Heures, de Sotiri Skipis, appartient à la même famille symboliste, dont, par réaction, notre époque a tendance à discréditer les efforts. Mais Skipis déserte entièrement la réalité directe, pour se mouvoir dans le monde des entités surnaturelles. Toute la mythologie populaire est mise en scène dans cette comédie de songe, et je crois qu'il ne faut pas plus s'acharner à chercher à ce poème un sens concret qu'on ne le fait pour une symphonie musicale. On a formulé beaucoup de reproches contre Skipis. Je crois pourtant qu'on ne saurait lui refuser la haute qualité de poète. On l'eût applaudi davantage de consentir à jouer quelques airs de flûte surannés. Il est allé à l'inverse, et il peut sembler qu'il se soit égaré dans l'outrance de l'originalité purement cérébrale, mais il se retrouvera.

Le grand mérite de Gregorios Xenopoulos est de ne jamais s'échapper hors de la réalité, autour de laquelle il excelle, par la grâce du verbe, à tisser comme un rets de songe. Ses dons particuliers d'auteur dramatique renforcent en lui le conteur. Psychologue et peintre de mœurs, il sait dégager l'essentiel de la vie et des âmes. De son observation émue le tragique jaillit sans effort et, sans être fataliste lui-même, il sait nous imposer la sensation de l'inéluctable.

Des sept récits que contient son nouveau recueil **Le Mauvais Chemin** le meilleur est certes le premier, qui donne son titre au volume. Avec quel art sont dessinées les deux figures féminines et rivales de Chrysoula et de Christina, l'une toute beauté, toute joie, tout chant, l'autre toute laideur et toute amertume! Et puis comme l'auteur sait suggérer, à propos du moindre détail vécu, des significations générales et largement humaines! Tout ensemble ému, gracieux, tragique, Xénopoulos écrit d'après des impressions personnelles, mais sans se cacher lui-même derrière ses personnages. Il voit en homme et s'exprime en poète. Il y a des ailes et du soleil dans *Chants d'oiseaux*, de vraies larmes dans *les Deux Frères*. Parfois un brin d'humour se mêle au récit, toujours rythmé, nuancé, chantant.

Avec *le Mauvais Chemin*, G. Xenopoulos se place à la tête des

conteurs de sa terre. Carcavitsas a plus de force, Christovassilis plus de mouvement; aucun n'a plus d'art ni plus de profondeur.

Avant toutes choses, il sait la couleur des âmes, et c'est ce qui manque un peu à Ephtaliotis, qui nous donne une nouvelle édition de ses **Histoires des îles**, et qui sait dessiner de si fières figures, en des cadres de nature fruste.

Memento. — La Bibliothèque Fexis continue de s'enrichir des œuvres les plus marquantes de la littérature néo-grecque.

D'Adolphe Thalasso il faut avoir *les Trésors du Musée national d'Athènes* (*Revue d'art ancien et moderne*), où s'éploie l'infinie richesse de l'art grec depuis les origines. C'est une étude écrite avec amour et science.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

VARIÉTÉS

Les Boulevards de Paris. — L'Exposition annuelle de la Bibliothèque Saint-Fargeau, qui nous a montré déjà tant de documents précieux sur le passé de la Capitale, a été consacrée cette fois aux *Boulevards*, — sinon exclusivement au « Boulevard » — ce lieu de délices dont rêvèrent tous les potaches de province, et qui avait, il y a quelques années encore, la réputation d'être le foyer de toutes les élégances, le refuge du bon goût et de l'esprit parisien. Au rapport des hommes les mieux informés, le terme de « Boulevard » aurait surtout désigné la partie sise entre la rue Caumartin, ou l'Opéra, et la rue Drouot; là se rencontraient fréquemment les journalistes et les boursiers, et la capitale de cette principauté était à peu près la terrasse de Tortoni; il y avait volontiers des petites femmes autour, ce qui était encore une raison de sa vogue. — Mais les Boulevards, au vieux sens du mot, désignaient, on le sait, la ceinture d'avenues qui furent tracées en remplacement de l'enceinte murale supprimée par Louis XIV. C'était auparavant une enceinte militaire, protégée par des fossés et des tours et que trouaient des portes défendues de châteaux — mais qui n'occupait pas exactement la place de nos boulevards actuels. — Il n'est ici question que de la rive droite ; mais des jardins de l'hôtel Vendôme qu'il côtoyait, laissant au dehors le tracé de la Rue Royale, le boulevard venait joindre, rue de la Michodière, la *Porte Gaillon*, un peu au nord de la place qui conserve le nom de cette entrée de la ville ; la *Porte Richelieu* s'élevait sur l'emplacement de la Bourse ; la *Porte Montmartre* au débouché de la rue Feydeau ; la *Porte Poissonnière* au coin de la rue de la Lune. Mais à partir de là, le tracé ancien fut conservé et le nouveau boulevard réunit les *Portes Saint-Denis* et *Saint-Martin*. Sur la place de la République s'ouvrait *la Porte du Temple,* au sortir de la rue Meslay ; plus loin *la poterne aux*

Choux ou *des Marais,* à la rencontre des boulevards Beaumarchais et des Filles-du-Calvaire. L'enceinte rejoignait enfin la Bastille à *la Porte Saint-Antoine.*

Ce qui se trouve manquer le plus, toutefois, dans l'exposition de la rue de Sévigné, c'est l'aspect même du boulevard avant les transformations. Seuls quelques dessins, trois ou quatre gravures en couleurs, des plans nous restent de cette période. J'indiquerai ainsi l'*ancienne porte Saint-Martin*, avec Saint-Martin-des-Champs, le donjon du Temple et les moulins du rempart au temps de Louis XIII; la *Porte Richelieu*, démolie en 1701 ; *l'ancienne porte Saint-Denis* et la *Porte Saint-Honoré*, — dessins d'Israël Silvestre, — et du même auteur l'Eglise des Filles du Calvaire, du côté où passe le boulevard de ce nom ; le boulevard au temps de Louis XVI ; la Bastille et les fortifications limitrophes, encore par Israël Silvestre ; une vue extérieure de la même Bastille avec la *Porte Saint-Antoine* au XVIII[e] siècle ; — ensemble complété par le plan de Mathieu Mérian (1615), qui indique l'enceinte bastionnée, et le trajet projeté du nouveau boulevard sur le plan de Bullet et Blondel (1676).

Les terrains libres « destinés à servir de promenade aux habitants dans toute l'étendue de l'ancienne tracé » se garnirent de suite de cafés, de bals, de théâtres, de bains, d'habitations diverses. Sous le couvert de beaux arbres on nous montre ainsi « le Grand Café, près du réservoir de la ville, au Pont aux Choux » ; une autre planche représente « le premier Café, près le réservoir de la ville; d'autres encore le café Alexandre sur le boulevard», puis des constructions privées comme « la maison d'un architecte à la Chaussée d'Antin » ; l'hôtel de la Haye, ou Deshayes, à l'angle de la rue Caumartin et de la rue Basse-du-Rempart ; la maison de M. de Sainte-Foix de Balincourt ; le pavillon de Hanovre,— qui a heureusement subsisté. — On construisit plus tard la Madeleine, dont nous avons un plan avec dépendances et abords, et un cocasse projet de Vaudoyer pour l'achèvement de l'édifice. Des théâtres s'étaient installés sur la nouvelle avenue : l'*Opéra* — en construction en 1781 — sur le boulevard Saint-Martin, dont on nous montre encore une maison de la fin du XVIII[e] siècle ; l'*Opéra Comique* (1733, boulevard du Temple) ; la *Comédie Italienne;* — les *Nouveautés*, — récemment disparues et qui avaient gardé une façade de 1829 ; le *Théâtre de la Porte-Saint-Martin ;* — de même qu'on y voyait des établissements divers : le *Vaux-Hall d'Eté* (vue du jardin, fin du XVIII[e] s.) ; le *Cabinet de Physique* du duc de Chaulnes, encore boulevard Saint-Martin ; le *Jeu de Paume* du comte d'Artois, boulevard du Temple, tout proche du *Jardin Turc*, — tandis qu'en redescendant vers le sud-ouest nous trouvons une vue de la porte Saint-Denis en 1803, très belle planche signée Girbon ; l'entrée

de la Bourse, rue Vivienne; les *Bains Chinois* (rue de la Michodère et boulevard des Italiens, fin du XVIII[e] siècle).

Arriva la Révolution, dont le premier acte fut la prise de la Bastille. Un drapeau de la Section de Bonne-Nouvelle vient rappeler ce fait d'armes si glorifié, à la suite duquel les belles promeneuses se montraient avec la cocarde tricolore. Un vieillard, pseudo-prisonnier, fut promené triomphalement par les rues; puis on se hâta de démolir la *sinistre prison*, — dont les hôtes faisaient leurs trois repas dans une abondance qu'ils ne retrouvaient pas toujours au dehors, — et il y eut décoration et illumination de l'emplacement pour la fête de la Fédération le 1[er] juillet 1790. Un projet de transformation de la place et de ses abords fut présenté par le « patriote Palloy », le même qui taillait dans les pierres des démolitions des modèles de petites Bastilles qui furent offertes aux départements. D'autres projets suivirent, toujours de monuments à élever sur la place pour commémorer « la victoire du peuple », et l'on y plaça enfin une fontaine, — un éléphant! — qui fut plus tard remplacé par la colonne de Juillet.

A la chute de l'Empire, les alliés entrèrent par la porte Saint-Martin (31 mars 1814); le comte d'Artois (12 avril) et Louis XVIII (3 mai) par la porte Saint-Denis. Une aquarelle d'Opitz donne la physionomie du Boulevard Montmartre le 12 février 1814, comme ailleurs nous avons le souvenir de la visite des alliés à la colonne Vendôme. — Puis c'est la Révolution de Juillet, la barricade de la porte Saint-Martin; la royauté de Louis-Philippe et l'attentat de Fieschi, avec l'aspect du Boulevard après l'explosion; l'immeuble où était placée la *machine infernale*, et la cour de la rue des Fossés du Temple, par où l'assassin tenta de s'échapper. Fieschi, sur un très beau dessin qu'expose le même panneau, a du reste une tête de brute. — La Révolution de 1848 suivit; le trône de Louis-Philippe fut emporté par le peuple; on promena des cadavres parmi les hurlements et les poings tendus de la populace, et la série se termine par un croquis du Boulevard durant les journées de Juin. — Dans cette suite de documents encore, je dois mentionner une curieuse lithographie du Boulevard Poissonnière le 2 décembre; la construction de l'Opéra actuel et la physionomie du Boulevard, au soir des Elections de 1869.

Ce fut en somme depuis leur création une promenade fort goûtée; c'était aussi une foire perpétuelle. Dans les vitrines, sont exposés des types de promeneurs, de promeneuses des ans VI et VII; on nous a conservé encore, avec des caricatures, les types des élégants, de même que le Salon des figures de Cire; le Café de Paris en 1843; le passage de l'Opéra en 1821; les marchands en plein vent près de la porte Saint-Denis; l'extérieur et l'intérieur des théâtres, du cirque Olympi-

que, des Funambules ; les dioramas, les librairies, les « marchandes de frivolités », tailleurs, bazars, modistes, et jusqu'à des cartes à jouer satiriques figurant le Boulevard de Gand et une lanterne magique qui nous représente le Boulevard sous Louis-Philippe. Viennent ensuite les voitures et les cochers ; les premiers omnibus ; les bals, — bal de l'Opéra, avec ses masques et mascarades ; le bal d'Italie (passage de l'Opéra) ; le bal Musard ; la descente de la Courtille (1835) ; un curieux panorama enfin du Boulevard vers 1830 avec ses estaminets, ses cafés-chantants, ses jongleurs, ses Quinze-Vingts, ses joueurs d'orgue et de billard, — même des types populaires comme « le poète du Boulevard » — ses crieurs de journaux, ses bouquetières, et, pour finir, ses ramasseurs de mégots et ses balayeurs.

Au moment de partir, toutefois, une vitrine encore nous retient. Elle offre une série nombreuse de photographies déjà passées : — le « Monde » du Second Empire ; de délicieuses figures de femmes ; les hommes célèbres du temps, — l'art, la politique, la littérature — tout ce qui fut la joie et la gloire du Paris d'alors : — Rossini, Meyerbeer, à côté de Lamartine vieilli, de Maxime du Camp ; de souverains et d'hommes politiques, — Guillaume, Cavour, Napoléon III ; de comédiennes ou de chanteuses comme Déjazet, Marie Sasse, Thérésa ; de jolies femmes comme la duchesse de Morny, la duchesse de Persigny, la maréchale Bazaine... Vision attristée d'un autre âge ; portraits jaunis, élégances fanées ; tout ce qui reste de la beauté, de la célébrité, de la fortune ; — des noms qui seront peut-être oubliés demain, — et les fleurs qu'on porte au cimetière pour fêter mélancoliquement les morts.

CHARLES MERKI.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme

Albert L. Caillet : *Aperçu général sur le traitement mental.* Orné de 5 pl. h. t. ; Durville. 1 »

Charles Lancelin : *Mes Rapports avec le Diable.* Orné de planches h. t. ; Durville. 3 »

Histoire

Bertrand Auerbach ; *La France et le Saint-Empire romain germanique depuis la paix de Westphalie jusqu'à la Révolution française.* Avec 8 pl. ; Champion. 15 »

Marquis de Chateaubrun : *Notice sur le comte Stanislas de Clermont-Tonnerre, député aux Etats-Généraux.* Avec 2 port. ; Champion. 2 »

M. Daragon et G. Brisse : *S. M. la Reine Wilhelmine en France* (1-3 juin 1912). Avec 5 pl. h. texte ; Daragon. 3 »

La Question Louis XVII. Réponse à M. Frédéric Masson et à quelques autres. par Boissy-d'Anglas, ancien sénateur, suivie de la 3e éd. du Rapport présenté au Sénat sur la pétition de Charles-Louis de Bourbon et du Discours de M. Boissy-d'Anglas au Sénat, le 28 mars 1911 ; Daragon. 1 25

Littérature

E. Abry, C. Audic, P. Crouzet : *Histoire illustrée de la littérature française.* Avec 324 illust. ; Didier. 5 »

Baron de Blay de Gaïx : *Coraly de Gaïx. Correspondance et Œuvres.* Avec notes et portrait. Introd. par Armand Praviel. Lettre-préface de Jules Lemaître ; Champion. 3.50

Marcel Boulenger : *Introduction à la vie comme-il-faut ;* Ollendorff. 3 50

Gabriel Clouzet et Charles Fegdal : *Lamartine.* Avec 41 portraits et gravures ; Michaud. 2 25

François de Curel : *L'Idée pathétique et vivante.* Pensées choisies et précédées d'une introduction par Edouard Schneider ; Sansot. 1 »

Gaston Derys : *Les Grandes amoureuses : Mad. du Deffant, Duchesse de Longueville, Mad. Tallien, Marquise de Coislin ;* avec 24 portraits de l'époque ; Michaud. 3 50

Ernest Gaubert : *Les Poèmes à dire* (Théâtres et Salons) ; Libr. des Annales. 3 50

Jean Mariel : *L'Enseignement de Gœthe ;* Ed. du « Divan ». » »

Dr Potiquet : *Les « Menteries » de Chateaubriand ;* Laisney. 1 25

Poésie

Saint-Georges de Bouhélier : *La Romance de l'homme ;* Fasquelle. 3 50

Francis Carco : *La Bohême et mon cœur.* » »

Auguste Cheylack : *J'entends des appels mystérieux ;* Messein. 3 50

Paul Costel : *Sensations ;* Messein. 3 50

Delom de Mézerac : *Au Fil du Rêve ;* Jouve. » »

Myriam Deroxe : *L'Amour nomade. Claudia ;* Figuière. 3 50

Adrien Gaignon : *Ballades en prose ;* Figuière. 2 »

Lucien Lambert : *Poésies cynégétiques ;* Imp. Puyfagès, Tonnerre. » »

Victor Lemarchand : *Le Lion de pierre ;* Messein. 2 »

Publications d'art

Emile Bernard : *Souvenirs sur Paul Cézanne ;* Messein. 5 »

J.-F. Louis Merlet : *Trois artistes : J. Francis Auburtin, E.-Antoine Bourdelle, Charles Cottet ;* Soc. de l'Edition. 3 50

Questions coloniales

Joseph Dautremer : *Une colonie modèle : la Birmanie sous le régime britannique ;* Guilmoto. 6 »

Questions religieuses

Paul Beuzart : *Les Hérésies pendant le Moyen-Age et la Réforme jusqu'à la mort de Philippe II, 1598, dans la région de Douai, d'Arras et au Pays de l'Alleu ;* Champion. 15 »

Roman

Max Constant : *Le Journal d'un sceptique ;* Grasset. 3 50

Abel Hermant : *Le Second tournant ;* Illust. de F. Fabiana ; Ed. de la « Vie parisienne ». 3 50

Raymond Labruyère : *Le Sel de la terre ;* Grasset. 3 50

Alexis Pasquier : *Une Rédemption ;* Ass. des écrivains belges ; Paris-Bruxelles. 3 50

Fernand Passelecq : *La Dernière étape ;* Bibl. de « l'Occident ». 2 50

Lucie Paul-Margueritte : *La Déception amoureuse ;* Albin Michel. 3 50

Roger Régis-Lamotte : *La Bougeotte.* Illust. de Maîtrejean ; Ambert. 0 95

Gabriel Salvat : *La Barbe Bleue ;* Grasset. 3 50

Sciences

A. Berget : *La Vie et la mort du globe.* Avec 30 fig. dans le texte ; Flammarion. 3 50

Adrien Remacle : *Les Aéronefs sans chutes ;* Vivien. 1 »

Sociologie

Fernand Promméja : *Enquêtes économiques ;* Guilmoto. 4 »

Voyages

A. Baraudon : *En Ecosse:* Stock. 3 50
E. Gomez Carrillo : *Pèlerinage passionné ;* Michaud. 3 50
Prince Louis d'Orléans-Bragance : *Sous la Croix du Sud.* Plon. 7 50
Etienne Richet : *Les Iles lointaines ;* Figuière. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. Charles-Henry Hirsch. — Monument Jean Lorrain. — Une lettre de M. Tage E. Bull surJean Moreas. — Mort d'un personnage de Huysmans. — La réforme de l'orthographe au Portugal — Les langues vivantes les plus en faveur. — Le Sottisier universel.

Une lettre de M. Charles-Henry Hirsch.

Houlgate, le 5 août 1912.

Mon cher Vallette,

Nul plusque moi ne s'est réjoui du succès de Paul Fort, élu Prince des Poètes.

Je dois, cependant, protester contre l'usage qui a été fait de mon nom au bas d'une circulaire datée du 27 juin dernier et signée « par délégation » de M. G. Batault ; — car, je n'ai eu connaissance de cette circulaire qu'en lisant « la Vie anecdotique » de notre ami Guillaume Apollinaire, dans le *Mercure* du 1er août courant.

Votre tout dévoué,

CHARLES-HENRY HIRSCH.

§

Monument Jean Lorrain. — Le dimanche 28 juillet, à 10 heures et demie du matin, on a inauguré à Fécamp,dans les jardins de l'Hôtel de Ville, un monument à Jean Lorrain dû au ciseau de M. Alphonse Saladin.

La cérémonie, présidée par M. Paul Brulat, vice-président de la Société des gens de lettres, eut lieu en présence de Mme Duval, mère de l'auteur de *M. de Bougrelon*, ainsi que des délégations de la Société des gens de lettres, de la Société des poètes français, de la Pomme, des Rosati, etc... Au nom du comité, M. Jean de Bonnefon remit le monument à la ville. Puis on applaudit les discours prononcés par MM. Duglé, maire de Fécamp, Georges Normandy, Paul Brulat, etc...

Le soir, une représentation de gala fut donnée au Casino de Fécamp, avec le concours de M. de Max, du conférencier Charles Brun, de Mme Germaine Aymos, de l'Odéon, Flore Bergeys, de la Porte-Saint-Martin. On joua *Josiane*, comédie de Jean Lorrain, et *la Princesse sous verre*, fragment d'un opéra inédit de Jean Lorrain et R. Balliman.

§

Une lettre de M. Tage E. Bull sur Jean Moréas.

Monsieur le Directeur,

Je viens de lire — un peu tard, j'en conviens — la très intéressante étude consacrée par M. Marcel Coulon à *l'Unité de Jean Moréas* dans le *Mercure* des 16 mars et 1er avril 1910. Il y a dans cette étude quelques mots qui ont particulièrement attiré mon attention; permettez-moi de vous les citer et ensuite de vous faire part de quelques observations de minime importance, mais que je crois de nature à intéresser :

... *La Vieille Femme de Berkeley*, qui pourrait bien être une traduction — à la façon originale de ce perpétuel traducteur-là — d'une ballade écossaise :

Elle entendit geindre un corbeau pelé
La vieille femme de Berkeley...

On ne saurait mieux dire puisqu'à la vérité la ballade de Moréas n'est autre chose qu'une traduction. Entendons-nous. J'admire infiniment le poète des *Stances* et je ne veux point dire qu'il se soit approprié le bien d'autrui, tant s'en faut ! Mais en lisant jadis le poème de Moréas (1) j'ai été frappé tout de suite par sa singulière ressemblance avec une poésie du même titre, due à Robert Southey et insérée dans le second volume de ses *Poems*, publiés à Bristol en 1797-99. Southey lui-même nous raconte dans la préface au sixième volume de ses *Poetical Works* (Londres, 1838) comment il est tombé sur la légende en feuilletant les lourds in-folios enchaînés à la bibliothèque de la cathédrale de Hereford. C'est « Matthieu de Westminster » (*Flores Historiarum*, A. D. 852) qui lui a fourni la matière de sa ballade à laquelle le passage en question sert d'épigraphe. La légende se trouve d'ailleurs aussi, avec des variantes insignifiantes, dans Vincent de Beauvais, *Spec. histor.*, XXV, 26), dans Olaus Magnus (III, 21) et dans la Chronique de Nuremberg (fol. 189 v°) — dans d'autres encore — mais tous ont puisé à la même source : les *Gesta Regum Anglorum* du chroniqueur Guillaume de Malmesbury (II, § 204) (2) qui le premier, à ce qu'il paraît, nous a narré cette histoire édifiante et merveilleuse : *quod cum retulero*, dit-il, *non vacillabit fides historiæ etsi mentes auditorum sint incredulæ. Ego illud a tali viro audivi, qui se vidisse juraret, cui erubescerem non credere.* — La légende est donc vraie — comme toutes les légendes — ce dont on se doutait. Cependant, l'intéressant est de savoir si Moréas tient l'idée des sources médiévales directement ou à travers Southey. Et c'est là que je crois qu'il faut laisser l'honneur au poète anglais, fureteur parmi les « prisonniers » de la vieille cathédrale : il y a dans *The Old Woman of Berkeley* des détails qui sont entrés presque mot pour mot dans *la Vieille Femme de Berkeley* et qu'on ne retrouve point dans les autres versions de la légende. J'ai dit la ressemblance plutôt frappante ; qu'on en juge :

The Raven croak'd as she sate at her meal,
And the Old Woman knew what he said...

The Old Woman shriek'd as they enter'd her door,
And she cried with a voice of despair,
'Now take away the sacrament,
For its presence I cannot bear!'

Her lip it trembled with agony,
The sweat ran down her brow,
I have tortures in store for evermore,
But spare me, my children, now!'

La vieille tressaillit lorsqu'ils entrèrent
Et ses yeux révulsés se dilatèrent.

La vieille rispa ses doigts maigris,
La vieille hurla d'effroyables cris :

Ah ! miséricorde ! éloignez vite
Le Saint Sacrement, car je suis maudite...

Bientôt de l'Enfer je serai la cible,
Et mon crime, hélas ! est irrémissible !

Reste à partager le soleil entre les deux poètes. Si Moréas a emprunté l'idée première de Southey, il l'a renouvelée d'une manière remarquable. On ne lit plus guère le chantre de *Kehama*, dont les diableries sont tout de même très réussies ; comme vers, c'est ce qu'il nous a laissé de meilleur, et Sir

(1) *Les Cantilènes*. Paris, Vanier, 1886, p. 127.
(2) *De muliere malefica a dæmonibus ab ecclesia extracta.*

Leslie Stephen a raison de lui conférer le titre de « poet-laureate to the Devil ». Mais Moréas lui est nettement supérieur; pour vous en convaincre vous n'avez qu'à mettre en regard les deux poèmes : vous verrez comment le poète français a su inventer de toute pièce des traits qui ajoutent et à l'horreur et à la justesse de ton. Ceci, par exemple : les démons s'approchent de l'église.

Et les cloches, hélas! ne tintent plus,
Tant les sonneurs de terreur sont perclus.
Les Saints claquent des dents au fond des châsses.
Avec fracas s'écroulent les rosaces.

Les deux premières lignes seules se trouvent dans Southey. — Et les vers par lesquels finit le poème : Le diable emmène la vieille :

Il partit au galop par des chemins
Dont le Roi Christus garde les humains !

Me pardonnerez-vous de vous avoir accablé de cette lettre interminable? Je l'espère; en guise d'excuse, je ne puis alléguer que les paroles de Juvénal : *Stulta est clementia... periturœ parcere chartæ* — et, comme excuse, elles ne valent rien du tout, naturellement !

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

TAGE E. BULL.

§

Mort d'un personnage de Huysmans. — Il y a quelques semaines mourait, sans bruit, dans le Soissonnais, un des personnages dont J.-K. Huysmans avait donné dans *En route* un vivant portrait : M. Bruno, l'oblat qu'il a rencontré à Notre-Dame de l'Atre, qui fut son commensal et son conseiller dans sa retraite, et avec lequel il conserva jusqu'à sa mort les plus amicales relations.

Il s'appelait en réalité M. Charles Rivière, et avait été courtier en laines à Reims, où il avait passé la plus grande partie de sa vie. Célibataire convaincu, il avait mené, sauf la littérature, une existence qui se rapprochait assez de celle de Huysmans. Mais, après la mort de sa mère, avec laquelle il vivait, la solitude et le déclin de l'âge l'orientèrent vers le mysticisme et vers le cloître. Il entra dès lors comme oblat, et comme oblat très libre et très indépendant, à Notre-Dame de l'Atre, c'est-à-dire à la Trappe d'Igny, qui est située, comme chacun sait, à une trentaine de kilomètres de Reims, près de Fismes, dans la Marne. Ce devait être en 1892.

Tous les détails narrés sur son compte dans *En route* sont parfaitement exacts. Il fut, dès le premier soir, au réfectoire des étrangers, dont il faisait les honneurs, très intrigué et très intéressé par Huysmans, qui différait singulièrement des retraitants ordinaires. En sa qualité de « vieux pécheur », comme il aimait à dire, il le surveilla, le suivit pas à pas, devina le drame de conscience qui se jouait en lui, et son intervention dans la crise de scrupules est absolument historique :

Un pas rapide s'approcha et M. Bruno lui dit :
— Prenez garde, vous êtes sous le coup d'une attaque démoniaque !
Et comme Durtal, stupéfait, ne répondait pas :
— Oui, fit-il; le bon Dieu m'accorde parfois des intuitions, et je suis certain, à l'heure qu'il est, que le Diable vous travaille les côtes. Voyons, qu'avez-vous
(P. 304.)

Après le départ de Huysmans, il demeura en excellentes relations avec lui, et le défendait courageusement contre toutes les attaques. Mais quand *l'Oblat* eut paru, il hochait un peu la tête, regrettant que son ami se fût permis quelques innocentes railleries sur certains moines de Ligugé. Critiquer le clergé séculier ne l'effrayait pas ; mais les réguliers!

J.-K. Huysmans l'a fort bien évoqué « aimable et distingué, de figure ascétique, mais avec un joli sourire qui éclairait la face jaune et grave, creusée de rides ». C'est ainsi que je l'ai vu moi-même à Igny, où il recevai les visiteurs avec une amabilité doublée, s'il pouvait leur parler de l'auteur d'*En route*. Alors, sous sa direction, on visitait la chapelle avec sa rotonde dix-huitième siècle, la cellule de Huysmans, le jardin, les bords de l'étang reflétant le grand crucifix, l'allée, le vivier où se cachait la mystérieuse loutre, la petite chapelle isolée, et aussi, dans ces dernières années, la tombe du frère Siméon, le mystique gardeur de pourceaux, qui s'appelait, à la Trappe, le frère Isaac.

M. Bruno n'est pas mort à Igny. Il en sortait, d'ailleurs, assez fréquemment pour les affaires matérielles du couvent, et c'est ainsi qu'on l'avait vu quelquefois apparaître dans les logements de la rue de Babylone et de la rue Saint-Placide. Il devait avoir dépassé 75 ans. Il s'était retiré chez des parents pour mourir, et sa dépouille a été transportée à Reims, où il repose près de sa mère. Il ne sommeille donc point dans le cimetière, où il côtoya, une fois dans sa vie, une curieuse et célèbre crise d'âme, et où repose, sous l'humble croix de bois, le vieux convers Isaac.— ARMAND PRAVIEL.

§

La réforme de l'orthographe au Portugal. — On sait que le gouvernement du Brésil a simplifié, il y a quelques années, l'orthographe officielle, d'accord avec l'Académie brésilienne. Il y avait donc désormais deux manières d'écrire et d'imprimer le portugais, l'une en Europe, l'autre en Amérique.

Le gouvernement portugais a estimé que ce dualisme état fâcheux, et i a résolu à son tour d'effectuer une réforme analogue. Il a nommé, il y a quelque temps, une commission composée d'écrivains et de philologues les plus connus : MM. Coelho, Leite de Vasconcellos, Candido de Figueiredo, Borges Grainha, Gonçalves Viana, Joaquim Nunès.

Un projet a été élaboré, d'un commun accord, et préparé spécialement par MM. Candido de Figueiredo et Gonçalves Viana. Les principes essentiels de la réforme, qui est très logique, sont les suivants : suppression de l'*h* de *rh, th ;* remplacement de *ph* par *f* et de *ch* (ayant la valeur *k*) par *qu ;* simplification des consonnes doubles non justifiées par la prononciation.

Ces réformes sont depuis longtemps effectuées en espagnol et en italien. Désormais le français sera la seule langue latine qui conserve les groupes *ch* (dur), *ph, rh, th,* et les consonnes doubles non prononcées.

Le gouvernement a donné force de loi au projet. La nouvelle graphie est désormais officielle. Déjà les grands journaux de Lisbonne s'impriment en orthographe simplifiée.

M. Jean Barès, qui a fondé *le Réformiste* en France pour combattre en faveur de la réforme orthographique, a donné vingt mille francs au gouver-

nement portugais pour faire imprimer des livres scolaires conformément à la réforme.

§

Les langues vivantes les plus en faveur. — Les pédagogues anglais s'émeuvent du déclin très rapide des études allemandes dans la Grande-Bretagne depuis une dizaine d'années. L'allemand est de moins en moins en faveur : les élèves qui ont à opter pour une langue vivante choisissent presque toujours le français. L'Entente cordiale et la rivalité anglo-allemande ont certainement contribué à ce résultat.

Un phénomène analogue s'est produit en Allemagne pour des raisons semblables, car l'hostilité contre l'Angleterre est depuis longtemps plus vive que contre la France : l'étude de la langue française y fait de sensibles progrès, au détriment de l'anglais. Mais ici le gouvernement intervient pour favoriser et développer l'enseignement de l'anglais, qui est très utile à l'expansion économique de l'Allemagne.

Ce ne sont pas les seuls cas où les facteurs politiques entrent en scène pour l'enseignement des langues vivantes. Mais parfois ils jouent différemment. Ainsi, en France, l'enseignement de l'anglais était jadis prépondérant, et c'est à la suite de la guerre de 1870 que l'allemand a pris une importance peut-être supérieure dans les lycées. — Depuis une dizaine d'années, l'enseignement de l'italien et de l'espagnol, favorisés par les programmes de 1902, a fait des progrès surtout dans le Midi. On reconnaît que l'enseignement des langues vivantes doit être organisé suivant les besoins de chaque région.

En Italie, la langue française est de plus en plus en faveur : mais l'enseignement de l'allemand, à peu près nul il y a quarante ans, s'est développé quelque peu, surtout dans le nord.

En Espagne, c'est aussi le français qui tient la tête, et en seconde ligne — assez loin — l'anglais. L'allemand est négligé.

D'après la nouvelle réforme de l'enseignement secondaire au Chili, le français est devenu obligatoire, l'anglais et l'allemand restant facultatifs.

§

Le Sottisier universel.

La victime a été retrouvée par son camarade de chantier ; elle a pu déclarer qu'elle avait été tuée au moyen de son propre fusil... — *La Dépêche Algérienne*, 18 juillet.

... un ivrogne se jeta sur lui et le frappa d'un coup de couteau à l'aine gauche. L'arme, ayant légèrement dévié, traversa le poumon. — *Le Temps*, 18 juillet.

...Devant le cénotaphe où reposait le vainqueur de Rosbach...— HENRI HOUSSAYE, *Iéna*, page 182, ligne 17.

Ou on l'a assassiné, disent-ils, ou on l'a volé, et c'est pourquoi il n'ose plus reparaître ! — *Le Journal*, 28 juillet.

Coquilles

Et comme j'ai l'habitude d'appeler « un chat un chat et Rodin un fripon ». — *La Revue de l'Ouest*, 18 juillet.

Flaubert avait reconnu dans ce futur auteur de trophées [Heredia] un article de sa qualité. — *Comœdia*, 2 juillet.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE [G. ROY], 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

Toute l'attention du monde de la politique, de la diplomatie et des affaires se porte sur le voyage en Russie de M. Poincaré, président du Conseil. La presse allemande en montre de l'aigreur. Mais il faut croire qu'il aura pour tous des résultats plutôt bienfaisants, car il impressionne favorablement tout le marché européen.

Celui de Paris montre notamment une sensible amélioration, qui s'affirme sur la rente française, sinon par une reprise de cette valeur, du moins par un arrêt dans son recul. Elle s'inscrit à 92,30. L'Extérieure Espagnole, à 94, gagne 0 fr. 20 sur la dernière quinzaine, ce qui ne veut pas dire, d'ailleurs ,que les négociations franco-espagnoles soient closes ! L'Italien laisse un 1/2 point à 96,45 et le Turc unifié 0,10 à 90,50. Les fonds russes, particulièrement bien influencés par le voyage de M. Poincaré, prennent de l'avance : le Consolidé 4 0/0 à 94,60, le 4 1/2 0/0 1909 à 100, le 5 0/0 1906 à 105,20.

Nos actions de chemins de fer sont plutôt meilleures : l'Est fait 905, le Lyon 1240, le Nord 1634, l'Orléans 1335, le Midi 1128.

Mais l'essor s'est surtout porté sur quelques établissements financiers : le Crédit Foncier s'avance à 840, le Crédit Lyonnais à 1551, la Banque de Paris à 1730, le Crédit Mobilier à 669, l'Union Parisienne à 1170. La Société Générale reste stationnaire à 825, la Banque Française à 296. Le Comptoir d'Escompte subit une légère dépression à 969.

Quant aux affaires, on en prépare pour le mois d'octobre, mais, à cette heure, n'en disons rien

LE MASQUE D'OR.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.